

PAGES  
MANQUANTES

# La Revue Populaire

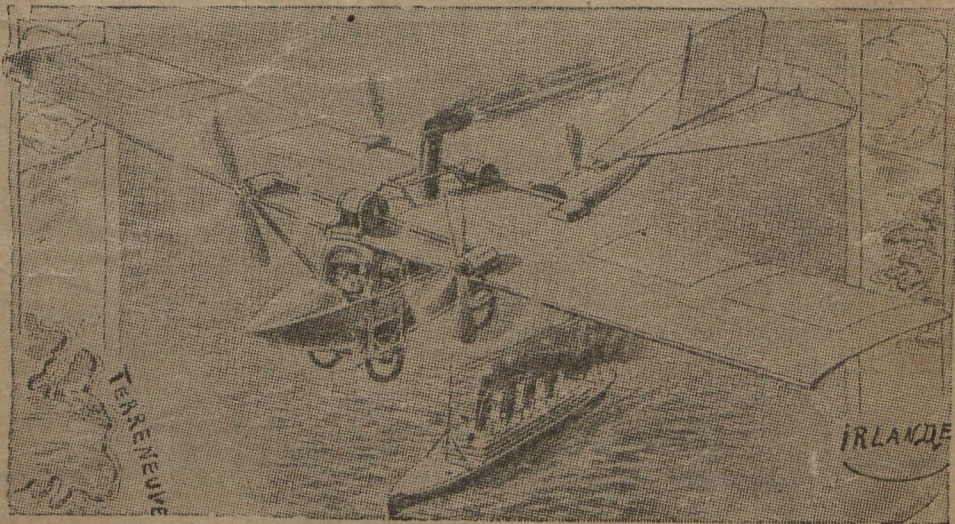
Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

12e Année, No 2

FEVRIER 1919

PRIX: 15 CENTS

LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE PAR LES AIRS



Le plus gros monoplan à vapeur du monde, pour la traversée de l'Atlantique en 31 h.  
(Voir intérieur)



QUALITÉ SUPÉRIEURE

BAS PRIX

# ARTICLES EN MOUTON DE PERSE

Remarquables par leur  
Utilité et leur Beauté.

La plus riche collection du Canada

en

## MANTEAUX et PARURES

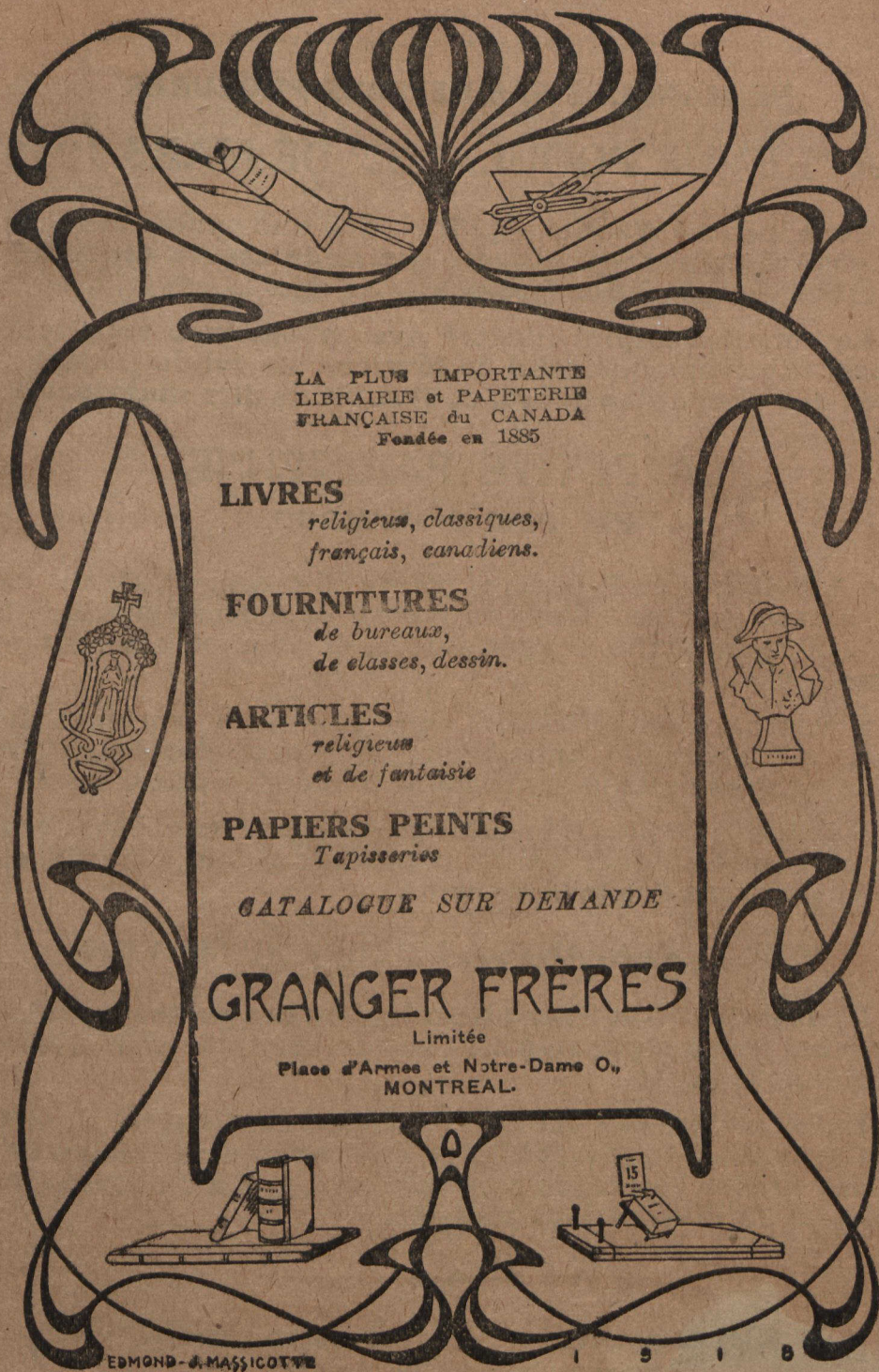
unis ou garnis

Modèles variés, élégants et d'une  
grande distinction personnelle ;  
marqués à des prix aussi bas que  
possible, vu leur haute et excellente  
qualité.



*Cheval Desjardins & Co*  
*Limitée*

130, RUE SAINT-DENIS.



LA PLUS IMPORTANTE  
LIBRAIRIE et PAPETERIE  
FRANÇAISE du CANADA  
Fondée en 1885

**LIVRES**

*religieux, classiques,  
français, canadiens.*

**FOURNITURES**

*de bureaux,  
de classes, dessin.*

**ARTICLES**

*religieux  
et de fantaisie*

**PAPIERS PEINTS**

*Tapisseries*

CATALOGUE SUR DEMANDE

**GRANGER FRÈRES**

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,  
MONTREAL.

EDMOND - J. MASSICOTTE

**NE MANQUEZ PAS DE VOUS PROCURER**

## **LA "REVUE POPULAIRE" DE MARS 1919**

Tout indique d'avance qu'il y aura une course chez les Dépositaires pour ce numéro qui ne le cèdera en rien à celui de février, à tous les points de vue.

Le roman complet illustré avec abondance sera tout aussi captivant que celui de février, "Le roi du platine", bien que d'un autre genre, et il suffit de dire maintenant que

### **"LA PETITE PARISIENNE"**

**Par Paul de GARROS**

vient d'obtenir en France, et même à l'étranger, un succès de presse énorme. C'est un roman de moeurs contenant une intrigue d'amour très serrée, en tous points recommandable.

Il y aura aussi l'PHOROSCOPE pour tous les jours du mois, préparé uniquement pour la "Revue Populaire", le plus complet dans le genre, dans le monde entier.

Il importe de plus d'insister sur une nouveauté qui fera certainement plaisir, tant aux parents qu'aux enfants, et tous voudront lire le beau conte

### **POUR LES ENFANTS A L'HEURE DU COUCHER**

C'est du meilleur Franc Nohain, l'un des poètes contemporains les plus populaires, c'est un véritable chef-d'oeuvre dans le genre.

Enfin, la "Revue Populaire" de mars contiendra, à part ces primeures toutes spéciales, environ une centaine d'articles sur les sujets les plus variés et mis à la portée de tous, et 75 illustrations choisies.



Soyez prudents; réservez votre numéro  
d'avance chez votre dépositaire.



# CONSTRUCTION D'UNE MAISON AU MOYEN DES TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE

Pour rendre la chose plus facile à comprendre, prenons un exemple:

Un individu avait économisé \$500.00 pour se construire une maison lorsqu'éclata la guerre. Dans l'incertitude de ce que seraient les répercussions de la guerre, il décida d'attendre quelques mois et de continuer, dans l'intervalle, à faire des économies. Par la suite, il constata que le prix de revient de la construction avait subi une hausse considérable.

Il possède aujourd'hui, \$800.00 dont la capacité d'achat équivaut à peine, à celle des \$500.00 qu'il possédait en 1914. C'est pourquoi il a décidé de convertir son argent en Timbres d'Épargne de Guerre.

\$300.00 convertis au cours du mois de janvier, en Timbres d'Épargne de Guerre, vaudront \$1,000.00 le 1er janvier 1924.

Il est probable qu'alors le prix de la construction aura subi une baisse considérable. Notre individu qui disposera de \$1,000.00 sera mieux en mesure de construire selon ses goûts, la maison dont il rêve.

Cet exemple met en lumière deux points sur lesquels on doit attirer l'attention de celui qui désire se construire un chez soi:

Premièrement, accroissement de son capital, en le convertissant en valeurs du Gouvernement;

Secondement, accroissement de la capacité d'achat de son argent, laquelle est, actuellement très faible.

Il va de soi que ces considérations s'adressent, toutes proportions gardées, à celui qui possède des économies moins importantes.

Le Timbre d'Épargne de Guerre coûtera \$4.00 pendant le mois de Janvier. Sa valeur augmentera ensuite d'un sou par mois. Le 1er Janvier 1924, il sera payé \$5.00 par le Dominion du Canada.

Pour faciliter l'achat du Timbre d'Épargne de Guerre, par versements échelonnés, des Timbres d'Économie, de 25 sous chacun, sont offerts. Seize de ces timbres collés sur une carte d'Économie, représentent \$4.00 à valoir sur l'achat d'un Timbre d'Épargne de Guerre.



Les Timbres d'Épargne de Guerre et les Timbres d'Économie sont en vente partout où est en montre l'écusson aux trois lettres "W.S.S." surmontées du castor symbolique.

## SOMMAIRE DE LA REVUE DE FEVRIER 1919

Pages		Pages
	<b>ROMAN: Le roi du Platine, par Norman Silver;</b>	
	adaptation de Pierre Luguet et Gabriel Kahn	45
A quelqu'un qui me traitait de bourgeois.	L'influence des secousses sismiques	170
Poésie, Ph. Godet	Une maison nouveau genre	170
Carnet. Le carnaval, la danse et son but édu-	Petits travaux d'amateurs. A la voile sur patins	171
catalmmel, Gustave Comte	Pour tenir la porte ouverte	171
Votre horoscope pour tous les jours du mois.	Un pupitre peu dispendieux	172
Mois de février	Une bibliothèque	172
Les chiens qui ressemblent à des renards	La magie en famille. Les rapprochements dif-	173
Les beaux arts au Canada. Chez les musiciens;	ficelles	173
beaucoup d'appelés peu d'élus, Gustave Comte	Le jone danseur	173
Comment on peut arrêter un navire en marche	Petit truc	173
et éviter un accident	Le grain de raisin animé	173
Moderne paradis terrestre	Le crayon en équilibre	174
Les vagtes de l'océan dans un bain public	Un tour curieux avec 5 oeufs	174
Pages Canadiennes. L'industrie du lin	Une nouvelle industrie	174
Le gibier et l'aéroplane	Les nôtres à l'honneur après avoir été à la pei-	175
Un violon qui veut se distinguer des autres	ne. Eloge d'un aumônier du front	175
Le chant du batelier canadien	L'économie, la mode et l'initiative	177
L'être qui profite le plus	Baromètre à la sangsue	177
Les outils en coton	L'ex-tear	177
Pour ménager le fourrage	Le Chic	178
Le premier auto américain	Consommation de gazoline	178
Le même anniversaire	Contre les voleurs d'autos	178
Pour montrer à dessiner aux novices	Il n'est jamais trop tard pour commencer	179
Comme au temps de Nabuchodonosor	Les chevaux de l'armée	179
Le riz aux Philippines	Le premier shrapnell	179
La folie atavique des Hohenzollern	Le 10 août 1792	180
Curieux phénomène d'équilibre à Halifax	Le plus précieux tapis au monde	180
Une limousine qui se sert du gaz comme force	La lune se rapproche	180
motrice	Une tour construite sur le principe d'une trée	181
Les Japonaises font des chaussettes en papier	pneumatique	181
Théâtre souterrain	Guerres et paix	182
Sacrifices inacceptable	Le plus gros gâteau dans le monde	182
Les corps de chameaux de soldats indiens	Les 15 villes les plus populeuses	182
Un yacht sur terre	Les millionnaires américains	182
Des souverains et les parfums	L'usage du périscope dans la vie courante	183
Auto soutenu par un simple fil	Un destructeur d'insectes	183
Monoplies à vapeur pour la traversée de l'At-	Routes élevées	183
lantique	Admiration justifiée	184
L'ancêtre de nos locomotives	Un gant dispendieux	184
Chaloupe avec une roue	Les grands concerts à Montréal	184
Eternel féminin. Est-ce bien un compliment de	Artiste superstitieuse	184
dire d'une femme qu'elle ne paraît pas son	Institutrices françaises aux Etats-Unis	184
âge, élanon	La motocyclette qui transporte des pianos	185
Nouveau support pour récepteur de téléphone	Les noyaux de pêche et la guerre	185
Pour l'éducation de nos enfants. Comment in-	Les enfants aux Etats-Unis	185
duquer le sens de l'obéissance et du respect	Les poissons qui marchent	186
à un jeune enfant, C. Lavie	Pour mesurer les huîtres	186
La peste aérienne au Danemark	L'éloquence mécanique	186
Pourquoi le sous-marin attaqua-t-il au petit	Le courrier du pape	186
jour?	Les renards canadiens	186
Réflexions de célibataires	Un curieux coup d'oeil	186
La force maxillaire		

## AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Donnant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du paiement versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire au temps de guerre. Ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement à la Revue Populaire le premier jour du mois, alors que la livraison du mois éditant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro suivant. On est également prié de vouloir noter que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

FOURIER, BESSETTE & OIE, Edits.-Pres.

# La Revue Populaire

Vol. 12, No 2

Montréal, Février 1919

## ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux,  
La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

## LE CARNAVAL, LA DANSE ET SON BUT ÉDUCATIONNEL

Le carnaval sera très long cette année, et il sera aussi plus joyeux, à cause de l'inquiétude disparue de voir partir notre jeunesse pour la grande guerre maintenant terminée. Il y aura des soirées plus nombreuses, aussi des bals costumés et au cours des valse lente ou des cotillons enlevants, des yeux se comprendront, des serments s'échangeront et des réjouissances nuptiales semeront de la gaieté dans les foyers. Je me surprends parfois à me demander pourquoi le joyeux carnaval n'a qu'un temps chez nous, et pourquoi on le célèbre toujours l'hiver.

À Nice et dans les pays du soleil, le carnaval est aussi la fête de la jeunesse, mais c'est surtout la fête des fleurs, des confettis, des beaux costumes, des musiques de rêve sous les balcons parfumés, la vraie fête du peuple dans les nuits claires. La fête nationale des Canadiens-français se trouve en juin, le plus beau mois de l'année; pourquoi donc le peuple ne saisit-il pas cette occasion pour faire un second carnaval, une belle fête du peuple, avec des danses sur les pelouses, de la gaieté et de la joie en plein air, une fête à laquelle tous pourraient contribuer pauvres comme riches.

Et comme il ne saurait y avoir de véritable carnaval sans chansons, sans musique instrumentale, sans costumes et sans danse, il me fait plaisir d'enregistrer ici un éloge mérité de la danse comme moyen d'exprimer artistiquement par la grâce des mouvements, les sentiments intimes de l'âme populaire.

Je ne parle pas, bien entendu, des "cake-walks" et autres déhanchements vulgaires. La danse, pratiquée avec réserve et décence, devient un exercice hygiénique autant qu'honnête et agréable. C'est du reste un art qui remonte à la plus haute antiquité et qui a toujours fait partie de l'éducation des sociétés les plus raffinées. Enseignée par des professeurs consciencieux, c'est par excellence l'école de la bonne tenue et des belles manières. Dans les danses grecques, égyptiennes, romaines, orientales que madame Isadora Duncan et ses adeptes tentent de ressusciter en plein air, en Europe et aux États-Unis; dans les gavottes, passe-pieds et menuets poudrés des cours de jadis, même dans la valse moderne, si langoureuse, si captivante, il y a de la grâce et de la beauté dans les gestes et les attitudes, de la noblesse, de l'art véritable. Aussi, faut-il voir d'un oeil d'encouragement les tentatives que l'on fait actuellement l'été, pour faire danser nos enfants sur les pelouses de nos parcs, et tout en les amusant, leur donner de la vigueur, de la souplesse, de la santé et surtout les initier à la distinction dans la démarche et le maintien.

Enfin, parce que le carnaval est un prétexte à la danse et à la joie il devrait être aimé par tous ceux qui ont à coeur le développement de notre mentalité populaire.

GUSTAVE COMTE.





*Votre destin d'après les influences astrales.*

*(Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)*

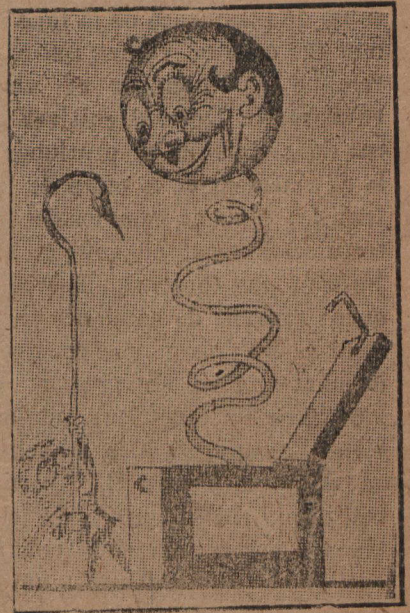
# VOTRE HOROSCOPE POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Véritable boîte de Pandore d'où sortent les influences astrales conforme aux données des astrologues les plus savants.

(Compilation spéciale pour la "Revue Populaire")

**CLEF EXPLICATIVE**—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



## FEVRIER

- 1—A, Vénus et Saturne. B, Les personnes nées ce jour ont un pouvoir hypnotique particulier, et parviennent facilement à maîtriser la colère; sont cependant indolentes parfois et ne sont pas indifférentes aux titres; les femmes aiment les toilettes pas trop voyantes; C. Ces personnes doivent s'étudier elles-mêmes afin de faire le meilleur usage possible de leur influence; comme elles sont cependant sous l'influence de Vénus, doivent éviter surtout les mets qui portent à l'amour; peuvent épouser des personnes nées dans le même mois; D. Ne sont pas toujours constants en amour avant le mariage, mais une fois mariés selon leur goût sont d'une fidélité remarquable; E. Ne doivent pas trop parler de leurs actions passées et de leurs projets d'avenir; ne doivent pas s'exposer aux refroidissements et aux engelures; les enfants nés ce jour ne doivent pas être trop contrariés, à cause de leur type saturnien.
- 2—A, Vénus et Apollon. B, A la fois faibles et fortes, causent spontanément et sans étude, surtout dans les arts, influence d'Apollon prédominante; aiment le plaisir mais savent faire des heureux; C. Les femmes doivent se marier de bonne heure; font d'excellentes mères de famille et font aussi d'excellentes infirmières parce que dévouées; les hommes doivent combattre la paresse instinctive provenant de Vénus. D. Ne sont pas enclins à l'alcoolisme, mais plutôt à l'orgueil; ne sont pas toujours heureux du premier coup, mais sont persévérants. E. Les hommes doivent se surveiller car Vénus et Apollon leur suggèrent parfois des goûts féminins; les femmes doivent éviter les parfums et les fleurs qui en émettent; les enfants doivent fréquenter des compagnons joyeux et de bonne condition.
- 3—A, Lune et Vénus. B, Portés au chan-

gement et plutôt froids en amour, à cause de l'influence de la lune l'emportant sur celle de Vénus; ont le sens développé de l'honneur et aiment les voyages; C. Doivent cultiver leurs rares dons naturels et pratiquer surtout le dévouement et le culte de la vie de famille; doivent commencer leurs entreprises surtout en août et avril; D. Ne sont pas toujours sincères et manquent souvent de confiance en eux-mêmes; E. Ne doivent pas construire trop de châteaux en Espagne et dominer leur imagination et leur indolence; habituer les enfants à la franchise.

4—A. Mars et Vénus. B. Types souvent belliqueux, batailleurs mais tenaces en amour; souvent exagérés dans leurs réactions, aiment les professions qui donnent des émotions: chirurgiens, avocats, criminalistes, orateurs de hustings, etc. Les femmes ont parfois une tendance à porter les culottes; C. Doivent se surveiller surtout lorsque ces personnes sont en amour, car leur tempérament les porte aux promptitudes; D. Ne sont pas modestes et ne sont pas excessifs dans leurs paroles et leur manger, mais ne se laissent pas uniquement gouverner par leur cœur; E. Doivent éviter de fréquenter les cafés et les lieux de réunion brillantes où les liqueurs fortes sont distribuées; doivent éviter de jouer à la bourse ainsi que la recherche des applaudissements qu'ils gobent trop; doivent éviter tout ce qui peut provoquer leur violence.

5—A. Mercure et Vénus. B. Intuition remarquable et goût prononcé pour l'étude, surtout les sciences occultes; les hommes et les femmes aiment leur chez soi, et ont du goût et du jugement; aiment aussi la toilette; C. Les femmes doivent chercher à se marier, surtout

en octobre, janvier et juin; ces personnes doivent lire beaucoup et de bons livres, et chercher à briser leur caractère parfois porté à la mollesse; D. Ne sont pas prodigues, plutôt acapareurs et parfois peu scrupuleux en affaires; ne sont pas mûrs pour leur complet développement avant d'avoir remporté quelques vestes; quelques femmes nées ce jour, sont parfois fatales, et la plupart savent dissimuler leur âge. E. Doivent éviter l'abus de leur pouvoir fascinateur (les femmes); ne doivent pas s'abandonner aux regrets perpétuels au sujet d'une occasion manquée. Les enfants ont une excellente mémoire mais ne doivent pas rester à l'école contre leur gré.

6—A. Jupiter et Vénus. B. Confiance en soi, ambition, amour de la famille poussée jusqu'au dévouement; les femmes sont ordinairement grandes et bien faites; elles ont la lèvre parfois épaisse, signe d'amour ardent et aussi d'entêtement; quelques-unes travaillent pour aider à leur famille; C. Doivent se méfier de leur crédulité, soigner leur teint et leur chevelure, et les femmes doivent porter de préférence des saphirs, des opales ou des turquoises; D. Ne sont pas toujours fort constantes dans leurs entreprises amoureuses, mais le temps qu'elles aiment elles sèment la joie autour d'elles. E. Ne doivent pas craindre les obstacles et les barrières, mais doivent cependant être prudentes si elles veulent avoir des chances de remporter la victoire.

7—A. Influence unique de Vénus. B. Personnes portées à l'amour, affables, douces; première pensée toujours bonne; les femmes aiment les toilettes claires et les romans; elles ont le sentiment de l'honneur, et les hommes aiment sur-

- tout les beaux-arts et la compagnie des dames. C. Ces personnes, si elles veulent devenir riches et être heureuses, doivent s'étudier beaucoup et s'entraîner au contrôle de leurs sentiments. D. Ne sont pas toujours très fidèles à tenir leurs promesses ou engagements, et les hommes n'ont pas toujours le caractère viril qu'ils devraient avoir. E. Ne doivent pas choisir leurs amis uniquement parce qu'ils sont de l'aristocratie; autrement dit elles doivent contrôler leur amour et leur ambition.
- 8—A. Saturne et Vénus. B. Types plutôt maigres, bruns et prédisposés à la calvitie (influence prédominante de Saturne); sont laborieux, patients et peu voluptueux; amis sincères et honorables mais dangereux comme ennemis. C. Doivent fuir l'excès de solitude parce que trop portés à la mélancolie; doivent suivre leur première idée au sujet de leur vocation. D. Ne sont pas aptes à se laisser gouverner par le cœur; ne sont pas chanceux aux cartes, et ne sont pas toujours assez confiants. E. Ne doivent pas s'associer à des personnes plus âgées qu'elles, surtout en amour, à cause de leur tempérament porté à l'entêtement.
- 9—A. Apollon et Vénus. B. Types fort en'repréhants, portés aux inventions et à l'imitation, surtout dans les arts; sobres et ayant une claire vision de l'idéal. C. Se méfier des excès de leur orgueil; doivent rechercher surtout le calme et le repos; cependant l'exercice, les marches sont salutaires pour leur tempérament trop bouillant. D. Ne sont pas aussi religieux que superstitieux; parfois enclins à la contemplation. Quelquefois un peu pédants en amour. E. Doivent éviter les châteaux en Espagne et les blessures aux attaches de leurs membres plutôt minces.
- 10—A. Vénus et Lune. B. Types parfois lymphatiques, changeants et capricieux et n'éprouvant souvent que de faibles attraites pour la vie de famille; cependant le cœur est généreux. Aiment les voyages, les déménagements et les déplacements. C. Doivent se forcer d'être plus généreux en actions qu'en paroles, être plus persévérants, garantir du succès dans les entreprises. Réfléchir sérieusement avant de se mettre en amour. D. Ne sont pas remarquablement destinés à gouverner les autres, mais peuvent y parvenir en se surveillant. E. Doivent éviter de trop parler, surtout de leurs projets; les femmes doivent dompter leur timidité, leur crainte des obstacles et du danger; et ne pas écouter leur tempérament trop sensitif.
- 11—A. Vénus et Mars. B. De taille généralement au-dessus de la moyenne, lorsque l'influence de Mars prédomine; aiment le jeu et parfois l'orgie; sont hardis dans leurs entreprises galantes; mais tenaces et parfois audacieux. C. Doivent ne pas s'emporter trop facilement, ne pas chercher à dominer tous les autres par la voix et le geste; doivent prendre garde aux objets fragiles qu'ils brisent facilement: les cœurs, la vaisselle. D. Ne sont pas toujours délicats ni timides, mais ne sont pas fourbes ni modestes. E. Ne doivent pas se laisser griser par le panache, les fêtes, les honneurs et tâcher de conserver tout leur sang-froid.
- 12—A. Vénus et Mercure. B. Les hommes nés à cette date sont de taille plutôt petite, mais bien faits. L'influence de Mercure l'emporte et ils ont ordinairement une intelligence supérieure surtout pour le commerce. Les femmes sont gracieuses, mais aussi maniérées

- et coquettes, parfois. C. Ces personnes ne doivent pas prendre d'engagements qu'elles n'ont pas l'intention de tenir parce qu'elles exercent un magnétisme propre à créer des dupes. D. Ne sont pas lentes dans leurs mouvements, et sans être violentes, ont la décision prompte. Plusieurs danseurs de théâtre sont nés à cette date. E. Ne doivent pas abuser de leur talent inné de comédiens mais doivent parfois écouter le premier mouvement de leur cœur. On ne doit pas faire boire de thé, de café aux enfants nés à cette date, parce qu'ordinairement prédisposés à la nervosité.
- 13—A. Vénus et Jupiter. B. Types orgueilleux, de belle manière, généreux, ambitieux, aimant les pompes, et portant souvent des fleurs à la boutonnière; les femmes sont portées à commander: "Faites comme je dis"; C. Doivent surtout commencer leurs entreprises en août et avril, et se marier en octobre, janvier ou juin, de préférence. D. Malgré la date de leur naissance, ces personnes appartiennent à deux types (Vénus et Jupiter) peu superstitieux. E. Doivent se méfier des flatteurs, car ces personnes ont naturellement de nombreux amis; doivent aussi éviter la bonne chair et les excès surtout dans les liquides.
- 14—A. Vénus, seule influence. B. D'une beauté et de caractère plutôt féminins; les os peu proéminents et ordinairement remarquable de forme et de ligne; aimant aussi à se voir caricaturer dans les journaux ou autrement. C. Doivent se nourrir de mets inoffensifs et peu excitants; les femmes doivent se marier jeune et selon leur cœur, doivent surtout porter des opales. D. Ne sont pas très scrupuleuses au sujet de leurs engagements, ne sont pas indépendantes de la mode et ses tyrannies; cependant sont très dévouées. E. Ne doivent pas jouer à la bourse ou aux jeux de hasard; doivent aussi éviter l'excès dans les parfums capiteux, ainsi que les roses rouges qui portent malheur.
- 15—A. Vénus et Saturne. B. Ces personnes sont souvent pâles et maigres, mais l'influence de Vénus leur donne un rare cachet de distinction; sont souvent révoltés et indépendants à l'extrême. C. Doivent chercher à combattre une certaine mélancolie native et des penchants à l'avarice; sont peu sensibles à l'amour passionné et sont constants dans leurs affections basées sur l'amitié. D. Ne sont pas indifférents à la belle musique et ne sont pas toujours heureux du premier coup dans leurs entreprises; leur ténacité est la garantie de leur succès. E. Doivent principalement éviter de s'exposer aux accidents aux jambes et aux oreilles, car sont parfois exposées à la surdité; Beethoven était un type Saturnien.
- 16—A. Vénus et Apollon ou le Soleil. B. Types attirant principalement les courtisans mais peu les amis fidèles, bien que souvent fort aimables et sympathiques. Sont destinés à souffrir dans leurs inclinations. C. Doivent prendre les moyens de triompher des envieux qu'ils rencontrent souvent, à cause de leurs faciles succès; doivent aussi s'intéresser au sort des autres et défendre les faibles au besoin. Plusieurs avocats brillants dans l'antiquité sont nés à cette date. D. Ne sont pas superstitieux; ne sont pas heureux tant qu'ils n'ont pas atteint le plein développement de leur idéal; les femmes ne sont jamais simples dans leur mise, lorsque la fortune leur permet de suivre tous les caprices de la mode. E. Types sujets aux

maladies des yeux et aux refroidissements, et doivent éviter l'éclat de la lumière et les imprudences en temps de dégel. Ne doivent pas trop se confier.

17—A. Vénus et la Lune. B. Types indolents, mais non dépourvus d'enthousiasme; susceptibles de mouvements décidés de temps à autre; sont parfois égoïstes et se nourrissent souvent de chimères et d'illusions. C. Doivent se tenir en garde contre les pressentiments, les rêves prophétiques, et chercher à tirer un meilleur parti des forces latentes qui sont en eux souvent à leur insu. D. Ne comprennent pas beaucoup les beaux arts bien qu'ayant quelque aptitude pour la poésie et les vers; ne se laissent pas assez conduire par leur cœur. E. Devraient éviter de se marier en mars et septembre, à cause des influences astrales; il faut accoutumer de bonne heure, les enfants nés à cette date, à l'activité et au culte de la vérité.

18—A. Mars et Vénus. B. Types péculants et dominateurs aux mouvements brusques et rapides; ont souvent la voix forte, altière et cuivrée; méprisent le danger et n'attachent que peu de prix à la vie; de grand sang-froid. C. Les femmes aussi bien que les hommes nés à cette date, doivent s'étudier et user de discrétion en exerçant leur puissance sur d'autres. D. Sont peu sobres dans le manger et le boire et doivent craindre les indigestions et les gastrites; sont entreprenants en amour comme en affaires. E. Éviter les contradictions et les repos trop prolongés, car ils ont besoin de culture physique; doivent garder leur sang-froid.

19—A. Vénus et Mercure. B. Tempéraments vifs de corps et d'esprit, souvent agiles à l'escrime, à la danse, au billard; ont souvent la pensée rapide et la

conception spontanée des mots spirituels, excellents causeurs. C. Doivent se montrer justes pour les autres, francs et honnêtes dans leurs transactions, et se marier de préférence en janvier et juin. D. Les femmes doivent préférer le saphir aux autres pierres. Les hommes doivent éviter de marier des femmes trop jeunes, et les femmes feraient mieux d'éviter les toilettes somptueuses ou tapageuses.

20—A. Vénus et Jupiter. B. Grande confiance en soi, amour du confortable et du plaisir; amour des festins, fêtes, etc. C. Doivent songer sérieusement à leur avenir et choisir une profession en accord avec leurs talents et leurs aptitudes; doivent aussi s'habituer à saisir l'occasion aux cheveux, autrement dit combattre une certaine hésitation native, en face des problèmes sérieux. D. Ne sont pas felleux, malgré une promptitude accusée; ne sont pas naturellement industriels, et doivent faire certains efforts pour s'appliquer comme il convient à ce qui en vaut la peine. E. Doivent éviter d'avoir trop confiance en leur pouvoir et s'en rainer à la persévérance et à l'opiniâtreté; doivent éviter les transpirations et les refroidissements.

21—A. Vénus, B. Types de bon goût et de bon jugement mais exposés à errer à cause d'une prédisposition naturelle vers les questions sentimentales; ont le don de charmer et attendrir l'âme, et peuvent en se surveillant être très heureux en ménage. C. Doivent soigner leur chevelure et leur conduite en société; doivent aussi combattre une certaine tendance à la paresse et à l'indifférence. D. Ne sont pas aussi actifs et primesautiers qu'ils devraient l'être et

- ont besoin souvent de l'exemple d'une personne chère. E. Doivent éviter, autant que possible, la fréquentation de personnes nées sous la même influence astrale; les mères doivent éviter de donner à leurs enfants des exemples de mollesse.
- 22—A. Vénus et Saturne. B. Types ayant souvent le double organe de causalité et de l'individualité; ces personnes sont excessivement curieuses, et se posent toujours des pourquoi souvent inexplicables; se méfient de tous et encore plus d'eux-mêmes. C. Doivent étudier les mathématiques, les sciences sérieuses, mais aussi combattre leur méfiance outrée qui les porte à la manie de la persécution. D. Ne sont pas d'une nature gaie et expansive, mais sont parfois très sincères, toujours sobres dans leurs goûts et leurs besoins; n'aiment ordinairement que la musique sérieuse. E. Doivent éviter de fréquenter les salles de jeu de hasard, aussi les vêtements de couleur voyante et ne pas trop divulguer leurs projets.
- 23—A. Apollon et Vénus. B. Ces personnes ont d'ordinaire une logique large et une manière de voir vraie; ils sont plutôt bons, d'humeur égale, mais d'ordinaire la beauté dans la forme a de grands attraits pour eux. C. Doivent prendre pour guide la nature, en l'ennobliant; doivent profiter de leur phase de rayonnement qui dure de 25 à 45 ans. D. Ne sont pas excessifs dans leurs aspirations à l'indépendance, et bien que brillants au dehors, ne sont pas toujours maîtres dans leur ménage. E. Doivent éviter de pousser trop loin leur fierté naturelle qui peut leur faire manquer plus d'une occasion, doivent aussi modérer leur penchant pour les bijoux et les diamants.
- 24—A. Lune et Vénus. B. Personnes douées d'une sensibilité qui leur cause souvent beaucoup d'ennuis; doivent se surveiller surtout de 18 à 42 ans; tous les artistes subissent l'influence combinée de Vénus et la Lune. Les femmes sont rêveuses et souvent indolentes. C. Comme leurs dons naturels sont plutôt rares, elles doivent s'efforcer de les développer d'une manière intense, et d'ordinaire le samedi est leur jour de chance. D. Ne sont pas tout à fait florissantes avant la trentième année, mais à partir de cet âge le succès les attend, pourvu qu'elles puissent combattre l'influence lunaire qui les pousse à l'inertie. E. Doivent éviter de se tenir la tête trop à la chaleur parce que portées à la calvitie, ne pas chercher les alliances avec des personnes plus âgées qu'elles.
- 25—A. Mars et Vénus. B. Personnes de tempérament sanguin aimant leur foyer et les plaisirs; généreuses et magnanimes, mais péulantes; les hommes aiment le tabac et les liqueurs, et les femmes ont souvent un penchant pour la cigarette. C. Doivent surveiller leur tempérament bouillant et fuir les réunions turbulentes; les femmes doivent se marier de bonne heure. D. Ne sont pas égoïstes, et les hommes à cause de leur manque de timidité et de leurs succès féminins, ne sont pas murs pour le mariage avant la quarantième année. E. Doivent éviter de risquer trop souvent leur vie, ne pas s'exposer aux accidents et éviter aux enfants des jeux trop violents, parce qu'ils sont naturellement portés à la turbulence.
- 26—A. Mercure et Vénus. B. Ces personnes sont généralement agiles pourvu que l'influence lymphatique de Vénus ne prédomine pas trop; quoique petites

de taille, on rencontre chez elles des athlètes; ont le goût du commerce, et réussissent de bonne heure en affaires. C. Doivent s'établir à leur compte aussi vite que possible, car ne réussissent pas aussi bien, lorsqu'à l'emploi de patrons; doivent aussi se marier tôt, avec des personnes brunes autant que possible. D. Ces personnes ne sont pas fascinantes, mais sont organisées de manière à conduire sagement leur ménage; l'influence prédominante de Mercure est souvent une garantie de succès dans la vie. E. Doivent éviter de se laisser attendrir par certains membres de leur famille décidés à profiter de leur dévouement à leur foyer; doivent éviter les laryngites car leurs cordes vocales ne sont pas d'ordinaire très résistantes.

27—A. Jupiter et Vénus. B. Personnes ordinairement fort hospitalières, brillantes et destinées aux premiers emplois dans les administrations publiques, leur période de succès est surtout entre 20 et 30 ans. C. Doivent lire de bons livres de nature à fortifier leur ambition; les femmes doivent porter une bague ornée d'une chrysolite, et aussi porter des toilettes bleu-pâle, rose-pâle, vert n. l. D. Ne sont pas assez modestes, mais ne sont pas avares ni égoïstes, et d'ordinaire ne sont pas destinés à la carrière des armes parce qu'elles aiment la paix et le calme; ne sont pas étroits dans leurs idées. E. Doivent éviter l'amour trop ardent, se méfier des flatteurs qui ne manquent pas, se priver un peu des festins et des fêtes.

28—A. Vénus, influence unique. B. Personnes d'ordinaire bien conformées et d'une beauté captivante; sont bonnes, douces, affables, mais souvent naïves; elles préfèrent la mélodie à l'harmonie,

les arts aux sciences, la littérature à la philosophie. Beaucoup d'artistes lyriques sont sous l'influence unique de Vénus. C. Doivent modérer leur amour de la parure, mais cultiver leurs penchants pour le beau, le grand et le noble; surveiller leurs liaisons amoureuses. D. Ne sont pas bruyantes, ni agitées, bien que parfois capricieuses; ne sont pas toujours constantes en amour, mais savent plaire énormément le temps que ça dure. E. Doivent éviter de se marier trop tard, passé la trentaine; doivent éviter les jeux de hasard et les spéculations de bourse; ne doivent pas s'abandonner à la rêverie et doivent fuir la solitude, mauvaise conseillère.

#### *Quelques personnages nés en février*

George Washington, Abraham Lincoln, Thomas A. Edison, le poète Longfellow, Géraldine Farrar, Alice Roosevelt, Ellen Terry, David Garrick, Charles Darwin.

*L'horoscope de mars, dans le prochain numéro de la "Revue Populaire"*

— o —

## CHIENS QUI RESSEMBLENT A DES RENARDS

—

Il existe dans l'Amérique du Sud une sorte de chiens qu'on appelle les thous, (prononcez tous). Ces chiens qui comprennent sept variétés différentes se rapprochent beaucoup des renards; ils ont les pupilles ovales ou presque verticales, les pattes assez hautes, et la queue très fournie en tous points semblable à la queue d'un renard.

— o —





PLUSIEURS personnes m'ont suggéré de créer un coin spécial pour tout ce qui touche aux beaux arts, dans la *Revue Populaire*, et de fait, je me suis rendu compte que le nombre de lecteurs que ces questions intéressent est beaucoup plus considérable qu'on se l'imagine. Quelques pages tous les mois ne seront donc pas déplacées ici.

La besogne, du reste, ne me sera pas lourde, puisque durant plus de vingt-cinq ans, je me suis trouvé mêlé à notre mouvement artistique et que ce ne sont pas les souvenirs personnels qui font défaut.

Aujourd'hui, parlons de musique, et à la suggestion d'un ami, essayons de dire comment il se fait qu'avec une population *musicale* comme la nôtre, et tous les talents que nous avons, nous avons tant d'appelés et si peu d'élus, autrement dit un si petit nombre d'artistes de réelle valeur?

Ma foi, il y a plusieurs raisons: le *struggle for life*, le milieu où l'on vit, le contact habituel avec les Anglais, gens d'affaires, le manque d'esthétisme causé par une instruction imparfaite et surtout le débordement de mauvaise musique qui nous vient chaque jour des Etats-Unis. Il y a bien aussi l'abondance des charlatans, qui s'intitulent professeurs et qui enseignent à vingt-cinq et cinquante cents la leçon, et le grand nombre d'attractions dites *musicales* qu'on nous offre un peu partout. Mais, il y a avant tout, le manque de persévérance chez ceux qui étudient la musique.

Il n'y a donc pas de doute que le *struggle for life* est une cause fréquente d'inertie au point de vue musical chez les nôtres. Il faut d'abord gagner sa vie, et Dieu

sait s'il faut parfois trimer pour gagner une bien maigre pitance. Dans ces circonstances, la musique n'est considérée que comme un luxe superflu, et l'on ne consacre à son étude que les très rares temps libres qu'on peut trouver, encore pas tous.

Il est également difficile de développer son goût musical si l'on ne voit tous les jours que des gens qui ne connaissent rien en fait de musique ou que la musique abrutit, et si l'on n'entend parler que de chiffres ou d'affaires.



L'ut pour la vie

D'autres se sont de bonne heure faussé l'oreille et le goût en écoutant de la mauvaise musique ou en s'habituant aux concert de beuglants, de guinguettes, de crins-crins ainsi qu'aux faciles virtuosités de mécaniques musicales. On en est ainsi venu à ne plus savoir distinguer l'artiste de l'ouvrier.

Combien de fois m'a-t-on dit en parlant d'un chanteur: "C'est un ténor superbe, il donne l'*ut* de poitrine, ou bien: C'est une belle basse profonde, il creuse le *mi*."

Presque dans chaque cas, le ténor cra-

chait son *do* quand il ne le gardait pas, et la fameuse basse profonde se bornait à roter sur un *mi*, croyant chanter. Mais quand bien même le ténor eut donné le *do* et la basse le *mi*, cette capacité ne signifiait pas que le chanteur en question était un artiste. Il en est de même pour un pianiste ou tout autre instrumentiste; jouer toutes les notes d'un morceau, d'une sonate, d'une étude, ça n'est pas bien malin, au fond. Il suffit de pratiquer; c'est ni plus ni moins que l'histoire de l'acrobate qui, avec de l'entraînement, arrive à exécuter les tours les plus difficiles. Autre chose est de ressentir ce que l'on interprète et de faire vibrer les autres.

C'est pourquoi je préférerais toujours le chanteur dont le registre est limité et la voix quelconque, s'il chante avec son âme et sait m'émouvoir, à celui dont la voix puissante est l'unique qualité, et dont la diction et la méthode sont des plus défectueuses.

Il y a aussi des gens qui ne savent pas ce que c'est que la musique. Pour eux, la musique c'est du bruyant; tout ce qui n'est pas joué vite et fort, tout ce qui ne ressemble pas à la fameuse "Prière d'une vierge" au point de vue variations, c'est du *classique*, c'est-à-dire de l'*ennuyant*.

Un jour on conseillait à l'un de nos chanteurs d'aller étudier en Europe. Celui-ci haussa les épaules et répondit: "Bon, on ne me montrera toujours pas à chanter plus fort que je chante actuellement".

Je crus immédiatement que son cas était désespéré. Le chanteur possédait une fort belle voix, mais manquait de l'éducation nécessaire pour apprécier les délicatesses et les subtilités du grand art.

Je causais, une autre fois, avec un professeur, et ce dernier se lamentait, non sans raison: "Si vous saviez, me disait-il, toutes les misères que l'on a avec les élé-

ves, et les questions idiotes auxquelles il faut parfois répondre. Ainsi, on me pose très souvent la question suivante: "Combien de temps cela va-t-il me prendre pour chanter ou jouer telle ou telle chose?" Il est évident qu'il s'agit ici d'une question de travail ou d'aptitudes chez l'élève et qu'un professeur consciencieux ne saurait répondre à une question aussi naïve. D'autres limitent leur cours musical à six mois, un an ou tant de leçons et ils croient qu'après ce délai, ils n'auront plus rien à apprendre. Or, ces élèves ne s'imaginent pas qu'il feraient tout aussi bien de jeter leur argent à l'eau plutôt que de prendre des leçons dans de telles conditions. Seulement, il ne manque pas de charlatans à Montréal qui profitent de cet argent qu'on veut bien leur donner, et se fichent pas mal de former des cancre musicaux, pourvu que ça paye. Ce ne sont certainement pas ces gens-là qui aident à l'éducation artistique de la masse.

\* \* \*

Toujours dans le même ordre d'idées je reproduis ici une lettre que M. Ernest Langlois, l'éminent pianiste, compositeur et professeur, m'écrivait il y a quelques années:

"Les lauréats ont leur bon et leur mauvais côté et je vais essayer de vous le prouver, Voyons le bon côté. — Combien d'élèves étudient le piano avec patience et persévérance? Bien peu. Alors il leur faut l'émulation, et le meilleur moyen de provoquer cette émulation, n'est-ce pas de les faire travailler en vue de l'obtention d'un diplôme.

"Voyons le mauvais côté. — L'autre jour, je fis la rencontre d'une jeune fille à qui je dis: "Vous travaillez toujours votre piano, sans doute?"

"— Mais non, Monsieur Langlois, vous

ignorez donc que j'ai obtenu mon lauréat l'année dernière et depuis j'ai discontinué mes leçons, naturellement".

"Voilà, après le lauréat, le rideau du progrès artistique est baissé!

"Il est bien malheureux de constater que la majorité des élèves s'imaginent qu'après avoir obtenu un lauréat, ils en sont à la limite des études pianistiques. Quelle erreur!

"Une lauréate fera certainement plus de progrès après son diplôme qu'avant, pour la bonne raison que son professeur ne sera pas tenu de lui faire étudier exclusivement le programme des examens. Il lui donnera plutôt autre chose à étudier, afin de corriger tel défaut ou améliorer telle qualité, suivant le cas; et d'ailleurs, le lauréat n'est pas la limite des diplômes, il y a au-dessus de ce dernier, le diplôme académique et ensuite le diplôme du degré universitaire.

"On me dira peut-être: Je ne veux pas faire une artiste!

"Pourquoi pas?... Ne serait-ce pas louable de voir plus d'artistes canadiennes sans pour cela qu'elles fassent une profession de leur art, et seulement par amour de cet art?

"Oh! si l'on n'étudie la musique que pour la gloire ou pour dire simplement, moi aussi je joue du piano, inutile de répondre à la citation: "Je ne veux pas faire une artiste."

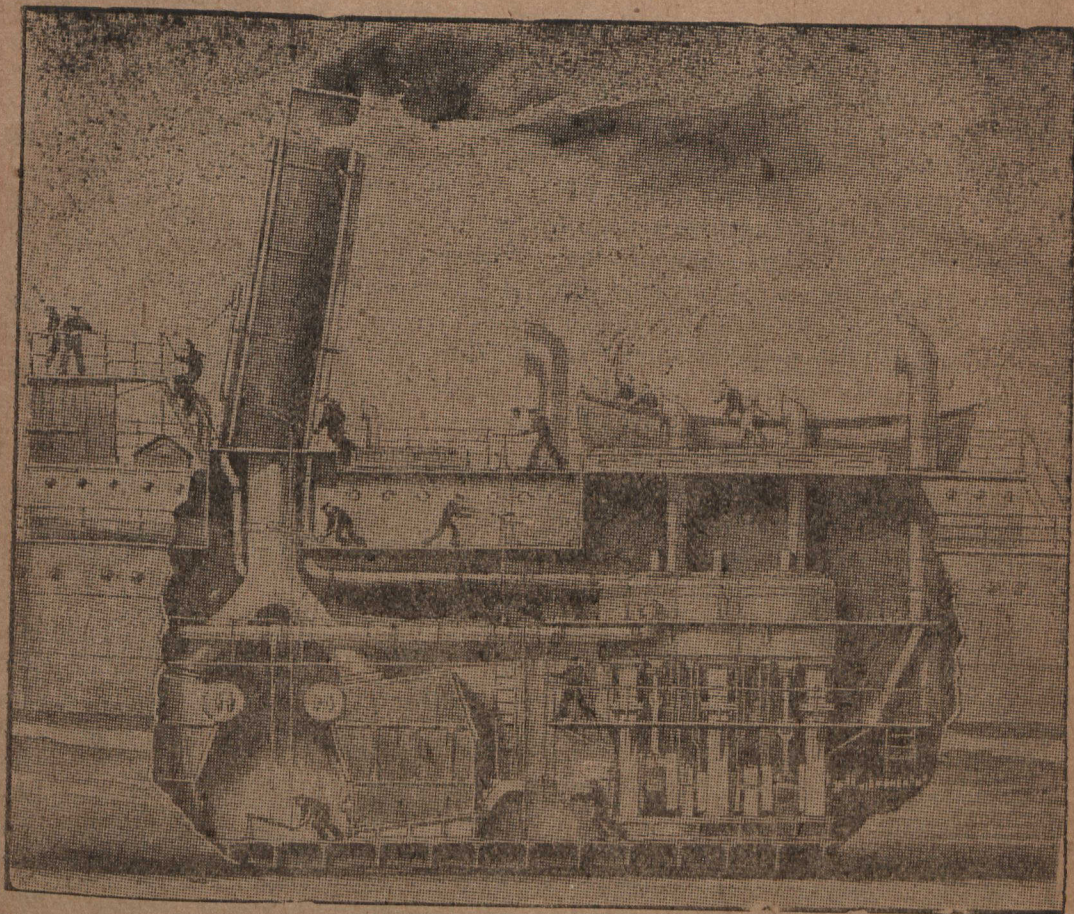
"Soyons plus logiques en ne perdant pas tout ce que l'on a acquis à force de travail et d'argent avant le lauréat.

"Bien à vous,  
ERNEST LANGLOIS.

Cette lettre n'est-elle pas encore toute d'actualité? Elle mérite d'être lue, relue et méditée.

GUSTAVE COMTE.

— o —



*Le navire navigant pas le système de valves perfectionné, l'équipage perd un temps précieux à courir partout.*

## Comment on peut arrêter sans retard un navire en marche et éviter un accident

Le capitaine se tenait à une extrémité du pont supérieur de son navire, et voulant à tout prix éviter le choc de la torpille, il donna le signal: "Arrêtez le navire, demi-vitesse en arrière." A deux mille verges de distance venait d'émerger le périscope d'un sous-marin allemand qui venait, quelques minutes auparavant, d'envoyer le bolide destructeur sur le navire.

Le capitaine cria de nouveau: "Demi-vitesse en arrière".

Le premier canot de sauvetage venait de toucher les flots et il chavirait, entraînant à la mer, une trentaine de femmes et enfants. Le capitaine ne cessait de répéter le commandement: "Demi-vitesse en arrière." La manoeuvre ne s'accomplissait pas parce qu'il n'avait plus d'ingénieurs,

tous ayant été tués par la première torpille, lors de l'explosion.

C'est ce qui arriva au "Lusitania" et à d'autres navires ayant subi le même sort.

Le fait est que le Board of Trade a à maintes reprises, suggéré que l'on trouvât un moyen de faire arrêter le navire presque subitement, au moyen d'une manoeuvre qui pourrait être accomplie sur le pont, ou à l'aide des puits de lumière. Le fait est que la vignette ci-contre nous fait voir les marins se hâtant de courir à chaque valve pour la fermer, mais cette manoeuvre exige un certain temps qui manque si souvent lors d'un accident. Or, la même manoeuvre peut être nécessaire dans tout accident, sans qu'il soit toujours question des attaques des pirates de la mer, puisque la guerre est finie. Il importe donc de voir si cette suggestion du Board of Trade est susceptible d'être mise en pratique.

Or, il existe trois méthodes pour faire obéir presque instantanément à la manoeuvre ordonnée.

La première et la plus simple est d'ajouter une autre valve dans le tuyau à vapeur principal, et de faire communiquer cette valve avec le poste du capitaine et la chambre des machines. Cette valve au moyen d'un engrenage spécial devrait pouvoir fermer la vapeur aux différents ponts du navire.

La seconde méthode consiste à attacher un câble à la valve principale à levier, afin qu'en tirant sur ce câble, le levier soit mis en mouvement par le capitaine lui-même, ou celui qui surveille les obstacles à la navigation, qu'ils soient sous-marins ou récifs. Dans ce cas on doit laisser un jeu suffisant au câble. Enfin la troisième manière consiste à ajouter une valve supplémentaire à l'endroit de réunion du tuyau principal et des bouilloires auxi-

liaires. Comme cela il suffit d'un simple geste du capitaine pour faire arrêter le navire, sans que les ingénieurs qui ne voient rien et les autres membres de l'équipage aient le besoin de courir à toutes les différentes valves. On remarque que cette amélioration dans la navigation, est aussi important dans le cas d'un simple abordage ou échouement par une mer en furie, que s'il s'agissait d'une véritable attaque par un sous-marin. Un grand nombre de vies humaines peuvent ainsi être épargnées, même en temps de paix.

— o —

## MODERNE PARADIS TERRESTRE

Le véritable Eden ou Paradis terrestre serait, si nous en croyons les Américains, l'île Jekyl, qui est située au large des côtes de la Caroline du Sud. Son climat est plus doux et moins variable que celui de la Côte d'Azur; point d'étés torides, point de coups de vent perfides, c'est un printemps parfumé continu sans "saison des pluies", sans l'ombre d'un jour d'hiver. Jekyl Island, qui a onze milles de long sur trois de large, possède une autre particularité: cette île est uniquement peuplée de multimillionnaires.

Ils ont formé une société pour son achat et dans le comité directeur qui est chargé de l'administration locale, figurent les noms bien connus: Vanderbilt, Astor, Gould, Morgan, etc.

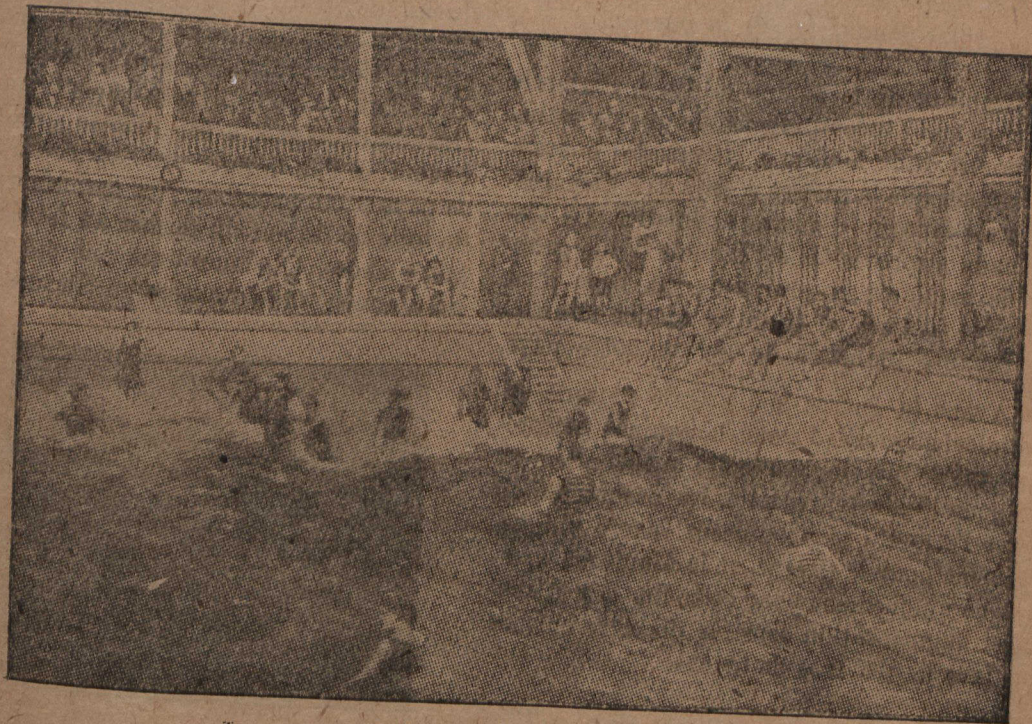
L'île toute entière est occupée par de magnifiques jardins où sont disséminées les somptueuses résidences des Crésus modernes.

— o —

Sur le marché matrimonial on regarde généralement beaucoup plus la beauté de la dot que celle de la fiancée.

## LES VAGUES DE L'OCEAN DANS UN BAIN PUBLIC

UNE excellente imitation des bains de mer nous est donnée dans ce nouveau bain qu'on a pu voir à l'exposition internationale d'hygiène de Dresde. Les vagues mues par un appareil spécial opéré par la vapeur, vont d'un bout à l'autre du bain dans un mouvement régulier et se brisent sur les côtés tel les vagues de l'océan.



*Les vagues de la mer dans un bain, à Dresde*

Le bain du manoir de Sir Rodolphe Forget, à Saint-Irenée, est construit de façon à y recevoir l'eau salée. Seulement la grande difficulté serait d'amener l'eau de mer dans les centres situés à l'intérieur des terres, pour ceux qui ne peuvent aller aux eaux. Ce serait dispendieux et impraticable.



## L'INDUSTRIE DU LIN

*Elle a pris une très grande importance au Canada, depuis la guerre.*

FOURNIR de la graine de lin à l'Irlande c'est aussi incompréhensible que de transporter de la houille à Newcastle; heureusement que la guerre a déjà fait disparaître beaucoup d'autres anomalies. Le Canada approvisionne l'Irlande d'une grande partie de sa graine de lin. Bien plus, nous sommes en train de fonder une florissante industrie de lin en notre pays.

Avant la guerre le lin était presque totalement cultivé pour la graine; maintenant l'Ontario le récolte principalement pour l'industrie textile. La Saskatchewan et l'Alberta le produisent encore uniquement pour la graine, et le Manitoba presque uniquement pour cette fin. Il y a aussi augmentation sensible de cette culture dans la province de Québec.

Le progrès accompli en cette culture dans l'Ontario tient du prodige. Il y a quelques années cette province en produisait une grande quantité pour la confection de la toile; mais la concurrence européenne fit décliner cette industrie. En 1915 on avait ensemencé 4,000 acres en lin; en 1916, 5,200 acres; en 1917, 7,372, et l'année dernière 15,925. La guerre a stimulé la production de cette plante en Europe et

activé la demande de toile pour les ailes d'aéroplanes et d'autres fins.

Jusqu'à présent notre industrie de toile de lin dépendait presque totalement du lin filé à l'étranger. Mais, à mesure que la guerre s'est prolongée, l'importation du fil de lin, fournie principalement par la Grande-Bretagne, a été réduite graduellement, et l'an dernier son exportation de ce pays a été prohibée. Nos manufactures de toile de lin ont dû fermer au fabriquer autre chose. Quelques-unes ont été temporairement transformées en filatures de



*Se procurer la main-d'oeuvre nécessaire pour arracher la récolte de lin du Canada n'était pas chose facile. Ce sont, en grande partie, des femmes, de jeunes garçons et des Indiens des réserves qui ont accompli la tâche. Les Mexicains, importés pour la récolte des betteraves à sucre, ont beaucoup contribué à l'arrachage.*

coton, et l'on s'est immédiatement appliqué à stimuler l'industrie du lin filé en ce pays. Le mouvement a produit d'heureux résultats; les filatures sont maintenant pourvues de machines à filer et à tisser; bientôt le Canada fabriquera de la toile en quantité suffisante pour son usage, en expédiera même à l'étranger pour les nécessités de la guerre, principalement aux Etats-Unis et en Australie qui cherchent à se procurer notre surplus.

La concurrence européenne éteindra-t-elle cette industrie comme autrefois? Ce n'est pas probable. Les fabricants ont prévu le danger, et le gouvernement, à la suite des représentations qui lui ont été faites, a adopté un arrêté en vertu duquel il est accordé une prime au lin filé au Canada. D'un autre côté, un droit de douane de 20 à 35 pour cent imposé sur le produit étranger à son entrée au pays, plus une taxe de guerre de 7½ pour cent, sont des barrières qui protègent le fabricant; mais la filasse brute est importée en franchise.

— o —

## LE GIBIER ET L'AÉROPLANE

La forme des aéroplanes, qui ressemblent à de gigantesques oiseaux, déplaît, paraît-il, fortement au gibier. Ils produisent une vraie panique parmi la gent ailée. C'est ce qu'écrivait dans un journal anglais un grand chasseur, membre du Saint-Hubert Club: "A l'approche d'un de ces aéroplanes, dit-il, tous les oiseaux sont effrayés. Les éperviers, les milans, les perdrix, les cailles, les fa'sans sont du nombre. Mais ils ne sont pas les seuls. Les cerfs et les chevreuils se cachent dans les bois dès qu'ils entendent le ronflement d'un moteur passant au-dessus de leur tête".

— o —

## UN VIOLON QUI VEUT SE DISTINGUER DES AUTRES



L'art de la lutherie est-elle en train de se transformer? En tout cas, voici ci-contre une nouvelle forme de violon peu banale, mais qui n'a rien de chinois dans son origine. Le but de l'inventeur, est paraît-il, de faire prendre moins de place à l'instrument qu'on est forcé de transporter. Seulement, son instrument est-il susceptible

d'avoir toute la qualité de son d'un Stradivarius? Sera-t-il du goût des grands et petits violonistes, habitués à un instrument plus long et de la forme ordinaire? Doit-il se jouer appuyé sur l'épaule? Autant de questions qui restent encore sans solution. Tout de même, la tête, les clefs, la table d'harmonie et le chevalet restent de même conformation que pour un violon ordinaire. Seule la boîte de résonnance contenant l'âme, a la forme d'un minuscule tambour et se place immédiatement sous le chevalet. Les amateurs d'instruments anciens, étrangers ou bizarres peuvent tout de même l'essayer. Quant aux luthiers, il appert qu'ils trouveraient la fabrication de ce violon plus facile. Attendons les résultats.

— o —



## CHANT DU BATELIER CANADIEN

I

Par Thomas Moore

ON sait que le célèbre poète Irlandais Thomas Moore, visita le Canada en 1804, et y puisa de magnifiques inspirations. Il composa en sautant les rapides du Saint-Laurent une chanson bien connue: *The Canadian Boat Song*, ou *Le Chant du Ba-*

Comme les tintements de la cloche du soir,  
Le doux son de nos voix résonne sur la  
[rive,  
La rame à coups pressés frappe l'onde  
[plaintive;  
Et dès qu'un ombrage plus noir  
Assombriera des bois le verdoyant feuilla-  
[ge  
Nous chanterons Ste-Anne en quittant le  
[le rivage.



*Anciens bateliers canadiens sautant en canot, les rapides de Lachine.*

*telier Canadien.* C'est charmant, plein de grâce et d'harmonie, comme tout ce que Moore a écrit. On a cru et dit même pendant longtemps que la seule traduction de ce chant poétique était celle faite par M. Angers. Mais, le poète Louis Fréchette, étant encore au collège, en avait fait une que nous avons trouvée par hasard et que nous publions aujourd'hui.

Ramez amis, ramez encore,  
L'onde hâte son cours et résiste à la rame,  
Le rapide s'approche, et dans la pourpre  
[et l'or

Le jour éteint sa flamme.

II

Pourquoi tendrions-nous nos voiles au zé-  
[phyr!

Il retient son haleine, et sur l'onde limpide  
 Son souffle caressant ne laisse aucune  
 [ride;

Mais lorsqu'on entendra gémir  
 La brise de la nuit sur les rives tranquilles,  
 Nous laisserons tomber nos rames immo-  
 biles.

Soufflez, brises, soufflez encor;  
 L'onde hâte son cours et résiste à la rame,  
 Le rapide s'approche, et dans la pourpre  
 [et l'or

Le jour éteint sa flamme.

### III

O fleuve d'Ottawa! l'astre aux pâles re-  
 [flets  
 Eclairera bientôt notre course rapide,  
 Et nous verra voguer sur ton onde per-  
 [fide!

Saint de l'Île-aux-vertes-forêts,  
 Accordez à nos vœux un accueil secou-  
 [rable.

Soufflez, brises, soufflez encor;  
 L'onde hâte son cours et résiste à la rame,  
 Le rapide s'approche, et dans la pourpre  
 [et l'or

Le jour éteint sa flamme.

### L'ETRE QUI PROFITE LE PLUS

Au vingt-huitième jour de son incubation,  
 le ver à soie a augmenté de 14,000 fois sa  
 taille primitive.

### DES CUILLERES EN COTON

On vient de mettre sur le marché des  
 cuillères à thé faites de fibre de coton  
 comprimé.

### POUR MENAGER LE FOURRAGE

Les Allemands, à l'affût de toutes les ré-  
 cupérations, avaient imaginé d'utiliser le  
 contenu des panses des ruminants abattus  
 pour la boucherie. Cette nourriture, labo-  
 rieusement mastiquée et à demi digérée,  
 était offerte au bétail, aux chevaux et aux  
 porcs.

Un vétérinaire français, l'aide-major  
 Post, a constaté que la panse herbière des  
 bovidés abattus contient en moyenne 60  
 livres d'aliments en parfait état: foin, lu-  
 zerne, paille, finement hachés, triturés, di-  
 gestibles et assimilables, nullement alté-  
 rés. Quand on tuait 40 bêtes par jour, on  
 jetait et perdait 2,400 livres de nourriture.  
 M. Post fit recueillir le contenu des pan-  
 ses, le fit aérer et brasser à la fourche, et  
 les bêtes s'en régalerent.

### LE PREMIER AUTO AMERICAIN

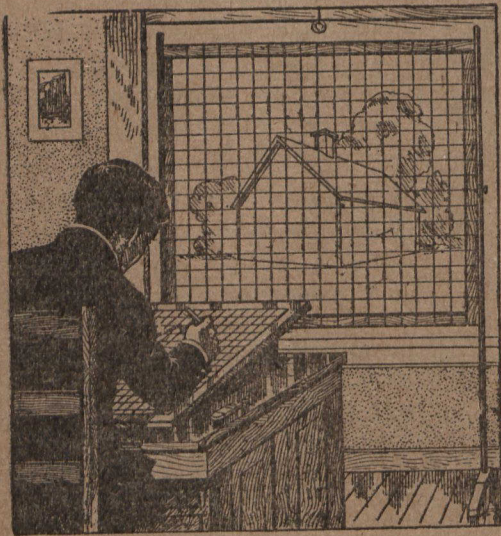
Le premier auto construit aux Etats-Unis  
 était l'invention de Elwood Haynes. En  
 1894 Haynes inventa son auto qui mar-  
 chait à une vitesse de 61½ milles à l'heure.  
 On peut voir cet auto au Smithsonian Ins-  
 titute de Washington.

### LE MEME ANNIVERSAIRE

Les deux grands combattants de la der-  
 nière guerre, Foch et Hindenburg ont  
 tous les deux le même anniversaire de  
 naissance. Foch est né le 2 octobre 1851 et  
 Hindenburg le 2 octobre 1846.

## POUR MONTRER A DESSINER AUX NOVICES

Ce qui embarrasse le dessinateur amateur ou débutant c'est toujours les proportions ou la perspective. Le crayon hésitant trace souvent une ligne trop longue ou trop courte, surtout lorsqu'on travaille d'après modèle. Or un excellent moyen d'arriver à un résultat pratique c'est de se servir d'une grille, dans le genre de celle que fait voir la vignette ci-



*Un simple coup d'œil suffit pour démontrer l'utilité de la grille appliquée sur le modèle par le dessinateur novice.*

contre. Elle est facile à fabriquer : un cadre ordinaire, sur les côtés duquel on tend en les croisant, des ficelles à des distances égales. On ferait même mieux de construire un second cadre, le premier devant s'appliquer sur le modèle et le diviser, sans gâter l'original, en une infinité de petits rectangles égaux, et le second, devant s'appliquer sur la feuille de papier blanc devant servir à reproduire le mo-

dèle. Comme cela, au lieu d'avoir de grandes lignes à tracer, à peu près, on n'a qu'une série de petites lignes contenues chacune dans le rectangle qui lui est propre. Une fois ce travail terminé, on enlève la grille et l'on prolonge les lignes que les ficelles auraient pu séparer. Ce procédé est loin d'être nouveau, mais combien l'ignorent ? Pour plusieurs, il ne sera même pas nécessaire d'avoir appris le dessin pour obtenir des résultats extraordinaires surtout comme perspective et exactitude.

## COMME AU TEMPS DE NABUCHODONOSOR

Les Anglais n'ont pas perdu leur temps en Mésopotamie ; malgré l'état de guerre, ils ont activement travaillé à rendre cultivables les terrains bordant l'Euphrate. En mai 1917, un mois après la prise de Bagdad, les travaux commencèrent et, en octobre déjà, une grande partie de l'œuvre était achevée.

Les Arabes sont dans la joie, car la récolte de 1918 a été la plus abondante que l'on ait vue depuis le temps fabuleux de Nabuchodonosor.

## LE RIZ AUX PHILIPPINES

DANS le but d'accroître la production du riz aux Iles Philippines, le gouvernement insulaire fait coloniser les vallées fertiles par des indigènes pris dans les parties du pays où la population est trop dense.

## La folie atavique des Hohenzollern

Le maître de la guerre en Europe", c'est ainsi que Guillaume aimait s'intituler avant sa déchéance, aura pu défier les lois ordinaires, mais non celles de l'hérédité.

Guillaume Hohenzollern, s'il avait coulé dans ses veines, (ce qui n'est pas), le meilleur sang de l'Europe; s'il avait joui d'une

quarantaine, s'il avait seulement osé se réfugier en Amérique au lieu d'aller s'enfouir en Hollande.

Guillaume Hohenzollern est un fou, un fou atavique et dangereux, un fou du calibre de Néron, un fou que le genre humain pour son repos, doit détruire ou iso-



*Le kronprinz, lui non plus, n'a pas échappé à l'influence atavique de ses ancêtres. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité rapportent qu'il passait des heures devant un miroir, coiffé du bicorne de Bonaparte, cambrant sa taille, comme un conquérant, et disant à son entourage: "Si mon père ne se décide pas à déclarer la guerre à l'Europe, je devrai le faire".*

santé physique parfaite, (ce qui n'est pas), aurait besoin de cliniciens experts pour statuer sur son étrange anomalie de caractère.

Même, si rien d'anormal au sujet de ses ancêtres n'avait pu transpirer au dehors, il eut été refusé par les autorités de la

ler de manière à ce qu'il ne puisse jamais recommencer ses criminelles et rouges fantaisies.

Il est à la fois méchant et fou par ses ancêtres, et ayant été mis à même de développer ses instincts sanguinaires, il a prouvé à l'humanité entière qui le juge

aujourd'hui, qu'il n'aurait jamais dû régner.

Physiquement mal conformé, son bras gauche n'a jamais pu atteindre son développement normal; il a constamment souffert d'un mal d'oreille perpétuel; il s'est toujours montré irritable, sans repos, tracassier et inhumain. Avec un tel certificat on l'eut étiqueté à la quarantaine comme "marchandise endommagée".

Mais, si nous faisons abstraction du côté purement physique, et si nous nous adressons aux aliénistes de carrière, on constatera que ces derniers eussent vite diagnostiqué sur le cas de l'auteur principal de tous les maux dont a souffert l'humanité au cours des 57 derniers mois.

La diagnostique moderne eut tôt établi que cet homme était atteint de naissance, de paranoïe ou paranoïa, espèce de folie chronique se manifestant par un affaïssement de l'intellect, poussé jusqu'à la manie de la persécution et jusqu'à l'homicide, dans ses extrêmes limites. La paranoïe est une dégénérescence nerveuse, et elle affecte le sujet principalement dans l'usage des sens de l'ouïe et de la vision.

Guillaume Hohenzollern est le fatal produit de mariages entre parents et d'habitudes vicieuses chez ses ancêtres. Pas une femme sensée n'aurait voulu d'un tel époux s'il se fut révélé sous son vrai jour, au temps de ses fiançailles.

Il avait en lui l'exaltation portée à son paroxysme, et c'est ce qui l'a fait s'imaginer qu'il était l'élu du Tout-Puissant non seulement pour régner sur les destinées du peuple allemand, mais sur le monde entier. Il a fallu que son peuple soit bien aveuglé pour endurer si longtemps ses exagérations et ses tyrannies. De fait, il avait si bien subjugué son peuple, que même dans son entourage on ne semblait pas s'apercevoir de ses extravagances. On le

laissait agir, non comme un souverain, mais comme le pire des desperados; on le laissait donner libre cours à son monstrueux égoïsme.

Il fut toujours plus atteint mentalement que ceux qu'on a enfermés dans les asiles parce qu'ils avaient la manie de se comparer à Napoléon Bonaparte ou à Alexandre le Grand. Guillaume Hohenzollern ne se comparait pas à eux; il se croyait leur supérieur.

S'il avait été issu de petite bourgeoisie, on l'eut enfermé dans un cabanon, pour la vie, à cause de son ambition déraisonnable et déraisonnée, mais il était né d'une famille appelée à régner, et ses anomalies devenaient alors des "éclairs" de génie!! Heureusement que la démocratie victorieuse est en train d'avoir raison de toutes ces légendes.

Si, par malheur, Guillaume Hohenzollern avait été victorieux et eut pu gouverner le monde comme le fit autrefois Néron, il eut dépassé ce sanguinaire empereur en autocratie et en atrocités.

Néron tua sa femme et sa mère, cyniquement et brutalement, et s'imagina que les provinces romaines complotaient contre son trône. Il incendia Rome, fut cruel plus qu'un tigre altéré et s'imagina même un temps, être poète.

Étudiez la vie de Néron, étudiez celle du fantoche de Berlin, étudiez les ambitions des deux hommes, et voyez si le *César* moderne le cède à l'autre, comme tempérament de la bête fauve! La folie de Guillaume Hohenzollern fut même pire que celle de Néron, puisque cet ambitieux détraqué avait rêvé d'étendre son empire jusqu'aux frontières des Indes, en morcelant surtout la Russie et la Grande-Bretagne qu'il considérait comme les principaux obstacles à ses rêves insensés.

L'histoire de sa famille est connue. Des

fous et des criminels; toute une lignée d'ancêtres anormaux, et comme descendance, un prince héritier qui passe, aux yeux des nations, comme le type le plus réussi des imbéciles dangereux! Telle est cette famille Hohenzollern que le peuple qui se prétendit le plus avancé et le plus éclairé de l'univers, endura à sa tête, pour

de sang versé, de réduire à leur format réel!

Appétits gargantuesques dans des corps chétifs, souffreteux et dégénérés; c'est le plus bel exemple d'atavisme morbide qui ait encore été donné jusqu'ici au monde civilisé. Il y a des irresponsables qu'on doit épargner, mais il en existe aussi tels



*De temps à autre, Guillaume et son fils abhorré appelaient autour d'eux leurs principaux courtisans et décidaient, en grillant une cigarette, des moyens les plus barbares de conduire la guerre: gaz asphyxiants, piraterie des sous-marins, etc.*

le plus grand malheur de l'humanité.

Regardez les vignettes ci-contre et dites-nous si le père et le fils n'ont pas vraiment les têtes d'illustres crétins que la civilisation vient heureusement, et après combien

autres qu'il faut sans retard écraser du talon comme des bêtes malfaisantes. Guillaume et son rejeton sont de ceux-là.

## CURIEUX PHENOMENE D'EQUILIBRE A HALIFAX



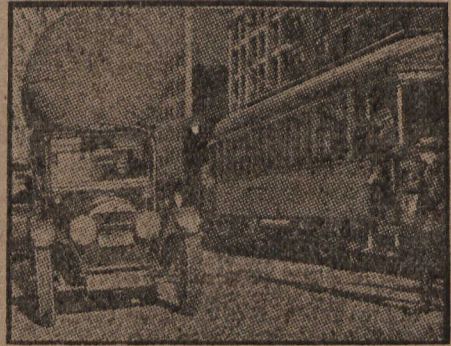
DANS les ruines qui résultèrent de l'explosion terrible qui détruisit la plus grande partie de la ville de Halifax, englobant sous les débris un nombre considérable de citoyens, on trouva une cheminée de 95 pieds en hauteur, brisée à environ 60 pds du sol, mais qui se tenait droite quand même, et qui résista longtemps, même aux plus forts vents. On explique ce phénomène par la force de l'air qui était attiré à l'intérieur. Les briques étaient déplacées horizontalement de plusieurs pouces, et du sol, en regardant en l'air, on avait l'impression que l'énorme masse de briques suspendues à une si grande hauteur, allaient venir s'abattre sur les passants.

On avait soigneusement ceinturé les abords de la cheminée, mais elle ne tomba pas; le travail de démolition fut même fort difficile, ajoute-t-on, pour toute la partie supérieure. C'est tout de même un bizarre phénomène d'équilibre, en matière de construction.

UNE femme est comme un poème; plus elle est incompréhensible, plus les hommes la trouvent mystérieuse et fascinatrice.

## UNE LIMOUSINE QUI SE SERT DU GAZ COMME FORCE MOTRICE

LES dimanches sans gazoline nous ont valu d'assister dernièrement à un spectacle très curieux. Gleen Martin bien connu comme manufacturier d'aéroplane a imaginé de munir son automobile d'un immense réservoir à gaz. Ce réservoir lui permet de faire 20 milles avant d'être obligé de renouveler sa provision.



*L'automobile munie de sa provision de gaz.*

C'est à Cleveland que cet auto a fait pour la première fois son apparition; inutile de dire qu'il a beaucoup intéressé les badauds. Cependant on ne croit pas que cette mode plus "encombrante" qu'originale et même indispensable devienne très populaire.

Sir Henry Campbell-Bannerman pouvait dormir aussi bien debout que couché ou assis. On rapporte que le duc de Devonshire, notre gouverneur-général, lui dit un jour: "Bannerman, vous êtes comme un policeman, ça ne vous dérange pas de dormir debout". — Peu flatteur pour la police.

## LES JAPONAISES FONT DES CHAUSSETTES EN PAPIER

PENDANT que nos bonnes canadiennes tricotaient des chaussettes de laine pour nos pioupious, leurs soeurs du Japon faisaient des chaussettes de papiers pour les leurs qui défendaient la cause de la civilisation



en Sibérie. Ce genre de chaussette est très chaud pour les pieds; cette chaussette est fabriquée avec du papier de riz japonais.

Une paire de chaussettes en papier dure généralement de quatre à cinq jours.

## THEATRE SOUTERRAIN

Pendant près de vingt ans, les Parisiens ont possédé un théâtre qui semblait fait exprès pour les bombardements, car il était situé tout entier dans la cave d'un immeuble de la rue Scribe. Ses fondateurs l'avaient baptisé l'Athénée. Créé en 1866 par des amateurs de musique, il contenait près de huit cent places; on n'y descendait qu'un étage pour s'asseoir au paradis; les fauteuils d'orchestre et les baignoires occupaient le troisième dessous. Il y avait plusieurs étages d'appartements au-dessus. Ce théâtre disparut en 1883.

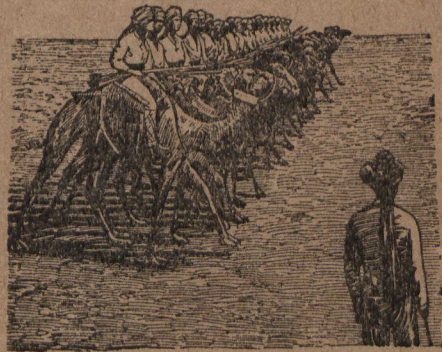
## SACRIFICE INACCEPTABLE

Le célèbre sculpteur français Captier, mort il y a une quinzaine d'années, cherchait la femme aux pieds les mieux conformés pour sa statue de Vénus. Il trouva un modèle qui, malheureusement avait trop d'engagements chez les autres artistes. Ce modèle lui offrit de se laisser couper les pieds, et de les lui envoyer, à condition qu'il payât une pension annuelle à sa mère âgée. Inutile de dire que Captier n'accepta pas ce sacrifice.

## LES CORPS DE CHAMEAUX DES SOLDATS INDIENS

Les soldats des Indes ont formés des régiments de "cavalerie" où le cheval est remplacé par le chameau.

Cette illustration nous fait voir le corps de chameau du Maharajah de Bikamir, province de l'Inde. Un tel corps est d'une grande valeur en cas d'attaque ou de retraite car il peut parcourir une distance de 70 à 80 milles par jour et transporter sa nourriture pour huit jours.

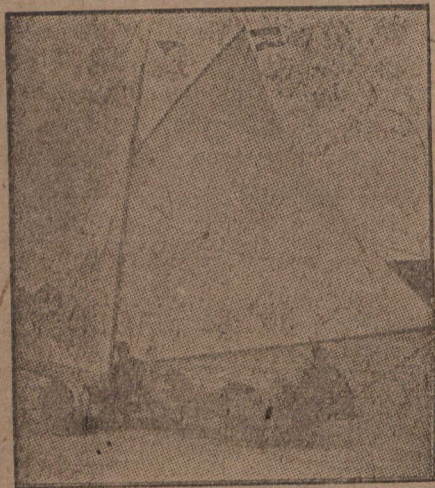


Les corps de chameaux ont rendus d'énormes services dans la dernière guerre en Palestine et en Egypte.



## UN YACHT "SUR TERRE"

A la voile, dans un yacht sur terre est un sport plus ou moins excitant mais qui fait les délices des habitants de Scheveningen, en Hollande.



*Un yacht terrestre de course, en Hollande*

Ce yacht nouveau-genre est monté sur quatre roues d'automobile et peut porter un poids considérable. Il est muni d'une grande voile et de deux petites. Le coup d'œil est des plus pittoresque. Notre vignette nous donne une très bonne idée de ce yacht, Il ne serait pas surprenant d'en rencontrer dans nos campagnes, prochainement. C'est un sport tout nouveau.

## LES SOUVERAINS ET LES PARFUMS

S'il en est qui peuvent particulièrement déplorer la chute des souverains de Russie, ce sont les parfumeurs français. L'impératrice Alexandra était en effet pour eux une cliente sérieuse: elle leur achetait bon an mal an, pour au moins dix mille dollars de marchandises.

Les deux seules espèces de savon dont elle faisait usage, et dans la composition desquels n'entraient que des produits français, étaient fabriqués à Pétrograd suivant une formule qui, paraît-il, était un secret d'État.

## AUTO SOUTENU PAR UN SIMPLE FIL

Il est certain que le mince fil reliant un poteau télégraphique au sol a sauvé d'une mort certaine le chauffeur de cet automobile.

L'auto dérapa et se trouvant en ligne directe avec le fil il s'arrêta dans la position que vous montre notre gravure. Le chauffeur ne reçut qu'un choc nerveux et l'auto ne fut pas du tout endommagée.



*La position dans laquelle l'auto s'arrêta.*

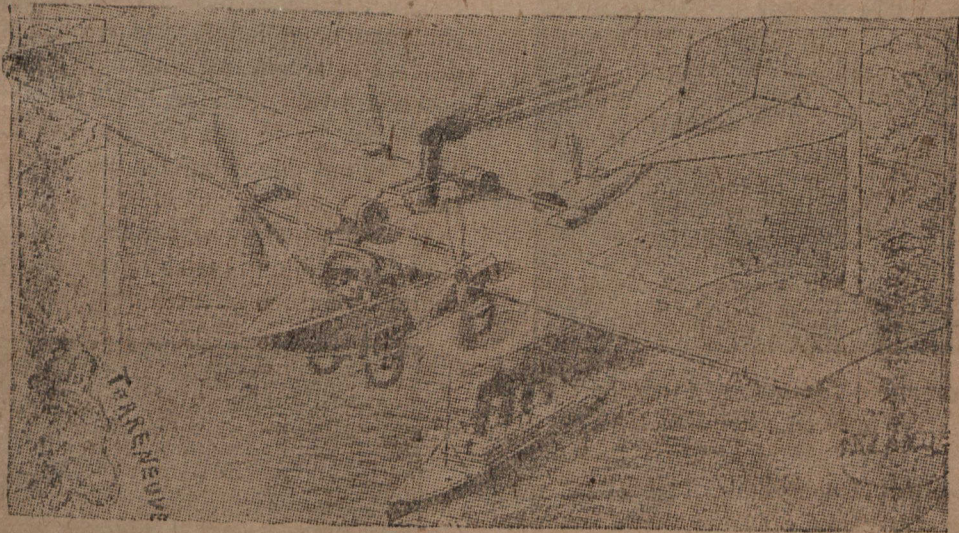
Cet incident étrange s'est produit il y a quelques semaines dans une localité située à proximité de la frontière américaine.

## MONOPLAN A VAPEUR POUR LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE

Bientôt nous pourrons traverser l'Atlantique en moins de 31 heures dans un monoplan, le plus lourd et le plus grand qui ait été fait jusqu'ici.

Cette fois, ce monoplan est l'invention d'une jeune étudiant français de Chicago qui a déjà construit la nacelle de son bateau aérien qu'il a nommé "le Napoléon".

Ce monoplan aura les plus grandes ailes encore fabriquées jusqu'à nos jours, construites en aluminium et en acier. Le poids total sera de 5,000 livres, mais la capacité totale que les ailes pourront avoir sera, théoriquement, de 1,600 livres, force suffisante pour porter un équipage de six hommes avec les provisions et le charbon nécessaire au voyage.



Le plus gros monoplan à vapeur du monde, pour la traversée de l'Atlantique en 31 h.  
(Voir intérieur)

La force motrice sera donnée par deux turbines à vapeur de 150 H. P., pesant chacun 250 livres, chauffées au coke. Chaque turbine actionnera 2 hélices de 8 pieds de long, une paire en avant du monoplan et une autre paire en arrière.

La stabilité de l'appareil sera assurée par six balanciers automatiques.

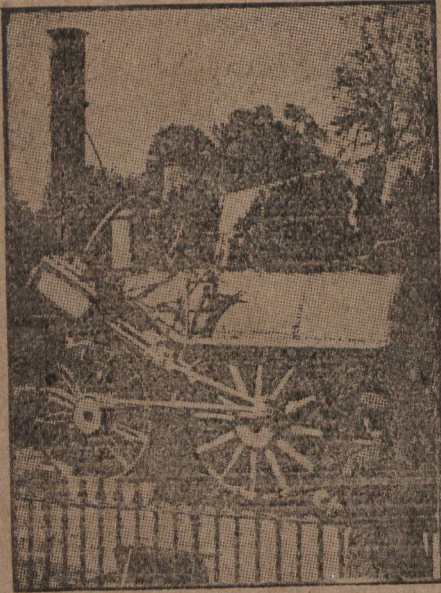
800 livres de coke et 500 gallons d'eau dans deux récipients seront suffisants pour tenir l'appareil en action pendant 58 heures.

L'écartement des ailes sera de 100 pieds 6 pouces; la nacelle du navire aura 35 pieds de long; la longueur totale du monoplan sera de 55 pieds.

L'appareil complet couvrira une surface de 1,655 pieds carrés, et fera la traversée de l'Atlantique en 31 heures.

## L'ANCETRE DE NOS LOCOMOTIVES

Lorsqu'on voyage de nos jours à une vitesse de 60 milles à l'heure et même plus, dans des trains de luxe traînés par de



*La première locomotive inventée en 1825  
et mise en service en 1830.*

puissantes locomotives, songe-t-on qu'il n'y a pas encore cent ans que la première locomotive fut inventée. Car, c'est en 1825 que George Stephenson inventa et mit en mouvement la première locomotive qu'on peut voir dans la gravure ci-contre, capable de transporter des marchandises et des passagers. Elle ne commença son service qu'en 1830 et elle était chauffée au bois. Sa vitesse maximum était de 14 milles à l'heure, soit moins que la vitesse réglementaire des automobiles dans nos cités. Pourtant, nos pères,—quelques-uns vivants encore,—trouvaient cette invention merveilleuse. Ce modèle original est aujourd'hui exposé dans un parc de Londres.

Tout de même, nous avons marché depuis cette époque, alors que les puissantes locomotives n'étaient pas connues, ni les tramways, ni le téléphone, ni le télégraphe sans fil, ni les automobiles, les sous-marins, les aéroplanes, les gramophones, le cinéma, etc. Tout cela s'est fait depuis à peine 25 ans.

## CHALOUPE AVEC UNE ROUE

Une chaloupe "Verchères" munie d'une roue à panneaux, placée à l'arrière de la chaloupe et actionnée à la main à l'aide de leviers serait une chose originale et cependant très pratique. L'essai dernier des essais ont été faits à Déroit, aux États-Unis, et ont donné de très heureux résultats.

Les deux leviers sont placés de chaque côté de la chaloupe et actionnés à la main comme certaines voitures pour invalides.



*Une chaloupe transformée qui peut faire  
20 milles à l'heure.*

Ce genre de canotage est très intéressant et on peut obtenir une très grande vitesse.

La gaieté qui rayonne dans les yeux du mari le matin de ses noces, n'est pas causée par la solennité du jour, mais plutôt par l'expectative de l'enfin seule.



## ETERNEL FEMININ

**Est-ce bien un compliment que de dire d'une femme :  
"Elle ne paraît pas son âge" ?**

EN lisant seulement le titre de cet article, plusieurs de mes lectrices se demanderont probablement si la pauvre Manon n'est pas plutôt un peu mûre et si elle est bien réellement une femme ?

Les deux suppositions sont passablement vraies. Pour les personnes sages ou averties, je suis une *petite femme* juste sur le point de devenir grasse, et, pour les autres, je suis à l'âge dangereux où les sirènes de quarante *printemps* ont besoin de faire répéter leur charmes, avant de les risquer en représentation. Etes-vous satisfaites, maintenant ?

Mais, il y a d'autres choses qu'on ne saurait deviner aussi facilement. Laissez-moi vous dire que je suis une femme qui travaille la plus grande partie de la journée, afin d'amener un peu d'eau au moulin. Je tiens aussi maison, et les distractions ne me manquent pas, depuis la couture des rideaux de ma chambre de bain, le reprisage des bas si dispendieux de nos jours, jusqu'au chaperonnage de ma cuisinière à l'hôpital où elle suit un traitement. Je n'ai pas le temps de voir toutes les personnes que je désirerais voir, d'écrire toutes les lettres que je devrais écri-

re, de lire tous les livres et magazines qui sont sur la table de mon *living room*, d'aller à tous les concerts et à toutes les pièces qui m'intéresseraient, et je n'ai ni le temps ni les moyens de passer des journées entières dans les magasins. Mais, malgré tant de *distractions*, j'ai trouvé le temps de faire assez d'observations pour constater que la grande hantise sociale de nos jours c'est de vouloir paraître jeune et de se faire la tête qu'on avait il y a une década ou deux.

Dernièrement, une amie que je n'avais pas vue depuis une douzaine d'années vint me rendre visite et prit le lunch avec moi. Je l'estimais beaucoup et elle avait toujours fait espérer une force considérable de caractère et d'énergie. Hélas! quel changement au cours de ces douze ans, changement entièrement dû à la hantise de paraître jeune.

Elle passa deux heures à me répéter que tout le monde vantait son apparence de jeunesse, que personne ne voulait croire qu'elle était mère d'un grand idiot porteur d'une moustache "à la *Chaplin*", et qu'alors elle avait cessé d'avouer son âge, puisque personne ne voulait la croire. Vrai, j'en éprouvai du chagrin pour elle et ce ne fut pas sans un soupir de satisfaction que je la vis s'en aller.

Deuxième expérience. Une autre de mes contemporaines, que je vois plus souvent, causait avec moi dernièrement, et nous en étions, *touttellement*, au chapitre des chapeaux. Je porte, d'habitude, un petit chapeau, parce que je suis obligée de sortir par tous les temps, et que j'aime bien quelque chose qui se tient tout seul sur la tête, sans me décoiffer. J'adore les chapeaux féminins, et si je choisis le mien aussi peu encombrant que possible, je tâche tout de même qu'il soit joli et attirant, par sa couleur ou sa teinte.

Mon amie me dit, oh! bien doucement: "Ma pauvre Manon, vous devriez porter un grand chapeau garni, au lieu de ces sempiternels turbans. C'est certainement fort joli, mais vous direz ce que vous voudrez, un turban ou une toque ne donne pas l'air aussi jeune qu'un large chapeau garni".

En me disant cela elle se tenait devant mon miroir et ajustait son chapeau, un très grand chapeau, très élégamment garni et qui, de fait, lui donnait plutôt l'apparence d'une femme de trente ans, bien qu'elle en ait quarante, comme moi.

Je lui disais, en me forçant pour paraître douce et affaible: "Mais, ma chérie, pourquoi me priverais-je du confort, dans ma coiffure, dans l'unique but de plaire à des personnes que je ne connais pas? Au bureau, on sait mon âge, et je ne vois pas pourquoi je m'astreindra à toujours tenir mon chapeau, les jours de grand vent, uniquement pour me faire remarquer des passants. Je n'aime pas, dans le tramway, m'exposer à l'examen des autres femmes, et à leur permettre des supputations sur mon âge probable, supputations pas toujours charitables. Si ces personnes, parce qu'elles me voient en turban, m'ajoutent une ou deux années de plus, qu'est-ce que cela peut bien me faire, puisque je ne les connais pas et que les conventions sociales les empêchent de venir me faire leurs confidences".

— "Que vous êtes amusante, ma chère, se contenta-t-elle de me dire en partant..."

Une autre petite femme que j'ai bien connue autrefois, avait une jolie figure de poupée de Dresde; mais elle le savait trop, pour son malheur. Toute jeune encore, elle avait tellement peur des rides pour plus tard, qu'elle ne souriait que d'un pauvre petit rire pincé et qu'elle tâchait de s'éviter toute émotion, pour tenir sa figure im-

mobile et ne pas perdre son joli air de poupée. Elle s'habitua si bien à cette contrainte de ses mouvements intérieurs qu'aujourd'hui elle a encore le masque impassible de la poupée, mais d'une poupée vieillie, d'une poupée devenue trop grande fille et qui perd de son charme à cause de cela.

C'est une croyance faussée pourtant fort répandue, qu'on fait un compliment extraordinaire à une femme, lorsqu'on lui dit qu'elle ne paraît pas son âge. Tel n'est pourtant pas le cas, et cela ne signifie la plupart du temps que la maturité ne lui a pas procuré assez d'expérience pour incruster dans son joli visage les lignes du véritable caractère. Cela veut plutôt dire que dans l'unique but de conserver une apparence illusoire de jeunesse, cette femme a consenti à atrophier son cœur et à arrêter tous les progrès de son esprit. Cela signifie privation continuelle des heures joyeuses et salutaires du bon rire, éloignement des responsabilités si nobles et si sérieuses de la vie, une vie nulle, sans rayons de soleil, sans amour, sans passion, sans accès durables.

Est-ce bien vivre cela? La femme qui n'a pas aimé ou n'a pas voulu aimer pour ne pas flétrir son masque a-t-elle vécu? Est-elle autre chose qu'une profonde égoïste?

N'oublions pas que la jeunesse n'est que le commencement de la vie et que vient un moment où finissent tous les commencements, inexorablement. Pourquoi ne pas faire de cet âge, quelque chose de splendide et de charmant tout à la fois, de digne, de noble et de vraiment beau? Il y a des rides qui ont leur beauté puisqu'elles sont le cachet expressif qui illumine une figure de femme. Elles sont l'antithèse du masque de la préciosité et mettent l'âme à nu.

MANON.

## NOUVEAU SUPPORT POUR RECEPTEUR DE TELEPHONE

Le libre usage de ses deux mains en téléphonant est maintenant possible grâce au nouveau support pour récepteur téléphonique.

La vignette illustrant cet article nous fait voir comment ce support s'applique à n'importe quel genre d'appareil de téléphone.



*Vignette faisant voir le nouveau support pour récepteur et la manière de s'en servir.*

Cette petite invention est toute simple et très facile à fabriquer soi-même. Elle est très pratique pour les gens qui aiment à garder longtemps la communication; les deux bras étant au repos l'on n'a plus à craindre l'ankylose et l'on peut garder la communication pendant des heures au grand désespoir des autres abonnés.

— o —

Il est aussi difficile à un Don Juan de concentrer son amour sur une seule femme, que de choisir entre 10,000 moustiques le moustique qui lui plaît.



## L'ÉDUCATION DE NOS ENFANTS

### Comment inculquer le sens de l'obéissance et du respect à un tout jeune enfant.

L'AUTRE jour, en chemin de fer, un monsieur et sa femme servirent à boire à des connaissances, dans un gobelet en métal. Ils firent également boire leur fils Gontran, âgé d'environ 18 mois. Après cette cérémonie, le gobelet fut déposé sur le rebord de la fenêtre du wagon. Gontran eut vite fait de s'en emparer et ce fut immédiatement un magnifique charivari. Le père lui enleva le gobelet et défendit à son rejeton d'y toucher. Il faut croire que Gontran n'avait pas bien compris puisque l'instant d'après, il frappait à toute sa force le gobelet contre les vitres, au risque

de les briser. C'était fort intéressant pour les autres voyageurs.

La mère crut sans doute que les voisins de sa banquette s'amusaient énormément de la grande précocité de son fiston; peut-être aussi s'imaginait-elle que c'était un exploit extraordinaire chez un aussi jeune enfant, que de s'emparer d'un gobelet "défendu", tel le fruit de notre grand'mère Eve, dans le Paradis terrestre. Toujours est-il qu'elle sourit. Gontran qui n'était pas aveugle, vit le sourire maternel, ce qui l'encouragea à essayer quelque chose de nouveau, en fait de distraction. Il regarda

da d'abord l'auteur de ses jours, et voyant que ce dernier se laissait gagner par le sourire de sa moitié et qu'il souriait à son tour, il commença à laisser tomber le gobelet sur le plancher. Il renouvelait cette folichonne opération à environ tous les douze poteaux de télégraphe qui bordaient la voie ferrée.

Ce nouveau manège dura un certain temps, au grand ennui des voisins du couple à l'enfant et au gobelet, et lorsque le père eut attrapé une courbature prononcée, à force de se baisser pour ramasser l'objet, il essaya de maîtriser son fils et de l'intéresser autrement en le prenant sur ses genoux. Mais, Gontran n'avait pas fini de s'amuser avec son gobelet et il résista à l'étreinte paternelle, se fâcha et commença à lui arracher les cheveux, sans toutefois l'appeler Ernest trois fois, parce que ça se voyait qu'il n'était pas content.

À la fin, le père n'était pas davantage enchanté de ce crépage de chignon, et voyant que, malgré ses remontrances, le fiston continuait ses méthodes barbares, il lui administra sans plus de façon, une légère correction. Cette fois Gontran comprit et se mit à "brailler" comme un putois. C'était le grand concert en règle, et tous les voyageurs du wagon se bouchaient les oreilles.

Or, cet incident, banal en somme, mais qui se termina si tragiquement, porte en lui sa morale.

Et, cette morale c'est que le jeune enfant venait de recevoir là, la plus parfaite leçon de désobéissance de sa vie. Il recevra sans doute nombre d'autres corrections dans l'avenir, mais toutes ces corrections ou ces fessées mises bout à bout ne détruiront pas chez lui l'impression encourageante qu'il aura conservé de cette première désobéissance.

C'est criminel de rire des désobéissances

d'un enfant. Bien souvent ceux-là mêmes qui montrent du doigt un jeune garçon ou un jeune homme qui a commis une faute grave, ne se rendent pas compte qu'ils sont partiellement responsable de la commission de ce délit.

L'éducation de l'enfant n'est pas une affaire de hasard; qu'on se le mette bien dans la tête. Par atavisme ou hérédité il peut arriver que tel enfant soit plus difficile à élever que tel autre, mais il y a aussi la manière de s'y prendre pour réformer son caractère.

Combien de cas m'a-t-on rapportés au sujet d'enfants qui avaient contracté la détestable habitude de rire lorsqu'on leur faisait des remontrances. J'en ai connu moi-même de ces enfants-là.

Une jeune mère ne m'écrit-elle pas justement: "Notre petit garçon de deux ans a pris la mauvaise habitude de rire de nous lorsque nous lui commandons de faire quelque chose. Ce matin, j'ai voulu l'amener avec moi dans les magasins, et comme il aimait probablement mieux jouer, il s'est moqué de moi. Comment pourrais-je bien lui faire perdre cette habitude, tandis qu'il est encore jeune?"

Votre petit garçon, Madame, a malheureusement appris de quelqu'un de votre entourage qui le lui aura fait comprendre inconsciemment, que c'est faire preuve de précocité et d'indépendance que de désobéir; et il est grandement temps de voir à ce qu'il ne reçoive jamais plus semblable impression dans l'avenir.

Lorsque vous aurez décidé qu'il doit faire quelque chose, n'allez pas lui demander s'il lui plairait de faire ce que vous voulez qu'il fasse. Ainsi, si vous allez en ville et si vous avez l'intention de l'amener, préparez-vous tout simplement à partir en le laissant vous voir faire vos préparatifs de départ. Lorsque vous êtes presque prêt-



te, dites-lui quelque chose dans ce genre: "Nous allons en ville ensemble ce matin; tu peux jouer encore quelques minutes, je te dirai quand nous partirons".

Ne commencez pas par lui expliquer les raisons pour lesquelles il devrait consentir à vous accompagner. Dites-lui simplement de se préparer. S'il fait de l'opposition ne répondez pas aux raisons qu'il vous donnera. Bien des parents manquent sous ce rapport. Ils commencent par discuter avec leurs jeunes enfants, alors que c'est un bien piètre moyen d'obtenir l'obéissance nécessaire et attendue.

Pour faire obéir un enfant du premier coup, il faut d'abord être son ami, en bons termes avec lui. Alors appliquez-vous à lui inspirer confiance et affection, ainsi que le respect. Et la meilleure manière d'arriver à ce résultat, c'est encore la fermeté, sans tyrannie.

C. LAVIE.

## La POSTE AERIENNE en DANEMARK

UNE quantité d'excellent et utile travail a été effectuée par la Société Danoise Aéronautique pour la préparation de services postaux aériens que l'on espère voir débiter dans quelque temps. Des négociations sont pendantes entre trente-neuf municipalités au sujet de la construction de stations d'atterrissage. Le projet comporte des hangars d'une surface de 1,300 pieds carrés.

Les itinéraires ont été tracés de Copenhague à Oolense Frédérica et Esbjerg, ainsi que de Copenhague à Kallurnburg et Oarhus et de Copenhague à Aulborg. Les cartes en ont été dressées.

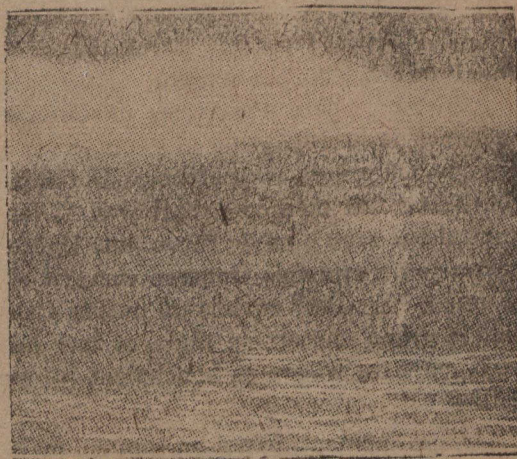
On projette également une route aé-

rienne allant de la capitale danoise à Gottenburg et Christiania. L'aviation rendra de signalés services au territoire danois dont les éléments sont si séparés.

## POURQUOI LE SOUS-MARIN ATTAQUAIT-IL AU PETIT JOUR

La raison pour laquelle les sous-marins attaquent les navires surtout au lever du soleil s'explique facilement par cette photographie prise au petit jour.

Dans les latitudes nord, sur mer, le le-



*Lever du soleil sur la mer.*

ver du soleil est toujours accompagné d'un léger brouillard qui est dispersé plus tard soit par la chaleur du soleil ou par le vent; ce brouillard rend la mer noire comme de l'encre, ce qui rend le périscope du sous-marin invisible. Le sous-marin peut alors s'approcher sans être inquiété et lancer sa torpille traîtresse.



# Réflexions

— de —

## Célibataires

### HOMMES

Un homme seul avec une jolie fille sous une branche de gui, et une poule sur une route devant une automobile allant à toute vitesse, ont autant de chances, l'un comme l'autre, de se tirer d'un *mauvais pas*.

\* \* \*

Un homme prendra six semaines pour trouver ce qu'il pourrait bien donner à sa petite amie, pour son anniversaire de naissance, et 6 minutes pour l'acheter. Une femme dans la même situation, prendra 6 jours pour l'acheter et l'échangera 6 fois.

\* \* \*

Le pessimisme est la réaction naturelle chez un homme qui a trop abusé de l'amour, du vin, de la bonne chair, du *flirt* ou de l'optimisme.

### FEMMES

La femme idéale est celle qui peut peler des oignons avec une main; nettoyer le brûleur de la lampe avec l'autre et en même temps laisser son mari l'embrasser sur la bouche.

\* \* \*

Les moments où nous voyons nos amoureux: La jeune fille voit son *futur* tous les soirs; la femme mariée voit son *présent* tous les matins; la jeune veuve voit son *passé* tous les jours.

\* \* \*

Avant le mariage un homme restera éveillé toute la nuit, pensant à une phrase que vous lui avez dite; après le mariage il ira se coucher avant que vous ayez finie votre phrase.

Un célibataire qui voyage dans la vie avec une volonté de douze cylindres pour se sauver du mariage est souvent battu dans sa course par une petite fille qui voyage avec une volonté d'un seul cylindre, mais qui s'est mis dans la tête de l'épouser.

\* \* \*

Lorsqu'une jeune fille vous annonce qu'elle n'a jamais été embrassée par d'autres que par vous, il est parfois triste de constater qu'elle dit la vérité.

\* \* \*

Un peu de pitié, s'il vous plaît. Quant un homme se marie, il y a assez de surprises qui l'attendent sans que vous poussiez la tyrannie jusqu'à attacher un tas de petites *histoires* derrière son automobile.

\* \* \*

Comment pouvez-vous savoir si vous êtes en amour? Lorsque vous vous noyez ou que vous vous faites écraser par un tramway vous n'avez pas besoin de personne pour vous avertir que vos perspectives ne sont pas brillantes. Il en est de même en amour. Quand on l'est, ça se sent

\* \* \*

Ce que tout célibataire au-dessus de 30 ans aime par-dessus tout, c'est qu'on lui dise mon *bébé*—qu'on lui parle comme à un enfant — qu'il a l'air plus jeune que son âge — qu'il est trop bon — qu'il est différent des autres — qu'il est encore *dangereux* — qu'on aime à consulter son jugement. Tout femme capable de mettre en pratique ces sept règles peut venir à bout du célibataire le plus endurci.

\* \* \*

Après qu'un homme a eu son salaire augmenté; qu'il a achetés la bague et le jonc; choisi la jeune fille et l'appartement et prévenu sa famille qu'il a l'intention de convoler, il considère que le moment psychologique est arrivé pour lui de faire sa demande en mariage.

Une femme prendra tout ce qui lui sera offert "franc de port", à partir d'un timbre de commerce jusqu'à une dose de médecine; mais un homme tiendra pour suspect tout ce qui ressemblera à une occasion; à partir d'un cigare jusqu'à un baiser.

\* \* \*

Une femme n'a pas besoin de beaucoup d'efforts pour être plus fidèle à son mari qu'il l'est à lui-même.

\* \* \*

Quant une femme rencontre un homme qu'elle a aimée 10 ans auparavant, elle brûle généralement les lettres d'amour qu'elle a conservées de lui.

\* \* \*

Ne laissez jamais entendre que vous êtes capable de conquérir l'amour d'un homme; attendez pour cela que ce même homme épouse une autre jeune fille.

\* \* \*

Aux yeux de son mari une femme ressemble beaucoup à la loi; théoriquement elle est très bien, mais elle a besoin de beaucoup d'*amendements*.

\* \* \*

Une femme qui peut contrôler sa langue, son tempérament et sa cuisinière n'éprouve aucune difficulté à contrôler son mari.

\* \* \*

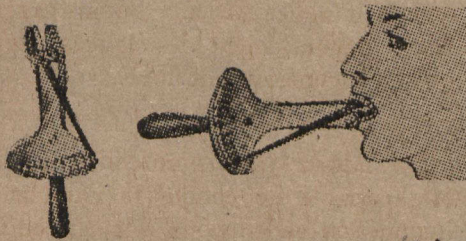
Oh! oui. Une jeune fille avec des yeux et des cheveux noirs peut fasciner un homme, mais il faudra qu'elle soigne son tempérament, si elle veut le tenir longtemps.

\* \* \*

Ne prenez pas un homme au sérieux tant qu'il peut discuter ses sentiments, parce qu'un homme réellement amoureux n'a jamais perdu de temps à diagnostiquer son coeur.

# LA FORCE MAXILLAIRE

UNE morsure équivalente à une pression de dix livres exige une contraction des muscles de la mâchoire humaine équivalente à une pression de quarante livres. Cela est dû au fait que les deux parties de la mâchoire sont assimilables à une paire de pinces.



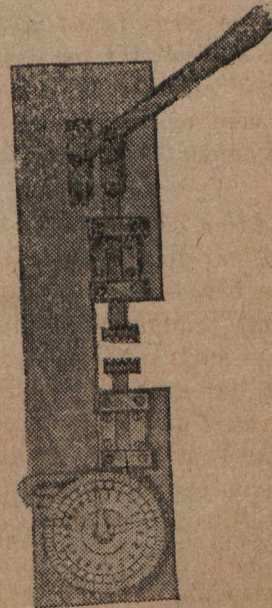
Le gnathodynamomètre, appareil servant à mesurer la force de pression de la mâchoire humaine.

Et pour déterminer la puissance de pression de la mâchoire, le docteur G. E. Black, de l'Université dentaire de Chicago, a inventé un instrument simple dont le nom n'est cependant pas aussi simple et qui exige une gymnastique spéciale des maxillaires pour le prononcer convenablement; cet instrument qu'on peut voir dans l'une des vignettes ci-contre, se nomme le "gnathodynamomètre", et c'est grâce à lui qu'il a pu faire des expériences gnathodynamométriques fort concluantes. Il a ainsi essayé les mâchoires de 1000 personnes, et la moyenne de pression qu'il a obtenue est de 171 livres pour les molaires, avec une pression beaucoup moindre pour les incisives et les canines.

Le *Scientific American* décrit ainsi l'instrument que nous illustrons d'après lui: une paire de bras ou leviers écartés l'un de l'autre par un ressort, garnis à leur extrémité de coussins en caoutchouc dans

lesquels il faut mordre. La pression exercée sur eux est indiquée en livres sur un cadran, par une aiguille partant de l'un des leviers.

Le docteur Black a aussi inventé un autre instrument au nom non moins terrifiant, le "phagodynamomètre" qui sert à enregistrer la résistance de divers aliments sous l'effet de la mastication humaine. C'est avec cet instrument qu'il a étudié la somme de résistance qu'offrent certains aliments avant leur parfaite mas-



Le phagodynamomètre qui sert à indiquer la force de résistance des dents, dans la mastication, surtout les incisives.

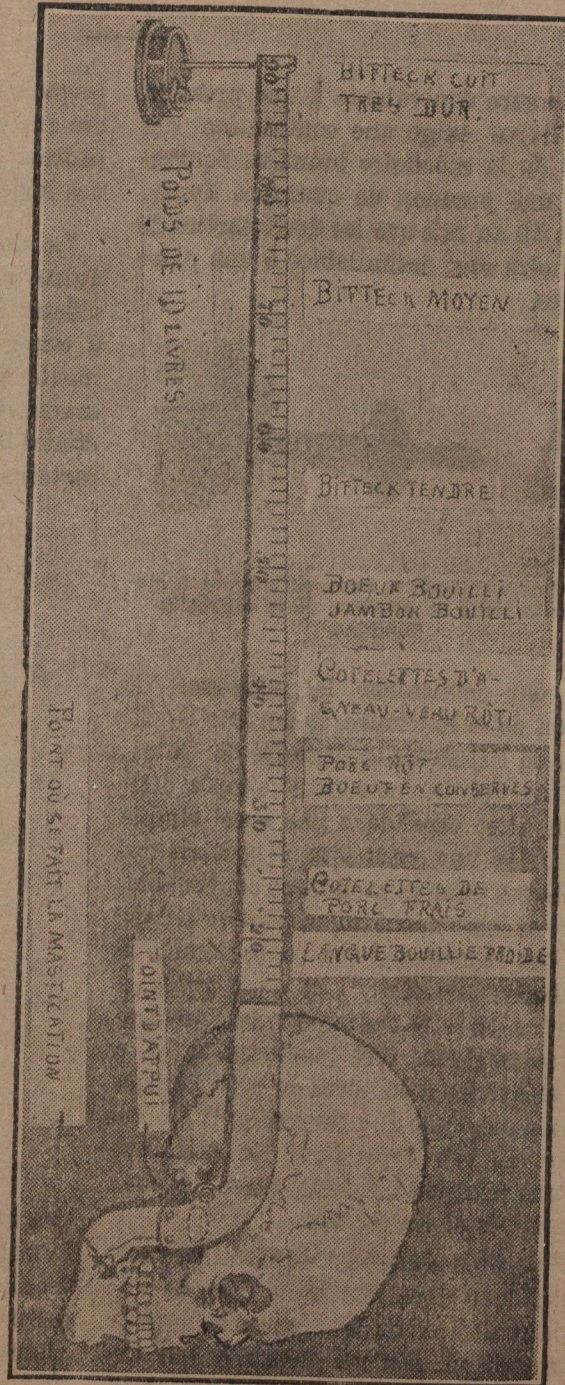
tication. Le fonctionnement tel qu'on peut le voir dans une des vignettes ci-contre, est simple: il s'agit d'un levier à main, de dents formant étau et d'un cadran enregistreur de l'effort nécessaire. Enfin, dans une autre vignette on constate que les

muscles de la mâchoire sont remplacés par le bras articulé d'une balance ayant un poids de dix livres à son extrémité, soit à 30 pouces de la mâchoire, ce qui convertit en livres l'effort nécessité par la mastication de certains aliments.

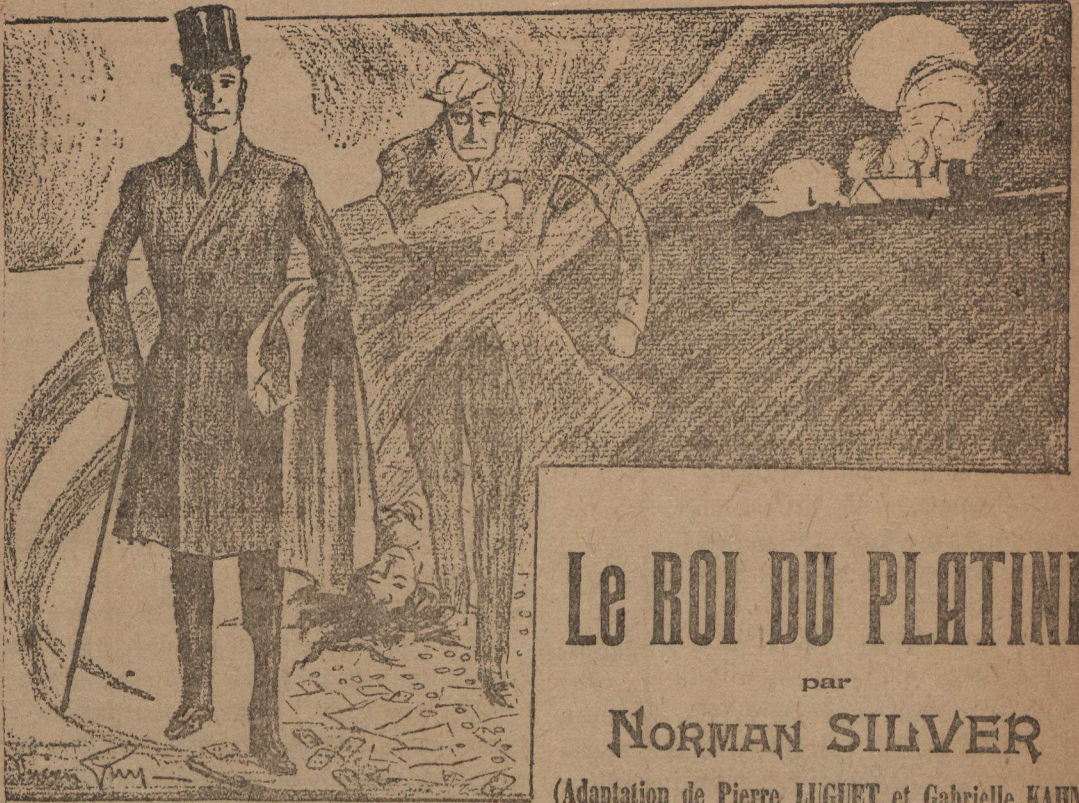
C'est ainsi qu'il est établi que la viande la plus tendre, la langue bouillie, nécessite une pression variant de 13 à 15 livres. Il faut une pression de 30 à 40 livres pour mastiquer des côtellettes de mouton. Un bifteck un peu dur exige une pression de 60 à 80 livres, tandis qu'un bifteck *de maison de pension* exige une pression de 90 à 100 livres. Cependant il se trouve des individus capables de mastiquer de véritables semelles de bottes, puisque le docteur Black, sur mille expériences, a trouvé 17 sujets dont la pression maxillaire atteignit jusqu'à 275 livres.

C'est tout de même un effort très considérable à exiger d'un homme ordinaire, et l'on comprend que le nouveau marié dont la jeune épouse n'est pas encore un cordon bleu parfait, ait parfois des motifs de douter de la tendresse de sa chère moitié, lorsque celle-ci l'oblige à renouveler à plusieurs reprises une mastication de 90 à 100 livres pour chaque bouchée de son petit bifteck du déjeuner, avant même de commencer sa journée au bureau.

— 0 —



Comment la seule force des mâchoires équivaut à une pression variant de 80 à 100 livres pour mastiquer un bifteck dur, et à une pression de 130 à 200 livres et plus dans un effort isolé pour mordre. C'est le travail gigantesque qu'accomplit bien souvent la mâchoire humaine. Le bras de la balance fixé au crâne indique la quantité de livres pour les diverses sortes d'aliments.



# Le ROI DU PLATINE

par

## NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

### I—DEUX HOMMES ET UNE MONTAGNE

Un soir d'été, vers quatre heures, deux hommes d'aspect vigoureux, la peau fortement hâlée, se tenaient debout au sommet dénudé d'une montagne. Ils étaient complètement seuls. Le soleil à son déclin les baignait d'une lumière étrange. Au-dessous d'eux, un petit bois dessinait comme une ceinture vert sombre, et, à l'entrée de ce bois, deux chevaux avaient été attachés.

L'un de ces deux individus avait la barbe rousse et les yeux bleus; il était d'une taille très au-dessous de la moyenne, et trapu, bâti en force, avec l'allure épaisse et une circonspection dans les gestes qui

faisait songer à la façon d'être habituelle de l'éléphant. Il tenait à la main une petite boussole et observait avec persistance l'horizon, dans la direction du sud-ouest.

—Londres est quelque part par là, dit-il sur un ton de parfaite humeur, à deux milles environ, et il est temps de songer à notre repas. Avec un peu de volonté et d'imagination, Bob, mon garçon, ne croirait-on pas entendre d'ici la rumeur du Strand? Pour moi, je n'ai qu'à fermer les yeux pour m'y croire. Voilà! Voilà Liverpool Street. Voyez-vous Liverpool Street, Bob? Et la Banque!

Le petit bonhomme frappa l'herbe rare du talon.

— Et s'ils savaient, dans Fleet Street!

Eh! eh! J'imagine déjà la cohue autour les marchands de journaux: "Merveilleuse découverte en Russie! Deux prospecteurs anglais devenus millionnaires en quelques jours" Par Jupiter, Bob, je donnerais de bon cœur un de ces millions que nous foulons aux pieds en ce moment, pour être à présent à Picadilly et sentir le reste de notre fortune en sûreté dans ma poche ou dans les caves de notre chère et vieille Banque.

Son compagnon, un homme grand et beau, porteur d'une longue barbe et d'une moustache soyeuse, se tourna vers lui, l'air pensif.

—Etes-vous bien sûr, au moins, de ne pas vous tromper? demanda-t-il.

L'autre se mit à rire, d'un beau rire éclatant.

—Teddy Calvert, déclara-t-il, n'a qu'une règle de conduite, mais elle en vaut beaucoup d'autres, surtout pour le genre d'affaires qu'il a entrepris. Et elle se résume en peu de mots: "Tais-toi jusqu'à ce que tu sois sûr de ton affaire." Non, Bob Tangye, vous pouvez vous rassurer. Cette fois nous avons véritablement fait une riche trouvaille. Ça n'est pas jaune; ça n'est pas éclatant; ce n'est ni de l'or ni des diamants, mais c'est mieux que tout ça: c'est du platine et du vrai platine, par le Jupiter vivant.

Teddy Calvert se baissa vers le sol et se mit à le fouiller du bout pointu d'un marteau nain. Bientôt le roc fut à nu, et quelque chose brilla sous l'outil: une petite masse argentée de pierre brune.

—Ecce! dit le petit homme en saluant. Et dire, poursuivit-il, que pendant soixante ou soixante-dix ans les gens se sont éreintés un peu plus bas, vers le Sud, pour ne trouver que des paillettes, sur une basse pente ou au fond d'un vieux lit de ri-

vière. Mais Teddy Calvert est arrivé, aujourd'hui; et nous y sommes.

—Je croyais que nous cherchions de l'or? murmura encore Robert Tangye.

Son compagnon sourit d'un air entendu, ramassa quelques fragments de roche et déclara:

—Là où vous trouverez ceci, Bob, il y a de quoi faire plus d'or que nous n'en dépenserons tous deux, même si notre existence doit être longue. Monseigneur, cette horrible montagne contient toutes les richesses de l'univers, vous pouvez m'en croire, et nous n'irons pas loin pour découvrir du fer, du cuivre, et même des diamants. Oui, "old fellow", des diamants! Une douzaine d'espèces différentes. Mais je vous les abandonne: le platine me suffit pour mon argent de poche.

Et le petit homme mit précieusement les échantillons de minerai dans son paletot.

—Et que vaut-il donc, votre platine? demanda âprement Tangye, que l'assurance goguenarde de son compagnon d'aventure agaçait visiblement.

—Quelquefois plus, quelquefois moins; ordinairement, quarante shillings l'once. Mais il montera; c'est le plus cher de tous les métaux utiles et les mines du Sud n'en contiendront bientôt plus. Par le Dieu vivant! Bob Tangye, vous restez froid comme un poisson. Vous ne comprenez donc pas? Dix millions de livres, au moins! Vous avez dix millions de livres sous la semelle en ce moment.

Robert Tangye sursauta; le mot magique produisait sur lui l'effet ordinaire. Il resta silencieux un instant, caressant déjà des rêves d'or et d'ambition; puis il se mit lentement en marche dans la direction des deux chevaux attachés. Calvert le suivit, parlant autant pour soi-même que pour son compagnon.

—Nous allons tâter le terrain adroitement; puis nous obtiendrons une concession complète, et sans restrictions possibles, de celui à qui appartient cette motte de platine. Naturellement, nous ne lui dirons rien de ce que nous voulons faire chez lui. Nous retournerons en Angleterre; nous formerons un syndicat; nous reviendrons ici; nous mettrons notre usine en marche, et nous jetterons des quantités de notre produit sur le marché pendant quatre ou cinq ans. Alors! Alors, en avant pour la naissance de la puissante compagnie. Nous vendons, nous plaçons notre argent, et vivent la bonne paresse et le repos! Nous nous retirons à la campagne... moi, du moins. Millie a toujours aimé le calme des champs, et l'air embrouillardé ne vaut rien pour le marmot. Dites-donc, Bob, je me demande en cet instant comment peut aller le petit gueux? Savez-vous qu'il y a plus d'un an que je ne l'ai vu?

Robert Tangye ne répondit pas. Il songeait, vaguement, à l'ennui de partager dix millions trébuchants avec un pauvre imbécile, dont l'ambition de bonheur se serait satisfaite d'une ferme malpropre et de la disposition d'une centaine de livres.

Ils s'arrêtèrent à la lisière de la forêt, et Calvert s'occupa, bavardant toujours, de la préparation du repas.

—Pas de feu! pas de feu encore, mon cher ami. Nous sommes dans les altitudes et on nous voit de loin. Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il y ait une âme à vingt milles à la ronde, mais deux précautions valent mieux qu'une, et vingt valent mieux que deux. Je ne prétends pas que nous aurons chaud cette nuit car il va faire glacial dès que le soleil sera couché, bien que nous soyons dans la "meilleure saison", mais la prudence.

Robert Tangye s'était jeté sur une cou-

verture et laissait causer son compagnon, plongé qu'il était lui-même dans un océan de réflexions. Son mutisme n'affectait d'ailleurs en aucune façon Calvert, qui se parlait à soi-même, qui parlait aux chevaux et qui, au besoin, aurait parlé aux arbres ou aux oiseaux de l'air. Car si Teddy Calvert avait l'oeil le plus vif, l'esprit le plus délié des prospecteurs des deux hémisphères, c'était aussi le meilleur coeur, l'homme le plus gai, la main la plus ouverte... et la langue la plus longue.

Après un souper sommaire, les deux hommes allumèrent leurs pipes et causèrent un peu,—mais toujours de la même façon. Calvert faisait beaucoup de questions et Tangye peu de réponses, jusqu'à ce que la dernière lueur du soleil couchant eut disparu derrière l'horizon immobile. Les deux hommes s'enroulèrent alors dans leurs pardessus et leurs couvertures et s'arrangèrent pour dormir.

Cinq minutes plus tard des ronflements sonores, partant du paquet de drap que représentait alors Teddy Calvert indiquèrent que lui—du moins—avait trouvé le sommeil.

Tangye fumait encore, et de petits nuages floconneux et blancs—puff!... puff!... puff!...—montaient lentement dans la lumière de la lune nouvelle levée. Les yeux foncés, grands ouverts, semblaient se consumer d'un feu sombre, et la face avait pris une expression tragique.

Seul éveillé sur cette montagne déserte, étrange avec sa base boisée et son sommet nu, Tangye pensait à son camarade, endormi profondément, et aux dix millions de livres sterling qui sommeillaient aussi dans les flancs de la terre. Pour le petit prospecteur à barbe rouge, rien n'existait plus de ce qui avait fait ses préoccupations de la journée. Tout avait sombré



dans un rêve délicieux où passait tour à tour le "home", Millie, la jeune femme adorée et un marmot turbulent, lancé en gambades folles et en cris de plaisir.

Bientôt, les petits nuages blancs cessèrent de monter vers le ciel; la pipe s'éteignit, mais Tangye songeait toujours. Une demi-heure passa—la lune gravissait majestueusement le dôme grisâtre—et la lueur pâle tomba d'aplomb sur les traits énergiques de Calvert. Le feu sombre brillait toujours dans les yeux de son compagnon, et si le petit homme jovial eût été éveillé, il l'aurait vu ramper comme un sauvege et s'approcher de lui. Puis, une main précautionneuse se glissa sous ses vêtements et en sortit, tenant un portefeuille usé. Calvert dormait toujours profondément.

Tangye ouvrit le carnet et en examina le contenu. Puis il le remit dans la poche de son compagnon de voyage. Mais il y manqua t un papier,—un document à l'allure officielle, vieilli, fatigué, taché, portant un grand nombre de signatures illisibles. C'était un passeport, pièce aussi indispensable que l'air à respirer, pour qui voyage en Russie septentrionale.

Dans un geste de parfait sang-froid, Tangye le déchira en petits fragments, qu'il enterra.

## II—LE CRIME

Dès les premiers indices de l'aurore, les ronflements d'Edward ou, comme il s'appelait affectueusement lui-même, de Teddy Calvert, cessèrent tout à coup, et il se dressa sur ses pieds.

—Debout! debout! pressons, "old fellow", cria-t-il à son camarade encore endormi. Du mouvement, mon ami, du mouvement! En route pour la civilisation! D'ici huit jours nous cessons d'être de modestes prespecteurs pour devenir de

puissants agents commerciaux. Ou du moins, vous en devenez un, et moi votre sous-ordre confidentiel, puisque j'ai le malheur de ne pas savoir un mot de russe. Et que le diable emporte les gens de ce pays-ci! Personne ne peut éternuer sans qu'un staroste ou un chef de police le sache une demi-heure après. Mais je me plains à reconnaître que nous les avons sagement dépistés. Si nous pouvons rentrer en trois jours, chez notre brute de paysan, nous sommes des bons... Depuis combien de temps sommes-nous absents?

—Cinq jours environ.

—Bien. Et pensez-vous que cet homme tienne sa promesse et déclare que nous n'avons pas quitté le village?

—En y mettant le prix, sans doute, répondit laconiquement son associé.

—Ah! si seulement je savais le russe! répéta Calvert en soupirant. J'ai la migraine en vous entendant baragouiner pendant des heures sans comprendre le quart d'une syllabe... oh! oh!... bête détestable!

La dernière partie du discours s'adressait au cheval de Teddy, qui faisait des difficultés pour s'arrêter.

—Voilà, Bob. Si vous voulez, nous allons manger un morceau en selle pour ne pas perdre de temps.

Les deux hommes continuèrent leur route. Au moment de perdre de vue le mamelon dont les flancs contenaient leurs futures richesses, Calvert se retourna et jeta en arrière un regard amical et confiant. Il se demandait, le brave garçon, ce qu'il avait bien pu faire pour mériter son bonheur.

Deux heures de voyage les amenèrent dans une vallée large et plate traversée de marécages. Ils s'y engagèrent avec prudence et en se dirigeant vers le Sud-Ouest.

Tout à coup, le petit homme tira sur ses rênes et écouta.

— Je viens d'entendre un cheval, dit-il, Bob; il y a du monde pas loin d'ici. Si nous les rencontrons, vous prendrez la parole pour nous deux, n'est-ce pas? puisque je ne puis pas le faire. Gardez votre calme et rappelez-vous que nous pouvons être tout au monde, excepté des prospecteurs.

Les instructions qu'il se disposait encore à donner à Tangye furent coupés net par l'arrivée d'une petite troupe d'hommes à cheval qui venait de doubler la base d'une colline et s'avancait vers les deux Anglais. Elle était composée en partie de soldats cosaques, mais elle comprenait aussi trois ou quatre civils.

— Pour l'amour de Dieu, ne restez pas en arrière, Bob! s'exclama le vigilant Calvert. Galopons au contraire au-devant de ces gens-là. Dites-leur que nous sommes des touristes, des Anglais excentriques, des chasseurs, des explorateurs, n'importe quoi.

Teddy mit au trot sa propre monture, et bientôt Tangye se trouva au milieu d'un groupe de Russes, interrogeant, s'exclamant, complimentant, disant des mensonges, le tout d'une haleine, avec une aise et une abondance qui montraient à quel point les conseils de son camarade étaient superflus. Hélas! ce n'était ni la crainte, ni le défaut d'entregent qui l'avaient fait hésiter à aborder les nouveaux venus; c'est que son esprit ténébreux achevait l'élaboration d'un plan qui n'avait pas précisément pour objet le bonheur et la prospérité future de Teddy Calvert.

Non, Tangye avait vu dans l'arrivée de ces inconnus d'abord envisagés comme des importuns, le moyen de garder pour lui les dix millions de livres qui sortiraient un jour de la mine de platine.

Il ignorait qu'elle pouvait être la disposition d'esprit de la troupe si inopinément rencontrée mais sa résolution était déjà bien arrêtée de s'en servir, si c'était possible, pour balayer de l'échiquier de la destinée le pion trop encombrant que représentait son compagnon. Maintenant le coquin avait repris toute son assurance. La trahison qu'il avait commise la veille en dérobant le passeport de Calvert allait se compléter d'une trahison nouvelle, mais plus grave, celle-ci, et qui pouvait avoir des conséquences mortelles.

Les nouveaux venus — il s'en aperçut rapidement, car il parlait à la perfection le russe — étaient en tournée d'inspection officielle dans le district. Plus diplomate que Teddy, Tangye ne se donna pas comme explorateur ou chasseur. Il savait trop bien que ces gens-là ne voyagent jamais sans serviteurs et sans escorte. D'ailleurs son passeport le désignait comme "agent commercial anglais" et il était certain d'avoir à montrer ce document à une heure ou à l'autre.

Il déclara donc au chef de l'expédition, un bon savant russe, qu'il était envoyé d'Angleterre à la recherche de certains privilèges miniers qu'un syndicat exploiterait et céderait ensuite. Il insinua habilement, sans en avoir l'air, que le fer et le cuivre étaient les principaux objets de son investigation. Il expliqua que Calvert était son domestique, un garçon suffisamment fidèle et dégourdi, mais qui ne rendait pas, momentanément, beaucoup de services, à cause de son ignorance totale de la langue russe.

Le savant et ses compagnons se montrèrent absolument charmés de leur nouvelle connaissance. On l'invita à déjeuner, au camp, sur l'autre pente de la vallée, Tangye, prodigieusement habile, trouva moyen de se tourner vers le prospecteur à la

barbe rouge, la figure inquiète et grave, et de lui dire :

— J'ai tellement menti que j'en suis enrôlé. Mais il faut que j'aïlle avec eux, là-bas, me présenter à un fonctionnaire supérieur. Donnez-moi votre passeport.

Calvert tira son portefeuille de sa poche et y chercha la pièce demandée, qu'il ne trouva pas, naturellement. Il fouilla dans tous ses vêtements : en vain. L'attitude de son compagnon devenait de plus en plus grave.

— Eh bien ? Ce passeport ?

— Je l'ai perdu... avoua Calvert.

— Vous l'avez perdu ?

— Eh ! oui, puisque je ne le trouve nulle part.

— N'en dites rien. Je tâcherai d'arranger les choses. Mais cela tombe mal et nous met en mauvaise posture. On va nous prendre pour des espions.

Tangye quitta son compagnon et s'éloigna en compagnie du professeur et de son état-major, laissant le malheureux Calvert suivre avec l'escorte, en proie à la plus profonde alarme, autant d'ailleurs pour son compagnon que pour soi-même.

Le traître que nous venons de voir à l'oeuvre était correspondant anglais dans une maison russe au moment où Calvert le rencontra à Londres, en congé, et fut persuadé par lui de quitter sa place et d'aller à la découverte des mines... Le petit prospecteur avait déjà cherché fortune en Australie et en Californie, mais la fortune ne lui avait pas encore souri. Il s'était marié, était devenu père, s'était bien promis de ne plus traverser les mers. Mais Tangye avait fait miroiter à ses yeux les richesses de la Russie, celles, spécialement, de l'Oural, et il s'était résolu à essayer une fois encore.

Son nouvel ami, qui n'avait accepté un congé que par crainte d'une autre mesure moins bienveillante, mit comme apport

dans l'association sa connaissance de la langue russe, et Calvert y mit sa science, son intelligence et son activité. Il était tellement honnête et bon, qu'il ne regretta pas ce marché de dupe. Et à ce moment même, où il se croyait menacé d'un grave danger, son principal souci lui venait d'avoir entraîné son ami dans une "sale affaire". S'il eût connu cet "ami" comme nous le connaissons, son remords se fût atténué sans doute.

Assez tard dans l'après-midi, son indigne compagnon vint le trouver, la figure plus longue que jamais. En déjeunant avec les Russes, il avait réfléchi et perfectionné le plan qui lui permettait, peut-être, de garder pour lui la totalité des produits de la nouvelle mine de platine.

— Les choses se gâtent, déclara-t-il. On parle de nous envoyer à Moscou sous escorte. Peut-être ferions-nous bien de filer à une heure quelconque de la nuit.

— A quoi bon, répondit Calvert qui se sentait la conscience nette et n'éprouvait nullement le besoin de s'enfuir.

Tangye sursauta. Il n'avait pas prévu ce refus.

— L'été touche à sa fin, continua le petit homme. Nous sommes au coeur de la Russie orientale. Où irons-nous ? Comment vivrons-nous ? Je crois qu'il vaut mieux rester ici et tout risquer.

Son compagnon réfléchit quelques instants.

— Prenons — empruntons plutôt — une paire de chevaux. Retournons vers le paysan de chez qui nous sommes partis. Dès lors, nous cessons d'être nous-mêmes et redevons des commis voyageurs anglais. Nous pouvons gagner Perm, puis Saint-Pétersbourg, à toutes brides, et nous mettre sous la protection du consulat britannique avant même que ces gens aient pu communiquer avec les autorités. C'est no-

tre seule chance de salut. Si nous agissons autrement, on nous traitera suivant les lois du pays. Et elles ne sont pas tendres. Nous "disparaîtrions", tout simplement.

Cet argument, qui ne contenait d'ailleurs pas un seul mot de vérité, fit un effet puissant sur l'imagination de Calvert. Il mordilla sa moustache et tâta son revolver.

— Vous êtes un brave garçon, Bob, et je regrette beaucoup de vous avoir entraîné dans cette aventure, dit-il d'une voix légèrement étranglée. Mais, n'importe, nous nous défendrons, ne serait-ce que pour Millie et le marmot.

— J'ai beaucoup observé, tandis qu'on me conduisait à droite et à gauche, continua l'inventif Tangye; le camp est très mal gardé; ces gens-là ne pensent pas un seul instant que nous puissions avoir la velléité de nous enfuir. Dès que tout sera tranquille nous partirons. Je sais à quel endroit sont attachés les chevaux. En attendant, mangeons quelque chose; le cuisinier de l'expédition nous cédera n'importe quoi pour quelques copecks.

Tangye, comme on le voit, ne prenait pas ses précautions à demi. Il avait excellentement déjeuné avec le professeur et sa suite, mais il lui paraissait adroit de n'en rien laisser deviner de son compagnon. Avec quelques difficultés, mais aussi avec un instinct de l'art du comédien que plus d'un professionnel aurait envié, il parut déjeuner une seconde fois. Puis, un domestique du camp russe vint le chercher, et le misérable ne manqua pas de représenter cette invitation comme un ordre impératif de comparaître.

Lorsque les deux amis — le traître et sa dupe plutôt — se rencontrèrent encore, le groupe des tentes élevées par l'inspecteur et sa suite était environné de ténèbres. En veloppé dans sa couverture, Calvert, à

l'endroit même où l'avait laissé Tangye, scrutait l'épaisseur du bois, écoutait avidement les rares bruits de la nuit, et songeait, non sans inquiétude, à la fuite prochaine, à cette aventure nouvelle dans laquelle il allait s'engager, et qui pouvait avoir — il se l'imaginait au moins — des conséquences si graves.

Une ombre se glissa derrière lui, et une main toucha son épaule. Il se leva, silencieux et suivit son compagnon, qui lui montrait du geste la direction à suivre.

— Nous avons un détour à faire pour arriver jusqu'aux chevaux, murmura Tangye lorsqu'ils eurent dépassé l'enceinte du camp.

Calvert acquiesça d'un signe de tête et passa devant, se guidant sur la lune dont on apercevait vaguement la lueur à travers un fouillis de troncs d'arbres, Tangye traînait, comme à dessein, restant dans l'ombre.

Tout à coup, un cheval hennit, assez loin d'eux.

Le petit prospecteur à barbe rouge s'arrêta, tremblant d'une indéfinissable surexcitation nerveuse.

— Nous ne sommes pas dans la bonne direction, dit-il.

Son observation ne provoqua aucune réponse, ou, s'il y en eut une, Edward Calvert ne l'entendit jamais. Un coup violent lui avait été asséné par derrière la nuque; des lueurs sanglantes passèrent rapidement devant ses yeux; la lune prit une teinte de métal incandescent. L'associé de Tangye s'écroula sur le sol et y resta immobile, sourd, aveugle, inconscient.

Un autre coup, plus terrible que le premier, tomba sur son corps insensible; un troisième suivit, plus cruel que les précédents.

Puis une main se glissa dans la poche de sa jaquette, et en arracha les spécimens

de minerai de platine au moyen desquels l'infortuné pensait rentrer chez lui plusieurs fois millionnaire.

Il y eut un bruissement dans les feuilles, un son de pas s'éloignant avec rapidité, et tout rentra dans un calme et dans un silence profonds.

### III

#### LE CONGÉ DE BEN

— Un événement inattendu, monsieur Fernyhough, et regrettable... Votre congé je crois. Le patron vous demande à son cabinet.

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme aux traits fins, aux yeux noirs, à l'aspect robuste; une de ces graines qui germent aussi facilement dans l'air pauvre des villes qu'en pleine atmosphère campagnarde.

— Oui, ajouta-t-il en s'approchant davantage du principal employé, il y a quelque anguille sous roche, et j'ai cru devoir vous en avertir.

— Merci, mon ami, répondit Fernyhough caressant amicalement de la main l'épaule du commis.

Cette main tremblait un peu. Son jeune subordonné ne s'étonna qu'à demi de cette agitation. Robert Tangye, président du conseil d'administration, directeur-gérant de la *Compagnie minière des or et platine du nord de l'Oural*, était un homme redouté, même des gens les plus courageux qu'il eût sous ses ordres.

Benjamin Fernyhough quitta son bureau et monta l'escalier qui conduisait à l'appartement du directeur gérant. Cet appartement, loué au nom personnel de Robert Tangye, occupait le deuxième étage de la maison, c'est de là qu'il dirigeait d'immenses opérations financières, pour

son compte et pour celui de la Compagnie. Le puissant administrateur ne tenait pas à traiter ses affaires dans le bureau général, et à recevoir, devant des oreilles et des yeux vigilants, les visites nombreuses qui lui venaient.

Le commis principal frappa.

— Entrez! lui répondit une voix sombre.

Cette voix n'était pas celle de Robert Tangye, mais celle d'un homme grand, mince, baveux, qui pouvait avoir indûment vingt-huit ou quarante-cinq ans, et qui était assis à une table, une magnifique écritoire à sa gauche, paperassant dans une volumineuse correspondance. Fernyhough eut un frisson de répugnance en apercevant l'individu, qui lui était profondément antipathique avec son des vêtements, ses yeux en boules de loto, sa tête trop large et sa poitrine, étroite.

C'était Mathieu Bartle, secrétaire mine et secrétaire à toutes besognes de Robert Tangye. Il était plus encore: il était son esclave, son admirateur et son imitateur. Pour le personnel de la maison, qui le détestait cordialement, du reste, il se montrait plus impitoyable, plus haineux, plus méprisant que le patron lui-même.

— M. Tangye, dit-il au bout de quelques instants d'attente visiblement destinés à augmenter l'angoisse du commis principal, désire vous poser une ou deux questions d'ordre personnel. Je les ai jetées sur ce papier.

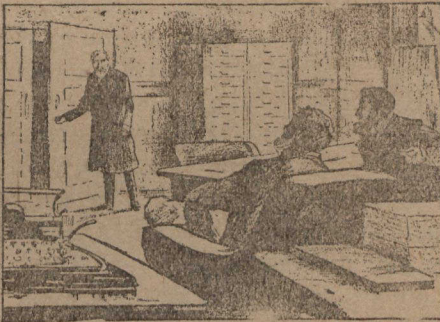
Fernyhough salua un homme sévère et raide assis dans un grand fauteuil capitonné.

Robert Tangye était plus vieux, plus gros, plus opulent qu'au moment où nous l'avons vu pour la première fois, sur une colline étrangement ceinturée de bois et dénudée du sommet dans la Russie nord-orientale. Quelques filets d'argent s'étaient

glissés dans sa barbe et dans sa moustache, à présent taillées de manière à laisser voir une mâchoire forte et un menton saillant.

— Il est revenu aux oreilles de M. Tangye, poursuivit Bartle, que vous avez souvent prétendu connaître feu Edward Calvert, son ancien ami et ex-associé. M. Tangye a-t-il été bien informé ?

— Oui, répondit avec calme Fernyhough, M. Calvert avait épousé ma fille Millecent, et tous deux ont habité avec moi pendant les premières années du mariage. Nous aimions beaucoup ce pauvre garçon, mes autres filles et moi. D'ailleurs, ajouta délicatement le premier commis, il y avait eu entente entre nous, quant aux conditions pécuniaires de cette cohabitation, et je n'y ai rien perdu.



*Sur le seuil il se retourna et jeta sur Robert un regard étrange et profond.*

Mathieu Bartle consultait ses notes :

— Pourquoi, demanda-t-il n'avez-vous jamais parlé à M. Tangye de cette parenté ?

Fernyhough ne répondit pas. Les yeux du directeur-gérant s'étaient fixés sur lui avec une insistance embarrassante. Le secrétaire intime posa une autre question.

— Vous savez que M. Tangye a expliqué la disparition de son malheureux ami ?

— On dit, répondit l'employé, glacial, qu'il a dû sortir du camp dans un accès

de somnambulisme, et se pendre à un arbre du bois.

— Cette explication a été donnée publiquement, poursuivit Bartle. M. Tangye désire savoir de vous, aujourd'hui, s'il ne vous est pas arrivé, dans vos conversations avec les employés de la Compagnie, de mettre en doute ces... probabilités.

Fernyhough se mordit les lèvres et son visage eut des contractions nerveuses. Robert Tangye s'agita sur son siège et, pour la première fois, parla :

— Veuillez répondre à cette question.

Le commis serra les dents. Puis il crispa les poings et répondit d'une voix ferme :

— Oui.

Bartle prit une enveloppe déposée sur le bureau, à sa portée.

— S'il en est ainsi, déclara-t-il, vous comprendrez que votre maintien au service de la Compagnie dénoterait de la part de M. Tangye une indulgence trop grande, et qui pourrait être mal interprétée. Veuillez prendre ce chèque qui vous tiendra lieu de l'avis préalable habituel, et considérer comme terminées vos relations avec nous.

Le commis principal prit et ouvrit l'enveloppe. Elle contenait le montant d'un mois de ses appointements, ni plus ni moins. Fernyhough plia le papier d'une main légèrement tremblante, et parvint à le mettre dans la poche intérieure de sa redingote râpée. Les deux autres le considéraient froidement. Puis il se ressaisit et gagna la sortie, sans parler.

Sur le seuil, il se retourna, toutefois, et jeta sur Robert Tangye un regard étrange, profond. Puis il ouvrit la porte d'un coup brusque et sortit.

Bartle chercha une feuille de son carnet et prit son crayon. Tangye le regarda, surpris, mais il continua de dicter ses lettres.

Au moment où très ému encore, Fernyhough redescendait l'escalier, il reçut en plein dans l'estomac la tête brune et bouclée du jeune employé dont nous avons fait connaissance au début de ce chapitre.

—Imbécile! murmura-t-il; mais, reconnaissant l'identité de sa victime, il se confondit en excuses, car le vieux Ben, comme on l'appelait familièrement, possédait les sympathies de toute la maison.

—Je voudrais, mon ami, que vous puissiez encore me bousculer demain, répondit simplement l'ancien premier commis.

La figure du jeune homme s'allongea.

—Non! Ce n'est pas possible! protesta-t-il à mi-voix. Vous n'êtes pas congédié, monsieur Fernyhough?

Benjamin répondit d'un signe de tête.

—Si, je suis congédié.

—On en sera désolé dans le bureau, monsieur... et moi... et moi aussi.

Leurs mains se tendirent.

—Vous êtes un bon garçon, dit Fernyhough. Et il sortit.

#### IV.—LE MYSTÉRIEUX MORTON

Benjamin Fernyhough demeurait dans Westminster, et dans un des coins les plus étranges de cet étrange quartier de Londres. Quetta Street est une voie étroite, fermée à l'une de ses extrémités et dont le tracé général rappelle la forme d'une corne de vache. Sur le côté, où donne le soleil, et adossé au mur de fond d'une énorme maison de rapport, se trouve le no 1 de Quetta Street, une demeure simple et modeste, avec un sphinx en plâtre au fronton de son porche bas. Les rideaux des fenêtres étaient propres et blancs, et embrassés de frais rubans de couleur. Ben (comme on appelait familièrement l'ex-premier employé de la Compagnie minière) avait, en effet, deux filles, dont la mé-

ticulosité, quasi exagérée, cadrerait avec l'allure surannée et provinciale de cette partie de Londres. Derrière les rideaux, des jardinières, peintes en vert, contenaient des plantes vivaces, et un store en toile descendait au-dessus de la porte d'entrée. Véritablement, la petite maison était une habitation aussi plaisante, en son genre, que n'importe quelle autre des trois royaumes.

Dans l'après-midi même du jour où le pauvre Ben avait reçu son congé de la bouche de Mathieu Barde, un homme assez bizarre se présenta au no 1 de Quetta Street. C'était un individu court, maigre, la figure lasse et soigneusement rasée, avec une chevelure en toison blanc de neige et des yeux aussi bleus qu'un ciel d'été. Il était vêtu élégamment, quoique simplement, portait un petit sac de cuir et un jonc lourd à béquille d'ivoire sculpté.

Il s'arrêta devant la maison, et la considéra longuement, d'un regard étrange.

—Rien n'est changé, murmura-t-il, rien n'est changé. Je voudrais bien savoir comment se porte mon vieux Ben, et si ses filles son mariées.

Puis il traversa la rue et frappa d'un poing ferme.

Devant une des fenêtres du rez-de-chaussée pendait un écriteau proprement calligraphié, avec cette seule indication: "Chambres meublées à louer."

Un pas léger se fit entendre dans l'allée, et le nouveau venu se trouva bientôt en présence d'une jeune fille mince, à la chevelure et aux yeux châtain clair. Sa robe était noire, et rehaussée au col d'un bout de ruban. Le visage gardait une expression de mélancolie habituelle. Le petit vieillard parla sur un ton de déférence où perçait quelque tristesse aussi:

—Puis-je vous demander, miss, de me montrer vos chambres libres?

L'accent n'était pas pur; et l'usage de la langue anglaise ne paraissait pas familier.

—Certainement, monsieur, répondit la jeune fille. Et elle s'effaça.

L'inconnu entra et se découvrit. Ses épais cheveux blancs et son visage mince firent immédiatement impression sur son introductrice, qui lui montra au premier étage un petit appartement composé d'une



—*Je payerai le double de ce que vous me demandez.*

chambre à coucher et d'un salon, meublés simplement, mais avec goût. Les yeux bleus de l'étranger en firent rapidement le tour, et ses lèvres eurent à plusieurs reprises une contraction singulière.

—Quelles sont les conditions? dit-il enfin.

—Une livre par semaine, monsieur, et la nourriture selon ce que vous désirez.

L'homme réfléchissait.

—Je serai un locataire très exigeant, déclara-t-il. Et comme ces chambres me

plaisent, que je ne désire pas en être délogé tant qu'elles me plairont, je payerai le double de ce que vous me demandez.

—Oh! monsieur, je vous ai demandé un prix fort raisonnable, protesta la jeune fille.

—Pour un locataire ordinaire, oui; pour moi, non. Je sors et rentre à toutes sortes d'heures irrégulières. Je désire être obéi promptement et sans réflexions. Il m'arrive très souvent de ne pas pouvoir supporter ma solitude. Alors, je vous demanderai de me joindre au cercle de famille. Ce sera irrégulier. Je n'obéis jamais qu'à mon caprice.

Monica Fernyhough fronça ses jolis sourcils. Elle n'avait jamais songé à l'introduction d'un aussi original locataire dans la petite maison de Quetta Street, et ses yeux interrogeaient avec quelque anxiété la physionomie de l'étranger. Celle-ci paraissait bienveillante et honnête; par-dessus tout, elle n'avait rien de banal.

—Pourriez-vous, monsieur, revenir voir mon père, demanda-t-elle après quelques secondes d'hésitation.

—A quelle heure?

—Vers sept heures...

Mais elle s'arrêta court. Un bruit de clefs venait de se faire entendre au rez-de-chaussée.

—Le voilà!... Mais comment se fait-il?... Voulez-vous m'excuser quelques instants, monsieur?

Et, sur ces mots, elle s'envola, légère.

Resté seul, l'étranger pénétra dans la petite chambre à coucher, se mit à genoux près du lit, posa sa tête sur un oreiller qui fleurait la fraîcheur et la lavande, et là, pleura les sanglots durs, secs, entrecoupés, qui sont la marque d'un profond chagrin chez le sexe fort.



Dans le vestibule, Monica s'était jetée au cou de son père.

—Oh! papa chéri, demanda-t-elle, que se passe-t-il donc?

Ben sourit gravement, mais ses lèvres tremblaient.

—Je suis en congé, ma chérie... la Compagnie n'a plus besoin de mes services. Mais il ne faut pas perdre courage. Ah! si seulement, je n'avais pas cinquante-trois ans!

Ces derniers mots sortirent dans un effort. Cinquante-trois ans! C'était cela, en effet, qui rendait grave la détermination prise à l'égard du commis principal.

—Non, père, il ne faut pas perdre courage, dit la jeune fille, riant et pleurant tout ensemble, et saisissant le bras de son père. Nous avons un nouveau locataire ou du moins, nous l'aurons si tu veux. C'est un vieillard assez étrange, mais qui veut donner deux livres au lieu d'une du logement du premier.

Ben écoutait, surpris.

—Où est-il?

—Là-haut. Il attend.

—Je vais monter le voir.

L'étranger était encore à genoux quand il entendit la fille et le père monter l'escalier. Il se releva vivement et rentra dans le petit salon plein de soleil dont les fenêtres donnaient sur la rue.

Les deux hommes se saluèrent.

—Ma fille m'a dit, monsieur... monsieur?...

—Morton.

—Monsieur Morton, que ces chambres vous plaisent et que vous les prendrez si nous pouvons vous en rendre le séjour supportable.

—C'est-à-dire si vous pouvez me supporter, répliqua le petit vieillard. Je prendrai le logement pour au moins une

année, si bien que vous ne pourrez pas déménager pendant ce temps-là.

—Je ne crois pas que nous songions jamais à quitter cette maison, répondit tristement Ben Fernyhough. Elle renferme trop de souvenirs qui nous sont sacrés.

—Possible! possible, répliqua Morton avec une rudesse affectée. L'appartement est à moi pour un an, au prix de deux livres sterling par semaine, et avec la permission d'user de votre salon particulier quand je désirerai de la compagnie. Je paye un trimestre d'avance, car j'ai peu de bagages et ne puis pas vous donner de références.

Il tira des billets de banque de son portefeuille, des pièces d'or de sa poche et tendit le tout au vieux commis.

—Merci, dit Ben abasourdi; mais c'était tout à fait inutile.

Morton ne l'écoutait même pas.

—Donnez-moi un reçu et un memorandum de nos conventions, conçu comme vous voudrez. C'est entendu?... Bien. Je présume qu'à présent je suis maître de ces deux chambres?

Le désir était nettement formulé. Ben s'inclina et sortit, suivi de Monica, qui ne revenait pas encore de sa surprise.

## V.—LE NERF DE LA GUERRE

Morton s'assit à la table du milieu du petit salon, où l'air et la lumière entraient à flots. Il vida ses poches et son portefeuille sur le tapis brodé, et constitua de la sorte un respectable monceau d'or et de papier.

Alors il se leva, prit une plume et du papier dans un secrétaire voisin, et rédigea des notes dont voici une copie :

Or .....  
Billets: .....

livres

65

99 billets de 5 livres .....	495
48 billets de 10 livres .....	480
50 billets de 20 livres .....	1,000
40 billets de 50 livres .....	2,000
100 billets de 100 livres .....	10,000
50 billets de 500 livres .....	25,000
10 billets de 1,000 livres .....	10,000
<hr/>	
Total en or et billets (solde de la traite de 50,000 livres sur Coutts) .....	49,540

Le propriétaire de cette énorme somme la poussa de côté et continua d'écrire :

	livres
Traite sur Lloyd .....	200,000
Traite sur l'Union Bank .....	100,000
Traite sur Schilts .....	150,000
Traite sur banque d'Angleterre .....	500,000
<hr/>	
Total des traites .....	950,000

Morton examina ce chiffre d'un air songeur. Puis il fit le total général et constata qu'il avait à peu près un million de livres sous les yeux. Alors, il ramassa les traites et les remit dans son portefeuille. Et si quelqu'un les avait examinées en même temps que lui, ce quelqu'un aurait remarqué qu'elles n'étaient pas à l'ordre de Morton, mais bien à celui d'un certain Escott. Qu'est-ce que Morton pouvait bien faire avec un million dans sa poche appartenant à Escott? Et la réponse à cette question aurait été, peut-être, en une lettre vieillie, tachée, que le petit vieillard venait de tirer d'un des compartiments de son portefeuille. Cette lettre portait une écriture de femme, un griffonnage tremblant et plein de ratures :

« Mon cher, mon époux,

« On nous dit que vous devez être mort; que personne ne vit longtemps dans ces terribles forêts russes où vous êtes perdu. Tangye—ô combien je hais et crains cet homme—raconte que vous devez être sorti du camp pendant votre sommeil, mais comment le croirai-je, puisque cela ne

vous était jamais arrivé auparavant. J'en arrive à désirer presque, dans ma douleur, être certaine de votre mort. Je pourrais alors mourir aussi, moi. Mais vous n'êtes que "manquant", comme ils disent, et ce mot affreux me sonne aux oreilles nuit et jour. J'espère et je prie, cependant. Dieu fasse que ce ne soit pas en vain.

« Ne soyez pas malheureux, mon ami. Si vous vivez encore, nous nous consolons.

« Bébé allait de plus en plus mal. Il est mort dimanche soir de la semaine dernière, sans presque souffrir. Oh! si j'étais sûre que vous êtes mort aussi, avec quel bonheur je partirais?

« Tangye a découvert une mine, il est très riche. Ah! aucune épreuve ne l'atteint, ce-lui-là!"

Le visage de Morton était graduellement devenu comme un masque de cire. Il lut jusqu'au bout ces phrases tristes, vagues, et mit la lettre près de lui. Le sang remontait lentement à ses joues minces et à son front ridé.

— Que Dieu m'accable, murmura-t-il, la voix âpre, si je ne fais pas sa vie pareille à ce qu'a été la mienne, par son crime!

Morton remit dans sa poche son or et ses billets, puis marcha de long en large par la petite pièce. Sous la suggestion de la lettre endeuillée, cinq années de sa vie s'évanouissaient, et Calvert se retrouvait en Russie, avec Tangye, pendant le cours d'une nuit lugubre. Les dernières paroles qu'il avait prononcées lui remontaient aux oreilles: "Nous ne sommes pas dans la bonne direction". Puis il sentit le coup donné par derrière, en traître, et qui l'avait fait s'écrouler sur le sol, comme un boeuf assommé. Il vécut une fois de plus l'horrible douleur du retour à la vie, dans une atmosphère glacée par les ténèbres du Nord et l'intelligence noyée dans un accès

de délire. Puis, machinalement, il releva dans l'herbe un pistolet de son calibre, dont la crosse était tachée de sang.

Tout à coup, le sens de la réalité lui revint.

— Pauvre petite Monica, dit-il, avec un soupir, cinq ans se sont déjà passés, et elle porte encore notre deuil. Brave enfant! Brave petite fille!... Oh! comme nous aurions pu être heureux, tous!

Morton passa dans la chambre à coucher, s'assit sur son lit, et mit son visage dans ses deux mains.

Puis il se redressa et palpa sa poche intérieure de son vêtement.

— Un million, murmura-t-il. Et deux autres à réaliser quand il en sera temps. Est-ce assez? Est-ce assez pour torturer sa vie et le faire tomber, tomber, tomber! jusqu'au plus profond de l'abîme!... Cet homme est rusé comme Satan et riche comme la Banque. Du nerf, Edward Calvert, du nerf!... Et que le diable emporte ce platine, qui lui a procuré plus d'argent que je n'en ai pu faire avec mon or et mes diamants! Mais je serai plus fort que lui. J'ai toujours été plus fort que lui... sauf le jour où, par trahison, il m'assassinait. Et maintenant, il faut trouver deux ou trois bons banquiers qui n'aient pas encore fait d'affaires avec Escott, de Russie. Et Morton de Quetta Street se trouvera plus à son aise quand il n'aurait plus que mille ou deux milles livres dans sa poche.

## VI

### SINGULIER ACCIDENT

Un cab contenant M. Morton (le nom sous lequel se cachait notre vieil ami Edward Calvert) roulait à rapide allure vers la Cité. Le visage étrange de cet homme miraculeusement sauvé de la mort s'y mon-

trait ouvertement. Le véhicule londonien emportait ainsi un million dûment enfoui dans la poche de son propriétaire.

Morton et son million filait donc dans la direction de l'est, longeant les quais, dans l'intention d'arriver à la banque avant la fermeture. En traversant New-Bridge ils rencontrèrent — avec quelque violence, il faut l'avouer — un landau superbe, tiré par une paire de bais pur sang. Une des roues du cab heurta une des roues d'avant de la grande voiture, et un de ses brancards entra par la glace, du même côté. Les chevaux se cabrèrent, et le cab versa. Morton se débarrassa, en se secouant, des petits morceaux de verre qui le couvraient, et sortit par la portière qui regardait le ciel, sain et sauf. Son cocher se releva tant bien que mal; la foule, déjà, s'était amassée. Morton courut au landau, et examina ce qui se passait à l'intérieur. Mais il eut un battement de cœur douloureux en reconnaissant l'homme qui s'y trouvait. C'était Robert Tangye. Une idée fixe s'empara instantanément de son esprit: celle de la "Mort", et une tempête de malédictions se mit à bouillonner dans son crâne.

Il grimpa dans le landau et releva le corps affaissé. Les yeux de Robert Tangye s'ouvrirent, vagues, et Morton remercia le Créateur comme le remercie une mère d'avoir épargné son premier né. Mais il se contraignit à demeurer calme, et demanda sur un ton d'un bienveillant intérêt:

— Etes-vous grièvement blessé, monsieur?

Tangye palpa ses membres, et son assurance, qui l'avait quitté sous la violence du choc, lui devint. Il considéra longuement la figure glabre de son interlocuteur.

— Merci dit-il sèchement, en ajustant son col et les pans de sa redingote. Puis il constata que le petit homme était pres-

que aussi élégant que lui-même, et devint plus courtois.

— Un accident bien regrettable, monsieur! Avons-nous quelqu'un d'atteint?

Morton étudiait passionnément son ennemi.

— Votre cocher, seul.

— C'est bien fait pour cet imbécile. Je voudrais qu'il se soit tué. Il doit être cause de tout. Au revoir, monsieur, je vais prendre un cab pour rentrer.

Tangye sortit du landau, héla un cocher, lui donna une adresse dans Park-Lane, et disparut sans s'inquiéter même de savoir si son serviteur avait repris connaissance.

Edward Calvert — "alias" Morton — le regardait s'éloigner.

— Je n'aurais pas besoin d'endurcir mon cœur, murmura-t-il; rien n'est changé en lui. Il ne m'a pas reconnu. C'est heureux.

Il regarda l'heure, donna son nom et son adresse au policeman qui s'était approché, prit une autre voiture et poursuivit sa route vers la Cité, non sans avoir noté sur son carnet l'adresse de Robert Tangye. Et le même cab le ramena à la maison de Quetta Street qui l'avait aidé à déposer son million chez "Par's", à la "National Provincial" et à la "Capital and Counties". Cette fois, ce ne fut pas Monica qui lui ouvrit la porte, mais une jeune fille aux yeux brillants, aux lèvres mutines, à la taille bien prise...

— Monsieur Morton, n'est-ce pas? demanda-t-elle, en s'effaçant pour le laisser pénétrer dans l'antichambre à présent sombre.

Cette jeune fille était la cadette de deux sœur de la pauvre Millicent, et en même temps celle qui lui ressemblait le moins. C'était une jeune personne gaie, malicieuse, et qui répondait au nom de Marion. La

femme de Ben Fernyhough lui avait, en effet, laissé trois jeunes filles: Millicent, Monica et Marion; Millicent avait été la plus jolie, la plus douce, la plus aimée.

Marion suivit le nouvel hôte jusqu'au pied de l'escalier.

— Voulez-vous prendre du thé? demanda-t-elle sur le ton de la sympathie, car le petit vieillard solitaire ne lui paraissait



— *Du nerf, Edouard Calvert!!! du nerf...*

pas heureux. Il y avait aussi dans la voix de la jeune fille une nuance de familiarité qui fit frissonner Morton et qui fit monter jusqu'à sa gorge un long sanglot. Le pauvre homme venait d'entendre parler sa femme adorée, et dans la pénombre du vestibule, l'illusion avait été plus parfaite

et plus cruelle. Il se détourna et répondit dans un effort :

— Merci... mademoiselle... mademoiselle Fernyhough... avec plaisir.

Quelques instants après, remis de cette émotion fugitive, Morton dégustait son lunch, ouvrait le *Star*, qu'on lui avait apporté en même temps que le thé et les rôtis succulentes, et lisait :

*Le Grand Gala Tangye*

*C'est demain soir, définitivement qu'aura lieu à Tangye House le grand bal masqué dont on a déjà tant parlé, et qu'offre à ses amis le roi du platine.*

*On assure que Leurs Majestés y paraîtront en personne, et que toute la haute noblesse y assistera.*

Edouard Morton, "alias" Calvert, laissa tomber à ses pieds la feuille rose. Il appuya son menton sur ses mains ; ses regards devinrent fixes, ses yeux se dilatèrent, et son visage entier prit l'aspect d'un masque de cire. La bouche, d'un côté, découvrit les dents comme pour un rictus sauvage et bestial.

Morton réfléchissait profondément.

VII

LA SURPRISE DE ROBERT TANGYE

Les affaires de Robert Tangye avaient largement prospéré, depuis qu'il avait lâchement assassiné son camarade sans défense ; depuis qu'il avait trahi et frappé par derrière, dans les bois inhospitaliers de la Russie du Nord. Le professeur, dont il avait présenté l'état-major scientifique comme une force de police hostile, avait mis à sa disposition de hautes et puissantes influences. Et grâce à cet appui, le misérable avait pu obtenir à bas prix des

concessions minières sur le district même où l'infortuné Calvert avait trouvé le filon de platine le plus riche.

Un voyage hâtif en Angleterre et l'étagage des échantillons volés au corps inanimé de son compagnon lui fournirent rapidement le capital nécessaire à l'ouverture de l'exploitation.

Le "Syndicat minier du nord de l'Oural" fut bientôt en pleine prospérité et devint une puissance. Il donna naissance au bout de peu de temps, à la "Compagnie minière d'or et de platine du nord de l'Oural". Du petit Syndicat et de la grande Compagnie, Robert Tangye tira des avantages considérables, qui lui permirent de se classer parmi les principaux actionnaires, et de s'attribuer des dividendes représentant le tiers ou le quart des profits annuels.

Avec son appétit d'argent, le désir de briller s'était développé chez le futur roi du platine. Il épousa en Russie une jeune fille du monde qui lui donna trois enfants et serait volontiers restée dans son pays ; mais cette tranquillité ne faisait pas l'affaire de l'orgueilleux, dont l'ambition secrète était de devenir "Honorable". Il transporta son établissement en Angleterre où, ne se contentant pas d'une maison louée, il fit construire dans Park Lane un hôtel prétentieux, très en vue, que les sots admirèrent, et que les autres critiquèrent comme un "raté".

Il s'y installa, et pendit magnifiquement la crémaillère. La maison fut dès lors cotée, et les invitations du bandit ardemment recherchées. C'est là, dans ce cadre de luxe criard, que devait avoir lieu le bal costumé annoncé à grand orchestre, et qui éclipserait tout ce qui s'était vu jusqu'alors. D'où l'entre-filet du *Star* qui avait si prodigieusement intéressé le nouvel habitant de Quetta Street.

Robert Tangye, dans un merveilleux costume d'oiseau de paradis, renouvelé de Sir Walter Raleigh, se tenait debout dans le salon, sa femme — une coquette Anne de Boleyn — à ses côtés. Tous deux souhaitaient aimablement la bienvenue à la cohue somptueuse qui s'engouffrait, prompte à rendre hommage aux millions.

L'assassin de Calvert rougissait sous des bouffées d'orgueil satisfait; il se sentait presque en possession de son rêve ambitieux. Il n'y manquait que la consécration dont on chuchotait parmi les groupes de courtisans: la nomination au grade de chevalier, à l'occasion de la fête du souverain. Et, à l'avance, son coeur de parvenu se gonflait d'aise, en songeant au surcroît de platitudes que lui vaudrait cette faveur.

Auprès de Robert Tangye et de sa femme se tenaient trois jeunes gens: une jolie personne d'un maintien timide et infiniment plaisant; deux joveux beaux et bien bâtis, les fils du millionnaire, et Gladys, sa préférée. Si l'idée de mourir pour autrui eût pu entrer dans la cervelle du roi du platine, c'est à Gladys seule qu'il eût dédié ce sacrifice. Les frères de la jeune fille, Marc et Bernard étaient l'objet de son orgueil et de son ambition, mais il n'aimait rien au monde comme il aimait sa fille, sauf soi-même, pourtant.

Tandis que les Tangye, favorisés par la fortune et par une chance aveugle qui va parfois aux moins dignes, recevaient gravement les louanges qu'attire l'or dans tous les pays, la voix d'un valet de pied, à l'entrée du grand salon, annonça bruyamment un invité retardataire:

— M. Edward Escott!

Tangye se pencha vers l'oreille de sa femme.

— Qui est-ce? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répon-

dit à voix basse Mme Tangye... J'ai fait distribuer tant d'invitations...

Cependant, la voix du domestique s'élevait encore; il avait hésité à décrire d'un mot, comme il le faisait pour les autres hôtes, le déguisement du nouvel arrivant. Il s'y décida pourtant, et prononça:

— Bourreau de la Tour de Londres.

Tangye, brusquement, se tourna vers l'homme qui avait adopté ce travestissement sinistre.

— Quelle absurde plaisanterie! murmura-t-il.

Mme Tangye surveillait aussi, une nuance d'inquiétude dans le regard.

Elle vit s'avancer un homme petit, robuste, vêtu d'un costume collant, tout noir, avec un masque noir sur le visage. Le bal n'était cependant pas masqué; il n'était que travesti, mais le voile noir était aussi nécessaire au costume que la hache portée sur l'épaule. En outre, le singulier visiteur avait donné son nom. Les Tangye s'inclinèrent, tandis que leur hôte sinistre arrivait jusqu'auprès d'eux.

M. Escott retira son masque et salua courtoisement. Sa figure était couleur de cendre et étrangement altérée; la barbe était rougeâtre et rude; les cheveux étaient de la même teinte, et les yeux d'un bleu intense. Et sur toute la physionomie une telle expression de haine féroce s'était répandue que les invités les plus proches tressaillèrent et s'écartèrent comme instinctivement on s'éloigne d'une bête dangereuse.

Pour Robert Tangye, il frémit violemment en apercevant l'apparition macabre. Il eut quelques secondes d'inconscience et de terreur. Il porta rapidement la main à la garde de son épée, et la tira à demi du fourreau. Il devint affreusement pâle.

Mais Edward Escott, déguisé en bour-

reau de la Tour de Londres, avait passé et s'était déjà perdu dans la foule.

Un murmure de commentaires ardents s'était déjà perdu dans la foule.

### VIII

#### LE CAMBRIOLEUR DE JOCELYN BARNARD

Au deuxième étage de la petite maison de Queta Street, un jeune homme paraissait plongé dans une étude aussi ardue qu'intéressante. Deux tiers de son corps, long et athlétique, occupaient une chaise d'osier jadis blanc; le troisième tiers, y compris une paire de pieds dans des pantoufles et une paire de chevilles chaussées de clair, reposait sur une causeuse, également en osier, et où des coussins avaient été empilés. Près du personnage, dont l'allure était lâchée et indolente, malgré l'attention qu'il donnait à sa lecture, se voyait un bougeoir muni d'un réflecteur en fer-blanc. Sur ses genoux, une boîte contenait des objets blancs qui avaient l'aspect de coquilles, et qui n'étaient autres que les fragments désarticulés d'un crâne humain. Une des mains tenait le livre, et l'autre une lourde pipe de bruyère. Le tout composait la personne et l'entourage accoutumé de Jocelyn Barnard, étudiant en médecine et locataire du second dans la maison de Benjamin Fernyhough. Pour le quart d'heure il "piochait".

Et si le lecteur, certainement rempli d'admiration pour ce spectacle d'un étudiant piochant avait pu s'avancer, sur la pointe des pieds, jusqu'au dossier du siège, où s'étendait le jeune homme, il aurait reçu le coup d'une déception cruelle. Sur le livre, en effet, était étalée une belle carte album, représentant une jeune fille. Et cette jeune fille aurait laissé au lecteur

l'impression du déjà vu, puisqu'elle n'était autre que Mlle Marion Fernyhough, présentée dans un de nos précédents chapitres. Et comment Jocelyn Barnard aurait-il continué à contempler les fragments du crâne, alors qu'il avait d'aussi jolis yeux à contempler.

— Impertinente petite fille! déclara-t-il au bout de quelques instants en s'adressant au portrait. Je sais que vous êtes assez éprise de moi. Et vous savez que je



*Il y avait dans la voix de la jeune fille une nuance qui fit frissonner Morton.*

le sais. Dès lors, Seigneur! pourquoi me tenir à distance? Pourquoi ne pas m'accorder un baiser, qui me donnerait la preuve de ce que j'ai deviné? Je travaillerais alors comme un Troyen!

Et pour se consoler, sans doute, de la froideur de l'original, le jeune homme embrassa la photographie, douze fois de suite au moins.

— Parbleu! poursuivit-il, lorsque cette agréable opération fut achevée, je pense ici comme un imbécile. Si Marion me

donnait le baiser que je lui demande, il me faudrait faire mes paquets le lendemain même, et ne revenir que le jour où je pourrais faire d'elle Mme Barnard. Et comment fera-t-elle marcher son ménage, sans mes quinze shillings? Le premier étage est vide depuis trois mois! C'est ma veine! On le loue à un mill'onnaire, retour du Klondyke, mais cet idiot de Ben trouve moyen de se faire renvoyer le même jour. S'il avait du moins attendu jusqu'à samedi? Je parie que la petite m'autorisait à demander sa main d'main. Le bonhomme d'en-dessous suffisait. Maintenant, ma voie contraind de tenir ma langue jusqu'à ce que Ben ait trouvé un autre emploi. C'est bien ma veine! Mais qu'est-ce que c'est que ça?

Un bruit venant de la partie inférieure de la maison venait d'attirer l'attention de l'éudiant. Il jeta un rapide coup d'oeil sur une petite pendule américaine, et murmura:

—Trois heures du matin! Ce ne pouvait être que des cambrioleurs!

Jocelyn Barnard sortit de son siège avec l'agilité d'un chat, boutonna le coin de feu de couleur voyante qui lui servait de vêlement de travail, pris dans un tiroir un casse-tête, une tige de bois de fer munie d'un gros oignon de métal, souffla sa bougie et s'avança silencieusement sur le palier.

À l'étage au-dessous il crut distinguer une forme humaine. Cette forme qui glissait silencieusement aussi, pénétra dans les chambres qui donnaient sur la rue, Jocelyn Barnard rampa dans l'escalier, atteignit le premier et attendit. Puis l'impatience, le gagnant, il mit son oeil à la fente d'une charnière.

Et voici ce qu'il vit: Un homme petit, mince, portant un complet Newmarket et un chapeau mou. Le visage était entouré

d'une épaisse barbe rouge, et ce qu'on pouvait voir de cheveux sous les bords du chapeau était rouge également.

—Cet individu n'a aucunement le droit d'être ici à pareille heure, pensa l'éudiant.

Il boutonna résolument le bas de son coin de feu, assujettit dans sa main son casse-tête, et pénétra.

L'homme au complet le considéra avec une surprise si naturelle et en même temps avec tant de calme, que Jocelyn Barnard en demeura suffoqué.

Mais semblable à Pharon, il commanda son coeur.

—Dites-donc, s'écria-t-il, je vois clair dans votre jeu, mais vous vous êtes trompé pour cette fois. Je ne ferai pas de bruit; je ne vous attirerai pas de désagréments parce que vous êtes sans doute malheureux; mais filez. Et pour l'avenir, si j'ai un bon avis à vous donner, je vous conseillera de choisir une profession plus honnête. Allons! Des jambes, mon ami! Disparaissez! Evanouissez-vous!

Celui à qui s'adressait cette conférence en considéra l'auteur avec une grimace prononcée, quoique bienveillante. Quand tout fut dit, il déboutonna tranquillement sa jaquette et laissa voir un justaucorps noir et très ajusté. Puis il ôta son chapeau, prit sur la table une hache brillante, et dit:

—Jeune homme, ne vous attaquez jamais à quiconque est mieux armé que vous et de plus sur son propre terrain.

L'inconnu porta la main à ses cheveux roux, qui tombèrent. La barbe suivit, Jocelyn Barnard aperçut alors une figure ridée, rasée de près, surmontée de boucles blanches et soyeuses.

—Mon nom, déclara le faux cambrioleur, est Morton. J'ai l'honneur d'être le



nouveau locataire de M. Fernyhough. Je viens d'un bal costumé.

Jocelyn Barnard abaissa son casse-tête et sourit avec quelque embarras.

—Je suis désolé, monsieur, et un peu honteux... Si j'ai une excuse, c'est peut-être dans l'intérêt que je prends à... une des jeunes filles de M. Fernyhough qui m'incite à veiller sur toute la maisonnée. Cependant...

—Mon cher enfant, interrompit Morton, ne m'en dites pas davantage. Ce que vous venez de faire me plaît. Voulez-vous prendre quelque chose? Eh! parbleu, je n'ai rien à vous offrir, car je viens de m'installer ici. Ce ne sera que partie remise. J'aurai certainement plaisir à faire plus ample connaissance avec vous. Pour l'instant, bonne nuit!

Et Jocelyn allait sortir, mais le petit vieillard courut rapidement derrière lui:

—Dites-moi? Quelle est celle des filles de M. Fernyhough que... qui vous intéresse? La question vous semble indiscreète, mais j'ai l'âge d'aimer les romans par procuration. En outre, vous me devez une compensation pour m'avoir pris pour un voleur.

L'étudiant hésita. Puis voyant à quel point semblait bienveillant le fin visage de M. Morton, il se décida.

—C'est Mlle Marion, dit-il avec quelque timidité.

—Je vous souhaite beaucoup de bonheur, répondit sérieusement et simplement le vieillard.

## IX

### CE QU'IL ADVINT D'EDWARD CALVERT APRÈS QU'IL EUT ÉTÉ ASSASSINÉ

Lorsque le petit prospecteur, assommé par le coup de crosse de revolver de ma-

rine à lui lâchement asséné par derrière, tomba dans un taillis, Robert Tangye, le traître, vo'a dans ses poches les précieux échantillons de platine et s'enfonça rapidement dans la nuit. Mais, comme devait le faire remarquer plus tard "Morton", dans la petite maison de Quetta Street, Robert Tangye était aussi faible et aussi impressionnable qu'une femme. Avant d'avoir gagné vingt mètres, il sentit que sa main était humide; un rayon de lune lui montra que c'était du sang. La crosse de l'arme dont il s'était servi pour accomplir son forfait portait d'immondes souillures, qui n'avaient point encore eu le temps de sécher. L'épouvante le prit; il jeta l'arme et se mit à courir comme s'il eût eu la justice à ses trousses.

Trois ou quatre heures plus tard, Edward Calvert fit un mouvement et gémit; il avait repris ses sens. Par un miracle, les os brisés à la base du crâne avaient cessé de faire pression sur la matière cérébrale, et avaient à peu près repris la position normale. Le prospecteur s'assit péniblement et tenta de se souvenir.

Puis il se mit à ramper sur la terre, et bientôt mit la main sur un pistolet de gros calibre, dont la crosse était tachée de sang caillé dans lequel s'étaient agglomérés des cheveux. Calvert s'arrêta. Il palpa sa nuque, où séchaient des caillots et l'épaule de son vêtement durcie par l'évaporation d'un liquide brun.

Alors, il comprit. Il fouilla dans les poches de sa jaquette, qu'il trouva vides. Et, bien que ce fût une âme forte, des larmes montèrent à ses yeux et coulèrent en pluie chaude le long de ses joues.

Calvert murmura sur le ton du désespoir le plus profond, le nom de Millie. Alors, ses pleurs devinrent déluge.

Volé! réduit à la mendicité! laissé pour mort! Perdu, sans force et sans soins,

dans une contrée déserte! Que faisait-il? Que deviendraient la femme et l'enfant.

L'excès même de sa douleur lui rendit quelque courage. Il put se mettre sur ses pieds et ramasser l'arme, qui était encore chargée. Il gagna la lisière du bois et chercha le campement russe. Tout avait disparu, Calvert, blessé, faible, était bien définitivement seul.

Alors, tragique, il éleva le revolver et en plaça le canon sur sa tempe. Mais au moment de mourir, une vision délicieuse passa devant son esprit: Millie, l'enfant, un paradis de verdure dans un riche comté, le parfum, même, de frais pâturages, le son d'une cloche traversant lentement l'atmosphère pure des champs. Alors, il abaissa l'arme, mit sa face dans ses mains tremblantes et songea.

"Malheur à ceux qui font pleurer les rois", dit Alexandre Dumas dans un de ses romans. Malheur, également, à ceux qui font qu'un homme énergique verse des larmes aussi amères que celles qui coulaient en ce moment sous un triste ciel nocturne— pleurs d'espoir mort, mort dans sa fleur; pleurs sur la confiance, sur l'amitié trahies; pleurs de souffrances incurables.

Et tandis que ces pleurs étaient humides encore sur le visage d'Edward Calvert, il leva les yeux vers la voûte céleste, et maudit. Il maudit Robert Tangye! Quelques mots entrecoupés, une révolte du cœur assoiffé de vengeance, un éclair de folie dans le regard... ce fut tout. Aucun coup de tonnerre n'ébranla l'air de la nuit, aucun sillon de feu ne déchira l'espace; aucun écho sinistre ne s'éveilla...

Edward Calvert posa sa boussole dans la paume de sa main gauche, et lentement sous le frein d'une vive souffrance se dirigea vers le Sud.

Nous ne dirons pas ici les détresses

qu'il subit, les périls qu'il traversa, les tortures de toutes sortes qui furent son partage. Qu'il suffise de savoir que trois semaines plus tard, exténué, ses cartouchières vides, à demi mort de faim, son dernier repas ayant consisté en un o'sillon qu'il avait dévoré cru, le malheureux tomba dans un groupe de chasseurs, à l'est de l'Oural.

Dès qu'il eut, une fois encore, repris contact avec l'humanité, la vigueur artificielle qui venait de son courage lui manqua, et il tomba comme un homme gravement blessé qu'il était en réalité. La fièvre s'empara brutalement de lui; en quelques secondes, il passa de la lucidité au plus effroyable délire. Et, certainement, il serait mort dans cette crise, si un jeune Russe qui, par bonheur possédait quelques notions de médecine et de chirurgie, ne l'eût recueilli. Ce jeune homme était un peu géologue aussi. Non sans surprise, il trouva dans les poches de son malade inexplorées par l'assassin, des fragments de minéral d'or et de platine, des émeraudes, des saphirs. Il mit le tout en lieu de sûreté, et s'installa pour la nuit et pour le jour au chevet du prospecteur. Au bout d'un mois, celui-ci était hors de danger, mais il en fallut un autre pour qu'il recouvrit la raison.

Quand Edward Calvert revint à lui, il se trouva dans un hameau perdu du district minier de Perm; seul avec son médecin improvisé, les autres chasseurs étant partis vers l'est et le sud. Son hôte ne savait pas un mot d'anglais, et lui-même ne savait pas un mot de russe, mais tous deux causèrent par signes, assez aisément. Les échantillons de minéral furent le thème de leurs conversations générales, et ils s'entendirent avec assez de clarté pour qu'un contrat écrit intervînt entre eux,

le jour où ils purent découvrirent un interprète.

Dès lors, Lyo Gourko se procura des fonds, expliqua la loi russe à son associé et le transporta avec mille précautions aux lieux où Calvert, au cours de son lamentable voyage, avait découvert un trésor comparable à celui que lui avait volé Tangye.

Dès qu'il en avait eu la force, le convalescent avait écrit à sa femme une longue et tendre lettre, la priant de conserver le secret de sa vie jusqu'à ce qu'il pût rentrer en Angleterre et donner corps au projet qui faisait sa constante préoccupation : la vengeance. Mais l'interprète, en traduisant l'adresse pour la poste russe, l'écrivit de si singulière façon que la lettre n'arriva jamais à destination. Elle revint en rebut, après avoir accompli de longs voyages et Calvert lui-même la réclama quelques mois après.

Calvert vint à Saint-Pétersbourg au cours de l'exploitation du nouveau gisement dont il attendait la fortune, et c'est là, au bureau de la poste restante qu'il trouva la lettre que nous lui voyions parcourir au début de ce récit.

On lui en remit également une autre, écrite à une date ultérieure, et qui lui apprenait la mort de sa femme.

"On ne meurt pas toujours de chagrin, disait Ben Fernyhough dans une note qu'il croyait bien ne jamais devoir parvenir à destination, mais c'est bien cependant ce qui est arrivée à ma pauvre Millie..."

Calvert ne pleura pas. La source des larmes était tarie en lui, mais il murmura entre ses dents serrées le nom de Robert Tangye. Et depuis, il le prononça souvent, de la même façon, dans des circonstances difficiles ou douloureuses.

Puis il retourna dans sa mine et tra-

vailla sans relâche, pendant cinq ans. Une agence de renseignements anglaise envoyait régulièrement, à cette époque, à un certain M. Escott, un rapport mensuel sur l'état de santé, les faits et gestes de Robert Tangye, le "roi du platine".

Et ce certain M. Escott entassait des billets de banque pour un dessein dont il n'avait fait part à personne.

Au cours de la sixième année, M. Escott-Calvert-Morton, mit un million de livres sterling dans une valise, et vint en Angleterre.

## X

### UN BERCEAU D'ENFANT

On se rappelle que le locataire du premier étage de la petite maison de Quetta Street avait offert double loyer de son appartement et exigé en échange de cette largesse, le droit d'entrer dans le cercle de famille de Fernyhough toutes les fois qu'il lui en prendrait fantaisie. L'arrangement avait été vite conclu. Le renvoi de Ben, qui mettait le petit logis dans un état voisin de la gêne, était là pour faire disparaître les moindres hésitations. Et Morton avait trop bien produit l'effet d'un "gentleman" pour qu'on craignit de sa part l'indiscrétion.

Il poussa d'ailleurs le scrupule jusqu'à consulter ultérieurement la gentille Monica sur le point de savoir s'il y avait lieu d'annuler la convention. Cette idée fut rejetée avec empressement.

Et Monica confia à sa soeur que M. Morton était un homme "intéressant" et qui, certainement, devait être beaucoup plus jeune qu'il ne paraissait.

Ce dont Marion se scandalisa légèrement, au surplus, appréciant que si des propos semblables étaient répétés, ils exci-

teraient à bon droit la jalousie d'un certain M. Chesters, dont il n'a pas encore été parlé.

Sur quoi les yeux de Monica lancèrent des éclairs, tandis que la jeune fille répondait quelque chose d'aigre-doux, où se mêlait le nom de M. Jocelyn Barnard, dont nous avons déjà fait connaissance.

La querelle entre les deux soeurs n'alla cependant pas plus loin car elles s'aimaient tendrement, au fond.

Mais, on le voit, en dépit de M. Chesters qui pouvait s'en montrer jaloux, Monica sentait une sympathie instinctive pour l'homme qu'elle connaissait sous le nom de Morton. Ses cheveux blancs, ses yeux bleus purs et vifs, son aspect vaguement douloureux avaient attiré le coeur de la jeune fille, prêt à tous les dévouements et à toutes les pitiés.

Il est probable que cette impression se serait modifiée si elle avait pu voir son hôte, l'oeil féroce, transformé en bourreau de la Tour de Londres, saluer Robert Tange; peut-être aurait-elle eu des instants de stupéfaction si elle l'avait observé quelques heures plus tard, inclinant sa barbe et sa perruque rouges devant le casse-tête de Jocelyn Bernard. Cette étrange physionomie souriante aurait peut-être attiré en son esprit des réminiscences d'un homme connu autrefois, d'un petit prospecteur gai, fort, vaillant et qui avait épousé sa soeur Millie.

Mais, à l'heure où se passaient ces choses, Monica dormait le pur sommeil de son innocence. Et comment imaginer une communauté d'identité entre le petit vieillard fin, glabre, élégant, et le bon garçon familier, tant soit peu trivial, barbu comme un ours, qu'elle avait vu partir pour la Russie. L'anneau manquait à la chaîne: il était enfermé, sous forme de postiches habiles, dans une boîte en fer-blanc dont

Morton gardait la clef. Perruque et barbe avaient d'ailleurs été confectionnés par un artiste de talent, d'après une photographie ancienne, et quand Morton s'en affublait, c'était bien Calvert qui repassait, prêt à effacer le deuil qu'on portait de lui dans la maison même, prêt à terroriser le misérable qui avait causé tant de malheurs.

Quand il les retirait, c'était un individu complètement différent qui se montrait transformé au point de n'éveiller aucun soupçon chez ses amis les plus intimes.

La première fois qu'il usa de son droit de pénétrer chez les Fernyhough, était le soir d'un jour où il avait plu continuellement et où Morton était demeuré enfermé dans sa chambre. Vers huit heures, il ouvrit toute grande la porte du salon et entra.

— Bonsoir! dit-il avec assez de brusquerie. Je viens, suivant nos conventions, passer la soirée avec vous. Toutefois, si le moment est mal choisi, dites-le moi; j'attendrai une autre occasion.

— Pas du tout, murmura le vieil employé, mettant de côté son journal et offrant sa place sur le sofa. Prenez ce siège, je vous prie.

Morton s'assit et regarda autour de lui.

— Je connais Mlles Monica et Marion, dit-il. Mais qui est ce monsieur?

Il désignait la longue personne de Jocelyn Barnard.

Celui-ci se leva, se tint immobile et condescendit à se laisser présenter, nom et profession.

— Très heureux de faire votre connaissance, déclara Morton. Vous devez être bon juge en matière de cigarettes et autres "et caeteras". Je serai bientôt organisé, grâce à l'amabilité de ces jeunes personnes, qui ont bien voulu m'aider à arranger mes petites affaires, et c'est avec plaisir que je vous accueillerai, si la socié-

té d'un vieillard ne vous épouvante pas trop.

Barnard, qui s'était assis, se leva derechef, salua, protesta qu'il serait enchanté, et reprit son siège, pensant :

— Le camarade ne manque pas d'un certain aplomb.

Puis la conversation devint générale.

— Vous êtes en vacances, monsieur Fernyhough? Je vous ai entendu aller et venir toute la journée.

Ben rougit dououreusement.

— Malheureusement... oui, monsieur... je suis en vacances.

— Hum!... sans place, n'est-ce pas? demanda brutalement Morton.

— Ne parle pas ainsi, Monica. Ce sont de mauvaises pensées. Il faut les éloigner.

— Non, dit Morton, il ne faut pas les éloigner, il faut les cultiver, au contraire. C'est en se soumettant à toutes les cruautés, à toutes les injustices, que les bons donnent aux mauvais leur assurance, leur orgueil et l'impunité. Le taureau excité frappe de ses cornes; l'âne blessé par le chien maltraité mord. Tous apprennent ainsi à leurs bourreaux qu'il y aurait danger pour eux à recommencer. Dans l'humanité, si les faibles se vengeaient, les méchants hésiteraient davantage à les molester. Que le diable emporte le pardon!

— Monsieur... devant ces jeunes filles... intervenait Jocelyn Barnard.

Morton n'y fit pas la moindre attention.

— Votre fille, monsieur Fernyhough, est une vraie femme, logique et sensée. Elle sait haïr; elle saura aimer; les deux vont de pair.

Les Fernyhough, d'abord surpris de l'étrange animation de leur hôte, commençaient à se ressaisir. Monica, légèrement honteuse de la tempête qu'elle venait de soulever, s'approcha du siège de Morton.

— Et cependant, dit-elle doucement,

c'est mon père qui a raison; je n'aurais pas dû désirer de mal à cet homme. Cela ne peut qu'envenimer les choses.

L'étranger se leva et posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

— Très bien. Très jolis sentiments pour une femme, dit-il, avec quelque amertume. Mais, croyez-moi, c'est ce que vous avez dit d'abord qui était bien dit. Et vous avez beau faire, je sens bien que c'est par déférence pour votre père que vous vous déjugez.

Morton se dirigea vers la porte et s'arrêta près de l'étudiant en médecine.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je vous remercie de votre observation. Je n'aurais pas dû soulever cet incident. Je m'en excuse.

Il s'inclina et disparut.

Quelques instants après, du haut de l'escalier, appelait Monica.

— Combien, demanda-t-il, me faites-vous payer ces chambres?

— Deux livres par semaine, monsieur, répondit la jeune fille légèrement interdite. Mais si vous trouvez que ce soit trop...

— non. Au contraire. C'est insuffisant, répliqua brusquement l'homme inexplicable. Veillez à ce qu'on m'établisse régulièrement ma note à raison de trois livres. C'est entendu?

— Mais, monsieur...

— Il n'y a pas de mais, mademoiselle. Et maintenant, veuillez me faire monter du thé.

Monica sortit, troublée. Dans le couloir sombre elle heurta du pied quelque chose et tomba. Mais elle était à peine à terre que Morton l'avait déjà relevée, et qu'il lui demandait, d'une voix où sonnaient une angoisse et une tendresse :

— Vous êtes-vous fait mal?

— Non, monsieur, merci...

— Sur quoi donc avez-vous buté?

Monica tira un rideau et découvrit une

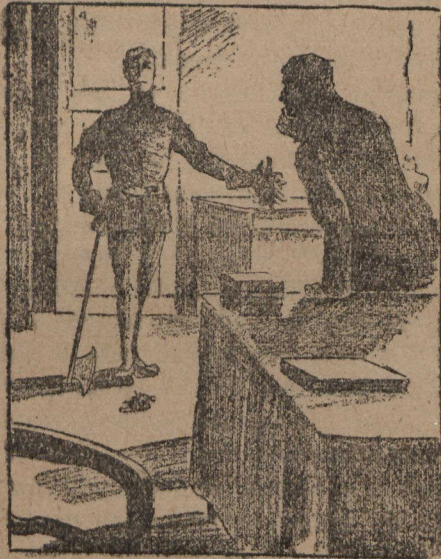
sorte de réduit où maintes choses anciennes et disparates avaient été accumulées. Puis elle montra un morceau de bois qui dépassait le pied d'un berceau d'osier.

Morton tressaillit.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il d'une voix changée.

— Un triste souvenir, monsieur, le lit du bébé de ma soeur Millie... Ils sont morts tous les deux.

L'homme pâlit affreusement. Puis il tourna le dos et rentra dans sa chambre, sans ajouter un mot.



— *Mon nom, déclara le faux cambrioleur, est Morton.*

Monica descendit.

Alors, Morton reparut dans le couloir. A pas silencieux il gagna la resserre, souleva le rideau à son tour, et murmura, tandis que de grosses larmes brûlantes roulaient sur ses joues :

— Mon pauvre petit enfant ! Mon pauvre petit enfant !...

Une demi-heure après, la maison tom-

bait au silence. Jocelyn Barnard, en montant chez lui, entra chez Morton. Il le trouva agité, marchant à grand pas, mâchonnant entre ses dents serrées des phrases sans suite, où revenait le nom de Robert Tangye.

Puis, tout à coup, au moment où le jeune homme allait souhaiter le bonsoir, s'installer peut-être et demander une cigarette, Morton bondit, passa devant lui comme un boulet, sortit, dégringola l'escalier.

Jocelyn entendit ouvrir et fermer la porte de la rue. Puis un pas s'éloigna rapidement, et tout redevint silencieux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa l'étudiant en médecine. Et pourquoi Morton a-t-il remis sa perruque et sa barbe.

## XI

### LA BREBIS DE L'HOMME RICHE

Lorsqu'au bal des Tangye, le bourreau de la Tour de Londres se démasqua brusquement, laissant voir les traits d'Edward Calvert, les yeux d'un bleu intense, non plus brillants de bonne humeur, comme autrefois, mais luisant d'une haine sinistre, le nez légèrement busqué, les oreilles féminines, les cheveux roux et la barbe en pointe, d'une nuance un peu différente, l'assassin sentit, comme dit une inoubliable parole de l'Écriture, "mourir en lui son âme".

L'effet avait été si foudroyant, l'hallucination avait été si complète que le misérable, obéissant inconsciemment à l'instinct de préservation, avait porté la main à son épée de parade, et, pâle comme la mort, avait jeté des regards de terreur sur la hache dont il se croyait menacé. Personne, cependant, n'avait commenté cette étrange attitude, et s'il s'éleva un murmure dans le groupe le plus proche des javi-

tés, c'était une sympathie qui s'exprimait pour l'hôte magnifique, et un blâme à l'adresse de l'inconnu, de cet Escott qui montrait d'aussi lugubres atours au milieu de la joie générale.

Heureusement pour lui, Escott parut d'ailleurs par la suite entièrement inoffensif. Il remit son masque, et fut s'asseoir près d'un groupe où se tenaient les trois enfants de Robert Tangye. Il les quitta peu pendant la soirée. Et si le visage du bourreau avait été découvert, un observateur attentif aurait pu remarquer un éclair de satisfaction mauvaise sur la physionomie du petit homme, chaque fois qu'un des jeunes gens donnait une marque de présomption, d'orgueil, de vanité outrée. Et cependant, ces manifestations se produisaient surtout de la part du bourreau, quand il considérait les deux jeunes hommes; si c'était Gladys, au contraire, qu'il observait, sa délicate figure et la gracieuseté de ses manières paraissaient produire en lui un trouble et un embarras évidents. Il semblait regretter que son ennemi mortel possédât un trésor aussi pur et aussi séduisant.

Au moment où se retiraient les derniers hôtes et où les Tangye se groupaient pour causer des incidents de la soirée, la tenture d'une fenêtre se souleva et livra passage au bourreau de la Tour de Londres qui, lent, solennel, son éternel éclair de colère aux yeux, traversa le grand salon, salua, et se dirigea vers la porte de sortie.

—Robert! s'écria Mme Tangye, ceci est odieux! Qui est cet homme? Est-ce un fou!

—Je vais voir, dit vaguement le roi du platine, troublé une fois encore jusqu'au fond de l'âme.

Il suivit le personnage sinistre; mais, en arrivant au haut de l'escalier, il entendit la voix du valet de pied:

—La voiture de M. Escott!

Tangye, qui souffrait lâchement, prit ce prétexte pour ne pas aller plus loin. Il se tint quelques instants, tremblant et oppressé, parmi les verdurees qui ornaient le palier du premier étage. Puis il rentra.

—Il n'aurait servi de rien, déclara-t-il à sa femme et à ses enfants, de provoquer un scandale. Cet homme est remonté tranquillement dans sa voiture. Mais tu paraissais lasse, tout à l'heure, ajouta-t-il en s'adressant à Gladys pour faire diversion, va donc vite te reposer.

Il la prit dans ses bras, et l'approche de cette poitrine innocente calma les palpitations de son cœur coupable.

Cependant, sa famille et ses hôtes avaient totalement oublié le bourreau de la Tour de Londres, et le souvenir en restait vivant, effrayant, dans l'âme de l'assassin de Calvert, à qui la sinistre apparition ressemblait de façon si étrange.

Comme tous les criminels intelligents, il sentait que sa seule sauvegarde était dans le silence, dans une attitude de complète indifférence et d'oubli, et sur son visage il avait mis un masque impénétrable.

Pendant une semaine, il le garda. Mais au bout de ce temps, l'angoisse de l'incertitude, du danger inconnu, était devenue tellement forte en lui qu'il lui fallut se décider à faire quelque chose. Il serait monté de peur. Il écrivit à Benjamin Fernyhough, le priant de passer aux bureaux de la Compagnie du Nord de l'Oural.

A l'heure dite, ponctuel et correct, Ben se présentait. Le roi du platine était seul dans son cabinet.

—J'espère, monsieur Fernyhough, dit-il à son ancien employé, que vous avez retrouvé une situation convenable. Je serais désolé d'apprendre que votre manque de discrétion ait eu des conséquences irréparables pour vous.

Le père de Monica baissa sa tête grise.

—Je n'ai rien trouvé encore, monsieur, avoua-t-il doucement.

—Seriez-vous disposé, monsieur Fernyhough, à... exprimer un regret pour... l'indiscrétion dont je vous parlais tout à l'heure?

Ben hésita, puis, toujours de la même voix humble, mais où régnait à présent une certaine fermeté:

—Non, monsieur, dit-il. Je ne puis pas faire cela.

Robert Tangye semblait avoir prévu cette attitude. Il ne témoigna du moins aucune surprise. Il vint au véritable objet de l'entrevue.

—Avez-vous, demanda-t-il sur le ton de la bienveillance, un motif sérieux pour croire que M. Calvert n'aurait pas trouvé la mort en Russie? Je serais alors heureux de mettre à votre disposition mon influence et d'aider à éclaircir cette affaire.

Le vieil employé secouait la tête.

—Je n'ai aucune raison de le croire vivant, monsieur. Nous sommes toujours sans nouvelles de lui. Mais je vous en prie, monsieur, je suis un vieillard, qui ne demande qu'à vivre dans la paix. Pourquoi m'interroger encore?

Tangye frissonna. Il sentait le soupçon derrière l'attitude humble de son ancien employé.

—C'est bien, répondit-il froidement. Je ne puis rien faire pour un homme aussi enfoncé dans son orgueil. Je vous souhaite le bonjour.

Benjamin Fernyhough salua, et sortit le corps légèrement voûté, la face grave et souriante.

Le millionnaire essuya son front, où des gouttes de sueur perlaient.

—Il ne l'a pas vu! songeait-il. Peut-être me suis-je trompé?

Tangye, un peu tranquilisé, termina son travail et rentra chez lui en voiture. Il mangea d'assez bon appétit, fit une partie de billard avec son fils aîné, se coucha et dormit d'un sommeil qu'il avait oublié depuis une semaine.

Et tandis qu'il s'habillait, des pas affolés coururent dans le couloir qui conduisait à sa chambre, et son sommelier entra, la figure bouleversée, frappée d'horreur.



*Il souleva le rideau et murmura: "Mon enfant, mon pauvre petit enfant!!!"*

—Qu'arrive-t-il? Des cambrioleurs?

—Oh! monsieur!... Oh! mon Dieu! monsieur...

Le serviteur ne pouvait parler. Il tremblait de tous ses membres.

Robert Tangye le saisit par les épaules et le secoua violemment.

—Mais parle donc, misérable! Parle donc! Qu'est-il arrivé?

—Mlle Gladys, monsieur...

Gladys!...



—Sa femme de chambre est entrée pour l'appeler, monsieur, et elle l'a trouvée...

—Gladys!...

—Morte!... monsieur!... Morte!... Assassinée!...

—Gladys!...

—Oui, monsieur! Hélas! ils l'ont étouffée avec un oreiller... La fenêtre est encore ouverte.

—Gladys!...

Robert Tangye s'effondra sur un siège. Puis il se releva brusquement et se mit à courir, à une allure de fou, à une allure de songe.

## XII

### UNE VEILLÉE

Nous avons laissé Jocelyn Barnard au seuil du logement de M. Morton, au moment même où ce dernier disparaissait en courant et sortait, affublé de sa perruque et de sa fausse barbe.

Il eut d'abord une interjection qui ressemblait fort à un juron, puis il resta médusé. Puis il revint à l'appréciation des choses et considéra qu'il n'y avait aucun droit de rester où il se trouvait en l'absence de l'habitant du lieu. Il sortit, laissant la lampe allumée, et remonta chez lui, bien résolu à surveiller Morton et à savoir quand il rentrerait. La hâte du petit vieillard, la précaution qu'il avait prise de se déguiser, le laissent rêveur. Au bout de quelque temps, pour ne pas céder au sommeil, il s'asseyait sur une des marches de l'escalier et se mettait à fumer des cigarettes, songeant :

—Étrange! excessivement étrange! Voilà un gaillard qui m'invite à venir fumer un cigare et qui disparaît comme si j'avais la peste, au moment même où je viens user de son invitation. Étrange!

Jocelyn Barnard faisait à présent des ronds avec sa fumée et les regardait passer devant un rai de lumière échappé par une fente de la porte de Morton. Mais il entendit le bruit d'un pas léger sur l'escalier.

—Par Jupiter, c'est Pussy! pensa-t-il. (Pussy était le nom de tendresse qu'il donnait d'habitude à Mlle Marion Fernyhough.)

Et de fait, c'était Mlle Pussy, les bras chargés de couverture de laine qu'elle rentrait après leur avoir fait prendre l'air. La pile était tellement haute, qu'elle n'aperçut pas le jeune homme et qu'il dut se lever pour la laisser passer. Elle jeta un petit cri. Barnard expliqua en toute hâte que ce n'était que lui.

—Alors, ôtez-vous de là, dit la jeune fille d'une voix sévère, amollie cependant par les couvertures.

L'étudiant jeta sa cigarette et prit le fardeau sous un de ses longs bras.

—Pussy, dit-il, j'ai toutes sortes de choses sur la conscience.

—Il faut aller voir un pasteur, répondit-elle avec quelque impertinence.

—Ou un policeman, répondit tranquillement l'étudiant.

—Un policeman! J'espère bien, Jos, que vous ne vous êtes mis dans aucun mauvais cas?

—Je n'en aurais pas eu le temps. Non. C'est votre nouveau locataire. Je crains bien que cet homme ne soit le mauvais œuf qu'on rencontre toujours dans une douzaine. A moins que... quoi? demanda miss Marion, alarmée.

—A moins, Pussy, qu'il ne soit complètement fou.

—Oh! Jos! vous m'effrayez!

Jos se redressa plein de vaillance et changea de bras son paquet de couvertures, qui était véritablement lourd.

—Ne craignez rien, je le surveillerai. Je dors comme un chat. Et vous êtes tous en haut de la maison la nuit. Il faudrait donc qu'il passe devant chez moi s'il lui prenait fantaisie de grimper en dehors des heures permises. Dans la journée, votre père est à la maison, malheureusement. Et quand il aura une occupation, nous flanquerons à la porte ce vieux drôle eh! Pussy?

—Vous avez peut-être raison, murmura la jeune fille.

—E. alors, poursuivit l'étudiant, quand votre père travaillera et que nous aurons un autre locataire au premier étage, je ferai ma demande, n'est-ce pas, Pussy? C'est-à-dire si je réussis à mon examen. N'est-ce pas, Pussy chérie?

—Silence, ordonna Pussy. Voici Monica. Donnez-moi ces ouvertures. Dépêchez-vous.

Mais Monica ne venait pas le moins du monde. C'était une ruse de Marion pour se débarrasser de son amoureux. Elle disparut avec un frais éclat de rire.

—Je suis roulé! pensa Barnard.

Et il rentra dans sa chambre, où il se remit à fumer des cigarettes dans l'obscurité.

Successivement, il entendit les trois Fernyhough monter à l'étage supérieur, Barnard alluma sa lampe et ouvrit sa porte.

—Je vais travailler ta, criait-il à Ben qui marchait le dernier. Ne vous dérangez pas pour M. Morton, qui n'est pas encore rentré. Je lui ouvrirai.

—Merci. Vous êtes très obligeant. Mais M. Morton a une clef qu'il a demandée le jour de son arrivée. J'en suis quitte pour ne pas mettre le verrou. Bonne nuit.

—C'est ennuyeux qu'il ait une clef, songeait l'étudiant. Mon prétexte me

manque pour aller au-devant de lui. Enfin, nous verrons bien. Travaillons.

Barnard bourra sa pipe, éteignit sa lampe et fut s'asseoir près de la fenêtre. Une heure ou deux passèrent dans la plus complète inactivité. Puis la fraîcheur de la nuit lui tomba sur les épaules et il enfila son pardessus.

Des pas lourds de policemen passaient à intervalles réguliers sur le trottoir de Quetta Street, qui, à part ce bruit connu, demeurait complètement silencieuse.

Aucune lumière ne s'y voyait non plus, sauf celle qui sortait du salon de M. Morton et qui se répandait sur la chaussée en une indécise nappe jaune.

On aurait pu voir aussi le point rouge de la pipe de Jocelyn Barnard, s'il n'avait été situé au deuxième étage.

Vers trois heures et demie,—le carillon d'une douzaine de beffrois le tenait au courant de la fuite du temps; l'étudiant en médecine sursauta.

Il avait entendu un pas furtif, puis, exagéré par le calme nocturne, le bruit d'une clef tournant dans la serrure.

—Ecce homo! pensa-t-il.

Il prit son chapeau, dégringola un étage et ouvrit la porte de M. Morton.

La clarté de la lampe inonda le palier.

Un instant après, la porte d'entrée se refermait et un homme s'avancait dans le corridor. Jocelyn Barnard s'enfonça dans l'ombre. L'homme monta. C'était bien M. Morton.

Mais l'expression de sa physionomie fit tressaillir l'étudiant en médecine. Le locataire du premier étage ne portait plus ni sa perruque ni sa barbe rouge; le visage était blanc comme un marbre et les yeux protubérants.

Les vêtements étaient couverts de poussière, une des manches de la jaquette pendait, lamentablement déchirée; les mains

étaient noires et portaient des écorchures. L'homme paraissait sortir de quelque lutte sauvage.

Barnard s'avança :

—Vous est-il arrivé un accident? commença-t-il...

Mais Morton le regarda de l'air de la plus sincère surprise.

—Qu'êtes-vous? dit-il. Je ne vous connais pas... Qui êtes-vous? Et pourquoi suis-je venu ici?...

L'insincère professionnel reprit le dessus, chez l'étudiant, sur la curiosité.

—Vous êtes souffrant, monsieur. Permettez-moi de vous donner quelques soins.

—Non, non. Rien. Oh!... pourquoi suis-je venu ici? Laissez-moi partir. Ne me touchez pas. Qui êtes-vous? Ne me touchez pas.

Le mystérieux Morton se mit à se débattre violemment. L'athlétique Barnard avait toutes les peines du monde à le contenir.

Au cours de cette lutte, il s'aperçut, non sans la plus grande surprise, que l'étranger était déchaussé. Ses bottines avaient disparu.

Entré dans sa chambre, Morton tomba sur un siège et parla, parla, dans une langue inconnue, comme s'il eût été pris de délire. Barnard s'empara d'un cordon de rideau, lia solidement l'homme à son fauteuil, puis courut à sa chambre et en rapporta une petite fiole de chlorodyne.

Il en administra une assez forte dose à son étrange patient et attendit.

Le délire cessa bientôt: Morton s'endormit profondément.

Barnard le mit au lit et l'examina pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé.

—Par Jupiter! remarqua-t-il au cours de son examen, quels petits pieds il a! C'est pis qu'une jeune fille. Il a probable-

ment perdu ses bottines parce qu'elles étaient trop grandes.

Puis ses doigts se promenant sur la chevelure argentée de l'homme à présent insensible:

—Grand Dieu! s'écria-t-il. Une ancienne fracure. Il s'est à moitié fendu le crâne! Et comme c'est mal soigné? Allons! il n'y a rien de surprenant à ce qu'il soit resté un peu toqué. Pauvre vieux!... Est-il si vieux, au fait?... C'est un homme de quarante-neuf ou cinquante ans tout au plus.

Allons! j'allais être un peu trop dur pour lui. Mais n'importe, c'est un "malade", à présent, et le secret professionnel sera gardé.

Sur ce, Jocelyn Barnard s'assit au chevet de Morton et attendit patiemment le jour.

### XIII

#### UNE PAIRE DE BOTTINES

C'était, à la vérité, un coup terrible, que celui qui venait de s'abattre sur Robert Tangye. Il ne se rendit pas compte, tout d'abord, de son extrême gravité. L'horreur avait engourdi, paralysé en quelque sorte sa faculté de souffrir. Pendant un certain temps il ne put pas penser, et encore moins agir.

Agir, d'ailleurs, était chose à peu près impossible. Les mauvaises nouvelles vont vite. Une femme de chambre affolée avait cru devoir avertir la police, et déjà la demeure du millionnaire était envahie par les plus fins limiers de Scotland Yard. Ils s'étaient mis à l'œuvre avant même que le médecin requis en toute hâte, eût prononcé son verdict.

Gladys Tangye était bien morte. Assassinée. Par qui? Une fenêtre ouverte et des

marques de doigts étaient les seuls indices qu'on possédât, au premier moment, pour tenter de jeter quelque clarté sur ce décevant mystère. Rien n'avait été dérangé dans l'appartement. Une boîte à bijoux, en évidence sur la table à toilette, était demeurée intacte; les brosses à dos d'argent et un miroir enrichi d'or, merveilleusement sculpté, n'avaient pas été dérangés. Il n'y avait pas eu vol. Il y avait eu assassinat seulement.

La jeune fille en son sommeil, était aussi calme que Desdémone. Une tache noire, la marque d'une main, se voyait sur la couverture à la tête du lit. L'oreiller portait les mêmes souillures. D'ailleurs, rien de la couche blanche n'avait été bouleversé. Le meurtrier était entré, s'était glissé jusqu'à son but, avait accompli l'oeuvre infâme et s'était retiré.

La chambre de Gladys était située sur l'arrière de la maison. Il n'était pas impossible—pour une personne ne redoutant rien du vertige—d'en descendre et de gagner le parc en utilisant les gouttières, les moulures et les petits toits des serres. Et des empreintes de doigts noirs sur l'antablement démontraient assez que tel avait été le chemin choisi par l'assassin.

—Le châssis porte des marques de doigts à l'intérieur, dit le chef des détectives. Le meurtrier a donc baissé la fenêtre une fois entré, et l'a relevée pour repartir.

—Ces marques, fit observer un agent, ne prouveraient pas qu'il est entré, mais seulement qu'il est sorti par ici.

—Vous avez raison. Voyons s'il aurait pu prendre un autre chemin pour arriver.

Les hommes de police examinèrent avec soin toute la maison. Ils finirent par découvrir, dans une sorte d'office sombre, une fenêtre sans barre à l'extérieur, et

qu'à l'intérieur on avait oublié de verrouiller.

—C'est ici, dit le chef des détectives. Et il montrait sur la muraille une rangée de doigts noirs. L'assassin est entré ici et s'est sali les mains en soulevant ce châssis, qui n'avait pas été ouvert depuis longtemps. Il glisse avec facilité, cependant. Le criminel a dû le refermer derrière lui, de crainte qu'un courant d'air ne fasse battre une porte. Mais, s'il est entré aussi facilement par ici, pourquoi est-il ressorti par la chambre de la jeune fille, au risque de se casser le cou?

—Il aura cru entendre du bruit.

—Sans doute.

Les deux hommes se détournèrent pour remonter à la chambre du crime. Mais l'un d'eux heurta du pied les objets posés à terre et faillit trébucher.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Une paire de bottines couvertes de terre et de boue. Ah! du moins, voici un indice sérieux.

L'affaire, en effet, paraissait entrer dans une voie un peu moins ténébreuse.

Les chaussures étaient bien confectionnées et en bon état. Malheureusement, il n'y avait ni nom imprimé sur les tirants, ni timbre apposé sur les doublures. Ces bottines avaient été fabriquées dans une grande manufacture et passées à un détaillant.

Le chef détective sifflait doucement:

—Ce sont des chaussures de gentleman, Jemmy, dit-il enfin. L'indication vaut plus encore que nous le pensions à première vue. Allons les montrer à M. Tange, s'il est en état de nous comprendre.

Le roi du platine était assis dans sa bibliothèque, les yeux secs et durs. Toute manifestation de douleur lui était encore impossible.

—Nous regrettons de vous importuner en un moment pareil, monsieur..

—Non, non. C'est votre devoir. Avez-vous trouvé une... une piste.

—Peut-être. Pourriez-vous nous dire, monsieur, si ces bottines appartiennent à quelqu'un de la maison? Nous les avons trouvées en bas, à l'office, près d'une fenêtre, qui n'avait pas été fermée.

Tangye regardait.

—Elles sont bien petites!... Elles ne sont ni à moi, ni à un de mes fils. C'est tout ce que je puis vous dire. Mais vous pouvez les faire essayer par les domestiques.

Le second détective reprit les chaussures et sortit. Son chef s'approcha de Robert Tangye.

—Monsieur, lui dit-il, le vol n'a pas été le mobile du crime. On n'a touché à rien, pour autant que nous puissions le constater jusqu'à présent. Connaissez-vous à votre jeune fille des ennemis? Pardonnez-moi, monsieur, de vous parler ainsi, mais c'est nécessaire, Mlle Gladys n'aurait-elle pas éconduit dernièrement un prétendant à sa main, un fiancé?...

—Pas que nous sachions, ma femme ou moi, répondit Tangye d'un air las.

Il se sentait lourd d'esprit et mal à l'aise, comme quelqu'un qui s'éveille d'un cauchemar.

—C'est étrange. Mais réfléchissez bien, monsieur. Un menu fait, auquel vous n'auriez attaché aucune importance, pourrait nous mettre sur la voie.

—Je ne sais rien... je ne vois rien, répondit le millionnaire accablé. Et je souffre trop pour avoir le courage de penser. Des ennemis! la pauvre petite! Elle était adorée de tous. Il faut que ce soit l'oeuvre de quelque fou.

—C'est possible, monsieur, quoique les fous eux-mêmes ne tuent généralement

pas sans motif, et surtout de cette façon. Ains donc, vous ne connaissez personne qui eût intérêt—par vengeance ou autrement—à la mort de miss Tangye?

—Non... non... Vous le voyez, je ne puis vous aider en rien. Et le pourrais-je? Est-ce que cela me la rendrait, hélas!

—L'assassin, poursuivait l'homme de police, est entré par en bas et a trouvé la chambre de Mlle votre fille, soit en la cherchant avec patience, soit qu'il connût déjà la maison. La porte n'en était pas fermée à clef?

—Non. Je l'avais interdit à cause du danger d'un incendie.

—Parfaitement. Son crime commis, l'homme, qui croyait entendre du bruit, est sorti par la fenêtre, et sans chaussures, puisqu'il les avait laissées à l'office. Ces bottines sont étranges, monsieur. Voici mon camarade qui les rapporte.

On les rapportaient, en effet, n'ayant trouvé dans la maison personne qui pût les chausser.

—Emportez! Emportez cela!... s'écria tout à coup Tangye, dans un geste de profonde répugnance.

—Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous obéir, mais il faut que nous fassions notre devoir, ainsi que vous avez eu la bonté de le dire vous-même. Ces bottines sont singulièrement petites, monsieur. Ne connaissez-vous pas, dans votre entourage, parmi les personnes qui vous approchent, quelqu'un qui puisse les chausser?

Le millionnaire tressaillit tout à coup. Quel souvenir extraordinaire ou lugubre venait donc de traverser son esprit?

Puis il sentit, dans sa poitrine, son cœur aussi lourd que du plomb.

Il eut assez de puissance sur lui-même, cependant, pour ne rien laisser voir de cette émotion nouvelle. Sa face pâle ne pâ-

lit point davantage, et ses lèvres jointes demeurèrent immobiles.

—Non, répondit-il simplement. Mais, emportez ceci, je vous en supplie. C'est plus que je n'en puis supporter. Plus tard... plus tard. En ce moment, je ne suis pas en état...

—Bien, monsieur, dirent les policiers avec déférence.

Robert Tangye traversa la chambre. Sur le seuil, il se retourna :

—Faites tout, messieurs, pour retrouver le meurtrier de Gladys. C'était mon enfant préférée.



—Oui, monsieur, hélas! étouffée avec un oreiller.

Puis, il disparut.

—Pauvre homme! murmura le chef des détectives. J'ai moi-même une jolie petite fille... et si je devais la perdre... de cette façon-là...

Une larme parut au coin de l'oeil dur, et roula sur le visage tanné.

Cependant, si les agents avaient pu surveiller le roi du platine pendant les quel-

ques instants qui suivirent sa sortie, ses actes leur eussent certainement paru singuliers.

Dans la grande galerie qui courait au premier étage, autour du hall central, se trouvaient quelques meubles curieux, où avaient été rangés toutes sortes d'objets hétéroclites et anciens, achetés par hasard des promenades chez les marchands de bric-à-brac. Tangye se dirigea pesamment vers un de ces meubles, et tira d'un tiroir secret un petit sac en peau de chamois, qu'il enfouit dans une de ses poches.

Puis, il entra dans son cabinet de toilette, se revêtit jusqu'à la ceinture, mit un tricot de laine et, par-dessus ce tricot, une cotte de mailles d'acier qu'il tira de son petit sac.

—J'ai bien fait de la conserver, murmura-t-il. Le danger n'est pas loin, maintenant.

Il se rhabilla et sortit.

—Je suis un misérable, pensait-il. C'est entendu, je suis un misérable. Ce n'est pas une raison, cependant, pour me laisser assassiner... Avec ceci, je suis tranquille.

Un bruit de sanglots arriva jusqu'à lui; Tangye reconnut la voix de sa femme. Alors, le souvenir de l'affreux événement, que la crainte d'un danger personnel avait momentanément écarté, revint brusquement à sa mémoire, des larmes amères montèrent à ses yeux.

Gladys était la seule créature qu'il eût jamais aimée, et il était seul, effroyablement seul, à présent.

#### XIV

##### LE RÉVEIL DE MORTON

Lorsque Morton s'éveilla du lourd sommeil que lui avaient procuré sa fatigue et une haute dose de chlorodyne, il trouva

Jocelyn Barnard assis au pied de son lit. Les rayons d'un radieux soleil de juin entraient à flots dans la chambre; l'étudiant s'était assoupi et avait la figure pâle et tirée des gens qui ont trop veillé.

Morton se frotta les yeux à plusieurs reprises, se demandant s'il n'était pas en proie au rêve. Puis il s'assit dans son lit, et demanda sur le ton de l'impatience :

— Eh! monsieur, qu'est-ce que vous faites donc là?

Puis, il porta les mains à sa nuque, qui lui faisait mal.

Barnard ouvrit les yeux et considéra son malade avec le plus grand calme.

— Tout va bien, pensa-t-il; personne n'a rien vu; personne ne sait rien. Cher monsieur, dit-il à Morton, vous n'étiez pas très bien portant, hier soir. Je me suis permis de vous aider à vous mettre au lit. Et comme vous aviez besoin de quelques soins, je suis resté auprès de vous.

Morton réfléchissait.

— Il est certain, déclara-t-il, que je n'ai pas le moindre souvenir de la façon dont je me suis couché. Et quand êtes-vous venu? Selon toutes les apparences, j'ai oublié cela aussi.

— Je ne sais plus l'heure exacte. Mais ne vous inquiétez pas. Prenez un bain, déjeunez et fumez un bon cigare. Au revoir, je vais respirer un peu.

Le jeune homme allait sortir.

— Vous avez été fort gracieux, monsieur, et je vous en remercie. Mais dites-moi donc la vérité. Que m'est-il arrivé? Je me souviens d'avoir passé une demi-heure, hier soir, en compagnie des Fernyhough et de vous-même, puis je ne me rappelle plus rien. Ai-je eu une attaque, une perte de connaissance quelconque?...

— Non, ne vous faites pas de mauvais sang. Ce n'est rien. Suivez mes conseils. Au revoir.

Jocelyn Barnard sortit, et Morton demeura seul, un peu préoccupé. Il se leva, mais non sans quelques difficultés. Sa tête le faisait souffrir, et ses membres étaient engourdis, endoloris comme par une courbature. Il passa dans la salle de bains, et rentra pour s'habiller. Mais alors, son attention fut attirée par l'état lamentable du costume qu'il portait la veille, et que l'étudiant avait posé sur une chaise, près du lit.

La physionomie du petit vieillard fut alors celle de l'ahurissement absolu.

— Qu'est-ce que c'est que ça? pensa-t-il. Suis-je tombé malade dans la rue? Ai-je fait une chute? Me suis-je trouvé dans quelque accident?... Ce jeune médecin ne veut pas me dire la vérité, mais je le saurai quand même.

Morton mit un autre costume, et sonna pour qu'on lui apportât à déjeuner. Monica parut bientôt portant un plateau et le numéro du *Telegraph* du jour.

La presse ne pouvait pas être avisée encore du drame de la nuit. Morton jeta un coup d'oeil distrait sur le premier-Londres, sur les articles politiques, sur les notes humoristiques, et se remit à réfléchir. Il y avait dans les événements qui s'étaient écoulés pour lui depuis la veille les éléments d'un problème où sa perspicacité se perdait.

Une heure après, Jocelyn Barnard frappait à sa porte.

— Ah! très aise de vous revoir, mon cher voisin. Vous êtes-vous reposé?

— Je n'ai même pas essayé. Une douche, un peu d'air et une pipe, et voilà ma veille oubliée.

Les deux hommes restèrent quelques instants silencieux. Puis, résolument, Morton attaqua le sujet qui lui tenait au coeur. Il prit le vêtement qu'il avait porté la veille, et le montra à l'étudiant.

— Diable! pensait celui-ci.

— Pourriez-vous me dire, monsieur Bernard, comment j'ai fait pour m'arranger de cette façon? Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ni moi, monsieur; ni moi. Vous êtes sorti hier soir un peu brusquement, à l'instant même où j'allais vous demander l'hospitalité et un cigare.

— J'en suis désolé. J'espère, tout au moins, n'avoir commis aucune grossièreté?...

— N... on, articula le jeune homme. Je n'ai rien su de ce que vous avez fait dehors. Par bonheur, j'ai travaillé tard, et je me trouvais là quand vous êtes rentré, légèrement endommagé, il est vrai.

— C'est cela!... C'est bien cela..., murmurait Morton. J'ai eu une attaque dans la rue, et je suis revenu ici d'instinct, sans savoir comment.

— C'est possible. Mais dans l'intérêt de votre santé, tâchez donc de ne plus trop penser à cela. Je continuerai à vous soigner, si vous voulez bien le permettre, et c'est moi qui vous avertirai de l'heure où vous pourrez, sans inconvénient, rechercher ce qui vous est arrivé cette nuit.

— Merci, répondit Morton. Vous êtes tout bon en vérité.

Jocelyn Barnard se retira en promettant de revenir bientôt, et le petit vieillard, qui voulait également sortir, acheva de s'habiller.

Il se dirigea vers un coin de la chambre, où vingt paires de bottines étaient alligées sur une planche. Et c'est à cette profusion, sans doute, qu'il dut de ne pas s'apercevoir de la perte des chaussures qu'il portait le jour précédent.

## XV

## L'ÉCHIQUIER DE M. ESCOTT

Avant de sortir, Morton ouvrit un vieux pupitre et en tira une grande enveloppe couverte de cachets de la poste russe. Il prit dans cette enveloppe une lettre écrite en anglais, et qui venait de son associé, le jeune Russe qui lui avait sauvé la vie. C'était un garçon industriel et pratique, et qui avait trouvé moyen d'apprendre à fond la langue de Morton pendant le temps qu'ils avaient vécu ensemble.

“Je vous envoie l'épreuve que vous me demandez, disait cette lettre après quelque temps de causerie amicale. L'article paraîtra, suivant votre désir dans les journaux russes dont vous m'avez donné la liste. Voici également la traduction dactylographiée que vous m'avez demandée, sur papier sans en-tête. Vous êtes un homme étrange, mon cher Escott, et j'avoue ne pas comprendre grand'chose au travail que vous me faites faire. Cependant, je n'hésite pas à vous satisfaire; je sais trop que vous ne pouvez avoir que des intentions honorables. Le prochain mouvement à exécuter sur votre mystérieux échiquier vous appartient. Bonne chance, mon cher ami, et au revoir, le plus tôt possible.”

Morton mit dans son portefeuille l'enveloppe couverte de caractères russes et sa traduction en anglais. Puis il se rendit à pied jusqu'à Whitehall, et de là, en cab, jusqu'à la Cité. En route, il s'arrêta devant une de ces officines d'allures assez étranges, y pénétra, griffonna quelques notes, et, dans l'une d'elles, se fit conduire auprès d'un homme hâlé, les cheveux noirs, et ce que nous appelons le “blanc” des yeux plus noir encore que les cheveux. Le menton présentait une large fossette, et, au fond de cette fossette, une tache



sombre. C'était l'éditeur d'un puissant journal financier, mais dont l'allure générale ne faisait en rien prévoir l'importance.

Le colloque suivant eut lieu.

— Je suis occupé, monsieur. Venez au fait rapidement, je vous prie.

— Demain, monsieur, cet article paraîtra dans les journaux russes dont voici la liste. Et en voici la traduction. Vous pourrez juger de son importance.



*Il avait toutes les peines du monde à le contenir.*

L'éditeur lut rapidement :

— Comment!... Le Nord de l'Oural!... La Compagnie de Tangye! C'est impossible!... Mais c'est de bonne copie, si c'est vrai.

— C'est de bonne copie, que ce soit vrai ou non, observa froidement Morton. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Mais... combien demandez-vous?

— Rien. Je suis très riche. Au revoir.

Et il retourna vers son cab, laissant l'é-

diteur assez stupéfait, son papier à la main.

L'homme se reprenait toutefois, quelques secondes après, et faisait appeler son secrétaire intime.

— Avez-vous des actions de l'Oural, Jennings?

— Non. Pourquoi?

— Parce que si vous en aviez, mon bon ami, il faudrait vous dépêcher de les vendre. C'est du papier qui ne va pas tarder à dégringoler.

— L'Oural?...

— Parfaitement: l'Oural! L'Oural ne vaudra pas demain la malédiction d'un chaudronnier. Le tsar a des privilèges miniers sur toute l'étendue du territoire russe, à ce qu'il paraît, et en matière de concession aucune signature n'a de valeur que la sienne. Or, elle ne figurerait pas sur les actes de Tangye, et le gouvernement russe serait décidé à faire valoir ses droits. C'est au moins ce que m'affirmait à l'instant un homme assez mystérieux et assez riche pour ne pas faire payer sa copie. La voilà, sa copie. Vous allez télégraphier à Saint-Petersbourg, où l'article doit paraître et attendre jusqu'à demain. Si la chose est vraie, nous l'imprimerons. Nous nous lancerons même d'un article de fond. La chose en vaut la peine.

— Et que va dire Tangye lui-même?... Vous savez qu'il détient un lot important du papier de l'Oural.

L'éditeur fit claquer ses doigts.

— Ça m'est complètement égal, conclut-il.

Cependant, Morton s'était rendu dans le voisinage de la Bourse. Il entra dans une maison d'apparence confortable et, au premier étage, fut conduit vers un homme extrêmement bien couvert, dont les yeux restaient continuellement fixés au plafond, et dont la bouche était si serrée qu'il pa-

raissait toujours craindre de laisser échapper ses secrets par l'une ou l'autre de ces voies.

Les deux hommes causèrent quelques instants. Puis Morton déclara :

— Les actions du Nord de l'Oural vont bientôt subir une baisse considérable.

Elles sont à deux aujourd'hui, remarqua son interlocuteur en ouvrant les lèvres aussi peu que possible. Il y a plus de deux ans qu'elles n'ont vu une trois quarts. Elles sont parties à cinq shillings de prime, et sont montées à une et demie en une semaine.

— Les actions d'une livre, répondit Morton, seront à 15 ou 16 shillings dans trois ou quatre jours.

— Pardon, dit encore l'homme d'affaires, est-ce qu'il s'agit bien du platine de Tangye?

— Oui, parfaitement, du platine de Tangye. Et je désire que vous m'achetiez à trois quarts, ou dans les environs, tout ce que vous pourrez trouver.

— Si ces actions, fit encore observer le courtier, viennent à trois quarts, vous pourrez acheter ce qui sera sur le marché. Le capital n'est que de 750,000 livres, et on dit que Tangye en détient un tiers.

— Alors, dit froidement Morton, achetez à n'importe quel taux, au-dessous d'une livre, un demi-million d'actions.

— Mais... monsieur.

— Voici des références. (Morton étalait des lettres de crédit). Et veuillez envisages, monsieur, que les transactions que je pourrai vous confier par la suite dépendront de la façon dont ce premier ordre aura été exécuté. En commençant à acheter, laissez entendre adroitement que c'est Tangye lui-même qui veut sauver le marché. Vous comprenez? Au revoir.

Le courtier restait debout, légèrement ébahi.

— C'est quelque Rotshchild déguisé, pensait-il.

Au dehors, les regards de Morton furent attirés par l'énorme manchette d'un journal le *Star*.

## LE DRAME DE PARK-LANE

*Le portrait de Miss Tangye.*

Morton acheta le journal.

— Quel Tangye est-ce là? demanda-t-il au porteur.

— Le roi du platine, sir.

## XVI

### UN REGARD EN ARRIÈRE

Un après-midi, quelques semaines avant que le mystérieux Morton fixât son domicile à la petite maison de Quetta Street, on aurait pu voir Jocelyn Barnard, une énorme pipe à la bouche et un gourdin sous le bras, une charmante petite fox-ferrier sur les talons, frapper au quatrième ou au cinquième étage d'une vieille maison de Bloomsbury. Un morceau de papier avait été épinglé à la porte devant laquelle il s'arrêta, et sur ce morceau de papier quelqu'un avait écrit :

"M. Guy Chesters est sorti."

Jocelyn continua toutefois à frapper, mais sans résultat. Alors, il se retourna vers sa chienne, et lui dit simplement :

— Pille Rose!

Rose se mit à aboyer avec fureur. On entendit comme un bruit de chaise renversée, la porte s'ouvrit, et un jeune homme apparut, moitié souriant, moitié fâché, une palette et des brossees à la main.

— Oh! c'est toi? Entre donc.

Barnard entra.

— Tu es occupé?

— Oui... non... un peu.

L'étudiant ne parut pas remarquer le léger embarras de son ami. Il s'arrêta devant une toile portant des couleurs fraîches. C'était un portrait de jeune fille. Et ce portrait de jeune fille parut produire sur Barnard une vive impression.

— Bon Dieu! Tangye, s'écria-t-il, qui est-ce là?

Le peintre rougit.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Mark, mon garçon, dit le futur docteur en agitant sa massue d'un air de menace (geste que Rose souligna sur-le-champ d'un aboiement avertisseur), Mark, mon garçon, quand un jeune homme fait le portrait d'une jeune fille, ce n'est généralement pas une tête d'imagination. Pardessus le marché, en l'espèce, comme on dit au Palais, je connais, le modèle.

— Toi! Ah! mon cher ami, combien je suis heureux de te voir aujourd'hui! Assieds-toi donc... Assieds-toi... dis-moi tout ce que tu sais d'elle.

— A la bonne heure. J'aime mieux ça. Mon cher ami, voici les traits d'une jeune personne à qui je porte beaucoup d'intérêt.

— Hé!

— A qui je porte même, dirais-je, un fort tendre intérêt.

— Comment?

— Et à moins qu'il n'y ait au monde deux jeunes filles qui se ressemblent comme deux pois, j'avouerai que je l'aime...

— Barnard!

— ...assez pour en faire quelque jour ma belle-soeur.

Mark Tangye prit la main de son ami et la serra affectueusement.

— Ah! combien je suis heureux...

Barnard était monté sur l'estrade du modèle.

— Et comment as-tu fait cette peinture?

— Mais... de mémoire... avec un croquis

ou deux. Oh! je l'ai étudiée longtemps avant qu'elle le sache.

— Et comment, misérable, se mit à crier Barnard en agitant son bâton, comment as-tu osé étudier ma future belle-soeur à son insu?

— Tais-toi donc? C'était au temple.

— En effet, Mona va régulièrement au temple.

— Elle s'appelle Mona? Oh! comme c'est doux!

— Elle s'appelle Mona dans l'intimité du home. Combien me donnes-tu pour savoir son vrai nom.

— Tout ce que tu voudras. Je ferai le portrait de sa soeur!

— Merci!... Mais je ne sais pas si je dois accepter...

— Ne fais donc pas l'imbécile.

— C'est vrai. Elle s'appelle Monica.

— Merci!... dit à son tour Mark. Il avait rougi, et ses regards s'étaient élevés comme pour contempler une vision du ciel.

— Son autre nom, poursuivit l'étudiant en médecin, est Fernyhough. Son père était employé dans les bureaux de la Compagnie minière du Nord de l'Oural.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire!

— Que papa fera peut-être cesser la romance avant le refrain.

— Il essayera, sans doute.

— Et à supposer qu'il le fasse, en effet, après que la jeune fille aura été éblouie par ton or, la crois-tu de nature à accepter un coeur et une chaumière?

— Mais, regarde donc ce visage, blasphémateur!

— Tu es très jeune, mon ami, répondit laconiquement Barnard.

— Ah! ne me desserts pas, au moins! Songe qu'il y a déjà plusieurs semaines que... Mais, dis-moi! Est-ce que je n'arrive pas trop tard... N'y a-t-il encore aucun mariage en train?...

— L'étudiant sourit.

— Non. Rassure-toi. Et, pour en être mieux convaincu, si tu veux, je t'emmènerai un de ces soirs dans la maison, je te présenterai comme un pauvre diable de peintre (et c'est d'ailleurs tout ce que tu seras si tu épouses un jour Monica). Si tu leur plais, tu reviendras. Voilà. Je ne t'aide que pour la première fois. Tu te débrouilleras ensuite.

— Oh! merci!

— Ah! mais, j'y pense: c'est impraticable.

— Pourquoi donc?

— Parce que ton nom te fermera les portes.

— Pas du tout. Je ne serai pas Mark Tangye; je serai Guy Chesters. C'est le nom dont je signe mes tableaux, tu le sais bien, puisque mon père n'a pas voulu que je le signe du mien.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il s'est imaginé que j'aurais vite assez de l'art, ou que je ne ferais rien de bon, et qu'il n'a pas voulu d'un raté dans sa famille. Que Chesters rate, ça lui est égal.

— Je comprends. Mais si le vieux Ben te reconnaît?

— Nous ne nous sommes jamais vus. Au bureau de mon père, je n'ai jamais rencontré que Bartle, le secrétaire.

Barnard hochait la tête, mal convaincu.

— Je n'aime pas beaucoup les mensonges en matière d'amour, dit-il. Il n'en arrive jamais rien de bien fameux.

— Je ne les aime pas non plus, répondit Mark Tangye, et je te jure de dévoiler ma véritable identité le jour où je serai certain de l'amour de Monica. Puis je la demanderai à son père, et je l'épouserai quoi qu'il doive advenir de ce mariage. As-tu confiance en moi?

Jocelyn Barnard eut confiance, et Guy

Chesters gagna peu de temps après ses entrées dans la petite maison de Quetta Street, puis dans le coeur pur de la jolie Monica.

## XVII

### L'AMOUREUX DE MONICA FERNYHOUGH

Quand les yeux de Morton tombèrent sur les lignes où était racontée l'affreuse mort de Gladys Tangye, les battements de son coeur, et sa pensée même, s'arrêtèrent pendant quelques instants. C'était de l'horreur qu'il éprouvait et aussi une intense stupéfaction. Puis à ces sentiments se mêla par degrés un peu de jalousie: le roi du platine venait d'éprouver un grand malheur, et lui, Calvert, n'était pour rien dans ce malheur. Le gibier tombait seul, au moment précis où il épaulait pour l'abattre.

Le petit homme, coudoyé par la foule, lut l'article jusqu'au bout, puis mit le journal dans sa poche et prit un omnibus qui se dirigeait vers l'ouest. Partout, de Queen Victoria Street à l'Abbaye, la sinistre nouvelle fut criée à ses oreilles. Il s'y habitua peu à peu et ne l'entendit plus.

Son esprit actif avait repris le calcul d'où devait sortir la ruine pécuniaire Tangye, et, de ce calcul, rien ne le pouvait détourner, même le profond désespoir où devait en ce moment même être plongé son ennemi.

En rentrant chez lui, Morton rencontra Jocelyn Barnard et lui tendit la main. Celui-ci la prit après une hésitation d'un dixième de seconde.

— Terrible affaire que celle de Park Lane! dit le jeune homme en observant son interlocuteur.

— Terrible, en effet, répondit gravement Morton. Ce ne peut être que l'acte d'un fou.

— Je l'espère, dit encore Bernard, énigmatique.

— Pourquoi l'espérez-vous ?

— Parce qu'il serait vraiment trop horrible de songer qu'une atrocité pareille a pu être commise par un être doué de raison.

— C'est vrai. Oh ! c'est une vilaine affaire. Et, cependant, la Providence sait ce qu'elle fait...

— La Providence !...

— Eh oui, monsieur Barnard, il y a peu d'hommes très riches qui n'aient une mauvaise action, une faute, un crime parfois, dans leur passé. Lorsqu'ils sont atteints, même indirectement, qui sait si ce n'est pas Dieu lui-même qui venge leurs victimes. Cet homme adorait cette jeune fille ; elle lui est retirée. Qui sait si ce n'est pas une toute-puissante justice qui s'exerce ?

— Oh ! justice bien odieuse !

— Oui, odieuse. Si j'avais un ennemi pareil, et qu'il eût une fille comme celle de Robert Tangye, j'aurais peut-être songé au crime ; je ne l'aurais pas commis. Al-lons, bonsoir, monsieur Barnard.

Le jeune homme le suivit des yeux, puis il murmura :

— J'aurais peut-être songé au crime... Mais je ne l'aurais pas commis...

Puis, il se mit en marche d'un pas machinal, comme il arrive à ceux qui pensent profondément.

Pour Morton, il entra lentement et sans bruit. Il avait la main adroite et le pied léger.

Son arrivée ne troubla même pas Monica Fernyhough, qui jouait du piano dans le salon.

Le vieillard s'arrêta pour l'écouter.

La jeune fille n'était certainement pas une virtuose de première force, mais elle jouait avec expression, et ne choisissait

pas les faciles valse à la mode ou les iné-pertes refrains des cafés-concerts.

Elle se croyait alors seule à la maison, et c'étaient de vieux airs souvent entendus pendant l'enfance que la rêverie ramenait à sa mémoire.

Monica, depuis quelques jours, avait entièrement changé d'allure.

La tristesse que Morton, en entrant dans la maison, avait cru remarquer sur son visage, avait insensiblement fait place à une mélancolie plus douce, traversée par instants de mystérieux éclairs de bonheur.

C'est que des événements considérables s'étaient produits, au cours de cette quinzaine, et notamment l'entrée dans la maison de Guy Chesters, ami de Jocelyn Barnard.

Le jeune homme n'avait pu complètement dissimuler sa tendresse naissante, et à son tour l'imagination légèrement romanesque de la jeune fille avait travaillé, ce qui est assez naturel en somme.

L'amoureux s'était cependant bien promis d'être circonspect.

Il n'entra dans la maison que pour une étude, une étude approfondie, sérieuse, grave même, et ce n'est qu'au cas où cette étude aurait donné des résultats parfaits qu'il déclina son nom véritable et formulait sa demande au papa Ben. Mais va te promener ! Dès que Barnard l'avait laissé en tête-à-tête avec les jolis yeux et le charmant sourire de Monica, dès qu'il avait entendu cette voix parlant pour lui seul, cet esprit frais et pur, pensant pour lui seul, la stratégie savante avait piteusement naufragé, tandis que s'inauguraient des entretiens qui n'avaient rien à voir avec le programme primitif.

Mark Tangye s'était emballé ; il était devenu ardent et persuasif, un peu trop impétueux peut-être. Monica lui avait fait doucement comprendre qu'il se trom-

pait de voie, que tous les coeurs de jeune fille ne sont pas bons à prendre d'assaut, et que ceci n'était pas le véritable moyen de l'acheminer vers l'hymen.

Alors, le peintre avait sombré dans du noir; il avait évoqué l'amertume d'une carrière artistique brisée et la nécessité, sans doute, d'un tombeau prochain.

Puis, passant à un ordre d'idées moins déclamatoire, il avait envoyé à Monica son portrait, fait de mémoire, charmant de ressemblance, et fort magnifiquement encadré.

Une lettre dédicace accompagnait l'envoi, annonçant un définitif abandon de l'art, et la résolution de caricaturer à l'avenir pour de petits journaux comiques.

Comment ne pas être touchée? Monica le fut.

La pauvre enfant ne s'était jamais rêvée si belle, et son coeur s'émut au contact de l'amour qui lui avait découvert tant de perfections.

— Pour me voir ainsi, pensait-elle, il faut qu'il soit bien sincèrement épris. Et pourtant, ajoutait-elle, fille d'Eve! elle me ressemble bien un peu.

Elle écrivit à Guy Chesters un petit mot, un petit mot de remerciement ému et le peintre arriva moins d'une demi-heure après, le ciel dans l'âme.

Du léger nuage qui s'était élevé à l'horizon, du malentendu sentimental que nos gens avaient vu apparaître, il ne fut naturellement plus question.

Le portrait fut installée en belle place, sur un chevalet superbe dont Guy Chesters fit les frais, bien qu'il fût un pauvre artiste dans la gêne.

Mais nous avons laissé Morton dans le couloir, écoutant la jeune fille.

Pendant qu'il l'écoutait, deux coups retentirent à la porte de la rue.

Le piano se tut et Monica parut.

— Oh! monsieur Morton, vous étiez là!  
— Oui, répondit gravement le petit homme, j'étais là. Et je vous remercie.

## XVIII

### LE SECRET DE GUY CHESTERS

Monica ouvrit et laissa entrer Guy Chesters. Celui-ci l'entoura de ses bras et l'embrassa affectueusement. Mais elle sentit que ses lèvres étaient froides et qu'il tremblait.

— Qu'avez-vous?... Qu'avez-vous, mon amour?

Monica, comme on voit, s'était jetée dans le sentiment, comme un jeune canard dans l'eau.

Morton, qui montait l'escalier, ne perdit rien de cette courte scène.

— Chère petite Monica. Elle a un fiancé. Guy c'est un joli nom. Je ferai quelque chose pour ce M. Guy.

Il entra chez lui et s'enferma.

Mais, déjà, Monica anxieuse, avait tiré son amoureux dans le salon où ne régnait qu'une lumière diffuse. Ben et Marion étaient dehors; un grand feu de bois, pétillant dans la cheminée, donnait à la chambre une allure de cordiale intimité.

Guy Chesters s'assit. Son visage reflétait une morne tristesse. La jeune fille en fut alarmée.

— Oh! mon ami, dit-elle, qu'est-il arrivé? Quelque chose de bien malheureux, n'est-ce pas? Dites...

Le jeune homme retint un sanglot; mais une grosse larme chaude roula sur sa joue. Il mit un bras autour de la taille de la jeune fille.

— J'ai un grand chagrin, ma chérie, un bien grand chagrin.

— Vous avez perdu quelqu'un des vôtres! !

— Oui.

— Oh! mon Dieu! c'est affreux!... Et qui donc, mon pauvre ami, qui donc?

— Ma jeune soeur.

— Oh! quel malheur!... oh! quel malheur!...

Monica mit ses bras au cou de son fiancé. Pendant quelques instants tous deux pleurèrent en silence.



— *“Je ne serai pas Mark Tangye, je serai Guy Chesters, c'est le nom dont je signe mes tableaux.”*

— Votre soeur... Mais Guy, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez une soeur...

— Hélas! ma pauvre enfant, il y a bien d'autres choses que je ne vous avais pas dites. Je vous ai trompée, Monica.

— Vous!

— Je vous ai trompée. Mais à cette heure ma douleur et un mensonge à porter, c'est trop. Je ne m'appelle pas Guy Chesters.

— Je m'appelle Mark Tangye.

La jeune fille eut un violent mouvement de recul. Puis la pitié qui lui était natu-

relle, éteignit tout autre sentiment dans son âme, et elle s'écria :

— Alors, c'est votre soeur qui a été... cette nuit... Oh! mon pauvre ami, comme je vous plains!

Tous deux restaient immobiles, contemplant les flammes. Monica pleurait silencieusement. Ce fut lui qui dut la consoler, la reconforter. Elle s'était pliée sous cette douleur comme un fragile roseau sous la rafale.

Puis, il dit doucement :

— A cause du malheur qui me frappe, et que nous n'avions pas mérité, ma chérie, il faut me pardonner d'être entré ici sous un nom supposé. J'ai eu tort; je ne connaissais pas votre coeur, et je me suis laissé entraîner à inventer une histoire ridicule, pour m'assurer qu'en moi, vous n'aimeriez que moi, et non le fils du millionnaire.

— Oh!

— Oui, je suis sans excuse; je suis un misérable d'ailleurs, mon amie, je ne vous ai trompée qu'en cela, car en ce qui concerne ma situation pécuniaire, hélas! je vous ai dit la vérité. Je ne vis que de ce que je gagne avec mes pinceaux.

— Vous êtes brouillé avec votre père?

— Oui, la carrière que j'ai choisie ne lui plaît pas.

A ce moment, Morton, parut, clignant des yeux pour apercevoir quelque chose ou quelqu'un dans la pénombre.

— Mille pardons, mademoiselle, dit-il, je cherchais votre père, à qui je désire parler.

Le vieillard examinait les deux jeunes gens avec insistance.

— Il n'est pas à la maison, monsieur.

— Je le vois, et je le regrette. Monsieur attend-il aussi M. Fernyhough?

— Non. C'est l'un de mes amis, répondit assez sèchement Monica.

— Je m'appelle Guy Chesters, ajouta le jeune homme en se levant.

— Je m'appelle Morton.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je suis heureux de faire connaissance de l'ami de Mlle Monica. Vous me trouvez sans doute un peu étrange en mes allures, monsieur, mais j'espère que mes cheveux blancs plaideront pour moi. D'ailleurs, je m'en vais. Pardonnez-moi tous deux cette entrée inopportune. Je vous félicite, monsieur, d'être l'ami d'une aussi charmante personne. J'avais une femme, autrefois, qui lui ressemblait beaucoup. Au revoir.

Il sortit et remonta l'escalier, très calme. Il murmurait :

— Très gentil garçon, ce Guy ; très bien élevé, très convenable. Nous ferons certainement quelque chose pour Guy et Monica. Mais pourquoi me semble-t-il que j'ai déjà vu la figure du jeune homme ? Etrange, en vérité !

— Quel bizarre personnage ! disait de sa part Mark à sa fiancée.

— Très bizarre, en effet. Vous souvenez-vous, mon ami, du jour où je vous ai dit que je préférerais les hommes sans moustaches, parce qu'on lit plus clairement sur leur physionomie ?...

— Certainement ! Je suis allé me faire raser le jour même.

— En vous disant cela, je pensais à M. Morton. Oh ! ne soyez pas jaloux !

— Je ne le suis pas.

Mark embrassa la jeune fille.

— Oh ! Guy !... Non, Mark...

— Continuez à m'appeler Guy. Je désire que mon véritable nom reste secret jusqu'à ce que j'aie parlé à monsieur votre père. Je choisirai l'heure. Je ne crois pas qu'en ce moment il aimerait à vous voir vous préoccuper d'un Tangye. Qu'il apprenne à m'estimer pour moi-même. Pensez-vous qu'il le puisse ?

— Et pourquoi non ? La carrière que vous avez embrassée n'est-elle pas aussi honorable que n'importe quelle autre ? Et maintenant, ami, si vous le voulez bien, parlez-moi de votre malheureuse soeur !

Mark Tangye dit alors à Monica ce qu'était Gladys, combien elle était douce et belle jusqu'à quel point l'aimait son père et combien était amer le chagrin de tous.

Et tous deux pleurèrent pendant que s'éroulait le brasier et que diminuait sa lueur à travers la chambre close.

## XIX

### LA CHANCE S'ÉLOIGNE

Le matin du troisième jour après la mort mystérieuse de Gladys, Robert Tangye se trouvait en voiture dans la Cité, à l'heure habituelle de ses courses. Il avait avec lui son fils Mark. Déjà, le millionnaire ambitieux avait triomphé du père en deuil, et c'est en pressant le cocher qu'il se rendait à son bureau, où l'attendait la solution d'affaires nombreuses et délicates, nécessitant tout son flair et toute son habileté.

A part quelques flétrissures autour des yeux noirs, le visage de Robert Tangye n'avait gardé que peu de traces de l'épreuve terrible par laquelle il venait de passer. Il se tenait droit et correct ; un léger pli à la base du front dénotait en lui des réflexions profondes.

Vers la moitié du voyage, il se tourna brusquement vers son fils.

— Le passé est le passé, dit-il d'une voix âpre, et il faut malgré tout s'occuper du présent. J'avais formé des plans pour l'avenir de ta soeur, Mark. Je la voulais riche et heureuse. Elle aurait épousé un pair d'Angleterre, au moins.



Mark jeta vers son père un regard où se lisait autant de surprise que de pitié. Robert Tangye ne vit pas ce regard.

— A présent, poursuivit-il, je ne compte que sur mes fils pour porter haut et loin le nom que je leur laisserai, la fortune que je leur aurai péniblement acquise.

Les joues bronzées du jeune homme pâlirent imperceptiblement; il ne répondit pas.

— Ton frère Bernard a l'esprit commerçant; il sera riche; une baronne lui donnera ce à quoi il doit s'attendre dans la vie, en récompense de ses facultés. Tu vois que je sais apprécier les gens, même quant ce sont mes fils.

Mark frissonna. Il sentait venir la lutte, âpre et grave.

— Pour toi, Mark, c'est autre chose. J'ai regardé et je regarde encore tes tentatives artistiques comme une distraction d'oisif. Distraction intelligente, d'ailleurs, je le reconnais. Mais le temps est venu, mon fils, où il va falloir les quitter pour des entreprises plus hautes et plus digne de nous, pour un champ plus vaste à glaner: j'entends celui de la politique. Je désire que tu entres au Parlement... dans un délai raisonnable. Tu as tout ce qu'il faut, je le sais, pour rendre glorieux le nom de Tangye et, quand la fatigue t'atteindra, quand tu te sentiras prêt au repos, c'est à la Chambre des Lords que tu le prendras, une couronne sur la tête. Je compte beaucoup sur toi, Mark. Je suis ambitieux, tu le sais, et comme je ne suis plus assez jeune pour commencer une carrière, il faut que ta jeunesse et ta vigueur s'emploient à transformer mes rêves en réalités.

Robert Tangye posa la main presque amicalement sur le bras de son fils.

— Tu quitteras ton atelier à la fin de cette saison. Alors, le malheur qui nous frappe aura été oublié. Puis, tu iras sur le

continent où tu te créeras des relations indispensables; des relations que je t'indiquerai. Puis, tu rentreras, et au travail! Nous dépenserons tout l'argent qu'il faudra, et présenterons ta candidature aux prochaines élections générales. Tu ne te marieras pas trop tôt. Un sous-secrétaire d'Etat doublera tes chances d'épouser la fille d'un duc et pair. Qu'en dis-tu?

En développant son plan d'ambition, Robert Tangye, facilement enthousiasmé, en venait à oublier la mort de sa fille, survenue seulement depuis quelques heures. Un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres, et ce sourire blessa son fils, encore abîmé dans une profonde douleur. Il allait parler mais la voiture s'arrêta devant le somptueux édifice de granit, où la Compagnie du Nord de l'Oural avait ses bureaux.

— Monte un instant, dit le millionnaire, je dois avoir quelque argent à te remettre et tu dois en avoir besoin.

Mark Tangye, soucieux, suivit son père dans son cabinet. Mathieu Bartle, le bilieux secrétaire intime du roi du platine, travaillait silencieusement à sa petite table.

— Mon père, dit le jeune homme, je voudrais que la suite de notre conversation eût lieu sans témoins.

— Bien. Bartle, laissez-nous donc un instant.

Le secrétaire sortit, emportant ses papiers. Robert Tangye se mit à libeller le chèque qu'il avait promis à son fils.

— Monsieur, lui dit celui-ci d'un ton net, légèrement fiévreux, je suis disposé à faire tout ce que vous me demanderez en ce qui concerne le choix d'une carrière, bien que j'aime beaucoup celle que j'avais choisie moi-même. Je comprends, je trouve raisonnable et sage que vos ambitions montent plus haut que les miennes.

— J'en étais certain.

Robert Tangye signa le chèque d'une main énergique.

— Mais, continua Mark assez gauchement, il y a une chose qu'il faut que je vous dise... c'est que... c'est que...

— Tu as quelques dettes? interrompit le père en souriant et en passant le buvard sur son papier.

— Non... ce n'est pas cela... c'est pour le mariage. Il y a quelqu'un qui... que je...

— Amoureux?

— Oui.

Robert Tangye eut une moue d'ennui. Il se leva et vint mettre la main sur l'épaule de son fils.

— Qui est-ce?

Mark ne répondit pas.

— Ah! ah!... Jolie, pauvre et sans naissance, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je le pensais. Eh bien, mon cher garçon, crois-moi, le jeu n'en vaut pas la chandelle. J'ai passé par là. L'homme sage se marie pour deux choses: l'argent ou la situation. L'argent tu l'as, tu n'as donc pas besoin de le rechercher. La situation, tu ne l'as pas, et il faut que tu la recherches. Maintenant laisse-moi travailler.

...Débrouille-toi de ton intrigue le mieux que tu pourras. Si tu as besoin d'argent, viens me trouver.

— Monsieur, dit gravement Mark, je vous demande d'écouter sérieusement ce que je vous dis sérieusement. Je ne puis pas vous donner satisfaction sur ce point.

— Mais si, tu peux. Mais si, tu peux, insista le millionnaire d'un ton de bonne humeur parfaitement joué. Allons, voici Bartle qui frappe. Laisse-moi à mes affaires.

— Mon père, dit alors lentement Mark Tangye, j'aime Monica Fernyhough, et elle m'a promis d'être ma femme.

Robert Tangye eut un regard égaré.

— Monica Fernyhough!... Mais non, c'est impossible! Fernyhough! Mais ce n'est même pas un nom!

— C'est le nom de son père. Et vous le connaissez bien, puisque son père était dernièrement encore sous vos ordres.

Le roi du platine se reprit. Il poussa le chèque — un chèque de cinq cents livres — doucement, entre les doigts de son fils.

Il dit, toutefois, d'une voix où la colère n'était pas entièrement dissimulée:

— Epousez cette fille, et ceci constituera votre dot, ainsi d'ailleurs que le dernier shilling que vous recevrez de moi. Vous m'entendez bien, le dernier shilling.

Mark ne répondit pas. Il fit froidement quatre morceaux du chèque, et les posa sur le bureau de son père.

— Est-ce là votre réponse? cria la père, blême de rage.

Le jeune homme allait répondre par quelque mot irréparable. La pensée de sa soeur à peine inhumée monta devant son esprit et le calma.

— Ne nous querellons pas, monsieur, dit-il. Du moment que nous ne pouvons nous entendre sur l'affaire principale de ma vie, je n'ai aucun besoin de cet argent, simplement.

— Sortez.

Mark salua et sortit. Il était à peine dans le corridor que Bartle se jeta dans le bureau, le visage bouleversé, et, tendant un journal à Robert Tangye:

— Oh! monsieur! cet article!... cet article...

— Quoi?... Quel article?...

— Celui-ci, monsieur...

Le millionnaire le parcourut rapidement.

— Eh quoi! Bartle, en êtes-vous encore à vous émouvoir d'un mensonge... d'une calomnie?

— Mais la Bourse, monsieur, la Bourse! nous étions à 19 quand...

— C'est bien. Laissez-moi.

Robert Tangye, demeuré seul, resta quelques instants soucieux, les yeux fixés sur le tapis.

Puis il murmura :

— Ma chance est morte!

## XX

### CONSULTATION

Le mystérieux Morton était assis dans un petit salon confortablement meublé, appartenant à une maison des environs de la Banque. Nous l'avons déjà vu là une fois, au moment où il préparait une bizarre partie d'échecs. Le même interlocuteur, correct, bouche pincée, paupières ridées, causait avec lui.

— Vous êtes maintenant, monsieur, disait respectueusement le courtier, propriétaire de cinq cent mille actions ordinaires de la Compagnie minière d'or et de platine de l'Oural. Permettez-moi de vous féliciter de la façon dont vous êtes informé.

Morton parut ne pas entendre le compliment.

— Quel est le capital ordinaire de la Compagnie Tangye?

— Trois quarts de million. D'où il résulte que vous possédez, dès aujourd'hui, droit de contrôle.

Morton regardait froidement l'homme d'affaires.

— Le jour où ceci serait publiquement établi, monsieur, marquerait sans doute la fin de nos relations.

— Oh! je suis la discrétion même! se hâta de protester l'agent, qui ne disait d'ailleurs que la vérité.

— Pouvez-vous me trouver quinze ou vingt personnes qui prêtent leurs noms

dans cette affaire, cent actions seulement restant ouvertement à moi? Je voudrais aussi connaître quelqu'un qui puisse souscrire quelques parts.

Son interlocuteur mit silencieusement un nom et une adresse sur une fiche: "M. Constantin Smith, 13, Buscklesbury."

— Cela suffira pour le moment, merci. Morton se disposait à sortir.

— Ah! dit-il près du seuil, je m'intéresse particulièrement à un excellent employé tout à fait digne d'intérêt. N'auriez-vous pas une occupation pour lui?

— Sans doute. Et très heureux de pouvoir vous être agréable. Est-il depuis longtemps sans emploi?

— Quinze jours environ. Je lui dirai de passer. N'exigez de lui aucune référence. Je me rends responsable de sa conduite et de son travail.

Le courtier s'inclina de nouveau.

— Qui dois-je attendre?

— Fernyhough. Benjamin Fernyhough.

— Comment! le vieux Ben! un excellent commis. Je serai très heureux de l'avoir. Mais n'était-il pas, dernièrement encore, à la Compagnie du Nord de l'Oural?

Morton se mordit les lèvres. L'agent saisit le geste et sourit. Le vieillard sourit aussi et s'éloigna.

— Un homme très habile, songeait l'autre en se frottant les mains après son départ. Un homme très habile.

Morton était monté dans un omnibus se dirigeant vers Westminster. Puis il rentra chez lui. Dans le corridor, face à son logement, Jocelyn Barnard fumait une pipe.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il. Voulez-vous me permettre d'entrer quelques instants chez vous?

— Tout à votre disposition, cher monsieur.

L'étudiant se mit à cheval sur une chai-

se et appuya ses bras au dossier. Puis il posa le fourneau de sa pipe dans la paume d'une de ses mains. Morton prit un fauteuil près de la cheminée, et attendit que son serviteur parlât, ce qui n'arriva d'ailleurs qu'au bout de quelques secondes.

— J'ai été assez heureux, monsieur, pour vous être de quelque utilité l'autre soir, à un moment... difficile.

Les yeux de Morton clignaient.

— Je sais, en effet, monsieur, que je suis votre débiteur.

— Oh! de fort peu. Quatre sous de chlorodyne, à peu près.

— De chlorodyne? demanda Morton, vaguement inquiet.

— Oui. J'ai dû vous en donner un peu pour vous faire dormir. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Quand vous avez été pris par le sommeil, j'ai pris, moi, la liberté de vous examiner pour m'assurer que vous n'étiez pas blessé. Et c'est ainsi que j'ai remarqué une fracture ancienne, du crâne. Serait-il indiscret de vous demander à quelle époque elle remonte?

— Pourquoi désirez-vous le savoir? dit assez vivement Morton.

— Mais simplement, répliqua l'étudiant, parce que la chose me paraît d'importance pour votre état de santé actuel et futur.

Le vieillard réfléchit un instant encore.

— Il y a six ans environ, se décida-t-il à dire.

— Ah!

Barnard s'était remis à fumer avec énergie.

— Vous en êtes-vous jamais senti de puis?

— Non, déclara nettement Morton.

— Cette... cette sorte d'attaque, que vous

avez eue l'autre soir, vous ne vous rappelez pas en avoir eu d'autres, auparavant?

— Jamais.

L'étudiant songea quelques instants encore. Puis il dit:

— Je crois, monsieur, qu'il n'est pas bon pour vous de rester aussi seul. Vous devriez vous créer des relations, aller, venir, causer, voir des choses. Vous vivez trop enfermé en vous-même.

Morton avait froncé le sourcil.

— Je n'ai pas d'amis, dit-il avec quelque tristesse. Et je ne désire pas en avoir. Mais pourquoi me dites-vous tout cela?

Barnard suçait sa pipe.

— La blessure que vous portez au crâne, répondit-il, me paraît responsable de la crise de l'autre soir. Et si j'étais votre docteur, je vous ordonnerais ce que j'ai déjà conseillé: distractions, gaieté, causer, voir. En d'autres termes, je vous dirais: si vous tenez à votre santé, à votre raison, à votre vie même, évitez les soucis, ne vous appesantissez pas trop sur les mêmes préoccupations.

Morton s'était levé.

— En vérité, monsieur, vous êtes bien bon de prendre cette peine pour un étranger. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais votre attitude me semble étrange, même pour un docteur.

— Elle l'est peut-être, répondit Barnard avec calme, mais vous n'êtes pas non plus un patient ordinaire. Je ne sais s'il vous plaira que je me montre aussi franc, mais je tiens à vous dire que si l'attaque de l'autre jour se renouvelait souvent...

— Eh bien? dit Morton avec quelque impatience.

— Eh bien, les crises commenceraient par durer beaucoup plus longtemps...

— Et puis?

— Et puis, ces crises, qui affectent pas-

sagèrement le cerveau, peuvent amener certains dangers.

— Pour moi!

— Et pour d'autres.

Les deux hommes s'observèrent un instant silencieux. Leurs visages étaient devenus graves.

— Vous n'avez pas d'amis, monsieur Morton?

— Non.

— Peut-être avez-vous des ennemis?

Les yeux du petit homme étincelèrent.

— Monsieur Barnard, dit-il, d'un ton glacial, nous sommes encore des étrangers l'un pour l'autre.

L'étudiant s'était levé.

— Je regrette, dit-il, que vous interprétiez à la curiosité pure ce que je considérerais comme un devoir professionnel. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

— Arrêtez! Vous avez raison. Vous m'avez surpris; mais je vous fais mes excuses. Et maintenant, je désire que vous me rendiez un service.

— Volontiers.

— Si vous prévoyez... Si vous pouvez prévoir une autre attaque, je vous prie de veiller sur moi... de me soigner. Et j'espère qu'à partir de cette heure vous me permettrez de vous tenir compte de vos dépenses et du temps que vous passerez auprès de moi. Le marché est-il conclu?

Barnard regarda son nouveau client avec quelque anxiété. La figure était honnête, soucieuse, triste. Le soupçon céda.

— Conclu! dit-il.

Morton avait tiré de son portefeuille deux billets de cent livres.

— Il pourrait vous arriver, dit-il, en exécutant ce regrettable contrat, d'avoir à dépenser plus d'argent qu'il n'y en a en votre possession. Prenez ceci, et disposez-en pour moi, si vous voyez apparaître

d'autres signes de... comment dirais-je? d'éclipse mentale.

L'étudiant prit les billets, les plia lentement, et les mit dans sa poche.

— Et maintenant, vous avez dit tout à l'heure que ces accès pourraient devenir dangereux pour d'autres que moi-même. Je vous jure, monsieur Barnard, que vous me jugez mal, et que je suis incapable d'un acte de violence. J'ai beaucoup souffert; on m'a fait beaucoup de mal, mon âme est aigrie et j'aime ma vengeance, mais je me vengerai sans jamais m'avilir à mes propres yeux.

Barnard écoutait, sans une parole.

Il prit congé, remonta chez lui, regarda les deux cents livres et pensa:

— Cet homme est peut-être le plus habile criminel de la terre. Et cet argent, c'est peut-être le prix de mon silence!

## XXI

### MATHIEU BARTLE FAIT UN PEU D'ESPIONNAGE

Quelques jours après sa querelle avec son fils au sujet de Monica Fernyhough, Robert Tangye aurait fait l'effet, à qui aurait pu le surprendre dans sa solitude, d'un individu bien malheureux. Sa chance, comme il l'avait dit lui-même, "paraissait morte". Sa fille adorée avait été assassinée, Mark avait ouvertement regimbé contre ses volontés, et des bruits alarmants répandus avec une habileté consommée, dépréciaient dans une inquiétante mesure le papier de la Compagnie de l'Oural.

Mais Robert Tangye n'était pas homme à se laisser abattre longtemps. Le courtier de Morton avait rapidement débarrassé le marché des paquets d'actions qui y tombaient comme tombent les feuilles mortes par l'ouragan; les rumeurs malveillantes

s'étaient calmées et les valeurs avaient repris, avaient dépassé, même, leurs cours habituels. Il ne s'agissait donc que d'une audacieuse spéculation, qui ne mettait aucunement en péril l'existence ou le crédit de la Compagnie minière. Restait à découvrir l'auteur de la spéculation.

En ce qui concerne Morton, le but qu'il se proposait avait été atteint. Il était possesseur des deux tiers des actions ordinaires de l'Oural. Le troisième tiers appartenait presque exclusivement à Robert Tangye lui-même. Mais, comme les parts de Morton étaient nominalement détenues par des personnages nombreux, aussi complaisants qu'insignifiants, il devenait bien difficile au roi du platine de deviner l'ennemi mortel qui venait de manoeuvrer dans ses eaux. Il pouvait se croire maître encore des destinées de la Compagnie minière, et Morton était trop habile pour le détromper trop tôt.

Quand Robert Tangye eut réussi à se rassurer, quand il fut certain qu'un demi-million de livres sterling n'avait pas disparu de ses caisses comme par quelque coup de baguette magique, ses pensées se tournèrent vers son fils Mark, qui venait de marquer d'aussi graves vellétés d'indépendance. Il ne serait pas exact d'affirmer que les quelques heures écoulées depuis la discussion avaient modifié ces pensées, et mis quelque douceur au coeur du millionnaire. Il était douteux, d'ailleurs, qu'il lui restât un coeur, depuis que Gladys, sa seule affection sur terre, lui avait été enlevée. Il se disait plus que jamais, au contraire, que Mark était indispensable à la réalisation de ses plans ambitieux, et sa résolution fut vite prise de ne pas l'abandonner à l'influence qui le gouvernait entièrement aujourd'hui. C'est à Mathieu Bartle qu'il songea pour l'aider dans son projet.

Mathieu Bartle a déjà été présenté au lecteur comme un individu désagréable, voûté, les yeux brillants, le front bas, la poitrine étroite, bilieux, et âgé indifféremment de vingt-cinq à quarante-cinq ans. C'était aussi le secrétaire intime du millionnaire, qu'il admirait, qu'il aurait voulu copier, et à qui il vouait un dévouement de chien. Les natures les plus disgraciées ont de ces laçunes.

— Bartle, lui dit son maître, alors qu'il travaillait silencieusement à sa petite table, près du bureau somptueux du roi du platine, je vais vous donner une preuve de confiance et vous charger en même temps d'une mission délicate.

— J'en serai fort honoré, monsieur. En quoi puis-je avoir le bonheur de vous servir personnellement.

— En vous occupant de mon fils Mark. Il s'est amouraché ridiculement d'une fille sans naissance, et nous avons eu à ce sujet une assez grave discussion.

— C'est bien regrettable, monsieur.

— En effet, Bartle, c'est très regrettable. Le nom de cette personne est Fernyhough. Elle est la fille de Benjamin Fernyhough, que j'ai dû congédier il y a quelque temps. Vous voyez, mon ami, que je vous parle avec la plus entière confiance.

— C'est bien. Voici maintenant, ce que j'ai l'intention de vous demander. Il faudrait savoir adroitement si Mark est aussi véritablement épris de cette jeune fille qu'il veut bien le dire, et en cas d'affirmative, la connaître moralement et déterminer, s'il n'y aurait aucune chance de la faire renoncer à ses ambitions avec de l'argent. Vous me comprenez bien?

— Oui, monsieur, fort bien.

— Voulez-vous essayer?

— Sans doute, monsieur, ne vous suis-je pas tout dévoué?

— Je le sais. Je désire que mon nom ne soit pas inutilement compromis dans cette affaire, et je me fie pour cela à votre tact.

— Vous pouvez être tranquille, monsieur, je suis adroit. En outre, j'affirme qu'aucune autre mission ne pouvait davantage me plaire. J'y mettrai tous mes soins, vous pouvez en être sûr, et j'avoue que s'il ne s'agissait pas de votre fils Mark, c'est avec grand plaisir que je l'accomplirais.

— Je vous avais donc bien jugé. Merci. Rendez-moi compte aussitôt que possible.

Robert Tangye ferma minutieusement les tiroirs de son bureau, prit ses gants et son chapeau et sortit. Sa voiture le mit en quelques minutes à sa princière résidence de Park Lane.

Ah! celle-ci était bien vide, à présent. Gladys morte, Mark déshérité, Mme Tangye toujours malade, partie pour une cure interminable, il n'y restait que Bernard, le fils aîné, sorte de citadin lourd et égoïste, dont la présence ne faisait qu'irriter son père en des comparaisons perpétuelles avec la grâce de la jeune fille et de la haute intelligence de son frère.

Depuis le crime, et bien que les journaux n'en parlent plus, bien que l'opinion publique l'eût oublié, bien que l'enquête policière parût abandonnée, une ombre lugubre avait continué à planer sur la maison. Le silence y régnait; on n'y rencontrait que des fantômes soucieux, qui glissaient machinalement aux occupations quotidiennes et à qui le toit semblait littéralement peser sur la tête.

Robert Tangye se mit à table, en face de son fils, et tous deux dînèrent sans un mot.

Au même instant, Mathieu Bartle déambulait dans Quetta Street, sur le trottoir opposé au numéro 1. Ses yeux perçants eurent tôt fait d'étudier la petite maison

dans tous ses détails. Une figure le gênait, pourtant: celle de Morton, qui, à une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée, un chapeau de paille sur la tête, fumait un cigare. Un gros diamant luisait à un de ses doigts.

Qui ça peut-il bien être? se demandait Bartle. Assurément pas le futur beau-père, puisque je le connais. Un oncle de la jeune fille? Simplement un locataire? un locataire cosu, en tous cas; il a un beau brillant. Je le saura. Mais ce que je voudrais voir, c'est la jeune fille. Et le patron ne m'a même pas dit à quoi elle ressemble.

Le secrétaire de Robert Tangye continuait à monologuer ainsi, suivant à petits pas son trottoir, lorsque deux hommes s'engagèrent dans Quetta Street par son extrémité ouverte — nous avons dit que cette rue se terminait d'un bout en cul-de-sac.

Ces deux hommes étaient élégants et paraissaient solidement musclés. C'étaient nos amis Jocelyn Barnard et Guy Chesters, autrement dit Mark Tangye. Ils arrivèrent près de Mathieu Bartle au moment même où celui-ci se retournait pour une nouvelle promenade sur le trottoir. Les trois hommes se trouvèrent inopinément face à face, sous un des becs de gaz qui éclairent Quetta Street.

—Je vous demande pardon, messieurs, dit Mathieu Bartle suffisamment déconfit.

Mais Mark Tangye l'avait déjà saisi aux épaules.

—Qu'est-ce que vous faites donc ici, monsieur Bartle? Vous m'espionnez, je crois.

—Veuillez m'excuser, monsieur; je n'espionne personne. Je me trouve simplement connaître quelqu'un par ici; quelqu'un que j'attends, du reste. Et pourquoi trouve-

riez-vous singulier que je me promène dans Quetta Street, puisque vous vous y promenez vous-même?

La provocation n'était pas adroite; elle eut pour effet de confirmer les soupçons de Mark et de faire naître ceux de Jocelyn.

Bartle voulu s'éloigner, mais les deux jeunes gens lui barraient le passage.

—Écoutez-moi bien, monsieur Bartle. Vous avez reçu l'ordre de renseigner quelqu'un sur mes faits et gestes et vous essayez de gagner le plus consciencieusement possible votre vilain argent. C'est un côté de la question. L'autre côté, c'est que je prétends, moi, ne pas être surveillé par vous. En conséquence, continuez votre métier si bon vous semble, mais prenez-vous-y assez adroitement pour que je ne vous aperçoive plus. Car si je vous apercevais encore, je me verrais dans la déplorable nécessité de vous casser les reins. Vous m'enendez bien, monsieur Bartle?

Le secrétaire se tut. Il est certain que le jeune homme pouvait bien avoir raison. A ce moment même, un petit homme coiffé d'un chapeau de paille et fumant un pur havane traversa la rue et s'approcha du groupe.

—Pardon, d't-il, avec un léger accent amériovien qui perçait souvent dans sa façon de prononcer l'anglais; pardon, messieurs, je vous vois engagés dans une discussion qui paraît difficile. Mon expérience peut-elle vous être de quelque utilité?

Barnard, en le voyant arriver, avait glissé à l'oreille de Mark:

—Sur ta vie, pas un mot devant lui.

—Merci, répondit-il assez froidement à Morton; nous étions, en effet, en différend avec monsieur, mais le différend est tranché. Retirez-vous, ajouta-t-il en se

tournant vers Bartle, et que tout ceci n'arrive plus.

L'espion de Robert Tangye, heureux de s'en tirer à si bon compte, fila.

—Quel est donc cet homme que vous traitez avec aussi peu de cérémonie, dit encore Morton.

—Pas grand'chose de recommandable, ni d'important, répondit laconiquement Barnard.

Et il serra de façon significative le bras de son ami.

Un chevalier d'industrie qui cherchait à nous soustraire de l'argent, dit Mark.

—Ah! ah! une sorte de voleur de grand chemin. Merci, messieurs, et pardon de vous avoir dérangés.

Morton rentra.

—Pourquoi tout ce mystère? demanda Mark à Barnard aussitôt qu'ils furent seuls.

—Mark, lui répondit gravement l'étudiant, au nom de ce que tu as de plus cher, ne laisse jamais deviner ton véritable nom à cet homme.

—Pourquoi donc?

—Je ne puis pas m'expliquer davantage. Il faut que tu m'obéisses aveuglément, en cette circonstance, et sans même chercher à comprendre. Plus tard, tu sauras tout. Quant à présent, rappelle-toi que ton bonheur, que ta vie, peut-être, sont intéressés au secret que je te recommande.

—Tu m'effrayes!

—Il ne faut pas t'effrayer; tu ne cours actuellement aucun danger. Mais il faut être très prudent, car tu pourrais en avoir à courir.

—Eh bien! soit, je continuerai à être pour lui Guy Chesters, jusqu'à ce que tu en décides autrement. Mais avoue que tout ceci est bizarre, et d'un romanesque qui jure avec l'époque.

—Bizarre, oui; romanesque, oui, mais



“il faut” que nous soyons romanesques et bizarres, pour le moment.

## XXII

## MORTON S'INTÉRESSE À GUY CHESTERS

En disant à Mark Tangye de céler son nom véritable, Jocelyn Barnard avait parlé à temps, comme on va le voir. Les deux jeunes gens entrèrent dans la petite maison et trouvèrent dans la salle basse Miss Marion Fernyhough, qui, rouge et active, se livrait à un repassage passionné. Monica était sortie.

Mark se sentit embarrassé. S'il restait, il pouvait gêner le tête-à-tête de Barnard et de sa fiancée; s'il partait, il manquait sûrement le retour de sa fiancée à lui. Mais il eut une heureuse inspiration.

—J'ai besoin de cigarettes, déclara-t-il.

Jocelyn Barnard lui jeta un regard reconnaissant, Mark sortit, Marion Fernyhough ajouta quelque chose à la rougeur que le repassage avait déjà mis sur ses joues.

Nous laisserons les deux amoureux, si vous le voulez bien, causer de leur petites affaires et suivrons Mark dans la rue. Il se mit à y museler, après avoir allumé une cigarette, et Morton qui fumait encore à sa fenêtre, comprit d'un regard ce qui se passait. Il descendit et rejoignit le jeune homme.

—Bonsoir derechef, monsieur. Veuillez m'excuser de vous rejoindre dans votre promenade. Belle soirée, n'est-ce pas?

—Très belle, en effet, répondit Mark un peu nerveux. (Il songeait à l'avertissement que venait de lui donner Jocelyn Barnard.)

—Et... poursuivit Morton, est-il temps de vous féliciter, monsieur?

—De quoi donc?

—Mais, au sujet de Mlle Monica.

—J... je le crois, bégaya l'artiste.

Morton souriait.

—Une bien charmante jeune fille. Et vous êtes un heureux homme, monsieur Chesters. Le grand jour est-il proche?... Oh! ne croyez pas de ma part à une simple curiosité. Je m'intréresse réellement beaucoup à votre fiancée et serais désolé de m'absenter au moment où son bonheur sera consacré.

—Vous êtes trop bienveillant, monsieur, mais je crains bien de ne pouvoir, d'assez longtemps encore, fixer la date de notre mariage. Ma situation ne me le permet pas.

—Ah! ah!... Et puis-je vous demander sans indiscretion, monsieur, quelle est cette situation.

Mark Tangye commençait à se sentir agacé de cet interrogatoire.

—Je suis artiste, dit-il brièvement.

—Ah! ah!... artiste. C'est une profession agréable et honorable. Avez-vous déjà produit quelque chef-d'oeuvre?

—Je ne suis pas assez présomptueux, monsieur, pour me servir d'un mot pareil à vingt-deux ans.

—C'est vrai. Je viens de dire une bêtise. Excusez-moi. Avez-vous des tableaux à vendre?

—Mais...

—Mais quoi? Je suis très riche, si riche, que si je vous disais le chiffre de ma fortune, j'aurais l'air de me vanter. Pour quoi donc ne formerais-je pas une galerie de tableaux, comme tant d'autres. Je ne suis qu'un bourgeois, comme vous dites en style d'atelier, mais je vous assure que je sais reconnaître une bonne toile d'une mauvaise. Voulez-vous me dire où je pourrais voir votre collection.

—Que le diable l'emporte! pensait le jeune homme.

Et il ajouta tout haut :

—Mais, monsieur, je ne suis pas marchand.

—Ah!... Tant pis!... Tant pis pour Mlle Monica, ajouta-t-il crûment.

Mark Tangye se sentit pris de remords.

—C'est vrai, dit-il. Et c'est folie à elle de me confier sa vie. Croyez-vous que je ne le sache pas?

—Bon! Est-ce que j'ai dit quelque chose de semblable? Allons, donnez-moi votre adresse, et je passerai voir vos oeuvres. Ne faites pas de fierté inutile. Et rappelez-vous que parmi les peintres célèbres, beaucoup ne le seraient pas s'ils n'avaient trouvé un ami puissant qui leur me te le pied à l'étrier.

Mark Tangye, ému, tendit la main.

—Merci, monsieur, dit-il. Mon atelier est dans Bloomsbury. Mon nom est connu.

Morton prit soigneusement note de l'adresse. Puis il aperçut Monica, qui entra dans la rue.

—Voici votre fiancée, dit-il. Je vous laisse. A bientôt.

Il rentra, et les deux jeunes gens furent à la rencontre l'un de l'autre. Mark raconta ce qui venait de se passer.

—Oh! que je suis heureuse! s'écria la jeune fille. C'est le commencement de la gloire, mon ami.

—Peut-être. En tout cas, c'est une marque d'intérêt que Morton prétend vous donner, à vous, et j'en suis très heureux. Je lui en suis très reconnaissante.

Monica se mit à rire, à rougir, à causer avec animation.

Et ce n'est que plus tard, renré chez lui, que Mark Tangye entendit résonner à son oreille les paroles de l'étudiant en médecine :

—Ne laisse pas connaître à cet homme ton nom véritable; il y va de ton bonheur et peut-être de ta vie.

## XXIII

### MORTON QUITTE LA VILLE

Quelques jours après, Morton quitta la ville. De ce départ inattendu, les Fernyhough ne reçurent qu'un avertissement vague; Barnard ne le connut qu'après le fait accompli.

La raison pour laquelle l'ancien prospecteur se mettait en route était au moins étrange. La mort terrible de Gladys Tangye avait, à un moment donné, rempli les journaux quotidiens et illustrés d'anecdotes sur le roi du platine, sur sa fortune, sur ses habitudes et sur son histoire. Par hasard, Morton avait lu un jour la description d'une somptueuse maison de campagne que possédait Robert Tangye à Haslingden dans le Berkshire. Le journal énumérait avec complaisance les galeries de magnifiques tableaux, les parcs, une avenue d'aulnes célèbres, etc., etc.

Un jour, la coupure lui retomba sous la main. Il la relut d'un bout à l'autre, sa figure grave et immobile. Et il songea :

—Combien cet homme doit se sentir orgueilleux de posséder de telles richesses!

Puis ses pensées devinrent, et il se dit que Tangye devrait être au bain; que c'était un assassin, qu'il avait tué froidement pour s'enrichir, et que si lui, Calvert-Morton, était encore de ce monde, d'autres, Millie, l'enfant, étaient partis pour toujours, victimes innocentes de la lugubre tragédie jouée dans les solitudes de l'Oural.

Tout à coup, il se leva, sortit, dit en passant à l'une des jeunes filles qu'il ne rentrerait peut-être pas le soir. Obéissant à une impulsion plus puissante que sa volonté même, il se rendit à Paddington. Il fit une belle et calme journée. Quel-

ques heures après, Morton était installé à l'auberge de la Tête de Sarrasin, dans le village silencieux d'Haslingdon.

Après le dîner, il se rendit vers le Prieuré (a nsi se nommait la propriété de Robert Tangye) et entra dans le parc sans avoir eu rien à demander à personne. Le Prieuré était véritablement un très beau modèle de maison de campagne anglaise, une de ces vieilles propriétés confortables et solides défiant les siècles, coupées d'avenues majestueuses comprenant des plantations admirables, d'immenses pelouses veloutées, des vergers encombrés et du gibier sous les pas. Une paix profonde était répandue sur l'ensemble, et tout dormait délicieusement sous l'ardeur d'un puissant soleil de juillet.

Morton marchait, contemplait et maudissait au fond de son cœur à gré. Il erra parmi les taillis jusqu'à la nuit close, jusqu'à l'heure où se leva la lune, pour transformer le Prieuré en quelque décor de rêve nocturne, doucement bleu, doucement argenté.

Il ne put supporter davantage le spectacle de la prospérité de son ennemi, et revint vers l'auberge. Et lorsque le carillon d'une très ancienne église sonna minuit, il dormait, mais d'un sommeil fiévreux et soucieux, qui ne devait pas lui procurer le repos.

Il s'agita bien ôt. Puis il s'assit sur son lit et passa les mains sur son front ridé et ses cheveux blancs. Il s'habilla rapidement, mais sans faire le moindre bruit. Les persiennes n'avaient pas été fermées et la lumière de la lune entra à larges flots dans la chambre.

Morton prit des allumettes sur son bougeoir et les mit dans sa poche. Puis il ouvrit sa porte. La maison était absolument silencieuse. Il descendit l'escalier sans faire craquer une marche, glissant comme

un fantôme. En arrivant dans la salle basse, il s'arrêta et parut chercher quelque chose. Il saisit une bouteille d'alcool, en versa quelques gouttes sur le sol, et les alluma. Il mit le pied sur la petite flamme bleue. Alors, il cacha la bouteille sous son habit.

Derrrière le comptoir, il existait une sorte de fenêtre à charnières qui donnait sur la campagne, du côté obscur de la maison, il l'ouvrit et l'enjamba. Puis, furtivement, il gagna la route, pénétra dans le Prieuré, et se mit à courir à perdre haleine.

Au bout de cinq minutes à peine, alors que tout dormait encore sous la tiédeur parfumée des nuits de juillet, il rentra par le même chemin, fermait soigneusement, regagna sa chambre et son lit sans faire plus de bruit qu'au départ. Rien n'avait bougé.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et tout à coup l'auberge fut ébranlée par des coups puissants frappés à la porte.

Un homme essoufflé, bouleversé, à demi nu, criait de tous ses poumons, sur la route:

—Du secours! Du secours, au nom du ciel! le Prieuré brûle!

Un valet se montra à une fenêtre, sommeillant à demi encore.

—Vite! vite! des seaux! des échelles! du monde! Tout est en feu!

Et il repartit au grand galop, dans les ténèbres.

En un instant, tout ce que contenait la maison fut sur pied, il y eut quelques instants d'indescriptible désordre.

La porte de Morton s'était ouverte comme les autres.

—Qu'y a-t-il? Est-ce qu'on ne peut pas dormir tranquillement?

—Le feu! Monsieur! Le feu au Prieuré! Tout brûle.

Morton rentra dans sa chambre et se précipita sur ses vêtements.

—Dieu du ciel! disait-il, profondément angoissé, mes malédictions seraient-elles aussi promptement terribles!

## XXIV

### CE QU'ON SAUVA DU PRIEURÉ

Pendant quelques instants, Morton, confondu, demeura immobile au seuil de sa chambre. Devant lui passèrent des hommes à demi vêtus, effarés, le sursaut du lugubre réveil dans les yeux, et qui couraient au secours du Prieuré, de la demeure seigneuriale—un des orgueils du roi du platine—en train de flamber du sol aux toits. Bientôt, à son exception et à celle de quelques femmes qui poussaient des exclamations inutiles, l'auberge fut vide complètement.

Morton gagna sa fenêtre et regarda au dehors. Devant lui, de l'autre côté de la route, les hautes futaies frémissaient dans le vert clair de la nuit. Plus loin, le ciel s'illuminait d'une lueur rougeâtre. L'air s'emplit peu à peu d'une âcre odeur de brûlé.

Le petit homme s'habilla en hâte et courut comme les autres vers le théâtre du sinistre.

Le Prieuré tout entier brûlait; les flammes actives tourbillonnaient, produisant un ronflement sinistre et de lourds panaches de fumée s'élevaient vers le ciel, traversés de gerbes d'étincelles.

Des gens couraient, affolés; d'autres pénétraient dans la maison et en sortaient des bûchettes, des tentures, des meubles, qu'ils jetaient pêle-mêle sur une pelouse couverte de rosée. Une chaîne avait été organisée de la maison jusqu'à l'étang et tout ce qu'on avait pu recruter d'ustensi-

les—seaux, boîtes de fer-blanc, matériel de cuisine—courait le long de cette chaîne et versait dans le brasier des quantités d'eau, hélas! bien insuffisantes. La scène était belle de désordre et d'horreur.

Morton gagna sa fenêtre et regarda au dehors. L'idée ne lui venait pas d'offrir son aide; personne, d'ailleurs, ne faisait à lui la moindre attention. Près de lui, des bâtiments s'étendaient, enveloppés déjà d'un nuage de fumée roulant au ras du sol. Et, tout à coup, un hennissement terrifié parvint jusqu'à ses oreilles. Il tressaillit vio-



*L'écurie contenait sept chevaux, tous plus beaux les uns que les autres.*

lemment. D'autres cris suivirent, désespérés, plaintes d'alarme et d'agonie que devaient pousser des chevaux attachés dans une écurie actuellement atteinte par le fléau.

—Pauvres bêtes! pauvres bêtes! s'écria Morton.

Il prit son mouchoir, le roula dans la

rosée et l'attacha sur ses lèvres et sur ses narines. Puis, il entra résolument dans l'épais nuage de fumée.

La porte des écuries était restée en rouverte; deux palefreniers s'en échappaient au moment où il y parvint.

—N'essayez pas d'entrer, lui crièrent-ils au passage; les bêtes sont affolées et l'air est mortel.

Morton poursuivit sa route. Il entra, ouvrant un poignard de chasse. La flamme avaient pénétré déjà dans l'écurie. Les chevaux, fous de peur, tremblaient sur leurs jambes, hennissaient à mort, se massacraient contre les bas-flancs et les mangeoires, dans leur impuissance à fuir. Dans la première stalle, un magnifique éalon gémissait comme une femme, tirant sur sa corde, tendue comme la corde d'un arc.

Morton en approcha au risque de se faire tuer, et la bête se pelotonna contre la cloison, pleurant toujours. Le petit homme trancha d'un coup son lien et lui donna sur le mufle un coup de poing qui la fit mugir de douleur. Elle recula, renifla l'air par la porte ouverte, et s'enfuit dans un galop désespéré.

L'écurie contenait sept chevaux, tous plus beaux les uns que les autres. Il les délivra tous les sept, et lorsque le dernier s'échappa, sauvé d'une mort cruelle, la flamme pénétra de toutes parts, transformant l'écurie en un effroyable brasier, et laissa à l'homme le temps à peine de gagner le seuil. Morton y tomba, presque asphyxié.

Les palefreniers, admirant le courage qu'ils n'avaient pas eu, l'enlevèrent en toute hâte et l'éloignèrent des flammes, qui avaient tout envahi. Ils le soignèrent, lui firent avaler de l'eau-de-vie, lui firent reprendre connaissance. Et Morton demeura là longtemps, noirci par la fumée,

la transpiration inondant son corps entier.

Ces hommes causaient, maintenant que le péril était passé.

—Le seigneur vous sera reconnaissant, monsieur. Il aimait Black-Boy: c'est le meilleur cheval de chasse du comté.

—Une bête qu'il n'aurait pas donné pour beaucoup d'argent.

—Le diable soit de votre maître et de votre Black-Boy! Donnez-moi de l'eau-de-vie.

—Et le petit bai, monsieur! C'était le cheval de selle de miss Gladys: M. Tangye ne s'en serait pas défait pour tout l'or du monde.

—Assez de bavardages. Aidez-moi à me relever, et que quelqu'un me conduise jusqu'à l'auberge... Comment diable s'appelle-t-elle?... Ah! la Tête-de-Sarrasin. J'éouffe à moitié.

Au moment où il se mettait en marche, les toits du Prieuré s'effondrèrent avec un bruit passant, jetant au ciel, que colorait l'aube naissante, le feu d'artifice de milliards et de milliards d'éincelles.

Morton se mit au lit, complètement harassé. Les gens qui l'avaient accompagné demeuraient dans la salle basse, racontant à qui voulait l'entendre son exploit, vantant son héroïsme devant un auditoire facilement impressionnable et dont le cœur battait d'enthousiasme pour l'homme téméraire au point de risquer sa vie pour sauver des chevaux.

Malgré le bruit qui se fit toute la matinée au rez-de-chaussée de l'auberge, Morton dormit d'une traite jusqu'à midi, heure à laquelle il descendit et demanda à déjeuner.

Dans la salle basse, des hommes, noirs encore des travaux de la nuit, s'étaient rassemblés autour d'une table et regardaient curieusement quelque chose, en

émittant de nombreuses réflexions. L'ancien prospecteur s'approcha. Il vit un riche coffret dont la glace était brisée et dont les panneaux étaient disjoints. A l'intérieur se voyaient encore de petites masses aux reflets blancs et métalliques. Morton sentit un brouillard glacial descendre sur ses yeux.

—C'est William Porter, expliquait un des curieux, qui l'a sauvé du salon la nuit dernière.

—Qu'est-ce que c'est, monsieur? dit un autre. De l'argent, peut-être?

Morton ne put répondre que par un geste vague. Il avait reconnu les spécimens de minéral de platine que Robert Tangye lui volait, six ans auparavant, après l'avoir assassiné.

Mais soudain un grand remue-ménage se produisit dans la salle, tandis que des voix confuses murmuraient:

—Il est là... le squire est arrivé... le pauvre homme!...

La foule s'ouvrit, et Robert Tangye s'avança, pâle, abattu, voûté, la même expression sur les traits que le jour où il avait dit, malgré son orgueil: "Ma chance est morte".

L'aubergiste vint au-devant de lui, saluant humblement.

—Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, monsieur; le village entier est venu au secours; mais le feu a été plus fort que nous.

Il se produisit un remous dans l'assistance et Morton fut poussé au premier rang.

—C'est celui qui a sauvé les chevaux! dirent ensemble une douzaine de voix.

Tangye avança la main.

—Vous m'avez rendu un grand service, monsieur. Comment pourrai-je vous remercier?

—Ne me remerciez pas, je n'ai songé

qu'aux malheureuses bêtes, et point du tout à vous. Mais voyez donc. Ces hommes ont retiré du brasier des objets bien originaux. Ils me demandaient ce que pouvait bien être ces morceaux de métal. Je n'ai pas pu leur répondre.

—De simples curiosités, murmura Tangye.

—Avec une histoire, sans doute. J'aurais été heureux de l'entendre. Mais je n'étais venu ici que pour quelques jours, et l'incendie m'a mis en loques. Je repartirai aujourd'hui même. Au revoir, monsieur.

—Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés, monsieur... Monsieur?...

Morton ne dit pas son nom.

—Une fois, au moins, à l'occasion d'un léger accident de voiture.

—Je vous suis donc doublement reconnaissant.

—Voulez-vous me donner un gage de cette reconnaissance?

—Certainement.

—Ceci.

Et sans attendre la réponse, le petit homme saisit un des morceaux de platine et le mit dans sa poche. Puis il salua et partit.

Robert Tangye, instinctivement, mit la main sur sa poitrine, et s'assura que sa cotte de mailles était bien là.

Pourquoi faisait-il ce geste, à ce moment?

## XXV

### LA TASSE DE THÉ DE BEN FERNYHOUGH

Jocelyn Barnard prenait une tasse de thé avec l'excellent homme dont il espérait un jour devenir le gendre. Il revenait de chez Guy Chesters et ne s'était pas senti le courage de refuser l'offre cordiale

qui avait accueilli son arrivée. Les deux jeunes filles étaient absentes du logis.

Face à face, leurs tasses entre eux et le pot de faïence fumant doucement, les deux hommes restèrent quelque temps sans parler, plongés dans une rêverie intime et délicieuse qui devait naturellement appeler la paix complète du "homme". Ils ne remuaient que pour avaler de temps à autre de longues gorgées du breuvage brûlant.

—Monsieur Barnard! dit tout à coup Ben.

L'étudiant sursauta.

—Pardon! je songeais... je n'étais pas ici.

—Moi non plus, répondit le vieil homme en caressant une chatte qui s'était nichée sur ses genoux pour éviter les brutales familiarités de Rose. Je songeais aussi. Vous savez que M. Morton a été assez bon pour s'occuper de me trouver une place dans la Cité.

—Oui... Mlle Marion me l'a dit. Du moins, je me trompe; c'est Mlle Monica. Sa soeur n'a pas daigné m'adresser la parole tout le long de la semaine dernière.

—Ah!... et pour quelle raison?

—Mon Dieu, monsieur, vous me rendriez bien service en me l'apprenant.

—C'est étrange.

Ben se remit à caresser sa chatte, pensif.

Jocelyn resta silencieux quelques instants, puis il dit, sur le ton d'une assez grande timidité:

—Vous savez, monsieur Fernyhough, que je... que je m'intéresse à Mlle Marion!

—Je le sais. Et pourquoi ne le dirais-je pas tout de suite? J'en suis heureux et fier. Vous aurez de votre part une brave petite femme. Ne la pressez pas; laissez venir les choses. C'est la même nature que sa mère,

et j'ai attendu sa mère trois ans.

L'étudiant souriait.

—Encore une tasse de thé?

Barnard accepta. Il n'aurait rien refusé à Fernyhough, à cette heure, et même si son existence avait été en jeu.

—Donc, continua le vieil employé, il faut que je vous parle. Vous avez la tête calme et une façon d'envisager les choses que j'ai toujours admirée. Je désire vous demander un conseil. Cela ne vous contrarie pas, n'est-il pas vrai?

—En aucune façon.

—Très bien. C'est, monsieur Barnard (et Ben se leva pour aller chercher une boîte de cigarettes), c'est au sujet de cette place que m'a procurée M. Morton. Il paraît être très influent dans la Cité. On m'a pris séance tenante, à sa prière, et je n'ai pas eu même à discuter les émoluments. Ne trouvez-vous pas étrange, monsieur Barnard, qu'un homme aussi riche habite notre petite maison de Quet'a Street?

Jocelyn alluma sa pipe d'une main ferme.

—C'est un homme qui a besoin de tranquillité, dit-il.

—Un homme qui a beaucoup d'argent peut vivre tranquille pourtant, répondit Ben avec une certaine sagesse. Il a toujours le droit d'acheter quelque part une propriété pour s'y promener tout le long du jour. Et savez-vous ce que j'ai découvert? C'est que la maison Watson et Watson a fait dernièrement une affaire pour lui. De combien pensez-vous? D'un million et demi de livres sterling, simplement.

—C'est joli, dit négativement Barnard.

—Et savez-vous à quoi ce million et demi de livres sterling a été employé? poursuivit Fernyhough en baissant la voix.

—Non.

—A acheter cinq cent mille actions de l'Oural, monsieur Barnard. La chose a eu lieu la semaine dernière, et la baisse qui s'en est suivie a été tellement brutale qu'à l'heure actuelle on pourrait avoir de ce papier pour quelques schillings.

Jocelyn Barnard regardait dans le feu. Coraline chantait; la chatte ronronnait. Rose ronflait sur le tapis. Les deux hommes s'étaient remis à songer profondément.

—Le capital ordinaire des platines n'est que de trois quarts de millions, continua Ben, et M. Morton tient la Compagnie dans sa main. Mais ce n'est pas tout, monsieur Barnard.

Barnard attendait patiemment la suite.

—M. Malcolm Watson, qui est le principal associé de ma nouvelle maison, m'a parlé aujourd'hui de M. Morton. Savez-vous ce qu'il en pense?

—Non.

—Il croit que c'est moi qui l'ai engagé à spéculer sur les Tangye, que c'est pour cette cause qu'on m'a congédié de l'Oural et que Morton a tenu à me voir placé rapidement. Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas dans tout ceci un mot d'exact; mais je me demande si je n'en instruirai pas M. Morton.

Barnard fumait.

—A votre place, dit-il, je crois que je m'y déciderais. M. Morton peut s'en froisser. Et, somme toute, il vient de vous rendre service.

—Peut-être avez-vous raison. Je n'aimerais pas, toutefois, qu'on pense que j'ai pu manquer de fidélité à M. Tangye. Et puisque nous en parlons, connaissez-vous la nouvelle?

—Quelle nouvelle?

—Sa maison d'Haslingden a brûlé la nuit dernière, des caves aux combles. C'est dans l'*Echo* de ce soir. Il n'y a pas d'acci-

dents de personnes. Un homme assez âgé—à ce qu'il semble—a même sauvé les cheveux au risque de sa vie. Mais tout est détruit. Ce pauvre M. Tangye n'a pas de chance depuis quelque temps. Sa fille G'adys, d'abord, qui meurt assassinée sans que personne puisse savoir pourquoi; le crédit de sa Compagnie compromis; l'incendie, maintenant...

—C'est vrai, répondit laconiquement Barnard.

Mais l'enretien s'arrêta subitement. La porte s'était ouverte, et Morton venait d'apparaître. Il avait tourné le bouton de porte avec sa main gauche; la droite était enveloppée de linges.

—Bonjour, monsieur Fernyhough; bonjour docteur, dit-il avec son calme habituel. Me voici de retour, comme vous voyez. Puis-je déranger une de vos jeunes filles pour avoir de quoi luncher?

—Certainement... certainement, monsieur Morton, bégaya le vieux Ben. Je vais avertir Monica, qui est allée passer quelques instants chez une voisine. Nous ne vous attendions pas aussi tôt...

Il sortit, laissant seuls Morton et Barnard.

—Eh bien! cher monsieur, comment vous êtes-vous porté pendant ces deux jours? demanda l'étudiant.

—Fort bien, répondit laconiquement Morton.

—Pas d'inquiétudes? Pas de symptômes?

—Pas à ma connaissance.

Barnard désigna la main bandée.

—Vous êtes allée à la guerre, tout au moins!

—Oh! une bagatelle. Je viens de la campagne, et j'y ai vu un bel incendie, si de telles horreurs peuvent être appelées belles. J'ai même fait des sauvetages.

—Ah!



—Oui, de malheureuses bêtes. Des chevaux qui allaient être grillés, ou tout au moins asphyxiés par la fumée. J'ai laissé là quelques centimètres carrés de ma peau.

Le petit vieillard se dirigeait vers la porte.

—Bonsoir, monsieur Barnard. Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à Mlle Monica de ne pas trop beurrer mes tartines? Merci mille fois.

L'étudiant en médecine demeura seul, et à peu près anéanti. Des pensées incohérentes se battaient sous son crâne, et il ne parvenait pas à en débrouiller l'écheveau. Morton était allé à la campagne, à Haslingden. La maison de Robert Tangye avait brûlé la nuit même de son arrivée. Quelqu'un avait sauvé des chevaux en péril de mort dans l'écurie. Morton avait été l'auteur de ce haut fait. Il avait risqué sa vie pour rendre service à son ennemi mortel. Il revenait avec une blessure légère, à la vérité, mais il aurait pu ne pas revenir du tout.

De la tragédie de la veille, l'esprit du jeune homme remonta par une pente naturelle à celle qui s'était déroulée quelque temps auparavant, et au cours de laquelle une innocente jeune fille avait rencontré sa fin. Où était Morton pendant la nuit qui avait vu la mort de Gladys Tangye? Pourquoi était-il rentré sans chaussures, à travers les rues de la ville? Qu'est-ce que c'était que ces vêtements en lambeaux, que ces mains noires, que cette attaque laborieusement combattue?

Puis, Barnard se rappela les paroles du vieux Ben: "M. Morton tient la Compagnie dans sa main." C'était de la Compagnie Tangye qu'il s'agissait encore, c'est-à-dire de la fortune même du puissant directeur.

Le jeune homme se sentait gagné par le vertige; il lui semblait voir se dérouler

sous ses yeux les phases d'un plan gigantesquement conçu, plan d'opiniâtre destruction, à la suite de l'exécution duquel il ne pourrait demeurer que des ruines, que des désastres et que la mort!

## XXVI

### L'ERREUR DE BARTLE

Mais que fait donc encore notre honorable ami, M. Bartle, sur les trottoirs de Quetta Street? Il espionne, probablement. Il renouvelle, avec des précautions qu'il avait omises de prendre la première fois, sa louable tentative. M. Bartle a mis un long pardessus et des lunettes bleues. Il se tient dans un des passages qui conduisent aux jardins, derrière les maisons. Et, tout à coup, il aperçoit Mlle Marion Fernyhough, en compagnie de Mark Tangye, qu'elle a rencontré sur le chemin de sa demeure.

L'espion se félicite in-petto de sa vigilance. Il connaît donc, enfin, celle des deux jeunes filles qui a tourné la cervelle au fils de son maître.

Quelques instants s'écoulaient. Marion repasse seule, cette fois, partant en courses. Bartle quitte sa cachette et la suit furtivement. Bientôt il la rattrape et marche auprès d'elle.

—Mille pardons, mademoiselle...

Marion n'a pas la langue dans sa poche; elle rabroue rudement le quidam.

—Passez donc votre chemin, vieux fou. Je ne vous connais ni d'Adam ni d'Eve.

—Mais je vous connais, moi, mademoiselle, et j'ai même une commission pour vous.

Marion pensa de suite à Jocelyn Barnard.

—De qui? demanda-t-elle avec un peu plus de précaution.

—D'une personne qui porte intérêt à un jeune homme... que vous connaissez bien, répondit cauteusement l'espion.

—Oh! que de mystère! s'écria la jeune fille dont la patience n'était pas la vertu dominante. Qu'est-ce que c'est cette commission?

—C'est assez délicat, mademoiselle, et je vous prie de vouloir bien m'écouter attentivement. Il y a des personnes qui s'intéressent à vous... au jeune homme, et qui ont même des droits sur lui. Ces personnes pensent qu'il pourrait faire un mariage, non pas offrant plus de garanties de bonheur... mais, plus brillant, peut-être, et je suis chargé de vous dire, de leur part, que si vous consentiez à entrer dans leurs vues...

—Quitter Jos! s'écria la jeune fille.

—Ah! il se fait appeler Jos, pensa l'espion; c'est assez adroit. Si vous consentiez à entrer dans leurs vues, ils sauraient certainement reconnaître ce sacrifice par d'autres, largement proportionnés.

—De l'argent!... Vous m'offrez de l'argent?...

—C'est à peu près cela, mademoiselle.

—Gardez-le. Je n'en veux pas. S'il m'a trompée, d'ailleurs, s'il n'est pas ce qu'il paraît être, c'est moi-même qui le refuserai. Vous pouvez le dire à sa famille.

—A'ors, vous l'abandonnez?

—Qui vous a dit cela?... Non, je ne l'abandonne pas. Je ne l'abandonne pas encore. Nous verrons. Et d'abord qui êtes-vous, vous qui venez, sans que je vous connaisse, me dire du mal de mon fiancé?

—Je n'en dis pas de mal. Parlez moins haut, mademoiselle.

—Je parlerai haut si c'est mon bon plaisir. Je n'ai rien à cacher, moi. Il n'y a rien de mystérieux dans ma conduite...

—Je vous en supplie, mademoiselle.

—Non.

—J'aurai donc le regret de vous quitter. Mais permettez-moi de vous laisser mon adresse: Jones, 12, Hampton Court. Vous réfléchirez. N'oubliez pas que les parents de M. Jos sont très riches. Ils ne reculeraient pas, j'en suis persuadé, devant un sacrifice de... oui, de mille livres...

—Allez-vous-en.

—Oui, mademoiselle. C'est une grosse somme, mille livres. Allons, au revoir, et à bientôt, j'espère, mademoiselle.

Bartle s'éloignait.

—Et moi, pensait tristement Marion, moi qui aurais donné un million pour lui, s'il ne m'avait pas trompée.

Elle pensait tout haut, sans doute, car Bartle se retourna.

—Mais il vous a trompée, comme il avait trompé son père et sa mère.

—Son père et sa mère? Il est orphelin.

Bartle fit la grimace.

—Il vous l'aura dit. Mais il a bel et bien ses parents, pour ne rien dire de son frère. Réfléchissez, mademoiselle. Mille livres sont bonnes à prendre, et, en ce qui concerne les fiancés, il y en a autant que de poissons dans la mer, pour les jolies filles qui ont une dot.

Mais parlez donc!

—Oui. Vous avez mon adresse. Au revoir. Dépêchez-vous de souhaiter le bonsoir à maître Jos. Ah! ah! ah! ah! maître Jos. Les noms ne lui coûtent pas beaucoup à fabriquer. Au revoir, mademoiselle.

Bartle disparut dans l'ombre de Quetta Street, définitivement, cette fois, Jocelyn Barnard arrivait au même instant, sifflant et faisant tournoyer sa canne. Il aperçut sa fiancée seule au milieu de la rue, les bras abandonnés, et en larmes.

—Qu'avez-vous? Marion? Qu'avez-vous ma chérie?

—Oh! Jos! Oh! Jos! gémit l'infortuné.

née. comment avez-vous pu me tromper ainsi!

## XXVII

### LE ROI DU PLATINE EST DÉTRÔNÉ

Quelques jours après le retour de Morton de son excursion à la campagne, eut lieu une réunion inopinée des directeurs de la Compagnie du Nord de l'Oural. Cette réunion fut tenue dans le cabinet de Robert Tangye et dura peu de temps. Quand elle eut pris fin, Mathieu Bartle rentra auprès de son maître et le trouva assis à son bureau, mais inoccupé et immobile, la figure soucieuse et les regards perdus dans une contemplation vague.

Bartle tourna un instant dans la pièce, hésitant à troubler la rêverie, puis il s'assit à sa petite table, et, sérieusement inquiété, demanda :

— Est-ce que vous n'êtes pas bien, monsieur ?

Tangye leva lentement les yeux.

— Bartle, répondit-il, est-ce que vous jouez aux échecs ?

— Fort peu, monsieur.

— Vous est-il arrivé, quelquefois, de vous trouver en face d'un adversaire incomparablement plus fort que vous ?

— D'autant plus facilement, monsieur, que je suis en train de jouer une partie désastreuse, contre un homme que je ne connais pas, et qui, cependant, se montre irrésistible. Que cela s'appelle Sort, Destinée, Fatalité, tout ce que vous voudrez, Bartle, je sens remuer les pions sous l'échiquier, et rien ne me fournit un indice sur la façon de manoeuvrer de mon adversaire. Il est si mystérieux et si terrible que je ne vois même pas comment je pourrais me défendre de lui. J'ai peur du mot "échec et mat", et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que

si je l'entendais, je crois que je reconnaîtrais la voix.

Le secrétaire demeurait silencieux, bouleversé un peu de cette confiance pessimiste, dans la bouche d'un homme réputé pour sa ténacité et pour son énergie. Le roi du platine le surveillait d'un oeil ardent.

— Avez-vous entendu parler d'un certain Constant Smith ?

— Ouï, monsieur. C'est un avoué de la Cité, que l'on s'accorde à trouver très habile.

— Je n'en serais pas surpris... Vous possédez quelques actions de la Compagnie, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, avoua Mathieu Bartle, qui ne voyait pas où son maître voulait en venir.

— Eh bien, si vous désirez être présent à la réunion d'actionnaires qui sera tenue demain, vous pourrez fermer ici.

Ayant ainsi parlé, Robert Tangye parut vouloir s'absorber dans la lecture de ses paperasses.

— Merci, monsieur, répondit le secrétaire qui compréna t de moins en moins.

— Ah ! au fait, Bartle, savez-vous quelque chose de nouveau sur la petite Fernyhough ?

— Je suis au regret, monsieur, de n'avoir rien de définitif à vous apprendre. Mais cette affaire m'occupe activement.

— Très bien. Prenez votre temps. Ne manquez pas d'être à la réunion des actionnaires demain.

Les deux hommes cessèrent de causer. Mathieu Bartle se mit à travailler, tout en surveillant du coin de l'oeil le millionnaire, et il le vit bientôt retomber dans son attitude pensive et dans son étrange inaction.

— Décidément, il y a quelque chose, pensa-t-il.

Et il pressa la besogne, de façon à pouvoir être libre le lendemain.

Une personne aussi vivement intriguée que M. Bartle, à cette même heure, c'était le propriétaire du fameux hôtel de Cannon Street, où se tiennent des réunions d'actionnaires d'un bout à l'autre de l'année.

Parmi ces réunions, celles qui créaient le plus de mouvement et de bruit étaient sans contredit celles de la Compagnie du Nord de l'Oural, dont Robert Tangye était le président. Jusque-là, ces cérémonies avaient eu lieu dans une des plus vastes salles du magnifique établissement, rien n'était ni trop fastueux ni trop beau pour la richissime Compagnie du platine. Et voilà que, tout à coup, sans que rien eût justifié ce changement de moeurs, la même Compagnie faisait demander un salon modeste pour un message bref et jusqu'à un certain point mystérieux.

Ce mystère s'épaissit encore le lendemain. Au lieu de la foule active, empressée, qui venait longtemps d'avance et attendait dans un fourmillement bruyant l'arrivée du "roi du platine", on ne voyait que des personnes assez embarrassées de leurs gestes, se renseignant beaucoup et manoeuvrant dans l'hôtel de manière à prouver qu'ils n'en étaient pas des habitués. Mathieu Bartle, qui était arrivé là un des premiers, étudiait avec surprise ces têtes inconnues et se trouva fort étonné aussi de reconnaître dans les groupes des reporters qui paraissaient se chuchoter des choses fort intéressantes.

Au bout d'un certain temps, il vit entrer un petit homme rasé de près, vêtu d'une redingote grise et tenant un petit sac à la main.

C'était Constantin Smith, l'avoué de la Cité.

Et, presque sur ses talons, les direc-

teurs arrivèrent, Robert Tangye était en tête, suivi d'un groupe de négociants et de personnages politiques. Les portes furent fermées; les assistants, assez clairsemés, se regardèrent avec surprise, et le roi du platine prit la parole.

—Le petit nombre des personnes présentes ici, dit-il d'une voix froide et calme, est dû à la réunion inusitée des actions de la Compagnie entre quelques mains. On vient de me dire qu'il y a dans la salle un homme de loi détachant par procuration les deux tiers du capital ordinaire. Le tiers restant, qui représente environ deux cent cinquante mille livres, est pour la plus grosse part entre mes mains. Le reste appartient à mes co-directeurs et aux autres personnes qui nous entourent. En raison de la présence ici de M. Constantin Smith, il n'est pas possible de tenir la séance dans les conditions habituelles. Des copies du rapport du directeur ont été imprimées. Je propose qu'on le tienne pour lui et qu'on l'accepte d'ores et déjà. Consentez-vous, monsieur Smith?

—J'y consens, dit simplement l'avoué.

—Deux des directeurs, poursuivit Tangye, se retirent parce qu'ils sont arrivés à l'expiration de leur mandat. Ce sont lord Morrington et moi-même. Nous sommes rééligibles, et nous proposons à nouveau notre candidature. Monsieur Constantin Smith, acceptez-vous?

L'avoué se leva.

—Je n'accepte que la réélection de lord Morrington, dit-il.

Un flot de sang violent monta aux joues du roi du platine.

—C'est une attaque personnelle, dit-il.

—Je n'en suis pas responsable, répondit tranquillement l'avoué; je n'agis que par procuration.

Robert Tangye resta quelques instants

irrésolu; le coup qui le frappait était particulièrement cruel. Il était détroné: le mystérieux adversaire qui avait engagé contre lui la partie d'échecs dont il parlait la veille à Mathieu Bartle venait d'avancer un de ses espions, et cette fois sa supériorité était clairement démontrée. C'était "l'échec et mat" qui menaçait, sinon pour l'heure même, du moins à brève échéance. L'ex-roi du platine dit à lord Morriston, d'une voix qu'il s'efforçait de conserver calme:

—Veuillez prendre ma place, milord.

Et il descendit de l'estrade, dans l'évidente intention de se diriger vers la sortie. Mais il s'arrêta tout à coup, et prit place sur un des sièges restés libres.

—Je veux voir jusqu'où cela ira, murmura-t-il.

Lord Morriston, peu préparé à son nouveau rôle, eut un conciliabule de quelques secondes avec ses collègues du bureau.

—Propose-t-on quelqu'un, demanda-t-il ensuite, pour l'emploi de directeur actuellement vacant?

L'avoué se leva encore.

—Je propose M. Edward Morton.

—Cetle personne est-elle présente?

—Je l'attends.

A l'instant même les portes du salon s'ouvrirent et le mystérieux locataire des Fernyhough entra et traversa la salle. Ce faisant, il frôla en passant Robert Tanguye. L'ex-roi du platine le reconnut. Il tressaillit violemment et se renversa en arrière, évanoui.

## XXVIII

### L'ERREUR DE BARTLE.—SES RÉSULTATS

Comme on l'a vu, c'est de façon suffisamment singulière que l'honorable M.

Bartle s'était acquitté de la mission de confiance à lui donnée par le roi du platine. Induit en erreur par une rencontre fortuite avec M<sup>lle</sup> Marion Fernyhough, accompagnée du fiancé de sa soeur, il avait joué strictement le rôle qu'il avait à jouer, mais en se trompant de partenaire. Si bien qu'à l'heure actuelle, la jeune Marion, au désespoir, était convaincue de l'indigné de son amoureux, certainement mêlé à quelque vil et ténébreux mystère.

Et Jocelyn Barnard, survenant juste au moment où l'espion venait de quitter son amie, avait été reçue de façon à n'y rien comprendre, si vous voulez bien vous en souvenir. S'il était supéfait, l'étudiant en médecine n'était pas absolument mécontent. Il ne lui déplaisait pas de constater chez sa fiancée un intérêt à ses faits et gestes qui pouvait aller jusqu'à la crise de larmes. Toutefois, comme la crise persistait, il s'arma. Il mit doucement son bras sous celui de la jeune fille et l'entraîna dans une promenade le long des maisons de Quetta Street.

—Ma chérie, d'sait-il.

—Ne m'appelz plus ainsi. Tout est fini entre nous.

Jocelyn Barnard ne s'émut pas outre mesure.

—Ainsi donc, poursuivit-il, je vous ai trompée?

—Indignement.

—Vous plairait-il de me dire en quoi faisant?

—Eh! vous le savez bien!

—Si je le savais, ma douce petite Marion, je ne vous le demanderais pas.

—Vous êtes si faux, les hommes!

—Merci. Vous a-t-on dit qu'on m'avait surpris en train de faire la cour à une autre jeune fille?

—Ah! bien! éclata Marion Fernyhough, il ne manquerait plus que cela.

—Ah! tant mieux! C'est donc moins grave?

—C'est tout aussi grave, mais ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc?

—C'est que vous m'avez raconté que vous êtes orphelin, que vous m'avez fait regretter vos parents avec vous et qu'ils vivent encore.

—Mes parents vivent encore!

—Oui. Et ils ne veulent pas que vous m'épousiez. Et ce sont des gens très riches, qui veulent vous faire faire un grand mariage, puisqu'ils me font offrir mille livres si je consens à rompre avec vous.

Jocelyn Barnard était devenu songeur.

—Et, ma petite Marion, pouvez-vous me dire d'où vous tenez tous ces jolis renseignements?

—D'un homme.

—Bien. Mais encore, quel homme?

Le silence de Marion.

—Je vous assure, ma chérie, que vous avez le plus grand tort de ne pas me dire ce que c'est que cet homme. Et j'ajoute que vous le regretterez bientôt.

Marion Fernyhough fut impressionnée, sans doute, par le ton ferme et froid qu'avait pris son amoureux.

—C'est un homme qui m'a parlé tout à l'heure, dit-elle, et que je ne connais pas.

—Et c'est sur un pareil témoignage, sur celui d'un inconnu qui calomnie et disparaît, que vous m'accusez de vous tromper?

Marion sanglotait.

—Je n'ai pas voulu l'écouter, d'abord.

—Mais vous l'avez écouté ensuite. Eh bien! je vous répète, et je vous donne en plus ma parole d'honneur, que non seulement je n'ai pas de parents riches, mais encore que je n'ai plus de parents du

tout. Voulez-vous me dire qui vous croirez, de l'inconnu ou de moi?

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. L'espion de Tangye avait été si habile et si persuasif que l'impression de son discours ne pouvait être ainsi effacée en quelques secondes.

Jocelyn Barnard sentit une étreinte au cœur. Il s'arrêta, dégagea doucement son bras, saua et dit gravement:

—Adieu, mademoiselle.

—Ah! mais non! protesta Marion, je ne veux pas que vous partiez ainsi.



—Non, protesta Marion, je ne veux pas que vous partiez.

—Du moment, mademoiselle, qu'entre l'affirmation d'un inconnu et la mienne vous pouvez hésiter seulement, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de me retirer. Je ne saurais pas vivre avec une femme qui manque à ce point de confiance en moi.

Cette querelle d'amoureux se termina comme elle devait normalement se terminer. Marion jura qu'à l'avenir elle croi-

rait tout ce qu'on voudrait. Barnard profita de ce qu'il avait le beau rôle pour moraliser un peu trop longtemps! Quelques larmes coulèrent encore et des baisers convaincus servirent de point final.

Puis, Barnard, qui avait obtenu la victoire, obtint encore quelques renseignements sur l'individu qui arrêta dans la rue les jeunes filles, et qui lui connaissait des parents très riches. Il eut même communication du bout de papier resté entre les mains de Marion.

—M. Jones, 12, Hampton Court Road. Très bien, dit-il avec son flegme habituel. J'ai dans l'idée que je vais aller rendre une petite visite à ce M. Jones. Quelle heure est-il?

—Oh! prenez bien garde, gémissait déjà Marion.

—A quoi? Paraît-il si dangereux?

—Non, mais....

—E. d' tes-moi, à quoi ressemble-t-il, cet ami particulier de ma famille?

—Il est grand, maigre et laid.

—Moustache, barbe?

—Non. Tout rasé.

—Cheveux?

—Peu.

—Au revoir, ma chérie. Je le rattraperai peut-être avant qu'il n'arrive chez lui.

—Attendez. Il avait des lunettes bleues et une sorte d'ulster très râpé.

—C'est parfait. Pas un mot à la maison. Je secouerai peut-être M. Jones, mais je lui suis reconnaissant de nous avoir montré combien nous tenons l'un à l'autre.

L'étudiant en médecine partit à longues enjambées. Au numéro 12 de Hampton Court Road, il trouva une sorte de petite boutique de papeterie sombre, avec une pancarte à la devanture:

“Ici on reçoit les lettres”

“Un penny par lettre”.

Et tandis qu'il inspectait le local, l'individu décrit (assez exactement, ma foi), par miss Fernyhough, s'approcha et entra. Grand, maigre, râpé, lunettes bleues, visage glabre, tout y était.

C'était bien Mathieu Bartle, en effet. Il ne traversa pas la boutique pour entrer dans la maison, comme il l'aurait fait s'il avait été un des habitants, mais s'arrêta et échangea quelques phrases avec une dame à tirebouchons. Puis, il sortit et descendit la rue.

Jocelyn Barnard était déjà dans la papeterie.

—Je devais voir ici un de mes amis, nommé Jones, dit-il. Mais j'arrive en retard. Pourriez-vous me dire, madame, dans quelle direction il est parti?

—Il sort d'ici, monsieur, et m'a priée de recevoir pour lui certaines lettres. Il avait des lunettes bleues.

—C'est parfaitement lui. A-t-il monté, ou descendu la rue?

—Je n'en sais absolument rien, monsieur, répondit aimablement la vieille dame.

Mais Barnard le savait parfaitement, lui. Quelques efforts de ses longues jambes le mirent en contact avec M. Jones. Le vénérable personnage avait retiré ses lunettes et rentra chez lui, la conscience satisfaite. L'étudiant le reconnut du premier coup d'œil.

—Bonté du ciel! pensa-t-il, c'est l'homme que nous avons surpris à espionner l'autre jour. Comment diable Mark l'appelle-t-il? Garker?... Basket?... Non, Bartle. C'est bien cela. Vieux renard! Mais tu t'es trompé de piste. Tu as pris Marion pour Monica!

## XXIX

## MARK TANGYE VEND QUELQUES PEINTURES

Mark Tangye, connu de Morton sous son pseudonyme de Guy Chesters, n'eut pas lieu de regretter l'autorisation qu'il avait accordée de visiter son atelier. L'ancien prospecteur s'y présenta d'assez bonne heure, et peu de temps après le jeune homme était plus riche de quelques billets de banque.

—J'aime votre façon de peindre, lui avait dit Morton, vous avez le sens de la vérité, de l'impression juste, et en même temps vous vous donnez la peine de dessiner, ce que les impressionnistes d'à présent négligent avec un ensemble digne de remarque. Si vous y consentez, je vous prendrai ce clair de lune et ce cimetière de l'église Saint-Paul. Essayez autre chose sur Londres, et faites-moi choisir, d'ici à quelque temps.

Guy Chesters remercia et promit.

—Voulez-vous m'envoyer ceci Quetta Street, et régler?

Morton avait tiré de sa poche un épais portefeuille bourré de billets de banque.

Le jeune homme ne put s'empêcher de rougir en recevant le premier argent que lui procura son travail.

—Et maintenant, poursuivit le petit vieillard, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez fait le portrait de Mlle Monica, dans le salon des Fernyhough?

—Sans doute, répondit Mark en rougissant un peu plus fort.

Morton prit dans sa poche une enveloppe, et dans cette enveloppe une photographie jaunie.

—Pourriez-vous, d'après ce document, me faire un portrait semblable? Pourriez-vous, surtout, le faire dans le plus grand secret?

—Je l'espère.

—Je vais vous confier une mission excessivement délicate que j'ai l'intention de payer très largement ce qu'elle vaut. Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'aucune confiance ne sera faite à M. Fernyhough et à ses deux filles. Consentez-vous?

—Si le travail que vous voulez me confier n'est pas au-dessus de mes forces, vous avez naturellement le droit, monsieur, d'y attacher les conditions qu'il vous plaît. Et je crois pouvoir vous répondre de ma discrétion.

—Décidez donc vous-même. Je vous tiens pour un homme d'honneur, et votre parole me suffit. Vous ne me poserez aucune question, et, que vous acceptiez ou non, personne ne saura rien de ce qui vient d'être dit entre nous?

—Je vous le promets.

—Voici donc le portrait.

—Oh! s'écria immédiatement Guy Chesters, comme cette jeune femme ressemble à Monica!

—Ce n'est cependant pas elle, répondit froidement Morton. Acceptez-vous la commande? Vous ferez le prix vous-même.

—Oh! monsieur! c'est trop vite...

—Cela veut dire que vous acceptez?... J'en suis ravi. Les yeux et les cheveux de la même nuance que ceux de Mlle Monica. Le teint légèrement plus pâle. Cette photographie est imparfaite. Elle ne me satisfait pas. Vous pouvez la compléter en prenant vos indications sur le visage de votre charmante fiancée. La ressemblance que vous avez remarquée peut devenir plus frappante encore sans inconvénient. Elle peut aller jusqu'à ce que nous appelons l'air de famille. Saisissez-vous?

Le peintre écoutait, surpris. Il ne se permettait aucune question.



—Et si, poursuivait Morton, vous pouviez voir ce portrait avec les yeux dont vous avez vu Mlle Monica, vos yeux d'amoureux qui l'ont animée et idéalisée, tout serait pour le mieux. Quant à ce mauvais portrait, prenez-en bien soin s'il vous plaît. Je n'en ai pas d'autre. Et j'y tiens beaucoup...

La voix du vieillard s'était légèrement altérée en prononçant ces derniers mots. Il prit son chapeau et ses gants et se dirigea vers la porte de l'atelier.

—Ah! dit-il encore, il y a une chose qu'il faut que vous sachiez: cette indication peut vous être utile. Cette jeune femme a été mère. Et la lumière de l'amour maternel brilla sur ses traits d'une manière infiniment douce?...

Morton s'attendrissait visiblement; l'étonnement du jeune peintre allait en grandissant. Le petit vieillard réagit avec brusquerie.

—Eh somme, dit-il d'un ton plus ferme, c'est plutôt un service que je vous demande qu'une affaire que je vous propose. Soyez certain, monsieur, que je saurai reconnaître la sympathie dont vous aurez fait preuve envers moi.

Il sortit, laissant Mark Tangye en proie à une rêverie profonde. Qui était cette femme, au portrait de laquelle Morton tenait tant? Et pourquoi, pourquoi surtout, ressemblait-elle tellement à Monica qu'on les aurait volontiers confondues? Pourquoi cet attendrissement subit, qu'avait montré le vieillard, et qui cependant ne paraissait pas être dans sa nature positive.

Le jeune peintre tournait et retournait le portrait, comme pour lui demander un indice, une lumière quelconque. Mais rien. Le nom même du photographe avait été soigneusement gratté, par crainte, sans doute, d'une enquête. Et Mark avait sous les yeux un joli visage très doux, dont

l'expression générale était bien la même que celle qu'il connaissait à sa fiancée, mais impénétrablement muet. Si un hasard quelconque ne le mettait pas sur la voie, jamais le jeune homme ne connaîtrait, sans doute, la solution de ce problème troublant.

Sur ces entrefaites, un double coup retentit à la porte, et Jocelyn Barnard entra.

—Devine qui je viens de recevoir? lui dit le peintre.

—Je ne suis pas très fort en devinettes.

—M. Morton, ton co-locataire de Quetta Street.

—Ah!... Alors?

—Oh! sois tranquille, je me suis rappelé tes extraordinaires avertissements. Pour lui, je suis toujours Guy Chesters. Mais regarde. (Et l'artiste montrait une poignée de banknotes). Il m'a acheté deux de mes machines. Il n'est pas mauvais juge, au fond.

Jocelyn Barnard se grattait le menton.

—Tu ne lis pas beaucoup les journaux, n'est-ce pas?

—Non. Pas beaucoup. Pourquoi?

—Alors, tu ne sais rien de la réunion des actionnaires de la Compagnie de l'Oural?

—Si! si! je sais. Mon père, pour appeler les choses par leur nom, a été black-boulé.

—Exactement. Et sait-tu quel est l'homme qui lui a joué ce vilain tour?

—Non.

—Morton.

—Qu'est-ce que tu dis là?

—Morton, parfaitement, le même Morton que tu quittes. Ça lui a coûté la bagatelle d'un demi-million de livres sterling.

—Ce n'est pas possible!

—C'est arrivé.

—Et j'ai encore une commande de lui?

—De Morton?

—De Morton.

—Quelle commande?

—Je crois pouvoir te le dire à toi. Je n'ai promis le secret qu'en ce qui concerne Fernyhough et ses filles. Et je ne comprends d'ailleurs encore pas pourquoi. Mais voilà. Je suis chargé de graver en peinture cette mauvaise photographie.

Barnard contempla longuement le portrait et un étrange frisson le parcourut de la tête aux pieds.

—Mark, dit-il, cette figure n'est pas nouvelle pour moi.

—Ni pour moi. Tu ne vois pas à quel point elle ressemble à Monica...

—La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans l'album des Fernyhough.

—Des Fernyhough?

—Oui, et quand j'ai demandé à Marion qui c'était, elle m'a répondu par le nom de sa soeur Millicent, fille aînée de Ben, morte il y a trois ans. Elle avait épousé un certain Calvert, ami et associé de ton père, et qui disparut mystérieusement en Russie. Ton père est revenu seul en Angleterre. Millicent est morte de chagrin.

### XXX

#### M. BARTLE VA EN VISITE

Mark Tangye regarda tour à tour, et à plusieurs reprises, l'étudiant et la photographie.

—J'ai entendu parler de ce Calvert, dit-il. On pense qu'il a commis l'imprudence de sortir du camp russe, pendant la nuit, et qu'il a trouvé la mort dans la forêt environnante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a plus jamais eu de ses nouvelles. Ceci se passait, si je ne me trompe, à l'époque où mon père découvrait les mines de platine de l'Oural. Ainsi, Calvert avait

épousé Millicent, la soeur de Monica. Quel e singulière coïncidence! Mais qu'as-tu, Jos? Tu parais préoccupé.

—L'étudiant avait mis la main sur l'épaule de son ami.

—Comment se fait-il que Morton possède le portrait de Millicent Fernyhough? Et pourquoi veut-il en faire une peinture?

Mark réfléchit un instant.

—Peut-être, suggéra-t-il, a-t-il aimé cette jeune fille avant qu'elle soit la femme de Calvert. C'est étrange en effet. Et pourquoi me demande-t-il le secret vis-à-vis du vieux Ben et de ses filles?

—Et pourquoi, riche comme il paraît l'être, a-t-il été précisément choisir la maison de Quetta Street pour s'y installer?

Mark se mettait l'esprit à la torture et ne trouvait rien à répondre; Jocelyn Barnard l'étudiait curieusement.

Il a des raisons—les mêmes, sans doute—pour habiter l'ancienne demeure de Millicent. En outre, il paraît s'intéresser aux Fernyhough. Il a triplé de lui-même le loyer de son appartement, et trouvé une place pour le père. Evidemment, c'est un ancien amoureux de la pauvre Millicent. Ceci, seul, peut expliquer son attitude.

—Peut-être. Enfin, n'est-ce pas, tu me promets toujours de ne pas lui révéler ton véritable nom sans m'avertir?

—Quelle insistance! Mais pourquoi?...

—Oh! si tu me poses des questions je m'en vais sans te dire des choses très importantes et qui concernent Monica.

—Monica?

—Oui, Monica. Promets-tu?

—Oui, je promets... je promets tout ce que tu voudras. Tu seras au courant de toutes les confidences qu'il me viendra à l'idée de faire à Morton. Et maintenant, qu'allais-tu me dire de Monica?

—Cela peut se dire en un mot.

—Et ce mot?

—Bartle.

—Alors, j'avais raison; il espionnait?

—Parfaitement. Cependant, par un hasard des plus heureux, il a confondu ta fiancée et sa soeur, et c'est à cette dernière, à Marion qu'il a offert mille livres pour abandonner son amoureux.

Mark était devenu sérieux.

—C'est parfait, dit-il, et voilà des moyens d'opposition que je n'aurais pas prévus. Mais nous allons y parer. J'ai ici cent livres, que vient de me donner Morton. Je parle à Monica ce soir et je l'épouse le plus tôt possible, sans le consentement de qui que ce soit.

—Pas si je suis averti, tout au moins. Monica est la soeur de Marion, et c'est moi qui t'ai introduit à Quetta Street. On ne met pas une femme en ménage avec cent livres sous peine de la faire mourir de faim.

—Qu'est-ce que je vais devenir alors?

—Tu vas devenir calme, d'abord. Monica ne sait encore rien de tout ceci et Marion demeurera muette aussi longtemps que je l'en prierai.

—A-t-elle compris que Bartle l'avait prise pour sa soeur.

—Difficilement, répondit Jos en souriant; la conviction n'est entrée qu'avec peine dans sa chère petite âme. Mais tout s'est bien terminé, puisque j'ai pu lui faire admettre les choses sans lui expliquer que tu es un Tangye, descendant des Platines et héritier quelque jour, pour peu que tu te conduises convenablement, d'un million de livres sterling. En outre, elle comprend à peu près de quoi il retourne et elle est pour toi. Elle veillera sur Monica. Mais ce qu'il y a de non moins certain, c'est que l'honorable Bartle découvrira quelque jour son erreur grossière et

qu'il renouvellera ses propositions, sans se tromper d'adresse, cette fois.

—Monica ne renoncera pas à moi pour de l'argent, affirma Mark sur le ton d'une conviction enthousiaste.

—Evidemment. Mais le jour où elle saurait, en t'épousant, te faire perdre une des plus grosses fortunes d'Angleterre, elle insisterait elle-même, sans doute, pour que tu t'éloignes d'elle.

—Elle insisterait en vain.

—Possible; mais choisis bien ton moment pour le lui dire. Quant à Bartle, l'envie me prend sérieusement de mettre quelques bâtons dans ses roues.

—En quoi faisant?

L'étudiant n'eut pas le temps d'exposer ses projets. On venaît de frapper à la porte. Mark alla ouvrir et se trouva nez à nez précisément avec Bartle en personne, le grand, le hideux Bartle, secrétaire particulier du roi du platine, et son agent d'exécution pour les besognes occultes. Il pénétra sans y être invité, et, jetant un regard inquisiteur à Jos:

—Je suis chargé, monsieur, de vous remettre cette lettre de la part de monsieur votre père.

Mark lut, et tendit le papier à l'étudiant. Ce papier disait:

“J'ai rendez-vous avec mon notaire, après-demain, à midi, pour la rédaction d'un nouveau testament. Venez dîner avec moi demain soir. Nous boirons à l'oubli du regrettable malentendu qui nous sépare. Je dois ajouter qu'à défaut du plaisir de trinquer avec vous, je porterai ce toast: “A mon seul et unique héritier Bernard Tangye.” Choisissez donc entre un joli visage et

“Votre père,

“ROBERT TANGYE.”

## XXXI

## MORTON NE COUCHE PAS CHEZ LUI

Depuis que Morton avait procuré à Ben Fernyhough un emploi dans la Cité, lui-même passait beaucoup de temps dans cette partie de Londres. Il commençait à y être connu; des légendes se formaient autour de sa richesse et de ses allures excentriques, et les journaux ne s'étaient pas fait faute de raconter de quelle façon adroite il avait acquis la direction du "Nord de l'Oural". Le monde spécial qui vit dans la Cité a toujours raffolé de péripéties d'une lutte entre millionnaires, et le bruit commençait à se répandre que le petit vieillard n'était venu à Londres que pour battre Robert Tangye. On n'oubliait pas, naturellement, l'évanouissement qui avait abattu le roi du platine au moment où Morton entra de façon suffisamment dramatique à la réunion des actionnaires et détronait froidement la grande puissance du jour.

Ainsi mis en lumière, l'ancien prospecteur jugea bon de louer un appartement au "Cecil". Il y passa la nuit de temps à autre, mais presque toujours couchait à Quetta Street, où personne ne faisait pas plus attention à lui que s'il eût été le dernier des allumeurs de réverbères.

Un soir qu'il avait dîné au "Cecil" avec l'intention d'aller ensuite au théâtre—un des rares plaisirs qu'il se permit—il aperçut dans le hall d'entrée la silhouette de Robert Tangye, en redingote, et accompagné d'un jeune homme élégant et qui lui ressemblait de façon singulière.

Il s'en fut au bureau de l'hôtel.

— M. Robert Tangye est-il descendu ici? demanda-t-il.

— Non. Mais son fils Bernard vient de prendre une chambre pour un mois. Je

crois que son père a l'intention de s'absenter.

— Ah! merci. Ce Bernard Tangye, est-ce ce joli garçon brun, portant monocle, qui était tout à l'heure avec le roi du platine?

— Avec l'ex-roi du platine. C'est lui, monsieur. Il sortait il n'y a qu'un instant,

— Merci.

Robert Tangye était parti, mais son fils était encore sous le hall. Il attendait une voiture et y monta dès qu'on la lui eut amenée.

— Je serais curieux de savoir, pensa Morton, comment ce louveteau va passer sa soirée.

Il sortit rapidement, monta dans un cab. et, désignant celui de Bernard Tangye :

— Suivez! dit-il.

L'opération n'était pas aisée; on arrivait aux théâtres, et la foule était compacte; les véhicules, très nombreux, avaient le plus grand mal à se frayer un passage. Enfin, poursuivant et poursuivi atteignirent tant bien que mal Piccadilly et Saint-James, l'un plus calme, l'autre tranquille et sombre.

La voiture de Bernard sillonna nombre de rues de plus en plus étroites et s'arrêta subitement. Mais Bernard Tangye s'était littéralement évanoui dans la double porte d'une maison d'apparence assez mystérieuse.

Le vieillard poussa les battants, et se trouva dans une sorte de couloir faiblement éclairé, et qui, au bout d'une vingtaine de mètres, tournait brusquement à angle droit. Peu après, une lourde porte fermée, Morton y frappa délibérément.

La porte s'ouvrit, montrant un nouveau vestibule, aussi peu éclairé que le premier, et un garçon replet assis et immo-

bile. En voyant Morton, il se leva et lui barra le chemin.

—Je crois que vous faites erreur, monsieur.

Mais le nouveau venu montrait une large pièce d'or.

—J'ai vu entrer ici un de mes amis ; je voudrais le rejoindre.

—Ben désolé, monsieur, mais je ne puis vous laisser entrer. J'y perdrais ma place.

Morton remp'aca dans sa main la pièce d'or par un billet de cinq livres.

Le valet hésita.

—Vous n'êtes pas un détective au moins ?

—En ai-je l'air ? demanda hautement Morton.

Cependant, l'autre examina soigneusement, d'un air de défiance. Et l'apparence cosue du visiteur le rassura sans doute, car il murmura :

—Je vais le risquer.

Morton paya.

—Que faut-il faire ?

—Vous mêlanger à la foule, et autant que possible avoir l'air d'un habitué.

—Ben.

L'homme frappa de certaine façon sur la porte intérieure et celle-ci s'ouvrit sans bruit. Morton entra, passant devant un second huissier qui se contenta de saluer. Puis il monta un escalier à double révolution, couvert de tapis merveilleux, orné de plantes des tropiques, et pénétra dans une vaste salle, brillamment éclairée. Une table massive en occupait le centre, et le reste était encombré d'une foule nombreuse, composée d'hommes et de femmes en toilettes de soirée. Puis il entendit la voix monotone des croupiers et le bruit spécial de la roulette. Il était dans une de ces maisons de jeux clandestines dont le nombre est grand à Londres. Il savait comment

le louyeteau avait l'intention de passer sa soirée !

Cependant, Bernard Tangye n'était pas dans cette salle. Morton passa dans la suivante, où l'on jouait au baccarat. Le jeune homme n'y était pas non plus. Alors l'attention de Morton fut attirée par un salon plus petit, et où était loin de régner l'animation des grandes salles. Une table oblongue y était dressée ; deux joueurs occupaient cette table, avec un groupe de parieurs derrière eux. On jouait à l'écarté les ; spectateurs pontaient sur la table. Le fils du roi du platine était parmi les pontes.

Morton s'arrêta et observa le jeu. Il s'aperçut rapidement que ce jeu n'était pas honnête et qu'un des champions était en correspondance par signaux adroits, avec un des parieurs placés derrière son adversaire. Bernard Tangye ne tarda pas à perdre beaucoup d'argent.

Le vieillard manoeuvra pour se placer exactement en face du jeune homme, et, saisissant le moment opportun, offrit un gros pari. Bernard Tangye le perdit. A plusieurs reprises l'opération fut renouvelée et toujours avec le même résultat. Puis, les Grecs ayant gagné tout ce qu'ils pouvaient ramasser sans attirer les soupçons se levèrent.

Morton salua le fils de son ennemi et lui proposa de jouer. Le jeune homme, impatient de se refaire, accepta avec grand empressement, et ce qui jusqu'alors n'avait été qu'une escarmouche devint un duel.

Quand l'aurore parut aux vasistas du palier, les autres fenêtres étaient hermétiquement closes et drapées d'épaisses tentures — Bernard Tangye et Morton jouaient encore.

Depuis longtemps les poches du jeune homme étaient absolument vides, mais l'ancien prospecteur avait courtoisement

affirmé qu'entre gentleman une parole vaut de l'or, même dans un enfer comme celui-ci.

Enfin, Morton s'arrêta.

—Je meurs de sommeil, dit-il en bâillant. Ce sera assez pour ce soir, si vous voulez. Vous me devez quinze cents livres. Où pouvons-nous nous rencontrer demain, pour régler?

—Monsieur, dit avec le plus grand sang-froid Bernard Tangye, je n'ai pas le moindre espoir de pouvoir vous régler demain. Vous avez voulu jouer gros jeu; il faut maintenant que vous attendiez que j'aie vu mes usuriers ordinaires.

Morton avait mis la main sur l'épaule du loupeteau, comme il disait, et l'entraînait à l'écart.

—Demandez cette somme à votre père, M. Robert Tangye ne prive certainement pas son fils d'argent de poche...

—Vous me connaissez?

—Oui. Je suis un des vieux amis de votre père. Il m'a gagné une jolie fortune pendant que durait sa veine. Demandez-lui un chèque au nom d'Edward Morton et faites-le moi tenir ici, demain soir.

Mais tout à coup, un brouhaha de voix surexcitées atteignit l'oreille des interlocuteurs. Les portes furent violemment poussées, et un huissier se précipita en criant:

—Sauve qui peut!... Voici la police!

## XXXII

### L'ÉVASION

Cependant, il est facile d'imaginer qu'une maison, ayant tout à craindre des incursions inopinées de l'autorité, avait dû prendre quelques précautions pour en pallier autant que possible les effets. Et, dans cet ordre d'idées, le dernier étage, lam-

brissé, celui où se trouvaient les salles de roulette et de baccarat, commençait par un couloir à l'entrée duquel on pouvait voir une massive porte de métal, rappelant par son aspect celles des grands coffres-forts.

Un huissier se tenait en permanence à cette porte et, par une sorte de judas vitré, ménagé dans le plancher, surveillait ce qui se passait à l'étage inférieur. La police ayant surpris l'huissier du rez-de-chaussée et surpris le signal donnant accès dans la maison de jeu, venait-elle à faire irruption, le gardien de l'étage supérieur poussait la porte de fer, mettait des verrous énormes et opposait ainsi à l'ennemi un obstacle dont il n'aurait pu se débarrasser qu'à l'aide de cartouches de dynamite.

L'argent et les billets de banque disparaissaient en quelques secondes dans des sacs, et les joueurs se répandaient dans les appartements vides qui faisaient face aux salons de jeu, sur le même palier. Le jour où nous avons vu le jeune Tangye se faire aussi magistralement décaver, les choses se passèrent exactement suivant ce programme.

Mais, alors que les "invités" se promenaient, légèrement nerveux, attendant la possibilité de sortir, un juif russe nommé Muncacsy, directeur du club, vit s'approcher un huissier qui lui murmura à l'oreille:

—Les portes secrètes sont gardées. Nous sommes perdus.

Muncacsy se mordit la moustache, et fit mine de se retirer. Morton, qui avait pu saisir le sens des paroles de l'huissier, se mit sur son passage.

—Isaac Muncacsy, dit-il, il me semble que nous devons nous connaître.

L'homme le regarda longuement, puis pâlit.

—M. Escott!

—Lui-même.

—Je vous en prie, ne me nommez pas ici comme vous venez de le faire.

—Pourquoi donc?

—Parce que j'ai... certains ménagements à garder...

—Pourquoi donc en garderai-je, moi? N'êtes-vous pas toujours le même Isaac Muncacsy qui s'est enfui de Turquie, emportant treize mille roubles à mon associé Gourko et à moi-même? Vous avez du reste dégringolé, mon cher. Passer de la situation de directeur de mines à celle de patron de maison de jeu clandestine n'a rien de flatteur pour vous, mon ami. Et c'est une assez mauvaise référence à ajouter à celles que contient un passé comme le vôtre, quand on a la police à la porte. Muncacsy mangeait ses ongles; de vert il était devenu ardoise.

—En ce qui me concerne, poursuivit Morton, j'en serai quitte en exhibant ma carte de visite. Mais il pourrait bien se faire, mon pauvre Isaac, qu'on s'assurât de votre précieuse personne. Vraiment, vous vous êtes mis là dans un fâcheux embarras. Et je m'en étonne, à votre âge, avec votre prudence.

Le directeur du cercle se rapprocha.

—Nous pouvons faire un marché, dit-il à voix basse. Peut-être ne suis-je pas aussi maladroit que j'en ai l'air. Les agents ont besoin d'une heure au moins pour pénétrer ici. Et, dans une heure je serai loin.

—Ah! Pourquoi votre huissier vient-il de dire que les issues secrètes étaient gardées?

—Parce qu'il ne les connaît pas toutes. Morton réfléchissait.

—J'ai un ami avec moi, dit-il enfin.

—Il pourra venir.

—C'est bien. Sortons d'ici en sûreté et je vous promets de ne jamais plus parler des treize mille roubles.

—C'est entendu.

Morton se dirigea vers Bernard Tangye qui, arrêté à quelques pas, surveillait cette scène. Il lui fit un signe mystérieux et tous deux se mirent à marcher dans la foule d'un air indifférent, mais suivant Muncacsy qu'ils ne perdaient pas de vue.

Le couloir d'entrée avait été déserté, les joueurs s'éloignant instinctivement de la porte de fer où la police frappait encore. Tous, hommes et femmes, avaient gagné les extrémités du cercle, en quête d'un moyen d'évasion. Mais c'est en vain qu'ils allaient de l'une à l'autre des sorties secrètes. A chacune d'entre elles, ils trouvaient un employé qui les avertissait:

—La porte est gardée.

Les gens rentraient alors et se mêlaient à la cohue maintenant inactive, et dont le malaise grandissait.

Muncaczy, suivi de Morton et de Bernard, traversa le couloir, près de la porte de métal. Il entra dans une chambre sombre et vide, dont les fenêtres étaient closes. Puis il ferma soigneusement la porte et alluma une bougie qu'il posa sur la corniche d'une haute et vieille cheminée. Il engagea le bras sous la hotte de cette cheminée, et une échelle de corde se déroula jusqu'au sol.

—Presque un escalier, dit-il en riant. Quant à la cheminée, vous voyez, on y passerait quatre de front.

—Pressons-nous, répondait Morton.

Alors, le tenancier du tripot souleva une lame du parquet et tira d'une excavation des vêtements d'ouvrier.

—Je n'ai que deux costumes, dit-il. Prenez-les, votre ami et vous.

Morton et Bernard enfilèrent prestement les bourgerons et les cottes qui devaient les déguiser et protéger leurs habits contre les souillures. Pour Muncaczy, il se borna à retourner le sien et à le re-

## XXXIII

## LE TRIOMPHE DE M. BARTLE

vêtir, la doublure en dehors, le collet relevé, pour cacher son linge et l'énorme diamant de sa cravate.

—Faites des trous dans vos mouchoirs et couvrez-vous-en le visage, dit-il encore. Il ne faut pas avoir l'air de ramoneurs en sortant d'ici.

— Quelques instants après, les trois hommes s'engageaient dans la cheminée, le tenancier du tripot venant le dernier. Ils débarquaient sur un toit heureusement muni de garde-fous au moment même où apparaissaient à l'Orient les premières lueurs de l'aurore.

—Hâtons-nous, dit Muncacsy. Dans dix minutes il serait trop tard.

Morton et Bernard Tangye ôtèrent leurs vêtements d'emprunt. Le juif retourna le sien. Ses compagnons purent voir que les poches en étaient gonflées de banknotes.

Puis l'échelle fut retirée et transportée au bord du trottoir, où on l'accrocha solidement. La descente eut lieu sans accident. Muncacsy faisant plier chaque échelon d'inquiétante façon, le fils du roi du platine, très circonspect, un peu pris de vertige, et Morton aussi à l'aise qu'un matelot ayant passé tout son existence en l'air.

Les trois hommes se trouvèrent alors dans une sorte d'impasse très sombre, et dans l'attitude de gens du monde désireux de respirer un peu à la suite d'une nuit trop mouvementée. Ils se disposèrent à se séparer; mais Morton dit un mot à chacun de ses compagnons d'évasion: à Muncacsy:

—Où puis-je vous trouver si j'avais besoin de vous?

L'autre mit un mot sur une feuille de son carnet.

A Bernard Tangye:

—Apportez-moi donc un chèque ce soir, au Cecil. Au revoir.

L'honorable M. Bartle, ignorant totalement qu'il était épié par le regard d'aigle de Jocelyn Barnard et convaincu, qu'à la fin, miss Fernyhough répondrait à ses offres, se rendit plusieurs fois de suite à la librairie de Hampton-Court Road, espérant y trouver une lettre à l'adresse du mystérieux M. Jones.

Il s'était donné huit jours de patience. Et bien lui en prit; car, avant la fin de la semaine, un mot l'avertit discrètement que Mlle F... serait chez elle tel jour, à telle heure, et d'espérer à recevoir M. Jones. C'était tout.

Bartle triompha. La petite y venait enfin! Jugeant l'âme des autres à la mesure de la sienne, il l'avait prévu. Il lui paraissait impossible que l'argent n'exercât pas ici son attrait ordinaire et ne triomphât pas rapidement de quelques sensibleries de petite fille. Et ce succès qui tirait Mark Tangye de l'intrigue où allait sombrer son avenir, c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux pour M. Bartle; c'était la confiance, c'était la protection du millionnaire acquis pour toujours; c'était l'importance nouvelle et considérable que prenait le secrétaire intime, après avoir ainsi prouvé ses qualités de diplomate.

Au jour et à l'heure fixés, il se présentait à la petite maison de Quetta Street, légèrement fiévreux.

Mais on l'introduisit et le fit entrer dans le salon. Là, non sans une certaine et désagréable surprise, Bartle trouva Jocelyn Barnard profondément enfoncé dans un fauteuil, suçant une pipe vide et méditant.

—Très heureux de vous voir, monsieur Jones, dit-il du ton le plus calme et en croisant ses jambes. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.



Bartle rougit légèrement. Il songea que peut-être il était tombé dans un piège.

—Pardon, monsieur, dit-il glacial, c'est à miss Fernyhough que j'ai affaire, et je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

—Au regret de constater, cher monsieur, que vous ne jouissez pas de la plus sûre des mémoires. Je ne vous ai, en effet, rencontré qu'une fois, mais c'était dans des circonstances qui eussent dû vous frapper. Permettez-moi d'insister pour que vous vous mettiez à votre aise.

Bartle se décida à s'asseoir. Il avait son chapeau mou à la main, portait encore ses lunettes bleues et son ulster. Pour Marion, elle était restée dans le salon et se tenait debout, près du fauteuil de l'étudiant en médecine.

—Et maintenant, monsieur Jones, vous allez me laisser vous poser une ou deux questions, à la suite desquelles je vous donnerai un renseignement. Les questions sont simples, et le renseignement vous sera utile.

Bartle n'ouvrit pas la bouche: il se tenait visiblement sur ses gardes.

—Première question: Vous avez des raisons de supposer, n'est-il pas vrai, qu'un jeune homme, fils de gens très riches, s'est épris de la jeune fille que voici?

Bartle éluda.

—Je ne vois pas, dit-il, de motifs pour le nier.

—C'est parfait. Seconde question: suis-je ce jeune homme?

—Non! répondit spontanément le secrétaire intime.

Barnard lança un rapide regard à Marion, qui rougit.

—Troisième question: Vous êtes chargé par le père du jeune homme de rompre le mariage en train, et même au prix de beaucoup d'argent si c'est nécessaire?

Bartle répondit avec circonspection:

—Je suis autorisé, le cas échéant, à négocier avec libéralité.

—Et vous êtes certain que miss Fernyhough, ici présente, est bien la personne à qui vous avez affaire?

—Mais... oui, répondit le secrétaire légèrement hésitant.

—Merci. Me voici maintenant tout à fait éclairé sur les faits de la cause. Et voilà le renseignement que je vous ai promis: Miss Fernyhough, ici présente, sans qu'il soit question d'indemnité d'aucune sorte, renonce à épouser le jeune homme dont vous vous occupez. Depuis quelque temps, s'il faut être complet, je me suis hasardé moi-même à rendre à mademoiselle des hommages très respectueux, et qui ne lui ont pas déplu. Vous comprenez?

Bartle exultait, à présent.

—Vous rempliriez de joie le cœur de M... le cœur du père, en me mettant à même de lui montrer cette généreuse résolution, tracée en quelques lignes.

—Rien de plus aisé, répondit Jos. Voici une plume et du papier. D'etez. Je vais écrire, et miss Fernyhough s'ignera.

—Voyons... Il faut dire les choses clairement et brièvement. Miss..., miss Marion n'est-il pas vrai?

—Miss Marion parfaitement.

—“Miss Marion Fernyhough fait savoir librement qu'elle n'entend pas épouser d'autre personne que M. Barnard, qui écrit ceci pour elle. Elle fait cette déclaration sans pression ni considération pécuniaire d'aucune sorte.” Est-ce bien ainsi?

—C'est parfait, monsieur Jones. Vous êtes la clarté fait homme.

Marion signa gravement. Bartle, qui ne songeait plus qu'à s'en aller, plia la feuille et la mit dans sa poche.

Le secrétaire intime fit sa belle révérence, se hâta vers la rue, où il accrocha un cab qui le ramena vers la Cité.

Robert Tangye était seul dans son bureau. Bartle entra près de lui, très animé, et lui fit immédiatement le rapport du succès complet de sa mission.

Mais le roi du platine ne parut pas le moins du monde enthousiasmé de l'heureuse nouvelle. Il resta morne et froid.

—Vous arrivez trop tard, Bartle. Je viens de signer un testament qui fait de Bernard un millionnaire et de Marck un mendiant.

—D' pare les dispositions peuvent être annulées, répondit hardiment Bartle. Et voici qui serait de nature, peut-être, à modifier vos résolutions.

Il posa devant son maître l'autographe de Jocelyn Barnard.

Robert Tangye examina longuement le papier. Puis il eut un léger sourire.

—Bartle, dit-il, vous êtes un homme très fort, à l'ordinaire... Mais cette fois, vous vous êtes fait rouler comme un enfant. La jeune fille que Marck veut épouser ne s'appelle pas Marion. Elle s'appelle Monica. Fernyhough a deux filles.

### XXXIV

#### QUITTE OU DOUBLE

Robert Tangye suivit des yeux son secrétaire. Son visage était resté grave; mais il s'éclairait à présent d'un sourire ironique. Et ce sourire prit lui-même un caractère de joie quand Bernard Tangye entra dans le bureau de son père.

—Bernard, dit-il, sais-tu ce que j'ai fait?

—Non.

—J'ai signé un testament qui fait de toi mon seul et unique héritier. Mark s'est mal conduit avec moi. Il s'est épris d'une jeune fille que je ne pouvais lui laisser épouser, et il m'a résisté ouvertement.

C'est toi qui bénéficieras de sa folie, à la seule condition de m'obéir en toutes choses.

—Je ferai mon possible, balbutia Barnard.

—J'y compte. Cependant je ne veux pas te faire attendre ma mort pour jouir un peu de cette fortune qui t'appartient. Je double ton crédit. A dater d'aujourd'hui tu toucheras deux mille livres par an au lieu de mille.

—Je vous en suis excessivement obligé, mon père... Et la chose, bégaya Barnard, arrive d'autant plus à propos que je suis excessivement à court dans ce moment.

—C'est fâcheux. Vous n'auriez pas dû augmenter vos dépenses avant de savoir que votre revenu était lui-même augmenté.

—Vous avez raison, monsieur, mais je connais tant de monde aujourd'hui que mes frais grossissent malgré moi... mes notes de Club, particulièrement.

—Ben, bien. Tu peux tirer sur ma caisse à raison de deux mille livres par an. As-tu déjà demandé de l'argent sur juin?

—Oui, mon père... C'est Bartle qui vous a fait signer le chèque.

—Oh! je ne puis pas me souvenir de tout ce que je signe. Mais je vais te donner un second bon de cent cinquante livres. Ton crédit du mois sera doublé et, malgré les notes, il te restera quelque chose dans les mains. Est-ce cela?

—Je crains, monsieur, que cela ne me soit insuffisant. Je me suis laissé entraîner à jouer...

Les yeux de Robert Tangye changeaient rapidement.

—Allons, au fait! dit-il brusquement. Le total?

—Quin... Quinze cents livres, finit par dire péniblement Bernard.

Un silence de quelques instants régna

entre les deux hommes, puis Robert dit d'une voix grave :

— Où avez-vous perdu cet argent ?

— Dans un cercle.

— C'est cela, dans un tripot. Et comment en êtes-vous venu à jouer sur parole ?

— J'ai joué avec un homme que j'ai trouvé là... un de vos amis, monsieur... Il m'a dit que vous lui aviez gagné une fortune, que toujours la chance avait été pour vous contre lui. Son désir est que le chèque soit établi en son nom.

— Cet homme a menti. Je n'ai jamais gagné la fortune de personne et comment s'appelle cet homme ?

— Morton. Edward Morton. Je l'ai aussi, du reste, entendu appeler Escott, et cela m'a paru étrange.

Robert Tangye était devenu extrêmement pâle. Il ne répondit pas à son fils. Il tira son carnet de chèques, en établit un au nom d'Edward Morton, y inscrivit la somme de quinze cents livres et signa.

— Voici, dit-il. Payez cet homme. Allez. Bernard sortit.

Il monta dans un cab et se fit conduire au "Cecil", où il demanda Morton, qui le fit prier de monter à sa chambre.

Bernard l'y trouva confectionnant un cocktail et fumant un cigare de choix.

Morton prit le chèque avec indifférence.

Puis on causa de choses et d'autres.

Au bout de quelques instants, le jeune Tangye, complètement oublieux des émotions désagréables par lesquelles il venait de passer, songeait que décidément Morton était bien le meilleur compagnon de la terre.

Au bout d'une demi-heure, l'excellent compagnon désignait quelques paquets de cartes sur un guéridon et demandait négligemment :

— Voulez-vous votre revanche ?

— Non, merci. Je ne joue plus.

— Je comprends, répondit le petit vieillard avec une assez cruelle ironie ; la scène a été dure, hé ?

— Non... mais non... au contraire...

— Au fait, je n'y tiens pas davantage moi-même. Je voulais simplement vous offrir une occasion de rentrer dans votre argent, comme cela se fait entre gentlemen. N'en parlons plus.

"Il y viendra, songeait-il.

Bernard y vint, en effet, et plus rapidement même que l'aurait cru l'ancien prospecteur.

Au bout de quelques instants, il rappelait lui-même à l'ennemi de son père la proposition de revanche qu'il en avait reçue, disait qu'il avait réfléchi, qu'il tenterait la veine volontiers une fois encore, et offrait quitte ou double rapidement, en cinq points d'écarté.

Morton acceptait avec beaucoup de complaisance et de courtoisie, et trois minutes après, Bernard sortait de chez lui, la mort dans l'âme.

Une fois de plus, il avait perdu quinze cents livres !

### XXXV. — MORTON FAIT UNE AFFAIRE

— J'ai du nouveau pour vous.

Celui qui parlait ainsi était Malcolm-Watson, l'adroit courtier, par l'entremise duquel Morton avait négocié sa première attaque contre la puissante Compagnie du platine. Et c'était à son mystérieux client lui-même qu'il s'adressait.

— Vraiment ? répondit le petit vieillard, l'ex-roi du platine a vendu tout ce qu'il pouvait posséder d'actions de l'Oural. Il ne peut avouer plus nettement avoir été battu dans sa lutte avec vous.

— Pourriez-vous me dire, demanda enfin l'ancien prospecteur, a combien est évaluée la fortune de Robert Tangye.

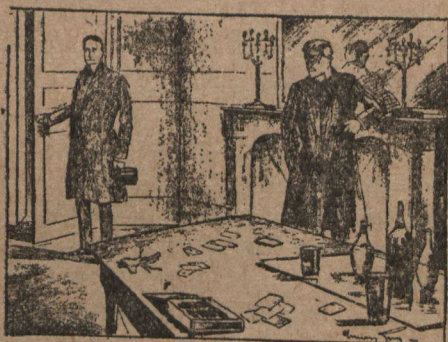
— Entre deux et trois millions. Dans les spéculations surtout. Le platine a pu fournir un million. Mais Tangye est un de ces hommes les plus puissants du marché de Londres. Il a toujours eu pour règle de conduite de ne jamais s'engager à fond. Il travaille pour un bénéfice régulier et le réalise.

Morton fumait.

— Voudriez-vous prendre encore quelques commissions pour moi, monsieur Watson ?

— Certainement.

— Bien. Sachez immédiatement où Tangye opère actuellement, et sur quelle étendue. Et ne perdez pas de vue que mon but



*Une fois de plus il avait perdu quinze cents livres.*

n'est pas tant de gagner de l'argent que de lui en faire perdre, à lui. Vous comprenez bien ?

— Plus ou moins bien, répondit Watson. C'est-à-dire que je comprends assez pour suivre vos instructions, mais sans deviner les motifs qui vous font agir.

— Tout est donc pour le mieux. Mon rapport le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

— Je vais m'y mettre sans perdre une heure. Toutefois, monsieur, j'ai entendu dire que Tangye allait prendre un congé — il va passer un mois en Egypte.

— Mais il peut laisser des instructions ?

— S'il en laisse, ce sera à Mathieu Bartle, son secrétaire intime.

— Bartle!... disait Morton pensif... Mathieu Bartle!

Et il sortit en annonçant une prochaine visite.

Watson, demeuré seul, s'allongea dans une chaise longue, alluma la pipe qu'il avait laissée s'éteindre pour recevoir son visiteur, et se mit à songer :

— Une bataille de géants! se disait-il. Et de quel côté sera la victoire?... En tout cas, et quel que soit celui qui écrase l'autre, il me restera quelques bank-notes aux mains. C'est l'important!

Pendant ce temps Morton s'informait des paquebots en partance pour les semaines suivantes.

— *La Manchuria, le Bombay*, répondit l'employé.

— Je crois, dit le vieillard, que M. Robert Tangye, s'est fait inscrire pour une prochaine traversée. Pourriez-vous me retenir une cabine sur le même courrier ?

— En effet, M. Tangye s'embarque après-demain, monsieur. Une cabine reste vacante à votre disposition.

Morton prit un billet et remonta dans son cab et se fit conduire à Quetta Street.

### XXXVI — LA CHANSON DU PIRATE ROUGE

*La Manchuria* filait sur la Manche. La mer était merveilleusement calme, et personne n'avait eu rien à redouter encore du tangage ou du roulis.

Robert Tangye, aidé de son domestique, s'habillait dans sa cabine.

— Judd, dit-il, allez me chercher la liste des passagers.

Le valet de chambre sortit et se mit en quête du document demandé.

Le domestique revint.

— Oui, monsieur. La voici.

Il la prit, et y jeta un coup d'œil rapide. Tout à coup, il pâlit affreusement et sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine. Parmi les noms inscrits sur la longue feuille blanche, il venait d'apercevoir celui de Morton?

Le roi du platine devint tout à coup silencieux et donna des signes nombreux d'impatience pendant tout le temps que dura encore sa toilette. Judd s'étonnait de ce changement soudain. Il eut sujet de s'étonner davantage quelques instants après, tandis que son maître, une brosse à dos d'argent dans chaque main, coiffait ses beaux cheveux gris.

Une voix de basse, profonde et puissante, s'était élevée dans la cabine voisine et chantait :

*Ici et là, le pirate rouge  
Allait, avant même le lever du soleil,  
Pour concevoir le mal et le faire,  
Il n'était pas lent,  
Le pirate rouge,  
Il partait avant même le lever du soleil.*

Une des brosses tomba de la main de Robert Tangye sur le tapis.

La voix continuait :

*Mais le seau qu'on descend trop souvent  
Se casse,  
Et le verrou trop souvent tiré  
Manque la gâche.  
On a trouvé mort le pirate rouge un matin  
Un beau matin.*

Judd ramassa la brosse tombée. Le millionnaire la prit d'une main tremblante.

— Sa chanson, balbutia-t-il...

Puis il eut honte de sa terreur devant le domestique surpris.

— Allez voir qui habite à côté, dit-il rudement. Et si ce bruit doit continuer, il faudra qu'on me change de cabine. Allez.

Judd sortit en hâte et revint au bout de quelques instants.

— Eh bien? lui demanda son maître, qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de trembler.

— La personne qui habite à côté est M. Edward Morton.

Tangye tomba, plutôt qu'il ne s'assit, sur un siège.

— Je me demande, dit-il d'un ton qui voulait être indifférent, qui peut être ce M. Morton. J'en connaissais un, dans la Cité, ou tout au moins j'en avais entendu parler. Serait-ce le même? Voyez donc cela, Judd.

Le valet de chambre sortit de nouveau.

Robert Tangye se plaça près de la porte et attendit pour la rouvrir d'entendre revenir Judd. Alors il reprit un air calme, autant du moins que cela lui était possible, et parut s'occuper de sa toilette.

— Le monsieur Morton qui est à bord, monsieur, est un homme petit de taille, avec des cheveux blancs très épais. Il est entièrement rasé et ses yeux sont, paraît-il, d'un bleu extraordinaire... Il est...

— Merci, Judd, merci. Je croyais avoir déjà rencontré ce monsieur Morton. Merci. Tenez, prenez ce flacon et faites-le remplir.

Le domestique sortit.

Son maître endossa un pardessus de couleur sombre, hésita quelques instants, puis sortit à son tour pour se rendre sur le pont.

Et comme il venait de s'engager dans le couloir, la porte voisine de la sienne s'ouvrit et la tête blanche de Morton parut, Tangye, instinctivement, hâta le pas.

Bientôt, le petit vieillard pâle, portant son vêtement accoutumé et son chapeau

de panama, montait sur le pont à son tour.

Deux heures après, les deux ennemis respiraient encore la brume salée.

A un moment donné, le pont se fit presque désert. Alors, l'ancien prospecteur Ca'vert-Morton, l'homme aux cheveux blancs et aux yeux bleus se leva et se dirigea lentement vers Robert Tangye, il avait maintenant un air d'impitoyable cruauté répandu sur la face, et ses lèvres sifflaient machinalement l'air du *Pirate rouge*.

Tangye se retourna et le regarda en face.

Morton frappa les planches du pont d'un de ses poings pieds.

—Vous savez qui je suis? dit-il.

Tangye ouvrit ses lèvres sèches.

—Je ne sais rien, répondit-il. Laissez-moi.

—Laissez-moi! répéta Tangye. Ne me tourmentez pas. Je suis désespéré.

—Désespéré ou non, il faut que je vous dise une fois mon mépris et ma haine!

—Ah! prenez garde! gronda le roi du platine. Votre vie est en ce moment même dans ma main. J'ai une arme sur moi; le canon en est tourné vers votre poitrine, et j'ai le doigt sur la gachette. Prenez garde!

Morton ne sourcilla pas. Il saisit dans ses doigts de fer le poignet libre de Tangye et appuya le bout allumé de son cigare sur la main, qu'il brûla profondément.

—Tirez, dit-il et soyez pendu!

Le roi du platine avait tiré le revolver de sa poche.

—Démon! s'écria-t-il, je t'échapperai!

Et il se serait sur-le-champ fait sauter la cervelle, si le petit vieillard ne lui eût rudement relevé le bras. Le coup partit et la balle alla frapper la grosse cheminée

du bâtiment, qui résonna longuement.

Mais avant que Morton eût pu s'y opposer cette fois, le millionnaire avait jeté son arme et avait escaladé le bordage. Son ennemi jeta un cri: "Un homme à la mer!" et plongea derrière lui.

La manoeuvre habituelle fut exécutée. La *Mandchuria* stoppa en quelques centaines de mètres, reprit sa route en arrière et descendit les baleinières.

Une heure plus tard, elle repartit, les embarcations rentrées à bord n'ayant rien trouvé.

Il y avait deux morts à annoncer à Marseille.

### XXXVII

ENCORE M. BARTLE

L'honorable M. Bartle ne se mettait pas souvent en colère, mais quand cela lui arrivait, il agissait avec la férocité d'un tigre. D'ailleurs, il ne perdait rien de sa prudence ordinaire; il devenait seulement plus furtif, plus cauteleux, plus déterminé à employer tous les moyens pour arriver à ses fins.

La découverte qu'il avait faite dans le cabinet de Robert Tangye, la honte qu'il ressentait d'avoir pris une jeune fille pour une autre et de s'être fait jouer comme un enfant, emplissaient son coeur de fiel.

Il rôda souvent dans Quetta Street et ne tarda pas à connaître le véritable objet de l'affection de Guy Chesters où, pour parler plus correctement, de Mark Tangye.

Bartle était un individu peu scrupuleux, mais ce n'était pas un imbécile; il découvrit très vite la différence qui pouvait exister entre Monica et Marion, et dressa ses batteries en conséquence.

Le secrétaire particulier du millionnaire

re, simplement mais confortablement vêtu, pas déguisé le moins du monde, s'en fut frapper à la porte des Fernyhough.

La jeune fille vint lui ouvrir.

—Miss Monica Fernyhough?

—Oui, monsieur, répondit-elle en tenant la porte à demi-fermée.

—Je m'appelle Bartle, mademoiselle. Je suis chargé pour vous d'un message important et confidentiel. Voulez-vous m'accorder quelques instants d'entretien?

Monica devint très pâle.

—Ce message concerne-t-il M. Chesters? demanda-t-elle en tremblant.

—M. Chesters va très bien, mademoiselle, ajouta-t-il tout haut, très bien, si c'est ce que vous désirez savoir. Et cependant, comme vous l'avez fort bien pressenti, c'est à son sujet que je suis venu vous trouver.

Monica ouvrit alors définitivement la porte, et, intriguée, anxieuse, même, elle pria son visiteur d'entrer dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Puis il aborda:

—J'ose espérer, mademoiselle, que vous me pardonneriez le côté... pénible de la communication que j'ai à vous faire. Je n'agis ici qu'en qualité d'ambassadeur, et ne fais que répéter par ordre ce que j'ai entendu.

Monica s'agitait, nerveuse.

—Oh! je vous en prie, monsieur, soyez bref.

—Je serai bref, mademoiselle, puisque vous le désirez. Je viens ici au nom de M. Chesters père. M. Chesters père est un homme très riche, et qui occupe une haute position sociale. M. Guy est—était serait plus exact—son fils préféré. Il désirait que ce fils arrivât très loin, non pas dans la carrière artistique, mais dans la carrière politique, pour laquelle il est très doué. M. Guy est un jeune homme très supé-

rieur, en effet, et son père considère le goût qu'il a pris de la peinture comme un simple caprice, destiné à passer comme il est venu.

—Je vous en supplie, monsieur, interrompit Monica qui chancelait sur son siège, ne me faites pas souffrir davantage. Venez au fait.

—M. Chesters, poursuivit Bartle très calme et s'écoutant parler, aurait désiré que son fils conclut un mariage propre à... comment dirais-je... à seconder les projets qu'il avait conçus. Il ne s'opposait pas, d'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, à ce que ce mariage fût en même temps un mariage d'inclination. Puis-je espérer que vous me suivez, miss Fernyhough?

Monica répondit d'un simple signe de tête.

—Je vous sais trop perspicace, mademoiselle, continua Bartle, cruel et calme, pour ne pas avoir deviné que le nom de la personne qui m'envoie n'est pas Chesters. Tout ce que je vous ai dit en dehors de ce nom, est l'expression de la stricte vérité. D'où il ressortira, si vous le devinez bien, que M. Guy—qui n'est pas non plus M. Guy—vous a trompée.

La jeune fille leva les yeux et, d'une voix suffisamment ferme:

—Il ne m'a pas trompée, dit-elle, et je sais son véritable nom, si mon père et ma soeur ne le savent pas.

Bartle sentait le terrain lui manquer.

—Alors?... Alors je ne vous aurais rien appris?

—Malheureusement si, dit-elle. Je ne savais pas que M. Guy eût eu des discussions avec son père à cause de moi. Je croyais qu'ils étaient en froid avant même que nous ne nous connussions. Je le savais du moins pauvre.

—Mon Dieu! proféra hypocritement

Bartle. Et maintenant, mademoiselle, que vous êtes dûment informée, puis-je me permettre de vous demander ce que vous comptez faire?

— Je ne sais pas, monsieur, dit-elle péniblement... je ne sais pas... Il faut que je réfléchisse.

— Je ne voudrais pas, mademoiselle, paraître peser sur votre décision; mais quelle qu'elle soit, permettez à un homme expérimenté, de vous conseiller de bien envisager l'avenir avant de la prendre. M. Guy vous aime et, actuellement, toutes les résolutions auxquelles vous vous arrêterez lui paraîtront bonnes; mais il peut lui arriver plus tard de regretter la fortune perdue, de regretter la situation perdue. Il ne pourra pas complètement dissimuler ces regrets et c'est vous qui en souffrirez. Réfléchissez bien, mademoiselle.

— Je réfléchirai, répéta tristement la jeune fille.

— Et j'ajoutai, continua Bartle prudemment, qu'au cas où vous modifieriez vos projets, le père de M. Guy vous aurait une profonde reconnaissance.

— Puis-je espérer, mademoiselle, que vous me ferez connaître votre décision?

— Peut-être, monsieur... Oui... je tâcherai, répondit Monica, qui luttait pour retenir ses larmes.

Bartle écrivit une adresse sur une feuille de son carnet et la lui donna. La jeune fille la mit machinalement à sa ceinture.

— Au revoir, mademoiselle, au revoir... Je m'en voudrais d'insister davantage. Mais si vous vous intéressez vraiment à lui, songez à son avenir.

Le secrétaire particulier disparut, Monica rentra en chancelant dans le petit salon.

Au bout de quelques minutes, elle se releva, plus calme, et se mit à écrire:

“Mon bien-aimé. Je connais, depuis quelques minutes, le sacrifice énorme que vous avez fait pour l'amour de moi. Je sais que vous avez abandonné tout: votre père, la fortune qu'il vous laissait et la perspective d'un brillant avenir. Je suis fière et heureuse de vous avoir inspiré une telle affection. Mais quelque grande que soit la mienne, je ne puis accepter de jeter le trouble et la tristesse dans une famille jusqu'alors unie. Votre Père vient d'avoir un chagrin cruel en perdant sa fille, votre soeur. Il ne faut pas que vous l'abandonniez aussi et surtout à cause de moi. Il ne le faut pas.

“Je vous dis adieu ici, mon ami, de loin, parce que de près je n'en aurais peut-être pas la force.

“Adieu, Guy! Adieu, Mark! Adieu!

“Je vous remercie du bonheur que vous m'avez donné, et que je n'espérais pas en toute ma vie.

“Je garderai votre bague, en souvenir, si vous voulez. J'aurais trop de peine à m'en séparer. Adieu! Adieu! Adieu!

“Votre Mona.”

La jeune fille sécha ses yeux et s'habilla pour porter elle-même sa lettre à l'atelier de Mark, dans Bloomsbury.

Elle savait que la poste ne la distribuerait pas le jour même et ne voulait pas lui laisser la chance de venir le soir à Quetta Street.

Mais elle avait à peine fait cinquante mètres qu'elle rencontra un gamin, fils d'un de ses voisins, qui se chargeait pour quelques sous de sa commission. L'enfant partit de toute sa course et disparut bientôt.

Et Monica, qui venait de mettre une infranchissable barrière entre elle et le bonheur, allait rentrer, lorsqu'un vendeur de journaux passa devant elle en criant:



“Demandez le *Star*. Dernières nouvelles! La mort du millionnaire Tangye!”

Elle fut obligée de se soutenir à une muraille pour ne pas tomber.

Tangye était mort!

Pour Bartle, qui venait de lui faire tant de mal, il regagnait son domicile, assez satisfait de lui-même, lorsqu'il croisa, comme la jeune fille, les vendeurs des journaux du soir.

Il s'arrêta net. La mort du millionnaire avait autant de signification pour lui sans doute, que pour la fille du vieux Ben.

### XXXVIII — LE PLUS LONG CHEMIN

En tombant à l'eau Robert Tangye s'enfonça rapidement. Mais il était assez vigoureux encore et remonta à la surface. La *Mandchuria* avait déjà gagné une centaine de mètres; les passagers étaient tous penchés sur les bordages, cherchant à se rendre compte de ce qui était arrivé, et le cri: “Un homme à la mer!” n'arriva pas à ses oreilles, couvert qu'il était par l'intense bouillonnement du sillage.

— C'est fini! murmura-t-il.

Et, à bout de force, il s'abandonna en criant:

— Calvert! Sois maudit!

A ce moment même, une main vigoureuse le saisit par les cheveux, une main qui le soutenait comme s'il n'eût pas été plus lourd qu'un enfant. Tangye croyait à la présence d'un marin qui avait plongé pour venir à son secours.

Le groupe humain s'avavançait. Un brouillard léger planait sur la mer. La direction faisait défaut. Et le dénouement retardé pour le millionnaire se serait produit au bout de peu de temps si un caboteur, traînant une barque derrière lui, n'était venu à passer lentement, coupant la route des naufragés à quelques mètres.

Tous deux, silencieusement, redoublèrent d'énergie. Robert Tangye put accrocher d'une main le bord de la barque. Son compagnon l'y poussa et s'y hissa à son tour. Puis il tomba sur une banquette, à bout de souffle. Les nageurs subirent alors l'intense réaction des efforts surhumains qu'ils venaient de faire, et tombèrent sans connaissance, au fond de l'embarcation.

Cependant, la *Mandchuria* faisait rentrer ses baleinières, et le temps réglementaire des recherches dépassé, désespérant de revoir ses passagers, reprenait sa route vers la baie de Biscaye.

Le sauveteur du roi du platine reprit le premier ses sens. Il jeta un regard sombre sur son compagnon, attira le canot sous la poupe même du caboteur, et, ayant saisi un cordage, s'élança sur le pont avec une agilité qu'on n'aurait point attendue de son âge. Robert Tangye restait étendu comme un cadavre au fond de la barque.

L'homme de barre, en voyant embarquer ce passager pour le moins imprévu, crut à une apparition surnaturelle et se mit à crier. Le naufragé le rassura en quelques paroles. Et bientôt l'équipage accourait, curieux de connaître l'événement qui rompait ainsi la monotonie de la traversée.

Robert Tangye, toujours inanimé, fut hissé à bord du caboteur. On le transporta dans la cabine du capitaine, où les soins les plus actifs lui furent prodigués.

Bientôt il ouvrait les yeux et demandait d'une voix faible:

— Où suis-je.

— A bord du *Solitaire*, qui fait route sur Londres avec un chargement de pierre. Avalez-moi ce verre de cognac; ça vous réchauffera l'intérieur.

— Oui... Je me souviens, dit-il. J'ai failli périr. Un homme m'a sauvé. Où est-il? Comment va-t-il?

Un homme entra dans la cabine. Robert

Tangye lui tendit la main dans un mouvement instinctif et sincère.

Puis il eut comme une exclamation de terreur et laissa tomber sa main.

— Lui!... murmura-t-il.

Morton, grave et sombre, se tenait debout devant la couchette où Robert Tangye était encore étendu. Les deux hommes se dévisagèrent silencieusement pendant quelques secondes, tandis que les marins, autour d'eux, s'étonnaient de leur attitude, peu habituelle entre un naufragé et son sauveteur.

Morton, le premier, rompit le silence.

— A quel endroit de la Manche sommes-nous exactement? demanda-t-il.

— Presque en vue de Portland, répondit le capitaine du caboteur.

— Relâcher à Weymouth... cinquante cinquante livres pour vous, et vous pourrez consulter votre armateur sur le prix de notre passage.

— Relâcher à Weymouth... cinquante livres... répondit le marin; les avez-vous les cinquante livres?

Morton les lui mit silencieusement dans la main?

— Bien. Toute la toile, garçons! Nous serons à Weymouth pendant la nuit.

Le *Solitaire* changea rapidement sa route.

Morton avec Tangye, lui dit à voix basse:

— Vous avez essayé de vous tuer et je vous ai sauvé. Vous êtes-vous demandé pourquoi?

— Pourquoi? dit le millionnaire, frissonnant.

— Parce que votre existence n'est pas à vous, reprit implacablement Morton. Elle m'appartient et je prétends en disposer comme je l'entends. Si vous me la volez, je me vengerai sur vos enfant. Combattez, s'il y a un cœur d'homme dans votre car-

casse tremblante. Lutte pour votre argent, pour votre femme, pour vos fils. Vous savez maintenant quel est celui qui vous parle.

Tangye, immobilisé par la peur, bégayait des mots sans suite.

La fureur saisit Morton.

— Combats, lâche! N'essaie pas de sortir de la vie par une porte dérobée. Tu as tes millions, j'ai les miens. Les miens sont honnêtement gagnés; mais les armes restent égales. Si je le puis, je te réduirai à la misère. Fais-en autant de moi, si tu peux. A bientôt.

Le petit vieillard remonta sur le pont. Il y rencontra le capitaine.

— J'ai changé d'avis, lui dit-il. Nous irons à Londres. Il y a cinquante livres pour vous et rien pour l'armateur. Mon idée est de laisser croire un peu plus longtemps à mes neveux qu'ils héritent de quelques millions. La farce est bonne n'est-ce pas? Je me promets de bien rire de leur désappointement quand ils me verront resuscité.

Le capitaine le regardait, ébahi.

— C'est entendu, n'est-ce pas? Nous allons à Londres par le chemin le plus long? Il faut rire un peu dans l'existence.

### XXXIX — BERNARD TANGYE S'AMUSE

Bernard Tangye déjeunait sans conviction.

Vers la fin de son repas, un garçon lui remit une carte de visite: *Isaac Muncacsy*.

— Cette personne demande à vous parler, monsieur.

Bernard songeait.

— Où diable ai-je entendu ce nom-là?

— A quoi ressemble cet homme? demanda-t-il au garçon.

— Figure ordinaire, monsieur. Pardessus. Beaucoup de bijoux.

— Faites monter chez moi, dit nonchalamment le fils du millionnaire.

Il monta lui-même sans se presser, mais ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant son visiteur.

— Vous ici ! s'écria-t-il.

— Pour une petite affaire, monsieur, si cela peut vous être agréable.

Bernard Tangye le fit entrer et lui offrit un siège.

— Veuillez me dire l'objet de votre visite. Mais, auparavant, voulez-vous accepter un whisky-soda ?

— Avec beaucoup de plaisir, monsieur.

Les deux hommes préparèrent leur boisson et Muncaczy vint droit au fait.

— Monsieur, dit-il, je viens à vous au sujet d'un billet souscrit à M. Morton. Quinze cents livres, si vous vous souvenez.

— Je me souviens parfaitement, mais je me demande, monsieur Muncaczy, ce que vous pouvez avoir à faire avec ce billet ?

— J'en suis porteur, monsieur, et je suis chargé de le recouvrer.

— Diable ! fit Bernard Tangye. Et pourquoi, cher monsieur, ne laissez-vous pas M. Morton faire ses recouvrements lui-même ?

— C'est que je lui suis très dévoué, cher monsieur, pour des raisons particulières.

D'ailleurs, M. Morton a dû vous écrire pour annoncer que je vous ferais visite en son nom, car il avait à s'absenter de Londres.

Je n'ai pas connaissance de la lettre dont vous me parlez, répondit assez vivement Bernard.

— C'est sans doute, monsieur, parce que le temps vous a manqué pour déponner votre courrier, reprit Muncaczy.

— Possible. Très possible. Nous allons voir.

Le jeune homme ouvrit quelques enveloppes au hasard.

— Vo ci, en effet, la lettre de M. Morton, déclara-t-il. Après ?

— Après, monsieur, mais c'est tout simple. Vous allez me remettre l'argent et je vous remettrai l'effet en échange.

— Il n'en sera rien, du moins pour le moment, mon cher monsieur Muncaczy. Je ne possède pas actuellement la moitié de vos quinze cents livres, ni même la moitié de cette moitié. Mais j'y songe. Pourquoi ne me prêteriez-vous pas vous-même, avec mon héritage comme garantie ?

Muncaczy secoua la tête.

— Absolument impossible, cher monsieur. Je suis dévoué à M. Morton, comme j'avais à l'ins tant même l'honneur de vous le dire, et il m'a formellement défendu de traiter avec vous une affaire de ce genre, donnez-moi deux jours, dit Bernard. En deux jours, j'aurai trouvé de l'argent par un moyen ou par un autre.

— Deux jours ? réfléchit l'ancien tenancier du tripot où le jeune homme s'était fait si rudement étriller. Soit. Je reviendrai dans deux jours.

Il acheva posément son whisky-soda, salua correctement et sortit.

Bernard, résignant à un restant de migraine, le suivit bientôt. Puis il se mit à marcher rapidement dans le Strand.

Tout à coup, il rencontra un camelot qui courait en sens inverse de sa route et qui criait à plein gosier :

“Le Pall Mall ! Les dernières nouvelles ! Demandez la mort épouvantable du ‘roi du platine’. Rabert Tangye noyé en mer !... Le Pall Mall !”

*Mort du millionnaire Robert Tangye*

## LA TRAVERSEE DE LA "MAND-CHURIA"

UN DRAME EN MER

Bernard res'a quelques instants médusé, sans songer même à lire les détails de l'article nécrologique. Ces détails étaient d'ailleurs peu nombreux. Ils faisaient allusion, très prudemment, à la possibilité d'un suicide, et mentionnaient une tentative de sauvetage au cours de laquelle un homme aurait perdu la vie.

Le fils du millionnaire sauta dans un cab et se fit conduire au bureau de son père. Il se présenta vers Bartle.

— Vous savez?... lui cria-t-il.

— Malheureusement oui, répondit avec respect le secrétaire. (Bartle connaissait la teneur du testament du millionnaire.) C'est un coup bien dur pour moi, monsieur Tangye, et plus douloureux encore pour vous.

— Oui, répondit vaguement le jeune homme. Vous savez, monsieur Bartle, comment les affaires de mon père sont arrangées?

— Je crois que la majeure partie de ce qu'il avait vous revient.

Bernard Tangye ne put dissimuler tout à fait un soupçon de soulagement fort expressif.

— C'est bien ce que m'avait laissé entendre mon père lui-même, dit-il; mais je n'en suis pas certain.

— Je crois que vous pouvez en être certain, maintenant, monsieur, affirma Bartle en accentuant son respect.

— Je pense, monsieur Bartle, que je ne pourrai d'espérer de rien avant que le testament soit homologué et l'inventaire fait?

— De rien d'important, monsieur; je pense comme vous. Cependant, s'il ne s'agissait que de petites sommes... de ce que vous êtes habitué à considérer comme votre argent de poche.

Le jeune homme hésita. Puis, subitement nerveux:

— Eh bien! c'est précisément cela, mon cher monsieur Bartle. J'ai confiance en vous, et puis un peu vous raconter mes petites affaires. J'ai un besoin absolument urgent de quinze cents livres. Est-ce que vous pourriez?

— Pas sur la succession, monsieur. Pas sur la succession. Mille regrets. Mais si j'osais, monsieur... Si vous me permettiez d'être assez hardi... Je possède en propre quelques milliers de livres, monsieur Tangye... Et c'est à votre pauvre père que je les dois, pour ainsi dire, puisqu'il était assez bon pour m'autoriser à faire en petit les opérations qu'il faisait en grand. Si vous me permettez, monsieur.

Bernard était enchanté et le faisait voir.

— Mais, je crois bien, mon cher monsieur Bartle! Mais je crois bien! Vous êtes un bon et brave garçon, mon ami. Mais vous ne le regretterez pas, c'est moi qui vous le promets. Vous allez me donner cet argent aujourd'hui même, n'est-ce pas? J'ai été assez maladroit pour jouer avec un certain... un certain Morton, et je me suis fait décaver. Cet homme a une chance de tous les diables!

— Morton? demanda Bartle. S'agit-il du Morton, d'Edward Morton, le millionnaire?

— Il s'appelle bien Edward Morton. Et il paraît riche, en effet.

— Alors, ne vous tourmentez pas pour lui, monsieur Bernard. Le Morton en question s'est noyé en essayant de sauver votre père.

—C'est bien lui. Malheureusement, monsieur Bar le, avant de mourir, il a cédé sa créance à une... tierce personne et il faudra que je paie quand même. Allez me chercher quinze cents livres. Je vous en rendrai deux mille le jour même où j'entrerais en possession. Voulez-vous d'autres garanties?

—Un simple reçu suffira, monsieur. Préparez-le, s'il vous plaît, pendant que je cours à la banque chercher l'argent.

Bartle disparut en toute hâte.

Bernard Tangye profita de son absence pour lire la relation de la mort de son père et de Morton.

Bartle rentra bientôt et se mit à compter les bank-notes sur un coin de table. Bernard prit une plume et commença la rédaction de son reçu.

Et tous deux, prêteur et emprunteur, étaient si absorbés dans leurs opérations respectives, qu'ils n'entendirent, ni la porte s'ouvrir, ni un bruit de pas qui se produisit derrière la cloison de glace et d'acajou.

Bernard prit les billets de banque, et se mit à les compter à son tour.

—Qu'est-ce que vous faites donc là ? demanda tout à coup une voix grave.

Les deux hommes levèrent des yeux chargés d'horreur.

Devant eux, sombre et pâle, se tenait Robert Tangye!

## XL

### PARRICIDE

Mue's de stupefaction, pouvant à peine en croire leurs yeux, Mathieu Bartle et Bernard Tangye restaient immobiles, les regards fixés sur l'homme qu'ils avaient cru mort.

Lentement, le secrétaire passa ses mains

sur ses paupières comme pour en chasser l'obsession d'un cauchemar. Puis s'étant convaincu qu'il n'avait pas affaire à un fan ôme, et que Robert Tangye était bien là, en chair et en os, il revint à son humilité habituelle avec une souplesse admirable. Pour en donner une première preuve, sans doute, il reprit les bank-notes qu'il venait de passer à l'infortuné Bernard, et, pour la première fois, il osa parler.

—Nous sommes heureux, monsieur, d'avoir à constater que la presse a commis une erreur grossière. Nous vous avons bien sincèrement cru mort, monsieur.

—Je le vois, répliqua froidement le roi du platine. Mais, ajouta-t-il en désignant les billets de banque, je vous croyais mieux au courant de la loi, monsieur Bartle.

—Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, cet argent est à moi. Je viens de le retirer à la National Provincial. Vous savez que j'ai suivi vos opérations financières sur une petite échelle. J'ai ainsi quelques économies. M. Bernard était gêné; je le croyais votre héritier; j'ai cru pouvoir, pour éviter un scandale...

Robert Tangye se tourna vers son fils, qui s'était assis sur le bout de la table et balançait une jambe, indolemment.

—Est-ce vrai ? demanda-t-il.

Bernard ricana :

—Pauvre bon vieux Bartle!

Le millionnaire s'adressait maintenant au secrétaire. Il l'interpella si vivement que l'autre n'eut pas le temps de remettre les billets dans sa poche.

—Quel était le montant de cet emprunt?

—Quinze cents livres, monsieur, répondit Bartle assez hésitant.

—A quel usage était destinée cette somme?

Le millionnaire paraissait ne plus donner aucune attention à la présence de son fils.

— Je crois, monsieur, confessa Bartle avec une répugnance visible, que monsieur votre fils avait perdu cet argent au jeu, contre un certain M. Morton.

— Bien. Prenez une lettre.

Le millionnaire posa son chapeau sur le bout de son bureau et prit place dans son fauteuil.

— Ecrivez : "A. M. Wigmore. Veuillez remettre au porteur, sur présentation de la présente, l'original du testament que j'ai fait, il y a quelques jours, et prendre rendez-vous avec moi, quand il vous plaira, pour la préparation d'un autre. Bien à vous."

Puis, tandis que Bartle recopiait cette note à la machine à écrire, il se mit à lire rapidement le courrier qui avait été classé pendant son absence. Bernard restait immobile et oisif.

Pientôt, Robert Tangye fut prêt à signer.

— Vous porterez cette lettre vous-même, monsieur Bartle, et vous attendrez une réponse.

Le secrétaire ne se le fit pas dire deux fois ; il avait hâte d'échapper à cette entrevue qui devenait lugubre.

Robert Tangye se remit à parcourir sa correspondance, mais Bernard s'était approché de lui.

— Vous avez l'intention de me déshériter ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, répondit le père froid et grave. Je ne vous laisserai pas un shilling. Vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti ?

— Et que comptez-vous que je vais faire ? Mendier !

— Je vous le répète, répondit Robert Tangye, vous n'avez plus à compter sur moi pour absolument rien. Vous auriez

perdu le triple contre toute autre personne, que je serais peut-être encore venu à votre secours. Mais celui-là !... cet individu... ce Morton !...

— Vous exprimez de singuliers sentiments pour l'homme qui vient de risquer sa vie pour sauver la vôtre, mon père, et qui est mort de son dévouement, à ce qu'on dit.

— C'est un mensonge abominable ! s'écria le millionnaire. Il vit ! Il vit ! Pour notre malheur à tous !

— Pour notre malheur ? Et qu'avons-nous donc à redouter de Morton ?

— Je le sais. Et cela doit suffire. En vous liant avec lui, en jouant avec lui, en perdant contre lui, vous vous êtes irrévocablement fermé le cœur et la maison de votre père. Vous êtes moins qu'un étranger pour moi, maintenant. Veuillez me délivrer de votre présence.

— Je vais le faire. Vous savez que je suis sans le sou.

— Tant pis. Je n'y puis rien. Vous avez un frère qui vous recevra peut-être.

— Mon frère ! que vous avez chassé comme moi, le pauvre garçon, parce qu'il avait commis le crime d'aimer sans votre permission...

— Sortez !

— J'aimerais mieux mourir de faim qu'aller lui demander un morceau de pain. Ce fils de millionnaire a bien assez, maintenant de sa vie à gagner...

— Il l'a voulu.

— Il l'a voulu. Et il a eu le malheur d'avoir un père pour qui rien n'existe, en dehors de sa fortune et de son ambition.

— Si vous ajoutez un mot, je vous ferai chasser !

— Vous me ferez chasser, soit, et votre honte sera complète, poursuivit Bernard sur le ton d'une colère qui devenait de plus en plus aveugle. Vous êtes un être sans

cœur et sans entrailles. Vous me chassez, vous me jetez à la détresse et peut-être au crime. Mais moi, je vous méprise. Et c'est moi qui ai raison.

— Bernard!

— D'ailleurs, soyez tranquille, vous n'aurez pas longtemps à attendre les conséquences de votre conduite. Il ne me plaît pas, après avoir vécu en millionnaire, de traîner des semelles éculées dans Londres. Un coup de revolver aura vite fait de vous débarrasser de moi.

— Vous?...

— Tout à l'heure.

Robert Tangye, que la fureur avait également gagné, poussa un strident éclat de rire.

— Vous!... répéta-t-il. Mais est-ce qu'un efféminé de votre sorte a le courage du suicide?

— Prenez garde! répéta Bernard. Ne me poussez pas à bout.

Sa main s'était posée sur le manche de l'arme, et l'avait saisi d'un mouvement nerveux.

Le père épouvanté, se leva.

— La police! cria-t-il, appelez la police! Au meurtre!

Bernard, complètement aveuglé par la fureur, poursuivit son père.

— Sois maudit! cria-t-il. Envoie chercher la police!... Et aussi le bourreau!...

En parlant, le jeune homme avait levé la main trois fois. Trois fois le poignard avait frappé la poitrine de son père.

En le voyant debout, devant lui, plus menaçant que jamais, en constatant qu'il ne tombait pas, qu'il ne chancelait pas, le parricide eut une minute de folie. Il regarda le millionnaire avec des yeux égarés, balbutia des mots incompréhensibles...

Puis il porta les mains à son front, poussa un cri terrible et s'élança vers l'escalier.

Le millionnaire, tremblant, livide, regagna son fauteuil, où il tomba. Ses doigts jouaient machinalement avec les trois déchirures de son vêtement, sous lesquelles il sentait l'acier de la cote de mailles.

Enfin, un soupir qui ressemblait à un sanglot sortit de sa gorge, et il prononça d'une voix brisée.

— Oh!... Calvert!...

#### XLI--JOCelyn BARNARD SORT DES TÉNÉBRES

Lorsque Benjamin Fernyhough rentra de son bureau, le soir même, il paraissait fort agité.

— Marion! appela-t-il en pénétrant dans le petit salon; il brandissait un énorme journal.

— Marion, mon enfant, j'ai de bien tristes nouvelles à t'annoncer, ainsi qu'à ta soeur... et à Jocelyn Barnard.

— Quelles nouvelles papa?

— Ah! ma pauvre enfant, c'est épouvantable!... Mais où est donc Monica?

— Dans sa chambre. Elle a un peu de migraine. Ce n'est rien. Mais ces nouvelles?

— Robert Tangye est mort en mer, et M. Morton, notre locataire, s'est noyé en essayant de le sauver.

Marion éclata d'un frais éclat de rire, et son père resta stupéfait.

— Comment! C'est là l'effet que te produit la mort de ce pauvre homme?

— Mais il n'est pas mort du tout, papa. Il est à côté, dans la salle à manger. Il prend le thé. Il est gai comme un pinson. Il y a un quart d'heure qu'il me taquine.

Ben n'écoutait plus. Il s'était précipité, les mains tendues, dans la pièce où lunchait son locataire.

— Ah! monsieur!... Ah! mon cher monsieur! Combien je suis heureux de vous

voir ici, s'écriait le brave homme. Et en bonne santé!...

— Jamais je ne me suis mieux porté, monsieur Fernyhough.

— Je vous en félicite chaleureusement, monsieur!... Mais que disent donc tous les journaux?

— Ce qu'ils ne savent pas, comme à l'habitude. Vous pouvez constater que je suis très vivant; et que j'ai bon appétit.

— J'en suis bien heureux, monsieur. Mais cependant, dans ce qu'on raconte, il doit y avoir quelque chose de vrai?

— Il y a quelque chose de vrai, en effet: M. Robert Tangye a pris un bain, et moi aussi, par la même occasion.

— Ah... Et?

— Et c'est tout.

Ben espérait un récit détaillé de l'aventure, mais il ne l'eut pas. Morton ne se souciait probablement pas d'appuyer sur le compte rendu de sa traversée.

Quelques heures plus tard, l'ancien prospecteur était dans sa chambre, et Monica, légèrement remise, lui apportait son dîner. Il la retint.

— Vous avez été souffrante, ma chère enfant? Vous l'êtes encore, peut-être?

Cette simple question mit deux larmes au bord des yeux de Monica, qui avait la plus grande peine à dissimuler son chagrin.

— Ce n'est rien, monsieur, balbutia-t-elle.

— Oh! je vois bien que vous souffrez. Pardonnez-moi de paraître indiscret. Vous avez une peine, un chagrin?... N'oubliez pas que je suis tout à votre disposition, si j'avais le bonheur de pouvoir vous être utile à quelque chose. Mes cheveux blancs me permettent peut-être de vous parler ainsi. La douleur que vous subissez en ce moment est une douleur morale. Est-ce M. Guy Chesters qui l'a causée?

Les joues de la jeune fille répondirent pour elle.

— Pauvre petite!... Un obstacle s'est



— Un homme à la mer!!!

dressé entre vous et votre bonheur. Voulez-vous me dire lequel?



— Ne me le demandez pas, monsieur, je vous en supplie, répondit Monica en larmes.

— Bien mon enfant; je ne vous demanderai plus rien, puisque cela vous fait de la peine. J'ai beaucoup vécu; j'ai vu beaucoup de monde, et j'ai constaté souvent que les jeunes gens sacrifient leur bonheur à des futilités. Il n'y a qu'une chose qui compte ici-bas: aimer et être aimé. Quant au reste... Je suis très riche, vous le voyez; eh bien! je rede viendrais volontiers pauvre, si en le redevenant, je pouvais rappeler à la vie celle... Mais ne parlons pas de cela. Il est inutile que je vous attriste de mes souvenirs au moment où vous avez à supporter vos peines personnelles. Comment va M. Guy Chesters?

— Bien, je pense, monsieur. Mais je vous en prie, laissez-moi partir.

— Partez, mon enfant, partez. Je le regrette, cependant. J'aurais eu grande joie à vous être utile.

— Je vous remercie, monsieur Morton; je sais que vous êtes bon; mais, en ce moment, personne ne pourrait rien pour moi. Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Morton resta songeur; il ne mangeait que du bout des dents.

— Pauvre petite, pensait-il, qu'est-ce que ce misérable Tangye a bien pu inventer encore pour la faire souffrir! Et comment pourrais-je bien m'y prendre pour connaître ses peines et lui être utile sans me trahir?

Préoccupé par ces pensées, il se disposait à se mettre au lit, lorsque Jocelyn Barnard vint frapper à sa porte, et entra, muni toujours de son inséparable pipe.

— Entrez! entrez! mon cher voisin, lui dit Morton. J'allais me coucher, mais je préfère de beaucoup bavarder un peu avec

vous. Le sommeil sur le repas ne m'a jamais rien valu. Un cigare?

— Non, merci.

— Un verre de whisky?

— Avec plaisir.

— Comment va le monde, depuis que j'en suis sorti?

— Heureusement, vous êtes resté. Et pour longtemps encore, j'espère, malgré la hâte avec laquelle nos reporters vous envoient *ad patres*. Vous vous êtes bien porté, tous ces jours-ci?

— Bien, merci, répondit brièvement Morton.

— Connaissez-vous les journaux du soir?

— Vaguement.

— Oh! oh! mais c'est qu'ils sont pleins de vous et de l'héroïsme que vous avez déployé en sauvant Robert Tangye. Je vous prie d'agréer mes félicitations personnelles.

— Merci. Mais la chose n'en vaut pas la peine. Tout le monde en aurait fait autant. Alors? Qu'est-ce que racontent les journaux?

— Toutes sortes de choses. Ils démentent votre mort.

— Déjà.

— Oui. Ils ont interviewé le capitaine du... Comment l'appellez-vous?... du *Solitaire*. Celui de la *Mandchurie* a télégraphié. D'où une salade de détails contradictoires où le public aura beaucoup de peine à se reconnaître. Ah! j'y pense: en a interviewé aussi Ribert Tangye, qui n'a pas témoigné d'une excessive bonne humeur.

— Vraiment?

— Oui. Entre autres affirmations propres à montrer son excellente nature, il avoue vous devoir beaucoup, certainement, mais laisse entendre qu'il se serait parfaitement tiré d'affaire tout seul.

— La vérité c'est que quand je lui ai

mais la main au col, il coulait pour ne jamais reparaitre.

— Je m'en doutais. Mais alors, ses insinuations...

— Sont d'un ingrat!... Nous sommes exactement du même avis. Laissons-le quand même insinuer tout ce qu'il voudra.

— Y a-t-il indiscretion, monsieur Morton, à vous demander pourquoi vous n'avez pas atterri à Weymouth, après l'avoir demandé!

— Pourquoi?... Attendez donc que je me souviennne... Ah! c'était une plaisanterie... une mauvaise plaisanterie, tout simple-



*“Parce que votre existence n'est pas à vous, reprit implacablement Morton.”*

ment. Je voulais donner une légère émotion aux amis de bourse, de Robert Tanguy.

— Ah! dit simplement l'étudiant en médecine qui, d'ailleurs, ne crut pas un mot de l'explication.

— Et, d'ailleurs, si vous le voulez bien, poursuivit Morton dans le but probable d'éviter de nouvelles questions, parlons donc de choses plus intéressantes que la vi-

laine carcasse de deux millionnaires. J'ai vu ce soir, Mlle Monica. Elle a l'air désolée. Que lui est-il arrivé, à cette pauvre enfant? J'ai songé d'abord à quelque querelle sentimentale avec M. Guy Chesters? Suis-je sur la voie?

— Oui... et non, répondit évasivement Barnard. Je ne crois pas qu'il y ait eu querelle entre eux, à proprement parler. Mais...

— Mais c'est bien du jeune Chesters que lui vint son chagrin?

— De lui ou d'autres. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'elle a pris aujourd'hui des résolutions extrêmes et que le pauvre Chesters en a le cœur tout naufragé.

— Que le diable les emporte! bougonna Morton, l'un avec son naufrage, et l'autre avec sa fierté. Est-ce qu'une femme doit rougir de tout devoir à son mari? Est-ce que M. Chesters n'a pas des bras et du talent?

— Le talent ne donne pas toujours du travail, monsieur Morton.

— C'est vrai. Mais dans le cas particulier, votre ami et sa fiancée auraient bien tort de s'inquiéter.

— Je m'intéresse à cette jeune fille, voyez-vous, monsieur Barnard, poursuivit-il d'un ton plus calme et avec quelque bonhomie affectée, pour une raison qui va vous sembler puérite. Mais j'ai les cheveux blancs, et cela fait excuser bien des choses. Je m'y intéresse parce qu'elle ressemble... à une autre personne... qui... dans le temps... Un verre de whisky, monsieur Barnard?

— Merci mille fois. Je vais remonter et vous laisser reposer. Vous devez en avoir besoin, après les émotions de ces jours derniers.

— Un peu las, en effet. Oh! l'affaire d'une nuit.

— Bonsoir, monsieur Morton.

— Bonsoir, mon cher voisin.

L'étudiant monta lentement l'escalier. Il songeait. Il songeait si profondément qu'il heurta presque sa fiancée sans la voir.

— Oh! pardon! s'écria-t-il.

— Bonsoir, monsieur Jos. Vous paraissez bien préoccupé, ce soir.

— Je ne suis pas très préoccupé, mon enfant. Je suis dans la situation d'un homme qui sort des ténèbres et que la moindre lumière éblouit.

— Ah! vous êtes dans les ténèbres?

— Oui, ma jolie petite Marion.

— Et vous n'y êtes plus?

— Je commence à ne plus y être.

— Vous me raconterez?

— Certainement.

— Quand cela?

— Le jour même où vous serez Mme Jocelyn Barnard depuis six mois.

— Je ne vous parlerai plus jamais. Vous êtes un monstre!

La jeune fille s'enfuit, et l'étudiant entra dans son pigeonnier.

Une clarté venait de naître dans ses ténèbres, en effet.

## XLII

### INSTALLATION D'UN TÉLÉPHONE

La banque de l'Oural occupait un vaste bâtiment, orné d'une somptueuse façade de granit.

Le bâtiment occupait la place d'un énorme carré de maisons, et avait trois ou quatre entrées. Des magasins et des offices en avaient été loués à toute une colonie de courtiers, de banquiers, de boursiers qui y logeaient même, et c'était là, toute la journée, un curieux fourmillement de gens affairés, et qui, la plupart du temps, ne se connaissent pas les uns les autres.

Quant à Morton, il se contentait, en

qualité de cabinet personnel, de deux chambres qu'il avait découvertes au troisième étage et qu'il avait fait meubler très simplement.

Ce jour-là, vers cinq heures, l'ancien prospecteur sortit ouvertement par le hall principal, fit le tour d'une partie du monument, et y rentra par une des portes latérales. Il monta un escalier, longea un certain nombre de couloirs sombres, et gagna subrepticement son bureau. Il n'y fit aucune lumière, bien que le crépuscule commençât à tomber. Tout au contraire, il en ferma les persiennes. Puis il alla donner un tour de clef à la porte, et s'assit dans son fauteuil où il resta pendant quelque temps silencieux. Il était certain que personne ne viendrait le déranger. Dès son entrée en fonctions, en effet, il avait défendu qu'on pénétrât dans son cabinet, même pour nettoyer quand il ne s'y trouvait pas lui-même.

Lorsque tout fut devenu silencieux dans la maison, et qu'au dehors l'obscurité se fût concentré. Morton alluma une lanterne sourde, et changea ses vêtements contre un costume d'ouvrier, dans les poches duquel il plaça méthodiquement une série d'outils; puis, ouvrant un châssis de la fenêtre, il enjamba le parapet de pierre, et se laissa descendre le long d'une corde qu'il avait préalablement nouée à la barre d'appui.

À quelques mètres plus bas courait un fil de métal, qui descendait aux étages inférieurs, où il entrait par un trou pratiqué dans la maçonnerie. Morton s'assura sur sa corde avec l'aisance dont aurait pu faire preuve en des circonstances semblables un gymnasiarque ou un marin. Puis il saisit le fil courant le long de la muraille et il le démunait en deux endroits de son revêtement de soie de gutta-percha.

Aux deux places, ainsi mises à nu, il adapta les extrémités de deux fils minces

qu'il portait dans ses poches. Il coupa le fil principal entre les ligatures qu'il venait de faire, puis il assujettit l'appareil contre le plâtre qui recouvrait la muraille et remonta tranquillement, laissant filer derrière lui la quantité de fil nécessaire pour n'opérer aucune traction.

Il rentra dans sa chambre et, cachant les fils aussi soigneusement que possible aux angles de la fenêtre et aux interstices des plâtres, il les amena jusqu'à une sorte de placard où se trouvait disposée déjà une pile de petit volume, mais suffisamment puissante et que les télégraphistes connaissent sous le nom de "relais". Puis il les conduisit, sous le tapis même de la pièce, jusqu'à un lourd bureau qui en occupait le centre.

Enfin, certain d'avoir atteint son but, Morton se reposa quelques instants sur son fauteuil. Puis, il changea de vêtements, se lava les mains et se disposa à sortir.

Mais, arrivé au seuil, une réflexion parut le retenir. Il s'arrêta et revint à son siège, devant le tiroir où luisait, sous les rayons de la lanterne sourde rallumée, le petit bijou de nickel et de bois verni.

Il pouvait être alors minuit, et le ronflement de la grande ville s'était éteint. Cependant l'homme ne bougeait pas. Il s'était immobilisé dans une attente sombre, et les heures sonnèrent, le long de l'interminable nuit, sans lui causer un sursaut ou un frisson.

Enfin, le jour vint, et avec lui le réveil de l'énorme cité. Morton prit dans sa poche un ou deux sandwiches qu'il mangea machinalement, les arrosant de whisky mélangé d'eau.

Puis le soleil parut. Le vieillard se leva, entrouvrit prudemment les persiennes et salua l'astre de lumière de ces mots, mys-

térieux comme tout ce qui venait de cet homme étrange:

—Bonjour! apporte-moi le chanta aujourd'hui.

Vers dix heures et demie, un appel résonna faiblement au fond du tiroir. Morton avait eu soin de rembourrer à demi le timbre de son appareil téléphonique.

Il saisit d'une main ferme le récepteur et l'appliqua contre son oreille. Tout d'abord il n'entendit que des grailonnements indistincts. Puis des voix nettes.

—M. Philpot est-il là?

—Oui, monsieur.

—Prez-le de venir à l'appareil. M. Robert Tangye désire lui parler.

L'orgueil du triomphe passa dans les yeux de Morton. Il avait réussi! A son insu, les communications du roi du platine avec les agents de change auxquels il confiait ses ordres les plus confidentiels étaient interceptées.

Morton, le récepteur d'une main et un crayon de l'autre, prit des notes pendant un temps assez long. Puis il ferma soigneusement le tiroir où se trouvait l'appareil téléphonique, prit son chapeau, sortit de la maison par la porte latérale et se rendit en toute hâte chez Malcolm Watson, qui l'avait aidé, une fois déjà, à détrôner le roi du platine.

### XLIII

#### SUICIDE

Nous avons laissé la jolie petite Monica perdue dans son désespoir, quelques heures après qu'elle avait reçu la visite de Bar le.

Elle passa naturellement une nuit affreuse, et ce ne fut qu'au matin qu'elle put goûter quelques instants de sommeil. Alors, la surexcitation nerveuse tombée,

le calme légèrement rentré dans l'âme, d'elle écrivit une pauvre lettre digne et désolée que Bartle reçut une heure après dans un accès d'orgueilleux triomphe.

—Monsieur, disait la pauvre Monica, veuillez annoncer à la personne au nom de laquelle vous êtes venu hier, que son fils est entièrement libre dès cette heure. Excusez-moi auprès d'elle des soucis que je lui ai involontairement causés.

Le secrétaire courut avec cette lettre au bureau du millionnaire, et mi-confidentiel, mi-important, mi-souriant :

—On ne me dira, pas, cette fois, monsieur, que je me suis fait rouler comme un enfant.

—Quoi, Bartle? De quoi s'agit-il?

—De votre fils Mark, monsieur, et de la jeune femme qu'il voulait épouser.

—Que savez-vous?

—Que cette jeune fille a rendu sa parole à M. Mark et que c'est elle, aujourd'hui, qui refuserait d'être sa femme.

—Quelle est cette plaisanterie, Bartle?

—Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. Je ne me permettrais pas de traiter en riant des sujets aussi graves. Voici, d'ailleurs, la lettre que je viens de recevoir de cette jeune personne.

Le roi du platine en prit connaissance.

—C'est bien, dit-il. Rangez soigneusement ce bout de papier. D'ailleurs cette fillette n'est pas forte. Mais tant mieux pour nous. Vous allez vous rendre chez Mark. Vous lui direz, adroitement, qu'il doit avoir maintenant plus de temps libre et que s'il désire le passer à Park-Lane je ne refuserai en aucune façon de le recevoir.

—Bien, monsieur.

Bartle, tout à la joie de son triomphe, fila rapidement vers la demeure de Guy Chesters.

Celui-ci, comme bien on pense, était

complètement décomparé depuis la veille après midi, où il avait reçu le message d'adieu de sa fiancée. Jocelyn Barnard se trouvait chez lui quand ce message était arrivé; son premier mot avait été :

—Il y a du Bartle là-dessous!

—Je lui casserai les reins! avait juré le pain re.

—Et je t'y aiderai! répliqua l'étudiant.

Les deux jeunes gens partirent pour Quatta Street. Ils y trouvèrent Marion, qui pleurait parce qu'elle avait vu pleurer sa soeur, mais qui ne savait rien, car elle était absente au moment de la visite du secrétaire.

Quant à Monica, ils ne purent la voir. La pauvre enfant, sous le coup de sa première douleur s'était enfermée chez elle, où elle pouvait au moins verser des larmes à son aise.

Barnard était remonté chez lui, restant volontairement dans la maison pour tâcher de découvrir quelque chose et Mark était sorti comme un fou, désespéré.

Il avait eu le soir une crise de violente douleur. Puis, de même que pour sa fiancée, la nuit l'avait calmé un peu, et le lendemain matin il avait rageusement saisi ses pinceaux, se jurant de travailler seize heures par jour s'il le fallait, mais de gagner la fortune qui remplacerait pour lui l'héritage paternel. Alors Monica n'aurait plus rien à dire, et l'on verrait bien!

Sur le coup de onze heures et demie, Morton, calme et souriant, pénétra dans l'atelier.

—Bonjour, mon cher monsieur Chesters. Voulez-vous prendre des commandes?

—Si je veux bien prendre des commandes! Ah! je crois bien, monsieur Morton. Je ne me suis jamais senti pareille fièvre de travail.

—Cela tombe à merveille. Je viens de me payer une maisonnette qui n'est pas mal, mais qui sera beaucoup mieux quand vous l'aurez ornée partout de peintures murales. Il y a cinq pièces au rez-de-chaussée, six au premier et six au second. Total dix-sept. A quatre panneaux, en moyenne, cela fait soixante-huit panneaux. Plus de dix-sept plafonds. Cela fait quatre-vingt cinq peintures, si l'arithmétique n'est pas une plaisanterie. Voici cinq cents livres d'arrhes. L'affaire vous convient-elle!

—Vous êtes un peintre d'avenir, monsieur Chesters, et j'ai dans l'idée qu'en ce moment c'est moi qui fais une bonne spéculation. Le portrait que je vous ai commandé avance-t-il?

A ce moment on frappait à la porte.

—Voulez-vous permettre deux minutes.

—Faites donc.

Et Bartle entra. En apercevant Morton, il eut un vif mouvement d'épouvante et recula presque jusque sur le palier, où il entraîna Mark.

Là, presque mot pour mot, il répéta le message dont il s'était chargé.

—Comment donc se fait-il, monsieur Bartle, que mon père soit informé déjà de ce qui s'est passé entre ma fiancée et moi?

—Je ne sais pas, monsieur. Monsieur votre père me donne des ordres, mais pas d'explications.

—Vous le savez parfaitement, au contraire. Et c'est vous-même qui êtes la cause de tous mes soucis.

—Monsieur!...

—Ne protestez pas, monsieur Bartle, et allez-vous-en le plus vite que vous pourrez, dans votre intérêt. Car vous pouvez vivre mille années, reptile, mais vous ne serez jamais plus près d'avoir le cou tordu.

—Monsieur!...

—Mais, partez donc!... Vous ne voyez

donc pas que je me contiens à peine!...

Bartle fit prudemment deux ou trois pas de retraite.

—Et que dirai-je à votre père, monsieur?

Cette question rendit à Mark son empire sur lui-même.

—Vous lui direz, répondit-il gravement, qu'il a creusé entre nous un abîme infranchissable.

Et le jeune homme rentra, tandis que Barthe s'doignait en hâte.

—Monsieur Chester, lui dit Morton, permettez-moi d'être indiscret, c'est assez mon habitude, et de vous donner un bon conseil. Cela m'arrive aussi. Vous avez un gros ennui, et c'est cet homme qui en est cause—ou celui qui l'envoie. Eh bien! laissez-moi vous dire ceci: Si l'un de ces hommes est votre ennemi, veillez. L'un est un plat coquin et l'autre est le plus grand coquin de la terre. Je les connais.

Mark allait protester car s'il jugeait son père il ne lui plaisait pas d'entendre apprécier ainsi par d'autres.

Mais l'avertissement que lui avait donné jadis Barnard lui remonta brusquement à la mémoire.

—Le jour où cet homme connaîtra ton véritable nom, il ne sortira de cette confidence que du malheur.

Une sorte de terreur superstitieuse s'empara violemment de son esprit, et il répondit seulement:

—Merci.

Alors, Morton prit congé, après avoir regardé et approuvé l'esquisse du portrait de l'infortunée Millicent.

Il se fit conduire dans une sorte d'office louche, dans un quartier douteux de Londres, et là, trouva Isaac Muncacsy à qui il demanda des nouvelles de l'effet de quinze cents livres souscrit par Bernard Tangye.

—Rien de nouveau, monsieur, lui fut-il répondu.

—Pas d'argent!

—Non.

—C'est bien. Faites poursuivre.

Et il se rendait à pied à Quetta Street, longeant le quai vers l'hôtel du Strand, lorsqu'un homme débraillé gagna la passerelle où il s'engagea.

—Tens! Ma s c'est Bernard Tangye, pensa Morton. Où va-t-il donc?

A tout hasard, le vieillard pressa le pas.

Arrivé au milieu du pont, le jeune homme s'arrêta, fit quelques grands gestes, poussa des exclamations éouffées, et enjamba la balustrade.

Morton était déjà sur lui et l'avait saisi à la poitrine. Bernard, les pieds sur la corniche extérieur, était immobilisé par cette main de fer.

—Malheureux! Que faites-vous?

—Laissez-moi! Il faut que je meure! répondit Bernard, la voix enrouée de tout l'alcool qu'il avait absorbé.

—Mourir? A votre âge! Et pour quelques sous perdus au jeu. Allons donc! C'est de la folie! Je ferai détruire le bâtiment demain.

—Ce n'est pas pour cela! Et pourquoi donc?

—C'est parce que j'ai essayé de tuer mon père!

Morton eut une exclamation d'horreur et sursauta. En même temps il desserrait involontairement son étreinte. Bernard s'en arracha d'un mouvement brusque et, la seconde d'après son corps disparaissait dans l'eau noire et profonde.

#### XLIV

##### LA BÊTE NE PEUT PAS PERDRE

Six mois s'étaient écoulés depuis que nous avons vu Bernard Tangye se précipi-

ter dans le fleuve aux eaux limoneuses.

Sous l'arche du pont réservé aux voitures un élégant brougham passait, lancé à toutes brides, et il y passait pour la première fois depuis fort longtemps. C'était l'équipage du roi du platine, et celui-ci, depuis la mort de son fils, avait toujours commandé un long détour pour ne pas voir ces flo s jaunâtres, où avait disparu le second de ses enfants.

Robert Tangye avait bien changé, au cours de l'hiver qui venait de s'écouler. Ses cheveux étaient tout blancs; les rides de son visage s'étaient creusées; son corps s'était affaissé, pour ainsi dire, sous l'influence d'un souc persistant et cruel, et une apparence de somnolence vague régnait sur ses traits, en même temps que l'expression d'une résignation douloureuse.

Depuis six mois, et comme si un génie malfaisant eût pris la peine d'avertir son ennemi intime de ses projets, toutes ses ruses de man'eur d'argent avaient été éventées. Toujours et partout l'insuccès avait suivi la moindre de ses initiatives, et, à ce jeu, la moitié de sa fortune avait fondu, et b'entôt, la blague impitoyable du monde avait prononcé de ses sentences dont personne ne se relève:

—Il baisse, Robert Tangye.

—C'est un homme fin!

Lorsque Bernard s'était suicidé, la popularité de Morton avait augmenté encore peut-être. L'ancien prospecteur s'était rendu au bureau de police, où il avait dit toute la vérité, y compris l'histoire du billet de quinze cents livres, mais y compris aussi les dernières paroles du désespéré:

—J'ai tenté d'assassiner mon père.

Du bureau de police, le récit avait fait le tour des journaux quotidiens, trop heureux d'une pareille aubaine, et plus dis-

posés, on peut le croire, à l'amplifier qu'à l'atténuer. L'effet avait été déplorable.

—Qu'est-ce que Tangye pouvait donc bien faire à son fils pour l'exaspérer ainsi?

Oh! combien de fois regretta-t-il de ne pas l'avoir achevé ce Calvert, lorsque tous deux étaient seuls dans le petit bois de l'Oural!

Le roi du platine entra dans son bureau, soucieux comme à l'habitude. Un jeune homme l'y attendait, causant avec Bartle.

—Qui est ce monsieur?

—L'inspecteur de la Compagnie des téléphones.

—Il m'attendait?

—Oui, monsieur.

—Que désirez-vous?

—Vous faire part, monsieur, du rapport que je vais adresser à la Compagnie concernant votre appareil particulier.

—Ce rapport a donc une importance spéciale?

—Vous allez en juger. J'ai procédé, ce matin, comme je le fais périodiquement, à la visite des fils et j'ai pu considérer qu'un relais branché sur vous, a été établi au troisième étage de la maison. Le travail n'a pas été fait par un professionnel, cela se voit au premier coup d'oeil, mais par quelqu'un qui connaît bien la théorie électrique.

—De sorte que?

—De sorte que, monsieur, depuis que ce pose est établi, toutes vos conversations ont pu être surprises.

Robert Tangye resta muet pendant quelques secondes.

—Voilà qui expliquerait bien des choses, murmura-t-il enfin.

Puis s'adressant à Bartle:

—Faites avertir la police, ordonna-t-il.

Le secrétaire ne bougeait pas.

—Eh bien? vous ne m'avez pas enten-

du? Faites avertir la police immédiatement.

—C'est que, monsieur...

—C'est que quoi? Vous ne supposez pas, j'imagine, que je vais laisser impuni un pareil crime? Ah! non! ah! mille fois non! Ceci est un vol, un véritable vol, et qui m'a coûté assez cher, je suppose! Quel qu'en soit l'auteur, je jure...

Bartle avait fait signe à son maître de le suivre au fond de la chambre.

—Je vous demande pardon, monsieur, de vous interrompre. Mais savez-vous par qui sont habités les bureaux du troisième étage où vos conversations ont été interceptées?

—Non. Comment le saurai-je? Et d'ailleurs qu'importe? Quelque soit le coupable...

—Mon devoir, monsieur, me paraît être de vous apprendre son nom.

—Mais cette insistance, Bartle...

—C'est M. Morton, monsieur.

Le millionnaire pâlit et chancela. Une ombre de terreur et de découragement passa sur son visage.

—Encore! murmura-t-il.

Puis il revint vers l'employé des téléphones affectant une insouciance qui était cependant bien loin de son esprit.

—Eh bien! monsieur, j'ai réfléchi, dit-il, et décidément je ne déposerai aucune plainte. Au fond l'incident a beaucoup moins d'importance qu'il ne paraissait en comporter au premier abord. Je ne signalerai rien à la Compagnie des téléphones. Ayez l'obligeance de faire comme moi.

L'inspecteur sortit. Tangye, subitement courbé, subitement vieux et lourd, alla tomber dans son fauteuil, où il resta immobile, les yeux vaguement fixés devant lui.

Puis il murmura:

—Il me vole; il me dépouille; il me tue,



et je suis obligé de prendre sa défense. Oh ! cet homme ! Mais l'enfer ne m'en débarrassera donc pas ?

A ce moment, un personnage assez mystérieux entra dans le bureau. Il saluait avec obséquiosité et avait toutes les apparences de l'homme de cheval.

— Ah ! c'est vous, Williams ? Quelles nouvelles ?

— Excellentes monsieur. Je vous affirme que nous sommes en situation de rouler tous les bookmakers. Vos dernières pertes n'attirent pas l'argent sur la bête.

Elle est cependant parfaite. Elle gagnera au petit galop. J'y mettrais tout ce que je possède.

— C'est bien. Mettez toute la somme pour moi. Au revoir, Williams.

L'homme se retira en saluant plusieurs fois.

— Et vous, Bartle, vous ne me suivez pas cette fois ?

— Mon Dieu, monsieur, je suis bien embarrassé pour vous répondre. En matière de courses, voyez-vous, je n'ai jamais pu arriver à me déterminer. Quand je me trouve avec des gens qui ont gagné, je regrette de ne pas avoir joué ; mais quand je me trouve avec des gens qui ont perdu, je me félicite d'être resté tranquille.

— Oui. Enfin, vous êtes un peureux. Vous n'arriverez jamais à rien, Bartle. Voyez, moi, j'ai une très grosse carte sur ce cheval, une très grosse carte. Ne suis-je pas aussi calme que si je ne jouais pas ?

— C'est vrai, monsieur. Mais si la bête perdait ?

— Elle ne peut pas perdre.

— Et si elle perdait tout de même ?

— Ah ! dame ! ça ferait un trou. Mais elle ne peut pas perdre.

## XLV

## LE PORTRAIT DE MILLICENT

Cependant, l'oeuvre à laquelle Guy Chesters s'était attelé sur la prière de Morton et qui était l'oeuvre la plus importante de sa vie, commençait à lui rapporter la gloire après avoir jeté les bases de sa fortune future. Le jeune homme aurait certainement aimé travailler dans le recueillement et la solitude, mais ceci ne faisait pas l'affaire de son protecteur qui entendait le faire connaître en même temps qu'il l'enrichirait.

Tous les jours, l'ancien prospecteur parlait de sa maison, des peintures superbes qu'on était en train d'y exécuter, de la valeur du jeune artiste qui avait bien voulu se charger de cette besogne importante et difficile.

Guy Chesters—ou Mark Tangye—ressemblait pour son protecteur une gratitude infinie, et cette gratitude perçait à chaque occasion dans les conversations qu'il avait avec Jocelyn Barnard, autre confident de ses chagrins.

— C'est idiot, s'écriait-il. Il est idiot, de ma part et de la tienne, de continuer un pareil mystère avec ce brave homme, que je devine incapable de faire du mal à qui que ce soit et qui me montre personnellement plus que de la sympathie, qui est affectueux et bon.

L'étudiant en médecine levait alors la tête vers son ami généralement perché sur un échafaudage, et crispait les poings sans rien dire.

Un jour, cette discussion devint plus sérieuse et plus précise.

— J'ai été, ce matin, sur le point de tout lui dire, déclara Mark. Le mensonge qu'il me faut soutenir vis-à-vis de cet excellent homme me pèse, surtout depuis qu'il a

sauvé la vie à mon père, depuis qu'il a assisté au suicide de Bernard. Malgré ce que tu m'as dit, je ne puis m'imaginer que M. Morton soit animé d'un mauvais vouloir quelconque envers moi ou les miens, et une seule chose m'a empêché de lui dire qui je suis: la parole que je t'ai donnée. Je te prie de m'en dégager.

— Il est certain que je ne puis t'obliger à tenir une promesse que tu regrettes. Mais, avant de te rendre ta parole, je tiens à t'avertir de ceci: En confiant le secret de ton identité à Morton, tu perds ton dernier espoir d'épouser Monica.

— Que veux-tu dire?

— Ce que je dis, probablement. Je t'affirme que le jour où cet excellent homme saura qui tu es, ta fiancée est définitivement perdue pour toi.

— Mon cher Jos, dit-il d'une voix où perçait quelque énervement, tu me rendrais grand service en me parlant un peu moins par énigmes et en m'expliquant pourquoi la divulgation de mon nom devant M. Morton peut faire manquer mon mariage.

— Je ne le puis malheureusement pas... pour le moment du moins. C'est à toi de voir si tu crois assez en mon dévouement pour accepter de moi, dans une circonstance sérieuse, un conseil les yeux fermés. Si cette confiance te manque, agis selon que tu seras inspiré. Mais ne viens pas me faire de reproches plus tard, lorsque tout sera devenu irréparable.

— Mais c'est donc vraiment aussi grave que cela?

— C'est très grave, en effet.

Mark resta quelques instants silencieux et immobile. Puis s'écria:

— Mais c'est à perdre tout son sang-froid d'être ainsi traité comme un enfant! Est-ce que tu me crois incapable de garder un secret? Pourquoi, si tu exiges toute

ma confiance, en montres-tu aussi peu envers moi? Sais-tu mon cher, que j'aurais le droit de me froisser d'une pareille attitude?

L'étudiant en médecine eut une douloureuse interjection. Puis il dit:

— Du moment que tu le prends ainsi, Mark, et que tu ne crois pas que l'amitié seule me guide, je n'ai rien à exiger de toi. Je te rends ta parole. Tu es libre de dire à Morton, à dater d'aujourd'hui, comment tu t'appelles. Je t'ai dit et je te dis encore à quoi tu t'exposes en le faisant: perdre à tout jamais la femme que tu aimes. Je ne puis pas encore t'expliquer pourquoi. Mais s'il te plaît de passer outre, tu en es le maître. Au revoir.



— Sois maudit! cria-t-il...

Et Barnard, suivi de sa chienne Rose, se dirigea vers la porte.

— Attends! lui cria le fils du millionnaire. Je viens de me laisser aller à un mouvement d'impatience que je regrette. Combien de temps cela durera-t-il?

— Je n'en sais absolument rien. Cela dépend de Morton lui-même, et j'avoue que je le vois beaucoup moins, depuis que mes fiançailles avec Marion sont devenues officielles, et que j'ai quitté la maison de Quetta Street.

— Il ne faudrait cependant pas que cette situation s'éternise, s'il y a vraiment inconvénient ou danger à ce que Morton sache qui je suis. Il le saurait déjà si j'avais été appelé à l'enquête qui a été menée lors du suicide de mon frère. Les marchands de tableaux auxquels il parle de moi, les journaux peuvent le lui apprendre. Et alors?

— Alors, advienne que pourra. Nous prendrons les mesures que nous dicteront les circonstances.

— Ecoute, Jos. Malgré le sérieux avec lequel tu me parles, je ne puis pas m'imaginer du tout que Morton soit capable de faire du mal à qui que ce soit. Tu ne sais pas à quel point il a été bon pour moi, depuis que j'ai perdu Monica. — Quand il s'est douté (je ne sais comment) que l'entrave à notre mariage était une question d'argent, il m'a fort délicatement procuré du travail pour très longtemps.

Ce travail, il me le paye plus que je n'en demande, et, plus certainement, que ne le payerait tout autre millionnaire à sa place.

— Il n'y a pas longtemps que je connais Morton, et trois fois je l'ai vu déjà se dévouer pour les miens. A la maison de campagne, où il a sauvé les chevaux; en mer, où il a risqué sa vie pour mon père, et dernièrement, où il a cherché à empêcher mon frère de mourir. Est-ce là le fait d'un homme insociable, ou d'un coeur entièrement sec?

— Non; je l'avoue. Je vais plus loin, ce Morton est encore un énigme pour moi. Mais c'est un énigme que je déchiffrerai tôt ou tard. Je commence à lire dans ce livre, d'ailleurs. Et c'est parce que je commence à y lire que je te prie de t'en tenir à nos conversations jusqu'à ce que j'aie tout déchiffré. Est-ce entendu?

— C'est entendu, dit Mark, comme à regret.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble.

— Tu vas... là-bas? demanda le jeune peintre.

— J'irai, mais plus tard. Et toi, où vas-tu?

— A mon atelier. J'ai quelques touches à donner au portrait que m'a commandé Morton.

— Il n'est donc pas achevé?

— Presque. Mais c'était difficile. Au reste tu vas le voir.

Sur un chevalet, en pleine lumière, s'égalait le portrait.

— Jocelyn Barnard s'était mis en arrêt et avait poussé une exclamation admirative.

— C'est bien, n'est-ce pas? demanda Mark.

— C'est plus que bien. C'est troublant! Quelle douleur! Et quelle résignation!... Mark, tu as fait un chef-d'oeuvre.

On frappait à la porte et le jeune peintre alla ouvrir. Avant qu'il eût pu recouvrir le portrait, Morton lui-même était arrivé devant, pâle comme un marbre et les lèvres agitées d'un tremblement convulsif.

Jocelyn Barnard l'observait avidement et le vieillard s'en aperçut. Il se ressaisit avec rapidité.

— Monsieur Chesters, dit-il au peintre, je ne vous offrirai pas de doubler la somme que je vous avais promis pour ce tableau, parce qu'il y a des oeuvres qui ne se payent pas. Je vous donnerais tout ce que je possède que je ne vous donnerais pas assez encore. Je préfère vous dire, simplement, que vous avez pour toujours gagné mon amitié.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main. L'étudiant en médecine frissonnait.

La malheureuse femme que vous voyez

là, poursuivit Morton en s'adressant sur-tout à Jocelyn Barnard, la malheureuse femme que vous voyez là, si vivante et si touchante, est morte de chagrin. Elle a perdu un bébé qu'elle adorait et on lui a assassiné son mari. Elle s'est résignée, puis elle s'est éteinte... Je l'aimais beaucoup, autrefois... Je l'avais presque élevée...

Morton, craignant de ne pouvoir dissimuler son émotion, salua et partit sans un mot.

L'étudiant en médecine dit à son mari :

— Si tu avais aimé cette femme, que voudrais-tu faire à celui qui l'aurait mise ainsi dans la peine?

— Je voudrais l'étrangler! répondit Mark d'une voix sombre.

— Est-ce que sa ressemblance avec Monica ne t'a jamais frappé?

— Si. J'ai cru un instant que c'était sa soeur aînée, Millicent. Mais c'est inadmissible. Pourquoi Morton connaîtrait-il Millicent? Et pourquoi aurait-il autant de regrets de sa mort? Comment vivrait-il à Quetta Street sans que personne le connaisse, puisqu'il aurait élevé Millicent ainsi qu'il vient de le dire lui-même.

— C'est vrai, dit Jocelyn Barnard.

L'étudiant murmurait en sortant :

— Aveugle!... aveugle...

#### XLVI — RECHUTE

Le lendemain du jour où nous avons vu Morton si profondément ému devant le portrait de Millicent Fernyhough, exécuté de main de maître par Mark Tangye, l'oeuvre enveloppée d'une serge épaisse et magnifiquement encadrée, fut apportée à Quetta Street.

La nuit tombait. L'ancien prospecteur se saisit avec avidité du tableau. Il ôta l'enveloppe, posa doucement le portrait sur sa cheminée, et, disposant un fauteuil

vis-à-vis de la jolie et douloureuse figure qui le regardait maintenant avec tendresse, il s'assit et tomba dans une profonde rêverie.

Tout était silencieux autour de lui. Cependant le petit vieillard était ardemment surveillé, et aucun de ses mouvements n'avait échappé à un homme embusqué derrière les rideaux de sa fenêtre, de l'autre côté de la rue.

Cet homme était Jocelyn Barnard.

Barnard, qui avait à coeur de déchiffrer jusqu'au bout l'énigme, comme il avait dit à son ami, surveillait donc étroitement l'ancien prospecteur.

Pendant ce temps assez long, il le vit demeurer complètement immobile, ses profonds yeux fixés sur l'image de Millicent. Puis sa poitrine se souleva comme si elle avait été oppressée par des sanglots, et de grosses larmes, qu'il ne songeait même pas à tamponner, coulaient le long de ses joues pâles.

Jocelyn Barnard, troublé, songeait :

— Le voilà!... Le voilà tout entier, le secret. Oh non! qu'il ne sache jamais le véritable nom de Mark!

Peu à peu, cependant, la crise de pleurs à laquelle Morton était en proie diminuait d'intensité.

Le petit vieillard se leva. Il vint à la fenêtre, comme pour s'assurer que la nuit était entièrement tombée. Il y resta quelques secondes, les narines dilatées, frémissant; il rentra dans sa chambre, et Barnard le vit bientôt déambuler, parlant toujours, affublé d'une perruque et d'une barbe rouge qui le rendaient méconnaissable.

— Oh! oh! pensa l'étudiant. C'est la chute.

Il saisit un flacon, le mit dans sa poche et courut.

Mais si rapides qu'eussent été ses mou-

vements, ceux de Morton avaient été plus vifs encore, et déjà sa petite ombre filait, filait, fendait la foule, dans la direction de Park Lane.

Jocelyn Barnard allongea ses grandes jambes.

Cependant, l'ancien prospecteur marchait toujours à une allure extraordinaire, et l'étudiant avait beaucoup de peine à garder sa distance et à ne pas le perdre de vue, sa petite taille le noyant à chaque seconde dans les groupes de passants. La poursuite était d'ailleurs relativement facile, à tout autre point de vue. Morton, sous l'obsession d'une idée fixe, ne voyait que son but et ne s'en laissait distraire par rien. Jamais il ne jetait un regard à droite ou à gauche.

Les deux hommes, à vingt-cinq mètres l'un de l'autre, arrivèrent à la maison de Robert Tangye par l'arrière. Morton escadala le mur du jardin en deux sauts, avec une agilité dont Jocelyn Barnard fut stupéfié. Et quand il eut escaladé à son tour, au risque de se faire prendre pour un malfauteur si des policemen étaient passés là, le petit homme avait grimpé à l'un des piliers d'un véranda, et courait sur la toiture fragile avec une habileté de singe.

— J'arriverai trop tard ! murmura Barnard d'une voix d'angoisse.

Et il se mit à grimper à son tour le pilier.

Alors, en quelques secondes, un drame effroyable se déroula.

Quand il arriva dans la chambre, Morton, la face terrée, la fureur aux yeux, poussant des cris inarticulés, était étendu à terre sur un homme qu'il avait renversé. Il le main enait immobile en lui appuyant la main gauche sur la gorge, et de la main droite, armée d'un long poignard, il le frappait avec acharnement à la poitrine.

Sa victime, étourdie par la soudaineté de l'assaut, déjà morbellement blessée sans doute, ne se défendait pas. Ses yeux n'exprimaient que la plus vioente terreur.

L'étudiant se précipita, saisit le bras du meurtrier, et, d'une torsion brutale, l'obligea à lâcher son arme.

— Lâchez-moi... lâchez-moi!... disait Morton essoufflé. Il faut que je me venge... Il faut que je l'achève... Il nous a tués, tous!...

Cependant, Barnard avait réussi à le mettre sur le dos, et il lui liait les mains d'un mouchoir. Tangye se releva, livide et ruisselant de sueur, et bientôt Morton fut immobilisé, dans l'absolue impossibilité de nuire.

Barnard et le millionnaire se regardaient, mal remis encore d'une aussi terrible émotion.

— Monsieur Robert Tangye, demanda l'étudiant.

— Oui, monsieur... Vous êtes le gardien de ce fou?

— Non. Je ne suis pas son gardien. Je suis étudiant en médecine. Et je surveille depuis quelques temps, pour mon instruction personnelle. Je vois, néanmoins, que je ne le surveillais pas d'assez près. Vous n'êtes pas blessé, monsieur?

— Non, grâce à ceci.

Tangye relevait les lambeaux de son vêtement, taillardé par la lame du poignard, et montrait sa chemise de mailles.

— Ah! ah! vous vous y attendiez!

— Non, dit vivement le millionnaire. Si je m'étais attendu à cette agression, mes fenêtres seraient-elle restées ouvertes, en pleine nuit?

Barnard ne répondit pas.

— Toujours est-il, poursuivit Tangye, que vous m'avez sauvé la vie, monsieur. à l'acharnement que mettait ce malheureux à me frapper, il aurait certainement at-

teint le cou à un moment ou l'autre. Je vous en garderai une profonde reconnaissance.

—N'en parlons pas, monsieur; je n'ai fait que mon devoir.

—Mais qu'allons-nous faire de cet homme? demanda le millionnaire.

—Etant donné qu'il vient de se révéler dangereux, je serais d'avis de le remettre à la police, qui s'arrangera pour l'empêcher de nuire.

Tangye parut réfléchir profondément.

—Ecoutez, monsieur, dit-il enfin. J'ai des raisons particulières, de graves raisons d'intérêt, pour ne pas attirer sur moi, en ce moment, l'attention publique. Je n'ai que trop défrayé la chronique, lors de mon accident en mer, et lors du... de la mort de mon fils. Je vais vous demander le secret le plus absolu sur cette triste affaire. Vous connaissez la demeure de cet homme?

—Oui.

—Vous pouvez l'y faire surveiller?

—Sans doute.

—Que tout le monde ignore donc ce qu'il a fait ce soir. C'est un aliéné; sa tentative de meurtre n'a pas eu de suites; qu'on n'en parle pas. J'en serai quitte pour me garder avec plus de précautions à l'avenir.

—Comme il vous plaira.

Depuis qu'il était ligotté, Morton était resté complètement immobile et muet. Jocelyn Barnard s'approcha de lui et constata que les yeux étaient grands ouverts, mais égarés et sans intelligence. Il prit dans sa poche le flacon qu'il avait apporté, versa une partie du contenu sur son mouchoir et le plaça sous les narines de l'ancien prospecteur. Quelques instants plus tard, celui-ci gisait à terre, absolument inconscient, et l'étudiant lui ôta ses liens.

Les deux hommes le transportèrent au rez-de-chaussée, Tangye recommandant de ne faire aucun bruit. Puis un cab fut amené dans une ruelle latérale, et le corps endormi y fut monté.

Ce fut le millionnaire qui donna l'adresse, une adresse quelconque, en mettant une pièce d'or dans la main du cocher.

En même temps, il disait à Jocelyn Barnard, à l'oreille:

—Faites-vous descendre dans une pharmacie. Et changez de cab.

La voiture se mit en marche.

Robert Tangye rentra dans le vestibule sombre de sa maison. Il tremblait de tous ses membres et murmura:

—Je suis perdu!... Je suis perdu!... Je suis perdu!...

Pour l'étudiant en médecine, il observait la face inconsciente de Morton et se disait:

—Le millionnaire a bien peur de son assassin. Est-ce que je tiendrai la lumière complète?

## XLVII

### UN MALADE RÉCALCITRANT

Lorsque Morton revint à la conscience, il était couché dans son lit, no 1, Quetta Street, et une horloge du voisinage sonnait minuit. Tout était parfaitement silencieux dans la chambre, faiblement éclairée par la lueur d'une veilleuse.

—Comment se fait-il que je sois couché d'aussi bonne heure? pensa l'ancien prospecteur. Et pourquoi ai-je une veilleuse, moi qui ne m'en sers pas?

Il resta sur le dos pendant quelques instants, cherchant à résoudre des problèmes et n'y arrivant pas. Puis, tout à coup, il lui sembla percevoir près de lui le bruit d'une respiration régulière et calme.

—Est-ce qu'il y a quelqu'un ici ? s'écria-t-il.

Quelque chose sursauta, un certain remue-ménage se produisit, et bientôt entra dans le cercle de lumière une sorte de petit homme chafouin, portant des lunettes, un tablier d'infirmière et un bonnet de coton. L'apparition était d'ailleurs malpropre, mal rasée, et abusait de la permission que nous avons tous d'être laids.

—Par les cornes de Belzébuth ! qui êtes-vous ? lui cria Morton.

—Calmez-vous, monsieur ; je suis Tommy, votre garde-malade.

L'homme couché tressaillit à son tour et se mit sur son séant. Il avait l'air totalement ahuri.

—Mon garde-malade ! je suis donc malade ? Il me semble, au contraire, que je ne me suis jamais mieux porté. Quelle est cette plaisanterie ?

—Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. Il est possible que vous ayez mieux maintenant, mais vous avez été sérieusement pris.

—De quoi ?

—M. Cooper m'a bien recommandé de ne pas vous laisser parler trop longtemps, monsieur.

—Qu'est-ce que c'est que M. Cooper ?

—C'est votre médecin, monsieur.

—Ce n'est donc plus Jocelyn Barnard qui me soigne ?

M. Jocelyn Barnard assista monsieur ; mais en présence d'un cas... particulier... et de quelque gravité, si j'ose m'exprimer ainsi, il ne pouvait pas exercer officiellement. Il a dû requérir un docteur muni de ses titres.

—Oui. Et quelle maladie ai-je eue, suivant M. Cooper ?

—Je ne le sais pas, monsieur. Mais vous avez eu la fièvre et le délire.

—Ah ! ah ! Pendant combien de temps ?

—Pendant huit jours, monsieur.

—Comment ? Il y a huit jours que je suis couché ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! je me lève ! Faites-moi passer mes vêtements.

—Oh ! monsieur !... M. Cooper m'a bien recommandé...

—Votre M. Cooper est une brute. Je suis guéri et je meurs de faim. Ce n'est pas vous qui me donnerez à manger, n'est-ce pas ?

—Monsieur, je n'ai pas d'ordres. Mais si vous voulez patienter jusqu'à ce que je sois allé chercher le docteur...

—Merci. Je suis déjà à bout de patience.

Morton avait sauté dans la chambre et commençait à se vêtir.

Tout en s'habillant, Morton poursuivait le cours de ses réflexions à haute voix.

—Et d'ailleurs, disait-il, pourquoi m'a-t-on donné un garde-malade masculin ?

—Ce n'est pas de ma faute, monsieur, balbutiait le malheureux infirmier. Et j'ai quatre enfants à nourrir.

—Aussi, mon garçon, je ne vous en veux pas le moins du monde. On vous a donné une consigne ; vous l'exécutez de votre mieux, c'est votre affaire. Mais, comme je me sens, moi, plus alerte que je ne l'ai jamais été, vous trouverez bon que je ne m'enferme pas plus longtemps dans cette chambre qui empoisonne la pharmacie. Vous donnerez de l'air pendant mon absence. Au revoir.

Morton avait pris son chapeau et sa canne ; il se dirigeait vers la porte. Le garde-malade, pâle et tremblant, y fut avant lui.

—Monsieur !... Je vous en supplie !... Il m'est absolument impossible de vous laisser sortir.

Les yeux du pseudo malade s'allumèrent.

— Impossible de me laisser sortir? . . . Et pourquoi donc? Est-ce que je suis prisonnier?

— Non, monsieur, vous n'êtes pas prisonnier. Mais. M. Cooper...

— Eh! au diable M. Cooper!

— Monsieur!... Au nom du ciel!... Si vous ne le faites pas pour lui, faites-le pour moi, monsieur!... J'irai chercher tout ce qui vous plaira... Mais ne sortez pas, monsieur!... Ne sortez pas, pour l'amour de Dieu!... C'est le pain de mes pauvres petits enfants que vous me feriez perdre.

Morton, sombre, rentra dans la chambre, résigné en apparence. Il déposa sa canne et son chapeau sur le guéridon central et demeura immobile.

Le garde-malade s'applaudissait intérieurement, croyant l'avoir convaincu de la nécessité de rester à la maison. Mais, au moment où il passait devant son captif, celui-ci, d'un geste prompt comme la pensée, le saisit d'une main à la nuque et de l'autre au fond de sa culotte. Avant d'avoir pu même pousser un cri, Tommy était jeté sur le lit, bâillonné avec un foulard et ligoté dans un drap, réduit à l'impuissance la plus absolue.

Le tout n'avait pas duré vingt secondes.

Morton répara le désordre que ce semblant de lutte avait apporté dans sa toilette et jeta sur le lit, près du gardien devenu un captif, un billet de banque.

— Allez, au revoir. Tâchez de dormir. Personne ne vous dérangera jusqu'au matin.

Ce disant, Morton enfila la porte et disparut.

Il se rendit au Cecil-Hôtel, où il se fit servir à souper. Puis il monta dans sa chambre, où il dormit du sommeil du juste. Le lendemain matin, vers huit heures,

il s'en allait frais et dispos chez son agent de change.

— Bonjour, cher monsieur, dit-il en entrant. J'ai été indisposé pendant quelques jours. Avez-vous quelque chose de nouveau?

— Rien de bien important, monsieur. Les pétroles de Bakou sont à 78.

— Ceci m'est parfaitement égal. Vous savez bien que les pétroles de Bakou ne m'intéressent que médiocrement. Mais de Robert Tangye, quoi?

— Rien. Ah! si, cependant. L'ex-roi du platine va jouer une grosse partie, demain, à Epsom.

— A Epsom? Robert Tangye joue aux courses?

— Oh! non. Il est bien trop prudent et trop malin pour cela.

— Alors, que fait-il?

— Il fait courir. Il a un cheval merveilleux, entraîné de main de maître et qui gagnera comme il voudra. Ce cheval, il l'a déprécié lui-même autant qu'il l'a pu aux yeux du public, qui ne le jouera que très peu. C'était d'ailleurs superflu; la déveine qui poursuit depuis quelque temps Tangye aurait suffi à écarter les parieurs de son écurie.

— Je comprends. Et lui-même jouera ou fera jouer une grosse somme sur le cheval. C'est assez adroit. Le nom de la bête?

— Gladiolus.

— Son signalement?

— Joli bai brun, très élégant. Un sabot blanc.

— Entraîné à quel endroit?

— A Haslingden, où se trouvait la maison de campagne qui a été incendiée.

— Le cheval y est encore?

— Sans doute. Il ne partira probablement pour le champ de courses que demain matin.

— Merci du tuyau, dit en riant Morton.



Il n'est pas impossible que je prenne aussi du "Gladiolus". J'avoue que j'aimerais assez gagner beaucoup d'argent avec le cheval de Tangye. Ça ne manquerait pas de pittoresque.

— En effet.

— En prendrez-vous, vous-même?

— Moi, non. C'est un principe. Jamais un sou sur un cheval, quelque sûr qu'il soit.

— Peut-être avez-vous raison. Ah! Ah! à propos, avez-vous idée de ce que l'opération peut rapporter à Tangye, si elle réussit.

— Un million de livres, peut-être.

— Oh! oh!... Et si le cheval n'arrive pas?

— Ah! alors, le roi du platine pourrait bien boire du cinquante mille comme disent les hommes de sport. Voyez-vous, monsieur, quand un financier, quand un spéculateur comme Tangye a recours à de pareils moyens pour conjurer la malchance, c'est qu'il est bien près de la culbute.

— Vous avez raison. Mais n'attendez pas de moi que je m'en déssole. Au revoir, cher monsieur.

— Au revoir, monsieur Morton.

Une heure plus tard l'ancien prospecteur était à la gare, et bientôt après il débarquait à Haslingden.

#### XLVIII — GLADIOLUS

En arrivant, Morton était sombre. Le trajet en chemin de fer avait complètement modifié le cours de ses idées. Il n'allait pas déjeuner, bien que ce fût son heure habituelle. Il entra dans le Prieuré.

Le promeneur arriva enfin devant la maison qu'il avait vue flamber naguère, et malgré lui son cœur se serra.

De la demeure élégante, il ne restait que des murs noircis, menaçant le ciel.

Morton s'éloigna. Il traversa d'assez importantes futaies et se trouva tout à coup à la lisière d'une prairie énorme et circulaire, qu'il n'aurait certainement pas soupçonnée au milieu de toute cette végétation. Il se mit à observer ardemment et vit, au centre, une sorte de cabane rustique, à toit de chaume, dont rien ne semblait expliquer la présence.

— Qui diable peut habiter là? pensa-t-il.

Au même instant il remarqua qu'un fil télégraphique qu'il n'avait pas aperçu dans l'épaisseur des feuillages, aboutissait à cette cabine.

— Oh! oh! se dit-il, voici qui est singulier! Pourquoi cette hutte, où un garde forestier habiterait à peine, et pourquoi ce fil, aboutissant à cette hutte. Il y a là un problème que je voudrais bien résoudre. Comment faire! Eh! pardieu! le meilleur moyen de savoir ce qui se passe sous ce chaume, c'est d'y aller voir.

Et il se mit à marcher dans l'espace découvert. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'une lourde main s'abattait sur son épaule et qu'un géant, en costume de garde, armé jusqu'aux dents, lui criait:

— Propriété privée. On n'avance pas.

Morton, qui n'était pas très patient, rougit de colère.

— Otez votre main! cria-t-il à son tour; je ne suis pas un malfaiteur. Et pourquoi ce parc est-il une propriété privée, puisqu'il y a quelque temps on s'y promenait en liberté?

— Nouveaux ordres du propriétaire. On n'avance pas.

En même temps le géant portait un sifflet à ses lèvres et en tirait un son aigu, qui amenait autour de lui, en quelques secondes, cinq ou six gaillards de son en-

vergure, porteur de poignards-baïonnettes et de carabines à répétition.

— Oh! oh! dit Morton, l'habitant de la cabane est sérieusement gardé, à ce que je vois.

— Je vous somme de retourner en arrière, dit l'homme qui avait arrêté l'ancien prospecteur.

— Et si je refusais? demanda celui-ci, qui voulait voir jusqu'ou iraient les choses.

— Nous emploierions la force.

— Ah! prenez garde! En employant la force, vous mettriez votre maître dans un très mauvais cas. Il a le droit de me dresser procès verbal et de me faire payer une amende si j'entre chez lui malgré lui, mais ne peut pas faire porter la main sur moi.

— Je fais ce qu'on m'a commandé de faire, répondit rudement l'homme. Celui qui ordonne doit connaître ses responsabilités. Si je vous avais trouvé ici la nuit, je vous aurais tué d'un coup de carabine sans vous dire un mot. Une dernière fois, voulez-vous vous retirer!

— Non.

— Faites votre devoir, commanda le géant.

Aussitôt, quatre hommes posèrent leur carabine à terre, et, deux l'ayant saisi par les bras, deux autres suivant, ils entraînaient Morton jusqu'à la maison incendiée. Ils ne l'avaient pas rudoyé, cependant, et le quittèrent en le saluant.

— Je saurai ce qu'il y a là-dessous, se dit le petit homme. Et je gagerais volontiers que j'y trouverai quelque tour de la façon de Robert Tangye.

Ce disant, Morton reprenait le chemin de l'auberge de la Tête-de-Sarrasin.

Morton se mit à table dans une petite salle isolée, et, fidèle à ses habitudes d'impérieuse indiscretion, se mit à questionner

l'aubergiste, qui, d'ailleurs, ne demandait pas mieux que de causer.

— Nous avons du changement, dans la propriété en face?

— Ah! ah! monsieur s'en est aperçu!

— A mes dépens; j'ai été mis à la porte assez rudement.

— Oui, oui, les choses se passent ainsi, à présent. Nous y avons été presque tous pris.

— Mais pourquoi ces défenses nouvelles?

— Ah! monsieur, c'est tout une histoire. Il y a quelques jours, le propriétaire du Prieuré, M. Robert Tangye, est arrivé ici sans avertir personne. Il était accompagné d'une douzaine de grands gaillards habillés en gardes-chasse et que personne ne connaissait dans le pays. Il s'est installé dans la cabane que vous avez sans doute vu au centre de la clairière, et depuis ce moment-là personne n'a pu en approcher sans être appréhendé comme vous venez de l'être et reconduit jusqu'aux limites de la propriété.

— C'est excessivement curieux, dit Morton.

— Mais ce n'est pas tout. Le lendemain de l'arrivée du roi du platine, des bagages et des meubles venaient par le chemin de fer. Toute une installation qui semblerait prouver que M. Tangye a l'intention de rester longtemps dans sa cabane. En même temps, une équipe d'ouvriers y installait un fil électrique en communication avec la station du pays, et, par conséquent avec Londres. Notre millionnaire a véritablement l'air d'abandonner la ville et de vouloir se retirer définitivement ici.

— En ce cas, pourquoi ne pas faire réparer le Prieuré et s'y installer? Robert Tangye a cependant les moyens de le faire.

— Sans doute. Et c'est bien ce qui nous

intrigue. Pourquoi s'enfermer dans une hutte de bergers quand on peut habiter un château? Et pourquoi se faire garder comme si le pays était infesté de brigands, alors que, de mémoire d'homme, on n'y a jamais entendu parler d'un crime?

— Etrange, en effet! répondit Morton, dont la physionomie restait impénétrable. Et que pense-t-on de tout ceci dans le village?

— Toutes sortes de choses... Que Robert Tangye, dans sa jeunesse, aurait... fait du tort à un de ses amis, qu'il lui aurait... pris sa fortune, et que celui-ci aurait reparu récemment, décidé à se venger...

— Ah! on dit cela?

— Oui, monsieur. Quant à ce qui est de sa prétendue folie, je n'y crois pas, pour suivit le loquace aubergiste. Un homme qui a le cerveau fêlé ne fait pas les combinaisons du seigneur Tangye, et nous savons tous, ici, qu'il compte bien ramasser tout l'argent du Derby, demain même, avec son Gladiolus.

— Ah! ah!

— Oui. Mais il n'empochera pas tout. Il y a eu des indiscretions commises, et je connais pas mal de gens qui joueront la bête, bien qu'on ait fait le possible pour la déprécier.

En entendant parler de Gladiolus, les yeux de Morton avaient eu un éclair fugitif. Il laissa tomber la conversation cependant, sachant sans doute ce qu'il voulait savoir. Puis il acheva son repas et sortit.

Le soir venu il se coucha et s'endormit assez paisiblement.

Cependant, alors que quatre heures du matin sonnaient à l'horloge de l'église, Morton s'éveilla tout à coup et se dressa, s'assit dans son lit, prenant subitement l'attitude de quelqu'un qui entend et voit des choses extraordinaires.

En même temps, il parlait à voix basse, par courtes phrases hachées, et un observateur placé auprès de lui aurait conclu de ce discours décousu que son esprit était entièrement occupé de l'épreuve sportive annoncée pour l'après-midi de cette journée.

— Non... non... disait-il, Gladiolus ne gagnera pas... Et cependant il a toutes les chances.

L'ancien prospecteur, les yeux brillants et fixés sur un but invisible, sauta de son lit et se vêtit à demi. Il alla vers sa fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

Mais la nuit régnait encore. Cependant, les yeux de Morton semblaient percer l'obscurité régnante et il voyait certainement des choses que d'autres n'eussent pu voir, puisqu'il faisait des réflexions sur le mystérieux spectacle qui déroulait sous ses yeux.

— Voilà les palefreniers qui s'éveillent... Ils allument des lanternes... Ils entrent dans l'écurie... Oh! le beau cheval... C'est Gladiolus... Et qui donc vient le visiter avant le jour!... Oh! oh! c'est lui!... c'est le meurtrier de Millie!... Gladiolus n'arrivera pas!

Morton quitta la fenêtre et se laissa tomber dans un fauteuil. Puis il tira de sa poche quelques pierres brillant d'un étrange reflet métallique, et les yeux toujours luisants et fixes, attachés sur les échantillons du minerai de platine qu'il avait pris à Tangye dans cette maison même, il tomba dans une rêverie profonde, au cours de laquelle sa face pâle passait de l'expression de la douleur à celle de la plus violente colère.

Et tout à coup Morton saisit les vêtements dont il ne s'était pas couvert encore. Il les enfila rapidement, par des mouvements brusques et saccadés.

Il sortit de l'auberge sans avoir paru remarquer les consommateurs matineux

dont il traversait les groupes, et s'engagea d'une allure un peu raide, dans l'avenue qui conduisait à la gare.

Arrivé à une centaine de mètres du bâtiment, il s'arrêta et se mit à surveiller attentivement la route qu'il venait de parcourir.

Enfin, deux palefreniers conduisant un cheval enveloppé de couvertures, parurent dans l'avenue et Morton frissonna de la tête aux pieds.

— Gladiolus!

La bête, qui se rendait au quai spécial, devant lequel on avait amené son wagon-box, était d'ailleurs fort escortée et fort discutée.

Morton, qu'une agitation pénible avait maintenant saisi, se mit à parcourir le long de la voie, mais dans la direction opposée à celle de la gare.

— Gladiolus n'arrivera pas! répétait-il.

Bientôt il quitta la voie pour s'engager sur le talus qui lui était parallèle. Entre le talus et le mur, un espace vide restait, où facilement pouvait se dissimuler un homme. Morton s'y blottit.

De l'endroit où il était, il ne pouvait rien distinguer de ce qui se passait à la station, qui lui était dissimulée par une courbe assez accentuée de la voie.

Enfin un coup de sifflet retentit. La figure de Morton devint instantanément bestiale et cruelle.

— Gladiolus n'arrivera pas! dit-il encore.

Enfin! se conde d'épouvante et d'angoisse, au moment où le train déjà lancé se dégageait de la courbe et allait passer devant le mur, celui-ci, dans le fracas et dans une poussière intense, s'abattit, couvrant la voie de ses débris.

La locomotive bondit instantanément hors rails pendant que les wagons se je-

taient les uns sur les autres dans un chaos indescriptible.

Parmi eux et immédiatement après le tender, se trouvait le wagon-box de Gladiolus, qui, à cause de sa légèreté, probablement, fit panache, puis passant au-dessus du tender, alla s'écraser dans un bruit affreux sur la voie opposée.

Gladiolus, retiré de son box quelques minutes plus tard, avait deux jambes brisées et le ventre ouvert. Il fallut l'achever sur place.

Quant à Morton, il était resté entre les débris du mur et des herbes hautes, sans connaissance.

#### XLIX — SOUVENIRS ET CONFIDENCES

Le soir même du jour où s'étaient passés ces événements dramatiques, le salon de la petite maison de Quetta Street of-



— Vous êtes le gardien de ce fou?

frait un tableau d'un calme intime et reposant. Autour de la table de famille, sous la lueur douce de la lampe, Benjamin Fernyhough, ses deux filles et Jocelyn Barnard causaient tranquillement, tandis que Rose, le petit terrier, dormait devant la cheminée. Et la conversation roulait sur l'affreux accident de chemin de fer du matin, dont la nouvelle était naturellement con-

nue des journaux quotidiens récemment sortis des presses.

— C'est effrayant, dit le père. Et en dehors des regrets que doit faire éprouver à chacun la disparition de pauvres êtres qui n'avaient fait de mal à personne, je n'observe pas, sans être frappé, la malchance qui poursuit depuis quelque temps mon ancien directeur, Robert Tangye.

Jocelyn avait dressé l'oreille.

— Comment? dit-il qu'est-ce que le roi du platine peu avoir à faire avec la catastrophe d'Haslingden?

— Vous ne savez pas? Mais Gladiolus, son cheval, favori du Derby, était dans ce train si lamentablement détruit.

— Ah!... fit encore Barnard.

— Oui. Et la pauvre bête a dû être abattue sur place. Or, il se chuchote qu'elle devait, aujourd'hui même, rapporter une fortune à son propriétaire.

— Ah!... fit encore Barnard.

Les commentaires continuaient depuis quelques minutes sur la catastrophe, et bientôt allait sonner l'heure du repos, lorsqu'un pas lourd, traînant presque, parcourut le corridor, monta un étage et retourna bientôt dans l'appartement de Morton. Et tout se tut.

— Je vous quitte, dit Jocelyn Barnard en se levant soudain; j'ai besoin de causer avec votre locataire.

Il monta à son tour et s'en fut frapper à la porte de Morton, qu'il trouva dans l'obscurité. L'étudiant alluma un bec de gaz et considéra son malade.

— Un peu de fièvre? dit-il.

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de vous soigner?

— Oui.

— Et de vous gronder?

Ah!

L'étudiant s'était mis à tourner dans la

chambre; il préparait un grog.

Jocelyn mesurait le brandy qui devait entrer dans la boisson chaude, que son malade avala d'un trait.

— Vous devriez vous coucher, dit le jeune homme. Dans quelques instants je vous donnerai un peu de morphine, et demain vous serez sur pied.

Morton se déshabilla en silence et se mit au lit. Barnard prit un livre et s'assit à son chevet.

Une demi-heure passa, peut-être sans qu'un mot fût échangé entre eux. On avait entendu les Fernyhough remonter à leurs chambres et la maison était tombée dans un calme profond. Morton ne dormait pas. Il avait les yeux grands ouverts et ces yeux paraissaient chercher péniblement la solution d'un problème.

Jocelyn venait de lui faire prendre une assez forte dose de narcotique.

Au moment où Jocelyn croyait son malade saisi par le sommeil celui-ci lui demanda :

Docteur! vous rappelez-vous?

— Quoi donc? fit l'étudiant.

— Vous m'avez dit un jour... que je pouvais... à certaines heures... devenir dangereux, pour... d'autres.

— Oui.

— Est-ce que vous le pensez encore?

— Oui, répondit Barnard à voix basse.

Et le silence retomba.

Dix minutes se passèrent ainsi.

— Docteur, dit encore la voix étrange. Cette nuit... où vous m'avez donné de la chlorodyne... cette nuit... où une jeune fille a été... quand je suis rentré... est-ce que j'avais mes bottines?

Jocelyn hésita. Puis il répondit :

— Non...

Morton tressaillit et murmura :

— Pauvre enfant!... Si innocente! Oh! c'est affreux! Et l'incendie d'Haslingden,

Le Prieuré!... C'est moi! Et... docteur...

— Mon ami! répondit le jeune homme apitoyé.

— Et la mort de Bernard?

— Non!... Non!... dit vivement l'étudiant. Celui-là s'est tué.

— Oui. Mais le jeu... les cartes... trois milles livres... Oh! Et pourquoi n'aviez-vous fait garder ici?... Oh! Je vois!... Une véranda!... Un homme à terre... J'ai frappé!...

— Calmez-vous!...

— Et ce matin!... Le massacre!... Ces wagons les uns sur les autres...

— Vous vous souvenez?...

— Oui. J'ai reçu un coup violent sur la tête... Et tout à coup, avant de m'évanouir, j'ai vu!... j'ai vu! Oh! c'est affreux docteur!

— Calmez-vous. Cherchez à dormir et vous serez rétabli demain.

— Demain, dit Morton, je me livrerai à la justice.

— Non, mon ami. Nous garderons ces secrets strictement enfouis dans nos coeurs..

— Le remords me tuera...

— Vous n'avez pas à éprouver de remords. Vous n'avez à ressentir que des regrets. Allons, tâchez de dormir. Demain nous recauserons de ceci plus longuement.

Ces paroles parurent calmer le malade.

— Millie... éloigne un peu le berceau du feu... cet enfant a trop chaud... Bonsoir, beau-papa Ben. — Partir?... Eh! oui, sans doute, il faut partir... songe donc, ma chérie... de l'or... beaucoup d'or... une grosse fortune... Robert... Taddy Calvert n'a qu'une règle de conduite: "Tais-toi jusqu'à ce que tu sois sûr de ton affaire"... Mon passeport perdu Nous ne sommes pas dans la bonne direction... Ah!...

Morton dormait.

Le lendemain matin, Morton s'éveilla sombre encore et physiquement brisé. Jocelyn Barnard ne l'avait pas quitté et venait de s'assoupir dans son fauteuil. Mais, au premier mouvement de son malade, il ouvrit les yeux.

— Comment vous sentez-vous? dit-il.

— Mieux, répondit gravement Morton, mais très affaibli encore.

Et toujours inquiet il lui demanda:

Suis-je incurable, ou y a-t-il espoir de me guérir?

— Il y a espoir et même certitude de vous guérir dans certaines conditions.

— C'est bien. Si vous n'aviez dit le contraire, j'allais, ce matin même, me livrer à la justice, ou je me supprimais moi-même.

...Dans quelles conditions physiques et morales croyez-vous qu'il faille me placer pour arriver à la guérison?

— C'est très simple: il faut vous isoler complètement; il faut supporter la surveillance que je placerai auprès de vous pendant quelque temps; il faut vous soumettre à la médication que je vous ordonnerai; il faut surtout faire tout votre possible pour écarter les préoccupations avec lesquelles vous vivez depuis six ans, et qui ont pris chez vous le valeur malade de l'idée fixe.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Je vous remercie, docteur.

— En effet, vous pouvez m'appeler à présent docteur, interrompit Barnard en souriant: je le suis depuis hier.

— Mes félicitations. Et je vais vous prouver que je suis un honnête homme, malgré les crimes qu'un dérangement d'esprit m'a fait commettre. Vous allez, docteur, me chercher une petite maison à la

campagne et j'abandonne mon projet de vengeance envers Robert Tangye.

En attendant que vous l'ayez trouvée, vous allez placer ici, auprès de moi, deux gardiens. Je réponds de moi en temps ordinaire, mais si la crise me prenait. Et Tangye est encore de ce monde, à ma connaissance! Croyez-vous qu'ainsi tout soit prévu?

— Je le crois. Et j'ajoute qu'en vous voyant dans ces dispositions, je réponds d'une façon plus certaine encore de votre guérison. Allons, au revoir, monsieur, et courage. Je vais m'occuper d'organiser tout ce dont nous venons de parler.

— Oui. Faites vite. Avez-vous besoin d'argent.

— Non. J'enverrai ici les factures de ce qu'il pourrait y avoir à payer. En vous quittant, monsieur Calvert, laissez-moi vous annoncer que mon mariage avec votre belle-soeur Morton aura lieu dans huit jours.

— Vraiment?

— Oui. Nous n'attendions que mon doctorat pour fixer la date.

— Très heureux pour vous... et pour elle. Mes félicitations encore. Et, du côté Monica-Chesters, quoi de neuf? Je puis vous le demander, à présent; vous comprenez pourquoi je m'intéresse à ces deux jeunes filles?

— Certes. Mais rien ne s'est produit qui ait modifié la situation. Les deux amoureux ne se voient pas et ils en souffrent autant l'un que l'autre.

— Pauvres enfants!... Il va falloir que je m'en mêle, car ils ne se tireraient pas d'embarras tout seuls. A propos, monsieur Barnard, pourriez-vous demander à M. Chesters de venir me voir dans la matinée?

— Certes, bien qu'il ne vienne plus dans la maison.

— Il y viendra pour moi. J'ai à lui parler de nos travaux. Il y a longtemps qu'il ne m'a donné des nouvelles. A 11 heures, si c'est possible.

— Très bien.

— Au revoir, docteur. Amenez-moi vous-même votre ami. Et pour tout le monde dans la maison, je reste Morton, jusqu'à nouvel ordre.

Jocelyn Barnard sortit, traversa la rue et trouva chez lui Guy Chesters — Mark Tangye en personne — porteur d'une physionomie suffisamment bouleversée.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda le nouveau docteur.

— J'ai... j'ai que je viens de recevoir de mon père une lettre étrange et bien faite pour me tourmenter dans les termes où nous sommes. Lis-la.

Et voici ce que lut Jocelyn Barnard :

“Monsieur,

“J'apprends à l'instant, et par le plus grand des hasards, que vous travaillez en ce moment à la décoration d'une maison, pour le compte d'un certain Morton, qui m'a enlevé la qualité de directeur de la banque de l'Oural.

“Bien que nous nous soyons péniblement quittés, j'estime qu'il est de mon devoir de vous avertir qu'il y a, dans le fait seul de vos relations avec cet homme, un péril grave pour vous.

“Ou Morton connaît l'identité de Guy Chesters, et alors il use envers vous de patience, pour des raisons que j'ignore. Ou bien il ne sait pas qui vous êtes, mais il le saura un jour ou l'autre. Dans les deux cas vous êtes en danger.

“Morton est mon ennemi le plus cruel; sa main se trouve dans tout ce qui m'est arrivé de malheureux depuis quelque temps. Je vous le dis en vérité: cet homme

n'aura pas de repos tant qu'il restera un Tangye sur la terre.

— "J'ai pris, pour assurer ma sécurité, les mesures les plus graves. Ne négligez rien pour assurer la vôtre. Epousez la jeune fille que vous aimez, je vous y autorise. Acceptez les cinq milles livres ci-jointes, que je vous offre comme cadeau de fiançailles. Et dès que vous serez marié, disparaïssez. Mais disparaïssez de façon que Morton ne puisse jamais retrouver votre trace. Prenez, enfin toutes vos précautions pour ne pas partager le sort de votre frère... ou de Gladys.

"Votre père affectionné malgré tout, et bien triste dans sa solitude,

"Robert Tangye.

"Le Prieuré, Haslingden, 18 août 19..."

— Qu'est-ce que tout ça veut dire? demanda Mark, lorsque Jocelyn Barnard eut achevé sa lecture.

— A ta place, mon ami, répondit le jeune docteur, je ne chercherais même pas à le deviner. Je toucherais le chèque paternel et je dirais simplement au revoir à Morton.

— Non, dit résolument Mark.

— Jos, j'ai confiance en toi. Je regrette le mouvement de vivacité que j'ai eu l'autre jour. Je t'obéirai. Mais avoue que ma situation est singulière, et que bien d'autres à ma place s'impatientseraient comme moi.

— Je t'avoue. Mais il est nécessaire, crois-moi, que tu y restes encore quelques jours.

Les deux jeunes gens, après que Jos eut réparé le désordre de sa toilette, traversèrent la rue. Mark était ému. C'était la première fois depuis longtemps qu'il entraît dans la maison de sa fiancée.

Au premier, Morton s'était levé pour recevoir ses hôtes.

— Bonjour, mon cher monsieur Chesters, dit-il, et pardon de vous avoir dérangé. Je ne me sens pas très bien, depuis un jour ou deux.

— Je suis à vos ordres, cher monsieur.

— Monsieur Barnard, auriez-vous l'obligeance de prier mesdemoiselles Monica et Marion de monter pour quelques instants? J'ai à dire des choses dont elles pourront faire leur profit.

Le docteur, assez surpris de la tournure que prenaient les choses, descendit au rez-de-chaussée, où il trouva les deux soeurs, l'une en train de consoler l'autre, car Monica n'avait pas vu sans une grosse émotion pénétrer dans la maison son fiancé.

— Mes chères enfants, leur dit-il, voulez-vous monter pour quelques instants chez M. Morton? Il vient de m'exprimer le désir de causer avec vous.

— Monte, Marion, dit vivement Monica. Moi, je resterai ici.

— Pourquoi donc?

— Mais... parce que Mark... parce que M. Guy Chesters est là-haut, et que...

— Ma chère Monica, dit encore Jocelyn, je crois que vous pouvez monter vous-même sans blesser la moindre des convenances. Là-haut, Chesters, n'est pas chez vous, mais chez M. Morton. En outre, je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine qu'il va se passer là-haut des choses importantes.

— Oh! mon cher monsieur Jos... jamais je n'oserai...

— Je vous assure, moi, ma jolie petite soeur, que vous oserez parfaitement. D'autant plus que... Voulez-vous que je vous apprenne une bonne nouvelle?

— Une bonne nouvelle? s'écria la jeune fille à qui tous ses espoirs remontaient soudain au coeur.



— Une très bonne nouvelle. Soyez donc forte.

— Mon Dieu!...

— Mark vient de recevoir une lettre de son père...

— De son père!

— Et dans cette lettre?...

— Robert Tangye donne formelle son consentement à votre mariage.

— Qu'il soit béni!

— Voilà, je pense, qui vous donnera le courage dont vous manquiez. Allons, montons.

La scène qui suivit fut simple, courte et touchante. Lorsqu'il eut fait asseoir devant lui les quatre jeunes gens, Morton dit en souriant au peintre:

— Mon cher monsieur Chesters, où en sont les travaux de notre maison de Mayfan? Il y a bien longtemps, ce ne semble, que nous ne nous sommes occupés.

— Ces travaux avancent beaucoup, monsieur Morton. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont à peu près achevés, sauf, toutefois, les plafonds.

— Vous avez été vite en besogne et je vous en félicite. Toutefois, mon cher enfant, et malgré le désir que j'aurais eu de vous suivre jusqu'à l'achèvement de cette oeuvre, il faudra que je vous la laisse achever seul. Je vais partir pour un assez long voyage. Avez-vous songé à ce que vous me demanderiez pour votre travail.

— Mais... monsieur...

— Heureusement que j'y avais pensé, moi. Mon cher ami, vous ne tenez pas assez à l'argent; c'est un défaut, par le siècle qui court. Prenez cette enveloppe. Si ce qu'elle contient vous paraît insuffisant, vous me le direz.

— Monsieur...

— Voici une affaire réglée; j'en suis fort aise. Pour vous, mademoiselle Monica...

La jeune fille rougissait.

— Pour vous, mademoiselle Monica, j'ai avant mon départ à vous demander pardon d'avoir pénétré une partie de vos secrets. Ne montrez pas cet embarras, je sais qu'ils n'ont rien que de parfaitement honorable. Et si je critiquais à l'instant votre fiancé de son mépris de l'argent, je vous féliciterai hautement du vôtre.

Cependant, dans l'existence telle que nous la comprenons, l'aisance est une nécessité fondamentale. Je m'intéresse beaucoup à vous — et c'est une des choses les plus intelligentes que j'aie faites en ma vie.

Vous allez me permettre de déposer dans votre corbeille la petite maison dont nous parlions tout à l'heure, où j'aurais aimé passer ma vieillesse, mais qui, malheureusement, me devient complètement inutile...

Et comme la jeune fille protestait:

— Voici une seconde affaire réglée; j'en suis parfaitement aise. En ce qui vous concerne, mademoiselle Marion, et vous, monsieur Barnard, puisque vous serez unis dans huit jours, j'ai le droit de m'adresser à la collectivité. L'un de vous m'a soigné avec une dévouement rare, et sans que rien ne l'y obligeât; l'autre a mis un rayon de soleil et de gaieté dans mon ciel de vieillard morose.

Je vais m'éloigner, pour revenir Dieu sait quand. Permettez-moi de vous laisser un souvenir. Oh! soyez tranquilles, je ne veux pas vous enrichir! je tiens au contraire à vous laisser le bonheur de devoir à vous-mêmes, à votre amour et à votre vaillance, le bien-être futur. Je veux seulement que de temps à autre vous songiez, avec un sourire, au vieux bonhomme qui a vécu quelque temps auprès de vous, et qui rentre dans la solitude. Allons, venez m'embrasser, tous, et ne me dites pas mer-

ei, car, en acceptant, c'est de moi que vous faites votre obligé.

Les deux jeunes filles se jetèrent dans ses bras; il les y retint longtemps; ses yeux s'étaient mouillés de douces larmes. Puis il glissa dans la main de Marion une volumineuse enveloppe.

Il donna ensuite aux deux hommes une accolade vigoureuse, et congédia doucement les quatre fiancés, disant à Jocelyn Barnard à voix basse :

— N'oubliez rien. Préparez tout. Vite!

#### LI — DEUX MARIAGES MOUVEMENTÉS

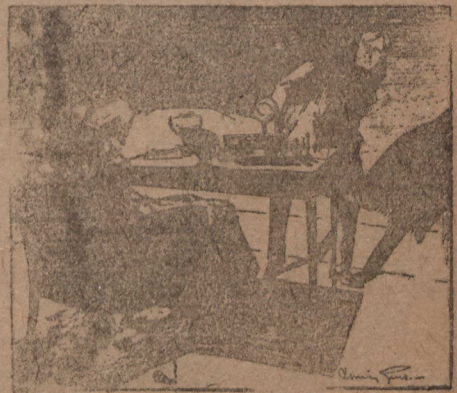
Le lendemain du jour où avait eu lieu la scène que nous venons de raconter, deux infirmiers s'installèrent auprès de Morton, qui les accueillit assez gracieusement. L'un était Tommy, que nous avons vu ligotter et bâillonner avec tant de désinvolture et l'autre une sorte de géant pacifique et muet, qui aurait volontiers passé la journée entière et même la nuit à jouer aux échecs. L'ancien prospecteur leur parlait peu, mais il les supportait avec assez de patience.

Morton avait donné au nouveau docteur pleins pouvoirs pour louer une maison de campagne où il se retirerait, en compagnie de ses cerbères, aussitôt que ce serait possible, à la condition, toutefois, que ce serait après le double mariage. (Il avait été convenu, en effet que Monica et Marion s'uniraient le même jour). L'ancien prospecteur tenait absolument à assister au bonheur des deux jeunes filles.

De ce fait, on le concoît, Jocelyn Barnard se trouvait dans une situation des plus embarrassantes. Ce n'était pas Guy Chesters, en effet, qu'allait épouser Mona, c'était Mark Tangye en personne. C'est le véritable nom du jeune homme qui serait prononcé partout où c'était nécessaire, et

qui sait quelle ardeur pouvait provoquer chez Morton cette révélation brutale; qui sait ce qui se passerait dans son cerveau malade en apprenant la vérité; qui sait au milieu de quel scandale risquait de s'achever cette journée de bonheur!

Il finit par s'arrêter à un procédé qui lui répugnait un peu, sans doute, mais devant lequel il ne fallait pas reculer, parce que c'était le seul qui donnât toutes les garanties de tranquillité. Quelques heures avant la cérémonie, Morton absorberait un narcotique sous un prétexte quelconque. Il n'y assisterait pas, et l'écueil le plus grave serait évité.



*Il vit qu'un flot de sang coulait de la tempe de son ennemi.*

Quant au restant de la journée, on le passerait certes dans l'angoisse, le moindre hasard pouvant amener la catastrophe redoutée; mais les faits seraient irrévocablement accomplis, et les circonstances nouvelles autoriseraient toujours les mesures, si radicales fussent-elles, qu'il pourrait devenir urgent de prendre.

Et les choses se passèrent suivant le programme, du moins en ce qui concerne sa première partie. Au matin, Jocelyn Barnard trouva son client fiévreux et lui conseilla de prendre un peu de quinine, s'il

voulait être vaillant toute la journée. Morton ne vit pas le piège. Une heure plus tard, il dormait à poings fermés.

Au moment du départ pour le temple, les jeunes filles désolées, voulaient le faire éveiller. Le fiancé de Marion les en empêcha avec autorité et vigueur, prétendant que rien ne pouvait être plus pernicieux pour leur locataire. Il n'assisterait pas à la bénédiction, voilà tout; mais il serait là pour le repas nuptial, et n'était-ce pas suffisant?

On partit, car, déférence pour Morton mise à part, tout le monde dans la maison du vieux Ben avait hâte d'entrer dans la série des choses définitives: Monica était jolie comme un amour, Mark piaffait, Marion oubliait de rire. — On partit.

Et quand on revint, une heure après, le drame que le jeune docteur avait évité d'un côté s'était produit d'un autre.

En entrant dans l'antichambre de la petite maison de Quetta Street, Jocelyn Barnard aperçut une chaise à un endroit où elle n'était pas d'habitude, c'est-à-dire au beau milieu. Sur cette chaise était un papier, et sur ce papier ces lignes griffonnées à la hâte:

*"Il nous a menacés d'un revolver et s'est enfui. Nous courons après".*

— Tout est perdu! pensa Barnard.

Mais il ne perdit pas la tête. Il dépêcha les jeunes filles vers la salle à manger, où les appelaient les apprêts du déjeuner, et appela d'un signe Mark dans le petit salon.

— Mon ami, lui dit-il sans autre préambule, c'est très grave. Morton s'est enfui encore une fois grâce à la maladresse de ses gardiens, qui lui ont laissé trouver un revolver.

— En quoi est-ce aussi grave?

— Il est temps que tu saches tout. Je veux me décharger sur toi, maintenant,

d'une partie de la responsabilité que je porte, et que je commence à trouver lourde. La vie de ton père est en danger.

— Par suite de la fuite de Morton?

— Oui. Rappelle-toi cette phrase de sa dernière lettre: *"Cet homme ne sera heureux que quand il n'y aura plus un Tangye sur la terre"*.

— Est-ce donc vrai?

— C'est malheureusement vrai. Et si j'ai tant insisté, jusqu'à maintenant, pour que tu lui caches ton véritable nom, c'est pour que le danger dont t'avertissait ton père ne s'étende pas jusqu'à toi.

— Mais pourquoi?... Pourquoi cette haine!...

— Ecoute bien. Et sois fort. Morton n'est pas mort. C'est Calvert. C'est l'époux de Millicent, soeur aînée de Monica et de Marion dont tu as fait le portrait.

— Calvert!

— Oui, Calvert, qui fut autrefois l'ami et l'associé de ton père. Commences-tu à comprendre?

— Mal.

— Je serai donc plus clair, au risque de te causer une profonde douleur. On a dit que ce Calvert avait disparu du camp, pendant qu'avec ton père ils recherchaient des gisements de platine et qu'il s'était perdu dans les montagnes de l'Oural...

— Oui, on dit cela.

— C'était faux, Calvert ne s'est pas perdu; il a été assassiné!

— Assassiné!

— Oui, une affreuse blessure à la base du crâne. On l'a dépouillé de ses échantillons de minerais. On l'a abandonné, le croyant mort...

— Oh! mon Dieu! Et qui a commis tous ces crimes?

— Sa femme est morte de chagrin de ne pas le revoir.

— Et c'est mon père!...

— Oui, mon ami. Voici l'affreuse vérité que j'ai découverte, en surveillant Morton heure par heure. Mais ce n'est pas tout, et le reste est plus épouvantable encore.

— Mon père!

— Calvert a guéri. Mais il a mal guéri, et son ancienne lésion au cerveau lui donne des accès de folie au cours desquels il est capable de tous les crimes.

— En a-t-il commis, déjà?

— Oui. A l'état de raison, il a poursuivi sa vengeance contre Robert Tangye par des moyens cruels, sans doute, mais qui du moins restaient légaux, et mêmes honorables: il n'a cherché que la ruine pécuniaire de son ennemi.

— Ah! Je comprends, maintenant!

— Mais quand ses crises l'ont pris, il a commis les actions les plus exécrables. Et si tu veux connaître la cause des malheurs qui en si peu de temps ont fondu sur ta famille...

— Gladys!...

— Lui.

— L'incendie du Prieuré!...

— Lui.

— L'accident de chemin de fer!

— Lui.

— Bernard!...

— Non. Ton frère s'est suicidé. Mais la cause première de son suicide est Morton, qui lui avait gagné au jeu des sommes importantes.

— Oh! mon Dieu! gémissait Mark, il me semble que je vis un affreux cauchemar. Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela plus tôt?

— Parce que je ne faisais que le soupçonner, parce que depuis très peu de jours seulement je suis certain.

— Pourquoi n'as-tu pas fait enfermer ce monstre?

— Parce qu'il a des jours lucides et qu'il aurait dénoncé ton père.

— Oh! c'est affreux! Mais il faut agir; il faut le retrouver à tout prix, maintenant. Qui sait, pendant que nous causons ici, ce qu'il est en train de faire!

— Attendons un peu. Les hommes qui le poursuivent le ramèneront peut-être. Tu trouveras auprès de nos fiancés un prétexte pour mon absence. Qu'au moins ces pauvres enfants ignorent, en ce jour de bonheur, le drame qui se joue autour d'elles.

Au moment où s'achevait ce dialogue



“Mariée! dit-il. Et à qui donc?”

entre les deux jeunes gens, on frappait à la porte. Jocelyn Barnard vint ouvrir et se trouva en présence de Mathieu Bartle, le secrétaire intime.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il assez rudement.

— Veuillez m'excuser, monsieur. Je suis porteur pour vous d'un message de M. Robert Tangye.

— Quel est ce message?

— Mon maître voudrait vous voir en toute urgence, s'il vous est possible de quitter la ville.

— Quitter la ville! Mais je suis marié il y a une heure. Et où donc est M. Tange?

— Au Prieuré d'Haslingden, dans le Berkshire, monsieur. C'est un voyage d'une ou deux heures.

— Il m'est très difficile de partir maintenant. Ou plutôt, c'est complètement impossible. J'attends ici des nouvelles de la plus haute importance. Mais veuillez patienter un instant.

Barnard rentra pour conférer avec Mark.

— Es-tu d'avis que nous envoyions un mot à ton père, pour l'avertir que Morton s'est enfui en pleine crise et qu'il ait à se garder!

— Certes. Et sans perdre une minute.

Mark se mit à écrire. Mais au même instant deux hommes bousculaient Bartle dans le corridor, et pénétraient dans le petit salon. C'étaient les gardiens de Morton, ruisselants de sueur et hors d'haleine.

— Nous l'avons suivi jusqu'à Paddington. Puis nous l'avons perdu.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de désespoir.

Jocelyn Barnard sauta sur son chapeau.

— Explique à Marion, cria-t-il. Je pars avec Mathieu Bartle.

Et il disparut dans Quetta Street, entraînant après lui le vieux secrétaire.

## LII — LA FIN D'UN GRAND COUPABLE

Morton avait échappé, en effet à ses poursuivants. Il était en pleine crise délirante, mais ainsi qu'on a dû l'observer depuis le début de ce récit, au moment même où il se disposait à commettre les actes les plus abominables, il conservait l'in-

telligence des obstacles qu'il pouvait rencontrer, des périls qu'il pouvait courir, et se précautionnait contre les uns et les autres d'une manière admirable.

Ayant dépisté ses gardiens, il se rendit à la gare du Great Western et prit un billet de troisième classe pour Haslingden.

Il descendit du train à la petite station qui précède Haslingden et s'engagea sur la grande route.

Il disparut.

Au bout de quelque temps, cependant, un coup de sifflet strident retentit, qui paraissait sortir de la hutte elle-même. Un homme, vêtu en garde-chasse, et qui était couché dans les herbes hautes, se dressa subitement et courut à la porte, la seule ouverture du logis mystérieux, où il frappa de façon particulière.

On entendit un bruit de verrous et de chaînes et un homme parut, enveloppé d'une robe de chambre, coiffé d'une calotte grecque, maigre à faire peur, la terreur sur le visage, et tenant à la main un tout petit revolver à ornements d'argent.

— Vous n'avez rien vu.

— Non, monsieur.

— Quelqu'un s'est approché d'ici. On a chanté. Faites une ronde, tout de suite.

— Bien monsieur.

L'homme s'éloigna à grandes enjambées, tandis que l'ex-roi du platine, tremblant de tous ses membres, se barricadait avec soin. Mais il était à peine seul, à peine enfermé dans la hutte où il était venu cacher son épouvante, qu'une voix grave arrivait jusqu'à son oreille, une voix qu'il reconnaissait bien, celle qui à bord de la *Mandchuria* avait failli le faire évanouir de terreur. Cette voix chantait:

Ici et là, le Pirate Rouge  
Allait, avant même le lever du soleil,  
Pour concevoir le mal et le faire,

Il n'était pas lent,  
Le Pirate Rouge,

Il partait avant le lever même du soleil.  
Ce chant achevé, le silence régna autour de la cabine. Au moment où le crépuscule allait tomber Morton s'approcha de la porte et frappa. Rien ne bougea.

Alors il poussa instinctivement la porte, Sur un grand fauteuil, la tête baissée sur la poitrine, l'ancien roi du platine paraissait dormir.

— Réveille-toi, Robert Tangye, cria Morton d'une voix tonnante. Réveille-toi; l'heure de l'expiation est venue!

Mais Robert Tangye ne bougea pas. Morton, étonné, s'approcha, et vit qu'un filet de sang coulait de la tempe de son ennemi. Il prit la main et la souleva; elle retomba inerte. L'ex-millionnaire était mort.

Morton poussa un cri de rage.

— Tu m'as volé ma vengeance, misérable!

Puis son attention fut attirée par deux lettres posées sur la table. L'une portait comme suscription:

*A monsieur Jocelyn Barnard,  
Aux bons soins de M. Bartle.*

Et l'autre:

*A mon fils Mark Tangye  
Connu sous le nom de Guy Chesters  
Aux bons soins de  
Mlle Monica Fernyhough.*

Morton poussa un cri de triomphe sauvage. Puis il quitta la cabane, et, courant de toute la vitesse de ses jambes agiles, il traversa la clairière et disparut sous la futaie.

LIII — MARK TANGYE EN DANGER DE MORT

On peut facilement s'imaginer ce que fut pour Jocelyn Barnard le voyage entre

Londres et Haslingden, qu'il fit en voiture, accompagné de Mathieu Bartle.

— Comment votre maître est-il installé là-bas, puisque la maison de campagne a été brûlée du sol aux combles? demanda-t-il.

— Imaginez une cabine ronde sans fenêtre, grossièrement, mais très solidement construite.

— Est-il gardé?

— Oh! pour cela, oui, monsieur.

— Allons! pensa le jeune docteur, peut-être éviterons-nous le malheur.

Ils arrivèrent à Haslingden, nous le savons déjà, lorsqu'il était trop tard, lorsque le drame était accompli.

Jocelyn Barnard et Bartle purent franchir la barrière sans rencontrer âme qui vive. Et le vieux secrétaire s'en inquiétait.

— Monsieur, disait-il, il a dû arriver quelque chose.

— Hâtons-nous, monsieur Bartle, hâtons-nous.

Et le jeune homme entraînait le vieillard essoufflé dans une course extravagante à travers les arbres.

Bientôt la prairie apparut et, au centre, la cabane solitaire, entourée de l'agitation et des exclamations des gardes.

— Trop tard! s'écria Jocelyn Barnard. Et il s'élança.

Bartle, absolument épuisé, suivait aussi rapidement qu'il lui était possible.

A la porte, le jeune homme se heurta à deux hommes qui lui barrèrent le chemin.

— Qui êtes-vous?

— Je suis médecin, et votre maître m'a fait appeler. Son secrétaire qui me suit vous l'affirmera.

— Hélas! monsieur, notre pauvre maître n'a plus besoin des secours de personne.

— Que dites-vous?

— Il vient d'être assassiné.

— Avez-vous des indices sur l'assassin?

— Oui, répondit le chef des forestiers. C'est un homme petit, les cheveux blancs, excessivement robuste, avec des yeux bleus extraordinaires.

— Comment a-t-il pu parvenir jusqu'ici?

— Nous n'y comprenons absolument rien.

Le jeune docteur avait examiné avec soin le corps de l'ancien roi du platine. La tempe portait un petit trou rond autour duquel la peau était roussie et d'où avait coulé un mince filet de sang. L'expression de la face était celle de la terreur et de l'égarément; le corps était tassé dans le grand fauteuil où Robert Tangye passait depuis quelque temps toutes ses journées. Enfin une main pendait presque jusqu'au sol, et cette main dissimulait encore un mignon revolver à monture d'argent, qui n'avait pas dû faire beaucoup plus de bruit qu'un jouet d'enfant.

— Voyons, répondit Barnard, en soulevant la main encore crispée sur l'arme: c'est un suicide.

Et c'est cependant ce qui s'était produit. En entendant la voix de son ennemi, en constatant que cet homme avait pu l'approcher malgré la surveillance de toute minute établie autour de la cabine. Tangye avait été pris de démence, il avait cru à un châtement surnaturel; sa tête s'était perdue et il s'était enfui de la vie, dans l'espoir instinctif d'échapper à ce châtement.

Lorsqu'il laissa retomber la main inerte, Barnard eut un soupir qui ressemblait à un soupir de soulagement. On aurait pu l'entendre:

— J'aime mieux ça.

— Monsieur, disait encore le chef des gardes, nous avons trouvé ici deux lettres.

L'une est adressée à M. Jocelyn Barnard...

— A moi?

— Et l'autre à M. Mark Tangye, dit Guy Chesters...

Le jeune docteur tressaillit.

— Comment dites-vous?

— Je dis, monsieur, que l'autre lettre que voici est adressée à M. Mark Tangye, connu sous le nom de Guy Chesters, aux bons soins de Mlle Monica Fernyhough.

Jocelyn Barnard avait pâli.

— Où avez-vous trouvé ces deux lettres? demanda-t-il.

— La vôtre était sur la table, monsieur, et l'autre était par terre.

— Monsieur Bartle, s'écria le jeune homme, si Morton a vu cette lettre, Mark Tangye est un homme mort.

#### LIV — A QUETTA STREET

Pendant que se passaient les événements que nous venons de raconter, une scène d'une tout autre nature avait lieu dans la petite maison de Quetta Street, où le repas de noces, on s'en souvient, attendait ses convives. Jocelyn Barnard parti, il restait à Mark Tangye la mission difficile d'expliquer son absence, et surtout de faire patienter les gens jusqu'à ce qu'il pût revenir. Et le pauvre garçon, accablé encore des confidences qui venaient de lui être faites, n'avait certes pas l'esprit assez libre pour jouer adroitement son personnage.

Il usa, pour excuser son ami, de prétextes au-dessous desquels transparaisaient trop aisément le mensonge. Une affaire urgente avait appelé Jocelyn, affaire d'une telle importance qu'il lui était impossible de la remettre, même un jour de mariage.

Il s'en expliquerait lui-même au retour, qui n'allait pas tarder sans doute. Barnard était médecin, il ne fallait pas l'ou-

blier, et la profession a parfois les exigences les plus cruelles. Il faut tout sacrifier à un cas de vie ou de mort, et même le bonheur de passer auprès de sa femme la première journée du mariage.

On l'écoutait en silence. Il mentait mal, Mark Tangye, et peinait visiblement. Au bout de quelque temps, personne et le vieux Ben lui-même ne croyaient plus un mot de ce qu'il lui plaisait d'inventer. Il le sentit, et son embarras en augmenta.

— Ecoutez-moi. Nous sommes à présent de la même famille, et les secrets des uns doivent être partagés par les autres. Je vais vous apprendre des choses graves, que je sais moi-même depuis deux ou trois heures à peine. Soyez forts. Je vais être obligé de toucher à des plaies mal cicatrisées. M. Morton s'est enfui, et dans cette fuite, il y a un péril de mort pour mon père. Jocelyn Barnard est parti dans l'espérance d'écarter ce péril.

— Oh! mon Dieu! gémit Marion.

— Ne craignez rien, ma chère petite soeur, votre mari ne court personnellement aucun danger. Je serais avec lui s'il avait pu y avoir quelque utilité à ma présence et s'il ne m'avait lui-même prié de rester auprès de vous. Et maintenant il faut que je vous dise pourquoi mon père a tout à craindre de cet homme, que nous avons vu si bon, si cordial pour tous. Morton n'est pas Morton.

— Comment?

— Morton cache un nom que vous connaissez bien tous et que vous avez prononcé presque tous les jours de votre vie: le nom de Calvert.

— Calvert!

— Oui. Calvert, le mari de votre pauvre Millicent. Mon père a eu des torts graves envers lui quand tous deux cherchaient et avaient trouvé la fortune en Russie. J'ai honte à l'avouer, mais il le faut. Calvert

a été dépouillé par son associé; il a été... frappé par lui. Calvert a reçu à la nuque une blessure dont il a guéri, mais qui lui a laissé des troubles cérébraux effroyables. Dans ses heures lucides, il a cherché à se venger de mon père en le ruinant. Sous l'empire de la folie, il a tué, incendié, provoqué des catastrophes. Aujourd'hui, Calvert est libre et il a une arme entre les mains. Comprenez-vous que Jocelyn soit parti à sa poursuite?

L'après-midi se passa, pour les habitants de la petite maison d'ordinaire si tranquille, dans des transes qu'il est facile d'imaginer.

Enfin, comme les premières ombres du crépuscule tombaient sur la ville, le bruit bien connu d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée se fit entendre. Benjamin Fernyhough, ses deux filles et Mark étaient alors dans le petit salon. Ils tressaillirent, mais tous restèrent silencieux. Et bientôt Morton se montra sur le seuil. Il était plus pâle encore qu'à l'habitude, et ses yeux vifs brillaient d'une phosphorescence étrange. Ces yeux se fixèrent pendant quelques secondes sur Mark Tangye.

Marion, très brave, se leva et se plaça devant son beau-frère. Morton parla.

— Bonsoir, dit-il d'une voix que tout le monde trouva changée. Bonsoir, mademoiselle Monica, j'ai chaud et soif; voudriez-vous avoir l'obligeance de me monter un peu de thé?

Il disparut, et bientôt on l'entendit marcher au premier étage.

En bas, un conciliabule avait lieu à voix basse.

— Que faut-il faire? demandait Ben.

— Il faut attendre Jos, répondait Marion.

— Non, il faut le servir, disait Monica, il faut éviter de le contrarier.

— Alors c'est moi qui monterai, déclara



rait Mark. Ses yeux et sa voix sont encore étranges, et je veux qu'aucune de vous ne s'expose.

— Non, non, objectait Monica, c'est moi qui monterai. Je n'ai rien à redouter de lui et je n'en ai pas peur.

— Mais moi non plus, ma chérie, je n'ai rien à redouter de lui, puisqu'il ne me connaît que sous le nom de Guy Chesters.

— Qui sait?... J'ai peur pour vous, mon ami, et je n'ai peur de rien pour moi. Laissez-moi, pour une fois, faire ce que ma prudence me suggère.

Il fut convenu que Monica monterait et que Mark l'accompagnerait jusqu'à la porte, de manière à être prêt à intervenir si quoi que ce soit d'anormal se produisait.

La jeune fille, un peu pâle, mais résolue, gravit l'étage et entra chez Morton.

— Ah! c'est vous, Monica. Entrez. Posez ce plateau. Venez. Connaissez-vous ce portrait?

La jeune fille frémissait.

— Ne craignez rien. Je vous aime beaucoup. Je ne vous veux aucun mal. Vous reconnaissez ce portrait, n'est-ce pas? C'est celui de votre soeur aînée, Millicent. On vous a dit qu'elle était morte de chagrin d'avoir perdu son enfant et son mari! C'est faux. Elle a été assassinée. Elle a été assassinée par Robert Tangye, qui lui a fait croire que son mari s'était perdu dans les montagnes de l'Oural. Restez, ne parlez pas. J'ai encore quelque chose à vous dire. Vous êtes aussi en sûreté auprès de moi qu'auprès de votre père.

Et moi! Et moi, Monica, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... Il est vrai que je suis cruellement changé. Eh bien! je suis Calvert, le mari de votre pauvre Millicent, votre beau-frère. Moi aussi, j'ai été assassinée par Robert Tangye.

L'ancien prospecteur s'animait par degrés, sa voix devenait éclatante.

— Mais nous sommes à peu près vengés, ma chère petite soeur, et bientôt nous le serons tout à fait. J'ai détruit de ma main presque tous les Tangye. Il en reste un. Il est en bas. Je vais l'abattre tout à l'heure. Il se faisait appeler Guy Chesters, mais il fallait bien qu'un jour ou l'autre j'apprenne son nom maudit. Nous allons descendre ensemble. Tu vois, je suis armé. Nous allons descendre ensemble et devant toi je lui brûlerai la cervelle. Millicent sera vengée. Nous serons vengés tous. Il n'y aura plus un seul Tangye sur la terre. Allons, viens, Monica! Millicent nous l'ordonne.

Morton en parlant ainsi, avait saisi la main de la jeune fille pour l'entraîner. Mais elle tomba à genoux.

— Que fais-tu? Tu ne veux donc pas être vengée?

— Grâce! suppliait la jeune fille.

Alors le vieillard aperçut à son doigt une alliance. Il s'arrêta.

— Mariée! dit-il, et à qui donc? Qui donc a épousé ma petite Monica?

— Grâce! dit-elle. Je suis la femme de Mark Tangye!

#### LV — DÉNOUEMENT

En entendant ces mots, Morton tressaillit de tout son corps.

— Ainsi, tu es la femme de Mark Tangye?

— Oui, depuis ce matin. Et nous étions si heureux. Et nous sommes si malheureux ce soir. Oh! monsieur Morton!

— Ne m'appelle plus ainsi. Morton est mort. Je suis ton frère Edward. Et... tu l'aimes cet homme?

— Oh! oui, de toute mon âme... Je vous en supplie, ne faites pas de ce jour de bonheur un jour de tristesse. Cet homme, dont je porte le nom maintenant, n'a rien fait

pour encourir votre haine. Il y a une heure encore, il ignorait tout du passé. Pourquoi l'en rendriez-vous responsable? Millie ne saurait vous le conseiller, car elle était juste et bonne.

Calvert leva la tête et fixa ses regards, à présent troublés de larmes lentes, sur l'image de la jeune femme, souriant de son sourire navré.

— Et moi, Edward, moi que vous aimiez et que vous aimez encore, est-ce que je dois porter les peines de crimes anciens?

Oubliez la haine, ouvrez votre coeur au pardon, laissez-nous goûter la joie et la paix que nous avons si difficilement gagnées et que nous méritons, mon ami, parce que nous n'avons jamais fait de mal à personne. Oubliez. L'avenir vous garde encore des heures heureuses, et c'est le spectacle de la félicité que vous aurez permise qui vous les donnera.

Il tira lentement son revolver de sa poche, le déchargea minutieusement et le remit à la jeune fille.

— Ton mari n'a rien à craindre de moi, désormais, dit-il d'une voix basse. Mais demande-lui, pour le temps que nous avons à passer ensemble sur la terre — oh! pas longtemps, car je me sens bien vieux et bien brisé — d'éviter de se trouver en ma présence. Il faut que je te dise une chose, Monica: j'ai reçu dans le temps une blessure affreuse à la tête et, par instants, je n'ai pas toute ma raison. La vue de certains objets ou de certaines personnes, pourrait me faire oublier les promesses que je te fais en ce moment.

Au revoir, mon enfant, embrasse-moi. Tu as raison. Millie n'aurait pas permis que les innocents paient pour les coupables. Et c'est elle, toujours, qu'il faut écouter. Au revoir, va retrouver ton mari. Sois heureux. Allons, adieu!

— Pourquoi adieu? dit Monica en larmes.

— Non! au revoir. A demain, tout au moins.

La jeune fille sortit, ne cherchant pas à dissimuler une émotion profonde. Dans le couloir, elle retrouva Mark, qui avait veillé l'angoisse au coeur. Et tous deux descendirent au rez-de-chaussée, où Marion et son père, affreusement inquiets, attendaient la fin de cette scène.

Calvert se mit à écrire.

Vers neuf heures du soir, une voiture s'arrêtait à la porte, et Jocelyn Barnard, exténué, pâle de fièvre, entra. Son premier regard fut pour Mark

— Mon père!...

— Tout est fini, mon pauvre ami. Je ne suis pas arrivé à temps pour empêcher le drame.

— Et c'est!...

— Non, grâce à Dieu, Morton n'a pas eu de drame à déplorer. Robert Tangye s'est donné la mort lui-même. Voici la lettre qu'il t'avait écrite.

Cette lettre ne contenait que quelques lignes, d'une écriture hâtée et convulsive.

Le roi du platine mettait une fois encore son fils en garde contre Morton; il instituait son légataire universel; il demandait pardon de quitter la vie, disant qu'une malédiction pesait sur lui.

— Et Morton? demanda le jeune docteur.

On lui raconta longuement la scène poignante qui avait eu lieu entre le vieillard et Monica.

— Je monte le voir, dit Jocelyn.

Au premier étage, sur la table, une grande bougie brûlait. Près d'elle, une grande feuille de papier était étalée, portant ces mots d'une écriture calme:

*Ceci est mon testament:*

"Je désigne pour mes héritières, à droits rigoureusement égaux, et sans charges d'aucune sorte, autres que les charges légales, Mlles Monica et Marion Fernyhough, mes belles-soeurs. Je les aimais profondément, ainsi que leur père, et je les prie de me pardonner le chagrin que je vais leur causer.

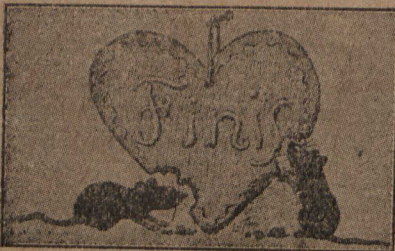
"Londres, le... 19...

*Edward Calvert."*

Jocelyn Barnard s'approcha du lit. L'ancien prospecteur y reposait la face calme et déjà dignifiée. Une de ses mains tenait le portrait de Millicent exécutée par Mark Tangye, et l'autre était serrée sur un petit flacon. Le jeune docteur sortit, après avoir fermé la porte et mis la clef dans sa poche.

— Il dort paisiblement, déclara-t-il.

Il dormait paisiblement, en effet, et pour toujours. Détruire le bonheur de la jolie petite Monica, qu'il aimait, avait été au-dessus de ses forces, mais vivre avec une vengeance inachevée était au-dessus de son courage, et il était parti simplement, dans une incurable et suprême lassitude.



## L'INFLUENCE DES SECOUSSES SISMQUES

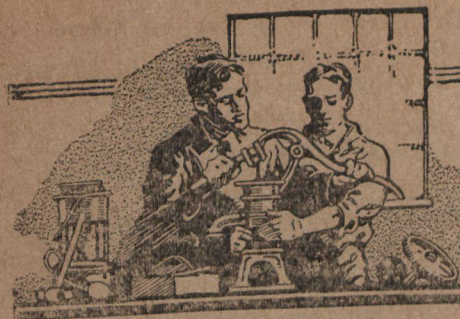
M. Emilas Oddone, qui a étudié d'une façon particulière les secousses sismiques, affirme qu'un seul tremblement de terre peut en causer un autre à une distance plus éloignée, par l'ébranlement qu'il cause à la masse terrestre, ébranlement qui a son effet sur tout point où l'équilibre est instable. Il cite comme exemple le tremblement de terre de Valparaiso, alors qu'une demi-heure avant le choc, les sismographes enregistraient un semblable phénomène jusque dans le centre de l'océan Pacifique. On calcule que le temps qui sépare les deux secousses était la durée nécessaire à la vague sismique pour parcourir le diamètre de la terre. Pareillement le tragique tremblement de la Noël en Calabre, avait été précédé de phénomènes identiques dans l'autre hémisphère.

— o —

## UNE MAISON NOUVEAU GENRE

UNE maison en carton vient d'être construite pour la première fois aux Etats-Unis, près de New-York. Une société s'est constituée pour l'exploitation du procédé; elle fabrique par jour 16 tonnes de carton comprimé. Cette composition a l'aspect d'un carton solide, préparée en pâtes pesant 100 livres environ, et ayant 32 pouces de largeur. Soumises à une pression de plusieurs centaines de tonnes, les fibres se condensent, s'unissent de manière à ce qu'on ne puisse les traverser. Comme le carton est mauvais conducteur du calorique, une maison construite avec cette pâte est chaude en hiver et fraîche en été.

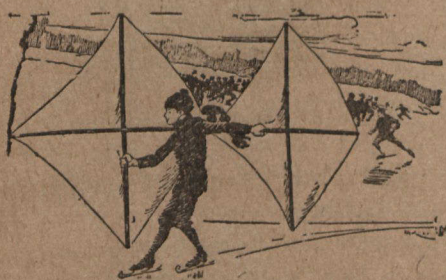
— o —



## PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

### A LA VOILE SUR PATINS

Trois bouts de bois et deux morceaux de mousse ne font une voile assez puissante pour vous en raïner sur la glace sans efforts. Vous pouvez ne pas être assez riche pour avoir un bateau à voile d'hiver, mais si vous avez des patins à glace vous pouvez vous fabriquer une voile qui vous donnera tous les plaisirs du yachting d'hiver.



Notre illustration vous fait voir la voile décrite plus bas; elle est très facile à faire. Les matériaux dont on a besoin, sont:

Une pièce de bois (chêne ou frêne) de 9 pieds de long par  $1\frac{1}{4}$  pouce carré; 2 pièces de bois (chêne ou frêne) de 5 pieds de long par  $1\frac{1}{4}$  pouce carré; 3 verges de mousseline non blanchie, 30 pouces de largeur; 2 vis à tête ronde en cuivre, 3 pouces de long par 3-16 pouce de diamètre; 2 noix de cuivre; 4 rondelles (washers) de cuivre; 6 pitons en cuivre, ouverture d'un  $\frac{1}{4}$  de pouce.

Avec une vrille d'un  $\frac{1}{4}$  de pouce faites un trou au centre de chacune des pièces de bois de 5 pieds et sur la pièce de bois de 9 pieds faites un trou à 2 pieds 3 pouces de chaque extrémité. Reliez à l'aide des deux noix la pièce de 9 pieds sur les deux pièces de 5 pieds tel que le fait voir notre illustration et fixez avec les deux noix mettant une rondelle (washers) entre la tête de la noix et le bois. Mettez un piton à chaque extrémité des pièces.

Si vous consultez notre vignette, vous verrez que chaque voile a une diagonale de 5 pieds et une diagonale de  $4\frac{1}{2}$  pieds. Faites un patron et taillez vos voiles en ayant soin de laisser 1 pouce plus large pour le repliage. Cousez un anneau en cuivre à chaque extrémité de la voile et passez des cordes dans ces anneaux.

Une voile de la dimension décrite plus haut est suffisante pour faire marcher un bateau à voile par un gros temps.

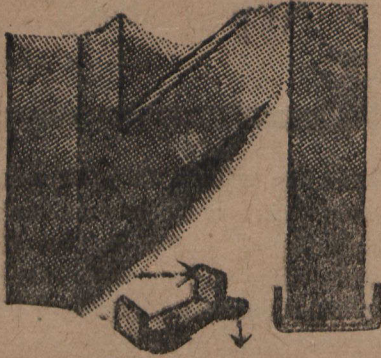
### POUR TENIR LA PORTE OUVERTE

L'auteur de la petite invention que représente la figure ci-dessous, devait être ennuyé d'entendre une porte se fermer, sous la poussée du vent, surtout quand il la voulait ouverte.

Il prit une pièce de vieux fer de huit pouces de longueur environ et d'un pouce de largeur, et la plia aux deux extrémités

d'inégale longueur, soit un pouce à un bout et l'autre deux.

Il perce un trou au milieu et vissa la pièce au plancher près de la porte, de façon à la laisser tourner sur le pivot.

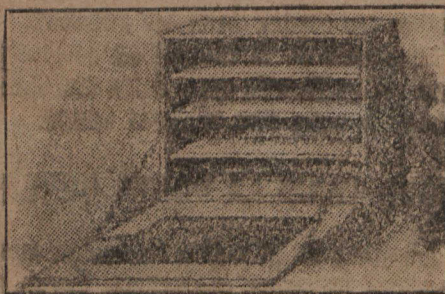


En s'ouvrant la porte rencontre le petit bout de l'instrument et lui fit faire un quart de tour.

Dès lors si elle voulait se refermer elle se heurterait à l'autre extrémité de la pièce de fer et demeurerait prisonnière. Et voilà.

### UN PUPITRE PEU DISPENDIEUX

Il ne faut que peu d'outils pour fabriquer un pupitre comme ce ui que repré-



*Un pupitre peu dispendieux.*

sente notre figure. Fait de bois ordinaire émaillé.

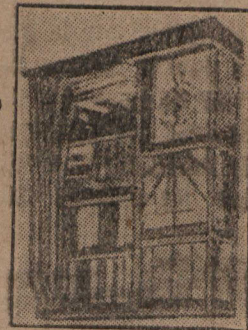
L'intérieur de la porte est doublé de flanelle verte.

Une serrure et une clef complètent le meuble et avec du papier et de l'encre on a tout ce qu'il faut pour écrire.

### UNE BIBLIOTHEQUE

Une bibliothèque d'appartement est rarement construite de manière à pouvoir y placer des livres de toutes dimensions. Voici un moyen d'obvier à ce contre-temps.

Le modèle que nous donnons ici n'occupe pas plus de place qu'un casier ordinaire.



*Un casier perfectionné.*

re, mais voyez comme il est ingénieusement aménagé.

Le secret est de mettre les petits volumes de front et les gros de côté. Sans doute on peut élaborer le dessin et faire du casier un meuble de prix, selon le goût et les moyens de chacun.

Mais pour en faire un meuble utile il suffirait d'utiliser les caisses de rebut, qu'on peut teindre et le résultat sera surprenant.

Quant une femme demande à son mari la raison pour laquelle il l'a épousée, c'est vraiment pathétique de voir la figure énigmatique du pauvre mari.



## LES RAPPROCHEMENTS DIFFICILES

Il est une pénitence qu'on inflige aux *jeux innocents* qui trouve naturellement sa place ici. Deux personnes qui veulent racheter des gages sont condamnées à se mettre à genoux en face l'une de l'autre, mais en se posant sur un seul genou, l'autre jambe devant être soulevée à une petite distance du sol. L'on donne à tenir à l'une une bougie allumée et à l'autre une bougie éteinte, et le supplice doit durer jusqu'à ce que la seconde personne ait allumé sa bougie à la flamme de l'autre. Des efforts même que l'on fait pour rapprocher les deux flambeaux il résulte un déplacement du centre de gravité qui rend l'opération assez difficile.

## LE JONC DANSEUR

Procurez-vous un jonc où il y a un petit trou dedans; vous en trouverez parmi les bijouteries à bon marché.

Vous remplirez ce trou de mercure et vous fermerez ensuite le trou avec de la terre glaise. Si vous chauffez ce jonc à la flamme d'une chandelle, quand vous le mettrez sur la table, il dansera tant que le mercure ne sera pas refroidi, ce qui étonnera grandement l'assistance.

## PETIT TRUC

Couchez une bouteille sur le parquet, faites asseoir quelqu'un dessus, les jambes allongées et croisées de façon à se tenir en équilibre, sur un seul talon. La personne assise tiendra une bougie, allumée de la main gauche et devra allumer une autre bougie qu'elle tiendra de la main droite, sans s'appuyer bien entendu.

## LE GRAIN DE RAISIN ANIME

Placez un grain de raisin frais ou sec dans un verre à champagne rempli de vin mousseux; vous verrez alternativement, à une minute environ d'intervalle, ce grain monter, descendre, puis remonter pour redescendre encore, et ainsi de suite pendant un temps assez long.

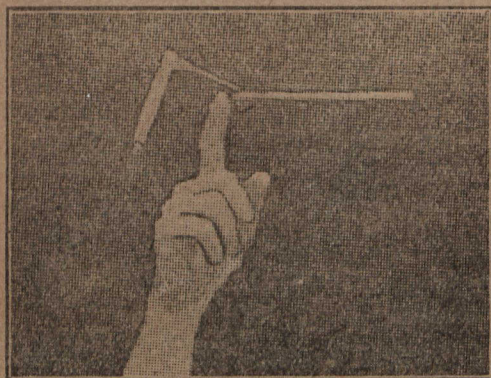
Voici l'explication de ce phénomène: Le raisin a une densité de très peu supérieure à celle du vin. Or, quand on le jette dans ce liquide, il va d'abord au fond, en vertu de son excès de poids sur le poids du vin qu'il déplace; mais il s'entoure bientôt d'une couche carbonique gazeux dont l'addition a pour effet de rendre la densité du globule total plus faible que celle du vin. A ce moment, le grain s'élève à la surface du liquide où il vient flotter; les bulles

de gaz se dégagent alors dans l'air, et le grain, débarrassé de sa petite atmosphère et devenu plus lourd, retombe pour recommencer un mouvement ascensionnel déterminé par une nouvelle addition de bulles gazeuses.

— o —

## LE CRAYON EN EQUILIBRE

A la base d'un crayon bien taillé en pointe, plantez gentiment, prudemment, la lame d'un couteau un peu plus qu'à moitié ouvert; placez la pointe du crayon au milieu ou sur l'extrémité de la première phalange de votre index, et vous verrez le modeste crayon se tenir parfaitement droit, sans aucun effort de votre part. Pour peu que vous soyez habile, vous le



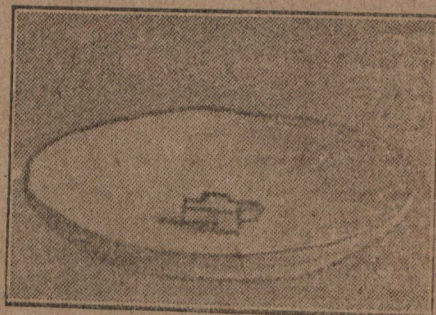
ferez voyager d'un doigt à l'autre, aussi longtemps que vous voudrez; jamais il ne ne plaindra. S'il culbute, vous le rappellerez à l'ordre.

— o —

Ne grognez pas parce que votre mari vous demande de lui laisser une soirée de libre pour aller à son club. Attendez pour cela que vous ayez l'occasion de lui demander de passer une soirée à la maison.

## UN TOUR CURIEUX AVEC CINQ OEUFS

Vous dites que vous partagerez cinq oeufs placés dans une assiette, entre cinq personnes de telle manière que chaque personne aura un oeuf et qu'il en restera tout de même un sur l'assiette. Donnez alors



*L'assiette et les cinq oeufs.*

à quatre personnes un oeuf et à la cinquième personne vous remettez l'assiette contenant le dernier oeuf; ainsi chaque personne aura un oeuf et il en restera tout de même un sur l'assiette.

— o —

## UNE NOUVELLE INDUSTRIE

Le gouvernement fédéral vient de prendre des mesures pour faciliter la fabrication, au Canada, du fil de lin. A l'heure actuelle, il y a un grand nombre d'articles faits de lin cultivé dans ce pays, mais on n'a jamais fabriqué le fil au Canada. Ce fil est fait en Angleterre et aux Etats-Unis. On se sert beaucoup de lin dans l'industrie de la chaussure, la fabrication des harnais et autres articles en cuir. Il est à espérer que les négociations engagées par le gouvernement du Dominion réussiront.

— o —



*Soldats canadiens-français s'emparant d'une tranchée abandonnée par les Allemands en déroute.*

## LES NOTRES A L'HONNEUR APRES AVOIR ETE A LA PEINE

Magnifique éloge des Canadiens-français par un aumônier du front.

MAINTENANT que nos soldats canadiens-français sont à l'honneur et prennent leur part du grand triomphe final sur la barbare boche, après avoir connu le martyre des tranchées et avoir si noblement combattu, il n'est pas déplacé de rapporter ici les paroles d'admiration d'un aumônier envers les nôtres :

“Depuis deux ans, écrivait-il, j'ai souvent rencontré des jeunes volontaires de Québec; n'y en a-t-il pas dans tous les bataillons plus qu'on ne le croit? Et je leur demandais: “Pourquoi vous battez-vous?” Ils me répondaient: “Pourquoi! Mais les

Boches n'ont-ils pas attaqué la petite Belgique sans raison aucune? N'ont-ils pas brûlé les maisons, tué les vieillards, les femmes, les enfants et les prêtres?... Voilà pourquoi nous sommes venus”

“Braves enfants de la Nouvelle-France, je les ai vus dans les hôpitaux du front, surtout après leurs glorieuses batailles, souffrant parfois cruellement, mais si heureux du devoir accompli. Héros et martyrs, que le monde et le Ciel doivent admirer! Je puis en parler librement; je ne suis pas de leur race. La vérité est que les officiers, les soldats et les aumôniers canadiens-français ont fait la gloire de l'armée



britannique. Les Belges surtout leur en garderont une reconnaissance éternelle.

“Qui dira jamais la camaraderie de vos soldats? C'est une chose qui m'a ravi mille fois pendant toute ma vie au milieu des humbles: combien, en général, ils s'aiment les uns les autres! Ils partagent tout entre eux les peines et les joies comme les dangers, et même “le tabac canayen!” Ah! le tabac de Québec, c'est un trésor ici! Quand il paraît, tous les yeux s'illuminent, les pipes sortent des poches, et la “boucané” a beau jeu! J'ai vu des paquets arriver et disparaître, parmi tant de frères d'armes,

Fête-Dieu. C'est dans la mentalité allemande de s'en prendre aux églises et à la religion. Des infirmières, des médecins, des blessés ont péri dans ce massacre de non-combattants, et parmi eux des Canadiens-français. Ce n'est pas la faute des Huns, si tous nous n'avons pas été tués, car ils ont jeté au moins dix bombes sur l'hôpital et une seule nous a atteints.

“Jeunes gens qui me lisez, comprenez-vous pourquoi nous nous battons? Il y a quatre ans que des outrages sans nom ont été commis contre la petite Belgique, contre les innocents et les faibles. Ces outrages



*Convoi funèbre d'une infirmière canadienne tuée lorsque l'hôpital fut bombardé par des avions boches*

comme par enchantement, tandis que les gars tout remplis d'émotion parlaient des personnes et des choses de chez eux, si loin, là-bas dans le cher pays, où le soleil se couche comme un sourire à nous adressé par tout ceux que nous aimons!

“J'écris ces lignes sous les ruines encore fumantes de notre cher et pauvre hôpital, cruellement bombardé par des avions boches, aux premières heures du jour de la

se répètent: les allemands tuent encore les femmes — les infirmières et les faibles — de pauvres blessés impuissants dans leurs lits! Oh! quelle satisfaction de prendre un fusil et d'accourir au secours de ceux qui se dévouent à la grande cause de la charité et de la justice! C'est la Belgique enchaînée qui vous appelle! Ce sont des femmes, des enfants, des blessés qui crient vers vous!”

## L'ÉCONOMIE, LA MODE ET L'INITIATIVE

Ne vous voilez pas la face, puisqu'il est fortement question que nous en revenions aux anciennes, très anciennes modes, alors que les bas n'étaient pas inventés, mesdames. Dernièrement, alors qu'il faisait moins froid que maintenant, Mlle Maxime Robinson, de New-York, constatant que la vie coûtait horriblement cher, et qu'il était insensé de payer \$2.00 pour une paire de bas de soie, résolut de protester à sa



*Moyen économique de se dispenser des bas  
... de soie à \$2.00 la paire.*

manière et de la façon la plus intransigeante. Elle chaussa son pied nu dans ses élégants souliers et se contenta d'enrouler autour de sa jambe, des rubans d'une teinte qui se mariait bien au ton de sa chair. Il fallait un peu d'audace pour se risquer comme cela sur la rue, mais les

premiers murmures passés, on finit par comprendre que la jambe enroulée de rubans était encore plus habillée que celle d'une femme en costume de bain. On pensa aussi quelque peu à l'antiquité... et Mlle Robinson trouva tellement d'imitatrices que sa protestation contre les bas de soie trop dispendieux menaçait maintenant de créer une nouvelle mode.

## BAROMETRE A LA SANGSUE

Mettez une sangsue dans un bocal en verre blanc, d'une contenance d'un demi-litre et plutôt large qu'étroit. Couvrez l'orifice avec un morceau de toile dont le tissu ne soit pas trop serré et vous aurez un baromètre très commode qui ne vous demandera d'autres soins que de renouveler l'eau tous les douze ou quinze jours.

Si la sangsue est roulée sur elle-même et sans mouvement au fond du bocal: *beau temps.*

Si la sangsue monte à la surface de l'eau: *mauvais temps, pluie.*

Si la sangsue parcourt le bocal avec une vitesse extrême: *grand vent.*

Si la sangsue fait des soubresauts, si elle éprouve des convulsions: *tempête.*

## L'EX-TSAR

D'après une information de source allemande, le tsar Nicolas II aurait eu, il y a 14 ans, l'intention d'abdiquer, et dans les mêmes conditions qu'il y a 2 ans. Un manifeste daté du 23 octobre 1905 aurait été trouvé dans les archives du Sénat à Pétrograd.

## LE CHIC

UN journal parisien a récemment fait une enquête auprès de ses lecteurs, afin de trouver la meilleure définition du "chic". Mille quatre cent cinquante-huit réponses sont parvenues au bureau du journal. Nous avons choisi les réponses les plus susceptibles d'intéresser nos lecteurs et lectrices :

"Le chic est à l'élégance ce que le parfum est à la fleur".

"Le chic est à l'élégance ce que l'esprit est à l'intelligence".

"Le chic, c'est la frontière entre la mode et le ridicule".

"Le chic est un point neutre entre l'élégance et l'extravagance".

"Le chic, c'est le sourire de l'élégance".

"Le chic est un point rose qu'on met sur l'i du verbe *s'habiller*".

"Le chic est de l'élégance qui a une âme".

"Le chic est le talent de faire valoir ce que l'on porte, et de porter ce qui vous fait valoir".

"Le chic c'est : porter sans façons ce que les autres ne trouvent pas la façon de porter".

"Le chic est le seul charme qui se doit tout à lui-même".

"Le chic? Rien! Tout! L'insaisissable, l'indéfinissable, le doigté du diable".

"Le chic est l'art de se faire remarquer, de plaire, sans beauté, sans luxe".

"Le chic est un don pour les autres".

"Le chic est à l'élégance ce que le panache est à la bravoure".

"Le chic est l'esprit de l'habillement".

"Le chic, c'est l'efflorescence du charme dans le classique ou dans la fantaisie".

"Le chic : c'est un feu du diable lui-même".

"Le chic est un don qui permet à la fem-

me moderne de s'habiller d'une façon ridicule sans perdre sa grâce".

"Prenez et mélangez bien un peu de distinction, de piquant, de recherche, quelques pincées de bon goût et d'élégance; ajoutez-y un je ne sais quoi de particulier et saupoudrez le tout d'une pointe d'excentricité; vous aurez le chic".

"Le chic, c'est l'esprit de l'élégance; il a un cousin le "chien" que l'on peut définir: "l'esprit du chic". Le chic peut avoir une pointe d'insolence, mais il doit rester correct et un peu lointain. Le "chien", lui, s'accommode assez bien d'arrogance et d'audace même d'un peu de canaillerie. Il ne faut pas les confondre. D'ailleurs, on le reconnaît à ceci que le "chien" se remarque, tandis que le vrai chic passe inaperçu".

— o —

## CONSOMMATION DE GAZOLINE

La dépense de gazoline par les automobilistes, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, pour un seul dimanche ou jour de fête, représente au bas mot \$1,000,000.

— o —

## CONTRE LES VOLEURS D'AUTOS

De nos jours, alors que pullulent les voleurs d'autos, un inventeur américain vient de mettre sur le marché une patente destinée à jouer un fort mauvais tour à ces derniers. Dès qu'ils ont touché à la clef qui contrôle toute la machine, on entend une sonnerie pendant 48 heures consécutives et la communication avec le réservoir à gazoline est rompue. On devrait fabriquer des réveils-matin à sonnerie identique pour les fervents de la grasse matinée.

— o —

## IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR COMMENCER

MESDEMOISELLES les dactylographes, cet article vous intéresse tout particulièrement, et si vous jetez un regard sur la vignette ci-contre, vous admettrez qu'il n'est jamais trop tard pour commencer à apprendre la machine à écrire. L'étrange bonhomme que vous voyez-là n'est autre qu'un ancêtre appartenant à une tribu indienne de l'Amérique du Sud, la tribu des



*Vieux patriarche de l'Amérique du Sud,  
qui écrit à la machine à écrire,  
à l'âge de 117 ans.*

Quinchua qui vit assez loin de toute civilisation. Cependant une machine à écrire est parvenue jusque dans ces régions reculées du nord du Brésil, et comme l'Indien dont il est question parle trois langues et qu'il est le plus lettré parmi les siens, il s'est mis à écrire en espagnol, à

l'aide de sa machine à écrire qu'il manœuvre avec une grande dextérité et agilité. Notez qu'il a cent dix-sept ans et qu'il peut lire et écrire sans lunettes. Chez les siens, il occupe une fonction analogue à celle de secrétaire de la municipalité ou de la tribu. Il n'est pas nécessaire d'attendre l'âge de cent dix-sept ans pour apprendre la machine à écrire, car il se pourrait alors que vos yeux charmeurs, vos doigts de fée et votre intelligence aujourd'hui si prime-sautière n'aient plus la même fraîcheur. Il est même probable que ce vieux scribe aux idées modernes et aux moeurs patriarcales est l'un des plus vieux citoyens du monde entier. Dommage qu'il ne soit pas à Montréal, où il n'aurait qu'à lire les petites annonces pour se trouver un emploi.

— o —

## LES CHEVAUX DE LA GUERRE

À la suite de démarches faites par la Société des Agriculteurs de France auprès du gouvernement britannique, il a été décidé que les chevaux réformés par nos alliés seront désormais vendus en France à nos cultivateurs. Chaque acheteur doit fournir à l'autorité militaire un certificat établissant qu'il est éleveur de chevaux ou cultivateur et, de plus, une seule personne ne peut acheter plus de deux chevaux à une séance de vente.

— o —

## LE PREMIER SHRAPNELL

Le premier essai des shrapnells fut fait en Angleterre, il y a 113 ans, par un comité d'officiers anglais. L'inventeur fut Henry Shrapnell.

— o —

## LE 10 AOUT 1792

Cette journée, qu'on prévoyait depuis le retour de Louis XVI de Varennes, fut le dernier coup porté au pouvoir royal, que depuis trois ans, la Révolution battait en brèche sans laisser échapper aucune des occasions qui s'offraient d'humilier le roi et de lui arracher des concessions qui le dépouillaient peu à peu de son autorité et de son prestige.

Louis XVI, depuis son retour de Varennes, n'était plus roi que de nom, car l'Assemblée nationale était toute-puissante.

La population ouvrière qui, alors comme aujourd'hui, n'avait, en fait de passions politiques, que celles de ceux qui la conseillaient en la flattant, fut poussée à attaquer les Tuileries et à les assiéger avec rage, comme si un véritable ennemi s'y était retranché. Les défenseurs du roi et de la famille, la garde suisse dans le nombre, répondirent vigoureusement à l'attaque, et pendant plusieurs heures, il y eut un feu terrible entre les assiégeants et les assiégés. La vie du roi était en danger; une grande responsabilité pesait sur la Commune de Paris et l'Assemblée nationale. Elles le sentirent, et comme ni l'une ni l'autre ne voulaient irriter les passions populaires contre soi en arrêtant les agresseurs, elles envoyèrent le maire Pétion auprès du roi, afin qu'il se décidât à quitter le palais et à se mettre sous la protection de l'Assemblée nationale. — Louis XVI consentit à suivre Pétion, et, accompagné de sa famille, ils allèrent ensemble à l'Assemblée qui siégeait en ce moment. Le roi fut accueilli avec une froideur de glace: il comprit qu'il venait de signer son abdication. Quelques heures après, il apprit qu'il était prisonnier. 42 jours après la République était proclamée; 5 mois après, sa tête roulait sur l'échafaud.

## LE PLUS PRÉCIEUX TAPIS DU MONDE

Le *Victoria-and-Albert Museum*, à Londres, vient de recevoir, à titre de prêt, l'un des quatre panneaux qui forment le fameux "tapis de perles de Baroda", ce trésor de l'art indien que les experts considèrent comme la plus merveilleuse pièce de broderie en existence.

Il est composé de quatre panneaux symétriques, présentant chacun une superficie de 22 pouces, et qui se juxtaposent exactement.

D'après le *Times*, à qui nous empruntons ces détails, ce tapis fut commandé par un prédécesseur du mararadja actuel, qui le destinait à recouvrir le tombeau de Mahomet, à Médine. Le travail demanda trois années aux meilleurs brodeurs et joyailliers du Baroda; les matières employées coûtèrent quatre millions de dollars, et les artistes se distribuèrent une gratification de \$10,000.

La section exposée comporte une fleur centrale formée de 405 diamants et 24 ressettes en bordure, formées, chacune de 52 diamants. Des ruissellements de rubis, d'émeraudes et de saphirs sont encadrés d'arabesques brodées de perles fines.

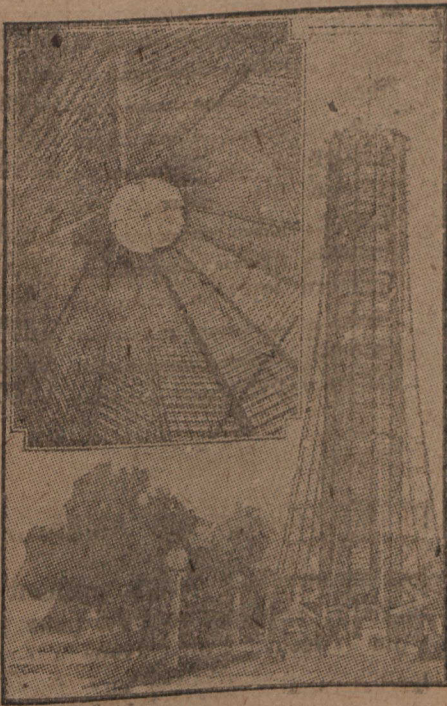
On comprend que le prudent prince hindou, qui, dans un élan d'enthousiasme inspiré par sa femme préférée, de religion musulmane, avait décidé d'offrir un pareil chef d'oeuvre à la mémoire du Prophète, se soit ravisé au dernier moment!

## LA LUNE SE RAPPROCHE

La lune se rapproche de la terre d'environ 14 pieds par 200 ans. Cela prendra encore du temps avant que nous puissions y aller en excursion en aéroplane.

## UNE TOUR CONSTRUITE SUR LE PRINCIPE D'UN TUBE PNEUMATIQUE

UNE tour d'un caractère tout nouveau vient d'être construite dans un parc d'amusement des environs de Chicago. La structure qui est entièrement construite en acier et en verre, mesure 214 pieds de hauteur et 30 pieds de diamètre. Un ascenseur pouvant contenir 125 personnes fait l'ascension de la tour.



*La grande tour de verre et d'acier, où, sans aucun câble, un ascenseur monte à une hauteur de 200 pieds.*

Cet ascenseur ne possède pas de câble et il n'est mu par aucune pression hydraulique ni pneumatique. Il monte ou descend dans la tour d'acier et de verre exactement de la même manière qu'un piston d'engin

dans un cylindre sous la pression de la vapeur.

On a travaillé sept ans à la construction de cette tour. 150,000 tonnes d'acier sont entrées dans sa construction; il y a plus de mille petites fenêtres et près de 15,000 petits panneaux de verre, ce qui permet aux passagers de voir dans toutes les directions pendant l'ascension. L'air s'introduit dans la tour, sous l'ascenseur, à l'aide de pompes qui reçoivent leurs forces de deux moteurs, un de 100 H. P. et l'autre de 125 H. P.

La pression de l'air équivaut à  $\frac{1}{4}$  de livre au pouce carré, donnant une pression globale de 25,000 livres. Comme le verre peut subir une pression de 10 livres au pouce carré, il n'y a aucun danger qu'il éclate sous cette pression.

L'ascenseur fait l'ascension complète en  $2\frac{1}{2}$  minutes et sa vitesse au retour dépend du poids qu'il descend. L'air s'échappant graduellement au bas de la tour par des ouvertures, permet à l'ascenseur de descendre lentement. Les essais de la tour ont donné tous les résultats qu'on en attendait.

## GUERRES ET PAIX

Récemment a été inaugurée en l'église Sainte-Marie-Majeure à Rome, la statue de la reine de la paix, "Regina pacis".

Hélas! le règne de cette bonne reine a été jusqu'ici bien troublé. L'état naturel des sociétés humaines est, en effet, plutôt la guerre que la paix. Depuis 1496 avant Jésus-Christ, jusqu'en 1861, c'est-à-dire en 3,357 ans, l'humanité avait passé 227 ans en paix et 3,130 ans en guerre.

Le règne de la paix avait donc un retard de 2,903 ans sur le règne de la guerre.

## LE PLUS GROS GATEAU DANS LE MONDE

COMBIEN de nos petits amis aimeraient à se trouver en présence, sans surveillance, de l'énorme gâteau aux fruits que montre la vignette ci-contre? Nous sommes assurés qu'ils s'en parlèrent les *babines* rien qu'à le contempler. C'est à Omaha qu'il a été fabriqué en l'honneur de l'anniversaire du général Pershing, le vendredi 13 septembre dernier. Il mesurait 5 pieds 2 pouces de diamètre et avait trois pieds de hauteur. Il pesait près d'une demi tonne, et il



Gâteau aux fruits pesant une demi tonne

a fallu le faire cuire en 32 sections différentes. Il a fallu 1,620 oeufs, 275 livres de sucre, 250 livres de farine et 200 livres de fruits glacés, pour le fabriquer. Il a coûté \$300 et comme on l'a vendu par sections ou morceaux à l'enchère au bénéfice du fonds de l'Armée du Salut, la recette produite fut de \$1,300. Le premier morceau coupé à été envoyé au général Pershing qui, paraît-il l'a trouvé excellent. Tous ceux qui en ont acheté et mangé n'ont pas été malades, bien que cet énorme gâteau

eut été vendu un vendredi et un 13. Tout de même, quelle bouche gargantuesque. N'est-ce pas, petits amis...

— o —

## LES 15 VILLES LES PLUS POPULEUSES DU MONDE

1	New-York .....	5,602,841
2	Londres .....	4,522,964
3	Paris .....	2,888,110
4	Chicago .....	2,393,325
5	Berlin .....	2,071,257
6	Tokio .....	2,033,320
7	Vienne .....	2,031,498
8	Petrograde .....	2,019,000
9	Philadelphie .....	1,657,810
10	Moscou .....	1,618,000
11	Buenos-Ayres .....	1,700,000
12	Constantinople .....	1,300,000
13	Osaka .....	1,387,366
14	Calcutta .....	1,222,313
15	Rio de Janeiro .....	1,100,000

— o —

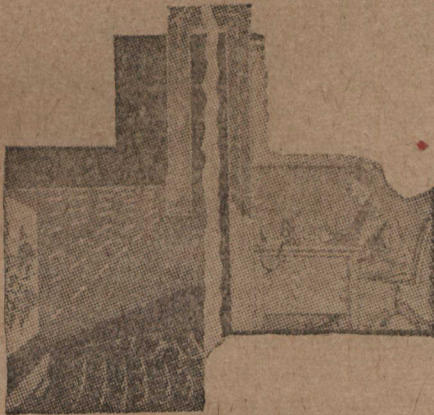
## LES MILLIONNAIRES AMERICAINS

Les parents des grands millionnaires américains n'ont pas tous été pauvres selon que le déclare trop souvent la légende. Cependant, peu d'entre eux furent ce qu'on pourrait appeler des richards. Sur 50 des plus riches millionnaires, neuf seulement ont eu des parents très riches; 17 n'ont eu que des parents à l'aise, et les 24 autres ont eu des parents qui vivaient dans une véritable indigence. Carnegie, Edison, Rockefeller sont nés dans une grande pauvreté.

— o —

## L'USAGE DU PERISCOPE DANS LA VIE COURANTE

Le périscope n'est pas précisément né de la guerre et des tranchées, mais il était assez peu connu jusqu'ici dans les affaires et l'industrie. Or voilà qu'un ingénieur directeur de cinéma de New-York vient de l'adapter à sa besogne quotidienne. Ayant remarqué qu'il perdait un temps considérable à voyager de son bureau à la salle de spectacle pour voir ce qui se passait sur l'écran, il eut l'idée ingénieuse de faire installer devant son bureau un périscope lui permettant, sans se déranger de son travail, de surveiller ce qui se passe sur l'écran, simplement en levant la tête. Son



*L'application du périscope à la routine ordinaire des affaires.*

idée, toutefois n'est pas neuve, puisqu'à l'Opéra comique de Paris, M. Messenger avait depuis plusieurs années, à la portée de son oreille, sur son bureau, un cornet acoustique communiquant avec la boîte du souffleur, ce qui lui permettait d'entendre tout ce qui se disait sur la scène... sans voir. S'il faut maintenant que les patrons se munissent de periscopes et de cornets

acoustiques, il n'y aura plus moyen pour les employés "espiègles" de faire des niches... Le progrès devient de plus en plus indiscret.

## UN DESTRUCTEUR D'INSECTES

M. A. H. Muller, un Canadien, a inventé un insecticide qui semble devoir être supérieur à tout ce que nous avons eu jusqu'ici. Il s'agit d'un papier à mouches en apparence, qui, de fait attire et englué, non seulement des mouches mais maintes autres insectes pendant le jour. Seulement, la nuit il devient lumineux et attire du même coup une infinité de bestioles nocturnes. Tout insecte qui l'a seulement effleuré s'englué irrémédiablement. C'est une invention qui devrait avoir une fort grande valeur, le printemps, à la campagne, sans compter que les collectionneurs d'insectes y trouveraient leur profit.

## ROUTES ELEVEES

Pour donner une idée de la rapidité avec laquelle les pionniers italiens construisent les routes, on peut citer cet exemple : Dans une région montagneuse vient d'être terminée une belle route neuve de 9½ milles et demi de longueur. Cette route aboutit à un point situé à 2000 pieds au-dessus de son départ et traverse presque exclusivement la roche. Cette route, d'où l'on découvre un des plus vastes panoramas du monde, a 19 tournants, trois tunnels et deux ponts. A certains endroits, elle surplombe l'abîme. 1.800 pionniers y ont travaillé et, en 90 jours, elle était ouverte au trafic.



## ADMIRATION JUSTIFIEE

**GORKI**, le célèbre écrivain russe, passait devant le théâtre de Georgetown. L'affiche annonçait la représentation d'une de ses pièces. Mais l'annonce était suivie de cette indication en gros caractères:

"A la fin de la représentation, l'auteur viendra lui-même saluer le public".

Justement intrigué, Gorki entre. Et quand le rideau est tombé pour la dernière fois, il voit un homme s'avancer sur le devant de la scène. C'est lui, lui, l'auteur. La foule l'acclame...

Amusé, Gorki demande à l'impresario de le présenter à l'auteur, dont il se dit grand admirateur. Voilà les deux Gorki en présence. Aussitôt le faux Gorki comprend ce que lui veut ce visiteur qui lui ressemble.

— Je vous en supplie, fait-il, ne dites rien. J'ai été engagé dans la troupe pour jouer les auteurs. Je me grime suivant le besoin et je suis tour à tour, Sudermann, Rostand ou Maurice Donnay. Ayez pitié... Je suis père de famille et mon emploi au théâtre est mon seul gagne-pain.

Alors Gorki s'inclina et dit tout haut:  
— Encore une fois, cher maître, croyez à toute mon admiration.

## UN GANT DISPENDIEUX

A un récent emprunt national, à New-York, un gant ayant appartenu au célèbre aviateur Gwynemer a été mis aux enchères. Ce gant a été acheté \$1,250,000 par les compagnies Traveller's Insurance Company et The National Biscuit Company.

## LES GRANDS CONCERTS A MONTREAL

En 1895 il n'y eut que 19 grands concerts à Montréal. L'année suivante il y en eut 39. Jusqu'en 1910, la moyenne par saison varia entre 40 et 50. De 1910 jusqu'à 1914, il y eut jusqu'à 60 concerts par saison. Depuis la guerre, si nous comptons tous les concerts pour des oeuvres patriotiques, la moyenne a atteint aisément le chiffre 100. Au cours de ces 700 ou 800 concerts, depuis 20 ans, nous avons entendu à Montréal les artistes de la plus haute réputation. Il ne s'agit ici que des concerts importants; non des concerts d'élèves.

## ARTISTE SUPERSTITIEUSE

Une des plus grandes mondaines de France, célèbre par sa beauté, autant que par son admirable talent de cantatrice, était aussi jalouse de ses succès qu'elle est superstitieuse. Elle allait chaque semaine, accompagnée d'une pythonisse professionnelle, jeter dans l'eau du lac du Bois de Boulogne un coeur de mouton percé d'une épingle!

Il paraît que c'est infailible pour conjurer les mauvais sorts.

## INSTITUTRICES FRANÇAISES AUX ETATS-UNIS

Deux cents femmes de langue française ont obtenu le diplôme leur donnant droit à l'instruction supérieure gratuite dans les collèges des Etats-Unis.

## LA MOTOCYCLETTE QUI TRANSPORTE DES PIANOS

Si cela continue, on verra à Montréal, dans les premiers jours de mai, des familles entières déménager et emménager avec une simple motocyclette, ce qui pourrait bien réduire considérablement les frais d'un tel déplacement. C'est un marchand de piano de l'ouest américain qui a inauguré ce système, parce que la région qu'il habite est trop accidentée pour les voitures



*Comment on peut transporter un objet encombrant et lourd avec une simple motocyclette.*

ordinaires. Sur le côté d'une motocyclette il a fait construire un wagonnet suffisant pour transporter des pianos et des harmoniums, et c'est à l'aide de ce simple moyen de locomotion et de transport qu'il livre sa marchandise à sa clientèle. Tout va bien, il ne s'agit que d'attacher solidement les objets, avant le départ. Seulement, il

faut probablement d'autres motocyclettes pour les aides, car un piano où de lourds meubles de menages exigent plus que l'effort d'un seul homme pour leur manipulation.

## LES NOYAUX DE PECHE ET LA GUERRE

EN Californie, il y a des fruits en abondance et le pays expédie dans le monde entier des quantités formidables de fruits séchés. Habituellement les noyaux sont utilisés comme combustible; mais, l'an dernier le gouvernement américain a fait annoncer aux producteurs californiens qu'il était acheteur de leurs noyaux de pêche, au prix de 7 dollars 50 cents la tonne.

Avec ces noyaux, on fait un charbon qu'on réduit en poudre et on en garnit les masques contre les gaz asphyxiants. En effet, l'expérience a prouvé que le charbon de noyaux de pêche possède un pouvoir absorbant plus considérable que le charbon de bois, tout en se saturant moins vite.

## LES ENFANTS AUX ETATS-UNIS

L'an dernier, le Children's Bureau, du département du travail aux Etats-Unis, assisté du Council of National Defense, est parvenu à sauver 100,000 enfants, grâce à la campagne d'éducation relative aux soins à donner aux enfants, campagne conduite par des comités de femmes comprenant 12,874 membres.

L'AMOUR d'une femme est un miroir dans lequel un homme se voit déifié.

## LES POISSONS QUI MARCHENT

C'est particulièrement sur les rivages de l'île de Ceylan et dans le golfe du Bengale qu'on les trouve. Leurs nageoires pectorales et ventrales sont suffisamment fortes pour supporter le poids de leur corps et leur permettre de se mouvoir sur la terre ferme avec presque autant de facilité qu'un quadrupède. Ces êtres se nourrissent principalement de mouches dont ils sont très friands. Lorsque les étangs qu'ils habitent se dessèchent pendant les fortes chaleurs de l'été, ils sortent de l'eau, se mettent en route, et se font, avec un instinct que l'on ne peut assez admirer, un chemin à travers les herbes jusqu'aux plus prochains cours d'eau. Ces sortes d'expéditions se font généralement pendant la nuit ou vers le matin, alors que l'herbe est encore humide de la rosée.

— o —

## POUR MESURER LES HUITRES

La municipalité de la ville anglaise de Rochester vient de rentrer en possession d'une relique his-orique qui avait mystérieusement disparu de son musée, voici plus d'une centaine d'années. C'est une règle d'argent dont se servait jadis le Bailli du Port.

Les huitres étaient alors la grande spécialité de Rochester et les règlements du port interdisaient de les mettre en vente, si elles ne mesuraient au moins un pouce et de mi de largeur.

Le Bailli se servait de cette très ancienne règle d'argent pour vérifier la taille des précieux mollusques.

— o —

## L'ELOQUENCE MECANIQUE

Un parisien vient de lancer sur le marché une série de disques de gramophone. Chaque disque est un discours pour les différentes circonstances dans lesquelles un homme peut se trouver.

— o —

## LE COURRIER DU PAPE

Trente-cinq secrétaires, à l'oeuvre toute la journée, suffisent à peine à dépouiller le courrier quotidien du pape. On évalue à une moyenne de 20,000 à 22 000 les lettres et journaux qui arrivent chaque jour au Vatican.

— o —

## LES RENARDS CANADIENS

Les renards noirs, blancs, bleus et argentés abondent au Canada, principalement dans les parcs d'élevage de l'île du Prince-Edouard; il y en a, dit-on, pour une valeur de \$9,968,000.

— o —

## UN CURIEUX DEUIL

Dans certaines parties du Brésil, aux funérailles d'un homme non marié, la couleur de deuil est l'écarlate. Le cercueil, le corbillard, les draperies des chevaux et la tenue du conducteur sont tous écarlates.

— o —

L'ÉDUCATION sentimentale chez une femme demande 3 professeurs: le premier qui lui apprend à aimer; le second qui lui apprend qu'elle est aimable; le troisième qui lui apprend comment inspirer l'amour.

**100** coupons de soie pour cou-  
vrepied, couleurs assorties.

Valant \$1. pour .50, poste payée.

**8** Jeux Populaires : Echecs,  
Dames, Dominos, Auteurs,  
Renard, Thomme, Prison, Flirt,  
Aussi 20 belles cartes postales. Le  
tout valant \$1.20 pour .50, poste  
payée. Adressez :

**ALLEN NOUVEAUTES**

SAINT-ZACHARIE, QUE.

LISEZ "LE SAMEDI"

Journal illustré hebdomadaire (40 pages)

Abonnement, payable d'avance: Canada et Etats-  
Unis, \$3.50 un an; \$1.75 six mois;

Montréal, la banlieue et l'Europe, \$4.50 un an ;  
\$2.25 six mois—Au numéro, 7 cents.

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme  
de \$1.75 pour un an, 90 cents pour six  
mois (*excepté Montréal et banlieue*)  
d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

M. Mme ou Mlle. Bien spécifier votre qualité

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

MM. Poirier, Bessette & Cie.,

131, rue Cadieux,

Montréal.

## MESURES PRISES ET AJUSTAGE A DOMICILE SI DÉSIRÉ

La MAISON NANTEL a toujours en mains et fabrique  
sur commandes, Membres Artificiels, Bandages Herniai-  
res Brevetés, Corsets Orthopédiques, Corsets de Maintien,  
Corsets Elastiques, Ceintures Post-Opératoires, Ceintures  
pour Rein Mobile, Corsets et Ceintures de Maternité, Cein-  
tures des Obèses, Bas Elastiques, Béquilles, Chaises d'In-  
valides, etc.

**SPECIALITE:** — Bande de contention pour Hernies  
faite avec le plus grand soin et donnant des résultats  
remarquables.

**VICTOR NANTEL**

**75 Bleury**

TÉL. MAIN 1644

MONTRÉAL.



## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

**Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.





## LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

## L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

**PHARMACIES MODELES DE GOYER**

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est

• Tel. Est 3268

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve

Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

### COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'un spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

## : Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

UNE SEULE MARQUE  
peut vous donner pleine et entière  
satisfaction c'est celle de

# L'ALLIGATOR

## MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

**Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



*Samontagne Limitée.*

**Bloc Balmoral**

**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

## Un Buste Bien Dessiné

VAUT VALOIR LA BEAUTÉ, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer  
les angles disgracieux  
qui déparent une jeu-  
ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre  
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-  
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—  
j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



MESDAMES,

**Désirez-vous donner un  
Cadeau Utile et Agréable  
au Premier de l'An?**

VENEZ VOIR ALORS LES  
JOLIES CHOSES QUE  
NOUS AVONS ICI.

## GANTERIE ROYALE

**483, Ste-Catherine, Est,**

— Tel. Est 3341 —

**GANTS "PERRIN" NOTRE SPÉCIALITÉ**





**PERMETTEZ-NOUS  
DE NETTOYER  
VOS TAPIS.**

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



**DECHAUX FRERES**

*Nettoyeurs-Tinturiers*

TEL, EST  
301,  
51,  
52.



## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la REVUE POPULAIRE soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la REVUE POPULAIRE pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la REVUE POPULAIRE. Or, ayant compris la justesse de ces réclames, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la REVUE POPULAIRE.

Mes amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la REVUE POPULAIRE, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

**ÉCRIVREZ-NOUS**

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

**OCUCLEAR**  
LIQUIDE, PUR  
NATUREL, PUR

DU DR JOHN J. HENDERSON

**VOUS GUERIRA**

SI VOUS SOUFFREZ DE LA VUE VENEZ ME VOIR  
**Dr. N. ROYER, 732, rue Saint-Denis**  
POUR USAGE PROFESSIONNEL SEULEMENT.

REMEDE DE LA "VIEILLE CURE"  
**OPHTALMOL**  
Liquide  
Naturel, Pur

50 cents

A la fois curatif, rend les yeux brillants

**Dr. ROYER, Prop. et Inventeur**  
MEMBRE DE LA AMERICAN NATUROPATHIC ASSOCIATION,  
AUTEUR D'UN PROCHAIN OUVRAGE "ELE MYSTERE  
DU SEXE". \$500.—SOUTSCRIPTION 1.00 JUSQU'AU  
25 JANVIER 1919.

**La Merveilleuse Huile Héroïque**

AUX AIGUILLES DE PIN DE "BING"  
Souveraine pour la toilette et les bains 50c la bouteille.  
DR ROYER, SEUL, INTERMEDIAIRE AU CANADA.

INSTITUT ROYER,  
732 St-Denis, Montréal.

**SATISFACTION GARANTIE OU  
REMBOURSEMENT**

C'est la "Règle d'Or" de toute affaire sur laquelle on  
peut compter, elle vous protège.

**ANGLAIS EN TROIS MOIS !**

Peu importe que vous ne sachiez rien, nous garantissons  
le succès, nous avons la meilleure méthode écrite, vous ap-  
prendrez à parler, à écrire et à lire correctement.  
Ecrivez pour détails contre timbre.

LE COLLEGE AMERICAIN, PR. WALTER LUST, Prés.  
PROF. ROYER, Directeur.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**  
**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE**  
: : EN 25 JOURS GRACE AU : :  
**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS**

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc. quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p. m.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE**  
DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.